
3 2044 012 567 665

LA SYRIE

Grand in-8°, 1re série.

Archevêché de Sens.

A. M. L'ABBÉ JOBIN

CURÉ DE MOLAY, DOYENNÉ DE NOYERS

MONSIEUR LE CURÉ,

Un de MM. les vicaires généraux m'a fait sur votre ouvrage intitulé : *La Syrie en 1860 et 1861,* un rapport tellement favorable que je vous écris pour vous remercier et vous féliciter en même temps.

Votre travail sera très utile. Vous avez recueilli tout ce qui concerne des événements dont la mémoire ne doit pas se perdre; vous l'avez fait avec intelligence et avec goût, avec un soin tout spécial de ne rien laisser dans l'oubli. Vous y avez joint vos réflexions qui sont sages et mesurées. Je ne doute pas que vous n'intéressiez vivement tous ceux qui aiment la religion et la France.

Veuillez agréer l'assurance de ma bien paternelle affection.

† MELLON,
ARCHEVÊQUE DE SENS.

Sens, 30 juillet 1862.

A. M. L'ABBÉ JOBIN

MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai reçu avec reconnaissance et lu avec un vif intérêt votre livre sur la Syrie. Cette histoire des massacres de 1860, faite à l'aide des documents les plus authentiques, est un éloquent plaidoyer en faveur des malheureux chrétiens encore courbés sous le joug abrutissant des Turcs.

Tout s'oublie rapidement aujourd'hui. Les veuves, les orphelins de 1860 sont encore et seront longtemps à notre charge. C'est une bonne œuvre que de le rappeler aux catholiques de l'Europe, si légitimement préoccupés, hélas! de dangers encore plus grands pour l'Eglise.

Je fais des vœux, monsieur le curé, pour que Dieu bénisse votre travail. Je souhaite qu'il contribue, pour sa part, à réveiller parmi nous des sympathies généreuses pour cet Orient qui semble vouloir enfin, après tant de siècles, sortir de son sommeil et compenser, par son retour, tant de pertes cruelles.

Veuillez agréer, monsieur l'abbé, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S.

A. LAVIGERIE,
Prélat de la maison de S. S., Auditeur de rote,
Consulteur de la S. C. de la Propagande.

Paris, 27 juillet 1862.

LA SYRIE

EN 1860 ET 1861

LETTRES ET DOCUMENTS

FORMANT UNE HISTOIRE COMPLÈTE ET SUIVIE

DES MASSACRES DU LIBAN ET DE DAMAS

DES SECOURS ENVOYÉS AUX CHRÉTIENS

ET DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE

RECUEILLIS ET COORDONNÉS

PAR M. L'ABBÉ JOBIN

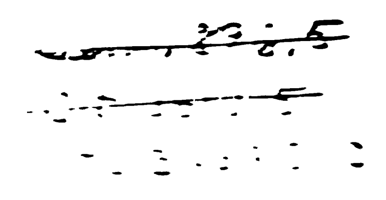
LIBRAIRIE DE J. LEFORT

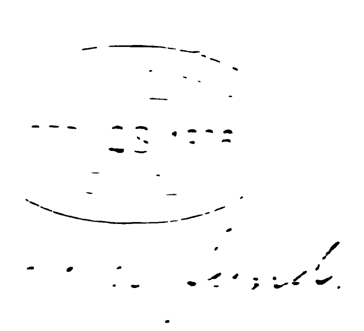
IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
RUE CHARLES DE MUYSSART, 24

PARIS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

1880





AVERTISSEMENT

Il y aura bientôt vingt ans que les chrétiens du Liban et de Damas ont été victimes d'une affreuse explosion du fanatisme musulman. Leurs demeures, leurs églises furent dévastées, pillées, incendiées; ils furent eux-mêmes impitoyablement massacrés.

Au bruit de ces dévastations et de ces massacres, toute l'Europe fut saisie de pitié, d'indignation : de pitié pour les victimes, d'indignation pour les auteurs de tant de barbarie.

Mais de toutes les nations, la France fut celle qui montra le plus de zèle à secourir les malheureux : ce fut elle qui leur envoya les aumônes les plus abondantes; ce fut elle qui fit cesser l'œuvre de destruction et de mort, par l'envoi d'un corps d'armée en Syrie. La France reprit alors son rôle de protectrice des chrétiens de l'Orient, rôle antique et généreux dont elle s'honore depuis les premières croisades.

Les ruines amoncelées par les fanatiques n'ont pas encore été entièrement réparées, et les chrétiens, toujours soumis à la domination turque, ne sont pas à l'abri de tout danger. Rien n'est plus propre, ce me semble, à intéresser en leur faveur, que le récit des malheurs qui les ont accablés; l'ouvrage publié sous ce titre : *La Syrie en 1860 et 1861*, etc., contient sur cet épisode sanglant les détails les plus émouvants et les plus complets; je puis le dire sans orgueil, puisque je n'ai fait que recueillir les lettres et les documents qui m'ont paru offrir le plus d'intérêt et d'exactitude.

Aussi quand M. Lefort, l'intelligent éditeur de tant de bons livres, m'a annoncé qu'il allait réimprimer cet ouvrage, je m'en suis réjoui, et je me suis mis aussitôt à sa disposition pour revoir les épreuves. J'espère que cette nouvelle édition ne sera pas accueillie avec moins de faveur que la précédente, je l'espère d'autant mieux que l'édition est plus belle et qu'elle a été exécutée avec le plus grand soin. Mais ce que je désire avant tout, c'est qu'elle serve à réveiller dans tous les cœurs catholiques de vifs sentiments de sympathie pour ces braves chrétiens, qui, au milieu de tant d'épreuves, sont demeurés fidèles à leur religion.

Je crois devoir rappeler ici que ces documents ont été divisés en quatre parties, savoir : la 1re, les massacres du Liban; la 2e, ceux de Damas; la 3e, les aumônes envoyées aux chrétiens de Syrie; la 4e, l'expédition française. Chaque partie est précédée d'un avant-propos qui donne, en peu de mots, une idée générale et sommaire des faits qu'elle renferme. Les documents ont été rangés selon l'ordre et la marche des événements, de manière à former un récit suivi et exact. Tout ce qui a paru superflu ou peu intéressant a été soigneusement éliminé.

De plus, j'ai ajouté à ce recueil une introduction contenant une notice historique sur les peuples qui habitent la Syrie, et un exposé des causes qui ont amené les massacres.

En la fête de saint André, 1879.

L'abbé Jobin.

INTRODUCTION

La Syrie est habitée par une foule de petites peuplades, qui se ressemblent par l'amour de l'indépendance, mais qui diffèrent totalement par la religion, les mœurs et le caractère. Ces peuples peuvent se diviser en chrétiens et non chrétiens.

Les peuples chrétiens sont :

1° LES MARONITES. Les Maronites ne sont autres que les anciens habitants de la Syrie, qui sont demeurés fidèles à la doctrine de Jésus-Christ. Le nom de Maronites leur vient de saint Maron, solitaire qui vivait au commencement du vᵉ siècle, et qui est devenu leur patron. Lors de l'invasion arabe, ils se retirèrent dans les montagnes du Liban, pour échapper à la persécution et à l'apostasie. Au temps des croisades, ils s'unirent aux chrétiens d'Occident et leur rendirent de grands services; depuis cette époque, ils ont toujours été les alliés et les protégés de la France. On les appelle même assez souvent les Français d'Orient.

Quoique attachés à l'Eglise romaine, les Maronites suivent une liturgie particulière, très ancienne, que l'on croit être celle de saint Jacques, premier évêque de Jérusalem. Ils ont un patriarche qui prend le titre d'Antioche, et qui a plusieurs évêques sous sa juridiction.

Une partie des Maronites habite presque exclusivement le riche et fertile district du Khesrouan ou Castravant, situé au nord de Beyrouth, au milieu de montagnes presque inaccessibles; d'autres vivent mélangés avec les Druses, dans la partie méridionale du Liban appelée districts mixtes. Toutefois les Maronites ne sont pas confondus avec les Druses dans les mêmes localités; ils sont ordinairement groupés par villages. Ainsi, à côté d'un village druse, s'élève un village

maronite ; mais il y a peu de chrétiens mêlés avec les Druses dans le même endroit. C'est ce qui a facilité l'incendie des maisons des chrétiens.

En 1840, la population maronite dépassait 400,000 âmes, mais elle a beaucoup diminué par suite des guerres et des massacres ; elle ne s'élève guère aujourd'hui qu'à 200,000.

Divisés en deux classes, celle du peuple et celle des cheiks ou notables, les Maronites ont vécu, jusqu'à ces derniers temps, sous le régime féodal, qui fut implanté chez eux par les croisés. Ils sont laborieux ; toutes leurs montagnes sont couvertes de mûriers et de vignes qu'ils cultivent avec soin ; ils travaillent aussi la soie avec habileté. On sait qu'ils ont eu beaucoup à souffrir dans les derniers massacres.

2° LES GRECS. Les Grecs forment, après les Maronites, la population chrétienne la plus nombreuse de la Syrie. Ils y sont au nombre de 150,000, dont 100,000 Grecs schismatiques, et 50,000 Grecs-unis ou catholiques. Les Grecs-unis se placent sous la protection de la France, les Grecs schismatiques sous celle de la Russie.

3° LES SYRIENS, dont le nombre n'est guère que de 10,000.

4° LES ARMÉNIENS, qui sont aussi peu nombreux en Syrie. On en compte environ 10,000 schismatiques et 5,000 catholiques.

En réunissant ces divers nombres, on voit que la population chrétienne de la Syrie s'élève à peu près à 375,000 âmes ; je dis à peu près, car, dans ce pays où l'on ne tient aucune espèce de registre de naissances ni de décès, il est difficile de donner un nombre exact.

Les peuples non chrétiens sont :

1° LES DRUSES. C'est une peuplade idolâtre et barbare de 70 à 80,000 âmes, dont 50,000 environ habitent le Liban, et le reste le Hauran. La religion des Druses est peu connue ; ils croient à la métempsycose, et adorent Dieu sous la figure d'un veau. Ce dieu, disent-ils, a paru quelquefois sur la terre sous une forme humaine. La dernière incarnation eut lieu dans la personne du calife Hakem, espèce de fou qui régnait au Caire dans le XIe siècle, et qui est regardé comme le fondateur de la religion druse. Un de ses adeptes, nommé Durzi, ayant fait un livre pour prouver sa divinité, fut chassé de l'Egypte

par les ulémas ou docteurs musulmans. Réfugié dans les montagnes du Liban, Durzi parvint à réunir autour de lui une bande de brigands, auxquels il fit adopter sa doctrine; avec le temps, ses sectateurs devinrent plus nombreux, et c'est de lui qu'ils paraissent avoir tiré leur nom.

Extérieurement, les Druses changent facilement de religion; c'est ainsi qu'ils se sont montrés tour à tour chrétiens, musulmans, protestants, selon que le demandaient leurs intérêts; mais dans le fond, ils restent attachés à leur religion et en pratiquent en secret les cérémonies.

Ils sont divisés en deux sectes : les okals ou savants, les djahels ou ignorants. Ils aiment peu la culture de la terre; le brigandage a pour eux un attrait particulier. Ce sont eux principalement qui ont massacré les chrétiens dans le Liban.

2° LES MÉTUALIS. Ce sont des musulmans chyytes ou chihits. On sait qu'après la mort de Mahomet, ses sectateurs se divisèrent en deux sectes principales : les sunnites et les chihits. Les sunnites regardent Abu-Bekr, beau-père de Mahomet, comme son légitime successeur, tandis que les chihits reconnaissent comme tel Ali, gendre du prophète. On compte environ 50,000 Métualis, dont 20,000 habitent le Liban, et le reste est répandu dans la Samarie et la Galilée.

3° LES ANSARIÈS. C'est une tribu arabe qui vit disséminée dans la partie septentrionale du Liban. Les Ansariès reconnaissent le prophète Ali; mais c'est le seul point de ressemblance qu'ils aient avec les musulmans. Leur religion paraît être une dérivation plus ou moins directe du culte d'Adonis. Selon les uns, ils sont au nombre de 40,000; selon d'autres, de 100,000.

4° LES BÉDOUINS, Arabes qui vivent sous la tente et se livrent au brigandage encore plus qu'à l'élève du bétail. On porte leur nombre à 500,000.

5° LES MUSULMANS, de la secte des sunnites. Ils forment la majeure partie des habitants des villes et des grandes plaines; ils ne sont pas moins de 1,200,000.

On voit encore errer assez souvent, dans les plaines d'Alep et de Damas, des bandes de Kurdes et de Turcomans; mais elles n'y restent pas ordinairement.

LA SYRIE

Grand in-8°, 1re série.

L'Angleterre a été nommée la première puissance musulmane du globe; et certes, ce n'est pas sans raison. Les Anglais sont les défenseurs obstinés de la Turquie; ils appuient de tout leur pouvoir cet empire croulant, et s'efforcent de le maintenir debout pendant quelque temps encore. Ce n'est pas qu'ils se soucient de l'empire turc pour lui-même; mais ils y exercent une prépondérance commerciale dont ils tirent de gros bénéfices. C'est là, comme en beaucoup d'autres choses, leur unique mobile : l'intérêt.

Il y a, dans l'immense empire ottoman, une province que la cupidité britannique convoite tout particulièrement : c'est la Syrie. La Syrie occupe sur la carte du monde une position géographique très importante; elle se trouve située sur le passage des Indes, et les maîtres du pays seront les maîtres du passage. L'Angleterre le sait. Depuis plusieurs années déjà, elle travaille à s'établir en Syrie et à dominer cette province au nom de la Sublime-Porte. Mais elle y a rencontré un obstacle : c'est l'influence légitime et séculaire de la France. Depuis les croisades, la France n'a cessé de protéger tous les chrétiens catholiques de la Syrie, et en particulier les Maronites. Le premier soin de l'Angleterre fut de chercher à soustraire ces chrétiens à notre protectorat, pour y substituer le sien. Elle voulut d'abord faire du prosélytisme parmi eux; mais quand ils s'aperçurent qu'ils avaient affaire à une puissance hérétique, ils ne voulurent plus avoir de commerce avec elle, ils lui fermèrent l'accès de leurs montagnes. Repoussée de ce côté, l'Angleterre se tourna vers les Druses; elle leur offrit son amitié et son appui; elle leur fit entendre qu'elle les rendrait maîtres des Maronites, qui les avaient gouvernés jusqu'alors; qu'elle leur livrerait leurs propriétés et leurs richesses, etc. Ces propositions convenaient parfaitement au caractère féroce des Druses, à leur goût passionné du pillage et du brigandage; ils les acceptèrent donc avec empressement.

Dès lors, la politique britannique ne visa plus qu'à un seul but : affaiblir et ruiner les Maronites, afin de faire prédominer les Druses.

C'était avant 1840. La Syrie était gouvernée par Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte; le Liban obéissait depuis plus de cinquante ans à l'émir Béchir, qui y faisait régner l'ordre et la

paix (1). Ces deux princes, alliés de la France, n'étaient pas favorables aux projets de la Grande-Bretagne; il fallait donc s'en débarrasser. Ibrahim-Pacha ne tarda pas à succomber, vaincu par les intrigues encore plus que par les armes des Anglais; l'émir Béchir fut fait prisonnier par trahison et envoyé en exil. Ce fut le commencement des malheurs des chrétiens. De 1840 à 45, il y eut presque continuellement, dans le Liban, des troubles, des pillages, des massacres, où les menées de l'Angleterre et la perfidie de la Porte jouèrent un grand rôle. Ainsi, en 1842, les Druses, à l'instigation des Anglais et des Turcs, attaquèrent la ville de Deir-el-Kamar, au nombre d'environ douze mille. Les chrétiens étaient beaucoup moins nombreux; mais ils se défendirent bravement. Retranchés derrière leurs murailles, ils faisaient perdre beaucoup de monde aux assiégeants. Que fit le gouverneur turc? Il envoya deux exprès aux chrétiens pour les engager à faire la paix et à déposer les armes. Les conditions proposées paraissaient avantageuses, et les chrétiens les acceptèrent; mais à peine furent-ils désarmés que les Druses entrèrent dans la ville à l'improviste, pillèrent toutes les maisons et massacrèrent tous les habitants qui ne purent s'enfuir; et cela en présence des officiers turcs, qui ne firent pas mine de s'y opposer. En 1844, une perfidie semblable causa la ruine de Djezin et de tous les villages environnants.

Cependant les grandes puissances intervinrent en 1845, et pressèrent la Porte de faire cesser les désordres. Celle-ci envoya, dans le Liban, un commissaire extraordinaire, nommé Chékib-Effendi, avec mission de rétablir la paix. Le colonel anglais Rose était alors à la tête des affaires à Beyrouth; il avait détruit l'ancienne organisation, qui consistait en un gouvernement féodal sous un seul chef chrétien, et il l'avait remplacée par l'institution de deux caïmacams (lieutenants de pacha), l'un chrétien pour les chrétiens, l'autre druse pour les Druses. Chékib-Effendi approuva cette institution, et y ajouta, pour chaque caïmacam, un medjlis ou medjilès, tribunal composé de sectes

(1) L'émir Béchir était de la famille Schéhab ou Chéab, la plus noble et la plus ancienne de la Syrie. Cette famille descend, par les femmes, du prophète Mahomet lui-même; mais une partie s'est convertie à la foi catholique, il y a environ cent soixante-dix ans; l'autre partie est restée musulmane. L'émir Béchir appartenait à la partie catholique.

et de nations différentes. Cette nouvelle organisation était loin d'être favorable aux chrétiens : elle ne servait la plupart du temps qu'à légitimer les déprédations des Druses et à leur assurer l'impunité dans leurs brigandages. Néanmoins elle fit cesser la guerre ; et les chrétiens, profitant de ce calme, reprirent le cours de leurs travaux. Actifs et industrieux, ils parvinrent promptement à réparer les pertes des guerres précédentes, et même à acquérir de l'aisance et des richesses.

Depuis quelques années, des missionnaires et des religieuses catholiques étaient venus de France en Syrie, et avaient établi plusieurs écoles pour les enfants des deux sexes. Le zèle de ces religieux s'exerçait en même temps à instruire la jeunesse, et à répandre, parmi les populations syriennes, la lumière de la foi et les bienfaits de la charité chrétienne.

Cette prospérité des chrétiens, cette pacifique conquête des âmes ne plaisaient ni aux Anglais ni aux Turcs; les uns craignaient pour leur religion, les autres pour leur influence. En conséquence, les intrigues recommencèrent avec une nouvelle ardeur dans la Montagne. On chercha à semer la division parmi les Maronites; on eut recours à mille ruses, à mille moyens indignes, pour les exciter à la révolte les uns contre les autres. Malheureusement les anciennes rivalités des principales familles du pays ne favorisaient que trop cette tactique infâme, et la révolte éclata.

Les cheiks se soulevèrent d'abord contre leur faible caïmacam, qui fut chassé de son poste et ne put s'y rétablir. Les fellahs ou paysans s'insurgèrent ensuite contre les cheiks, qui durent à leur tour s'enfuir devant l'insurrection populaire. Un forgeron, nommé Tanios-Chaïn, devint le chef des révoltés. Plusieurs habitations de cheiks, des églises même furent brûlées ou dévastées, et le pays fut livré à l'anarchie et au désordre.

Tel était l'état des choses en 1860. L'occasion était belle pour attaquer les Maronites; on ne la manqua pas. Kurchid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, fit venir quelques cheiks druses, entre autres le fameux Saïd-Bey-Djemblat, chef de sa nation; il eut avec eux plusieurs conférences, dans lesquelles le plan d'égorgement fut concerté. Afin d'en assurer le succès, il ordonna le désarmement des chrétiens, et fit en

même temps passer aux Druses une grande quantité d'armes. Notons ici que ces armes avaient été pour la plupart fabriquées en Angleterre, que les commerçants anglais s'entendaient avec les Turcs pour les fournir aux Druses, qu'enfin le fils du consul britannique de Beyrouth prit part à ce commerce.

Tout étant ainsi préparé, Kurchid-Pacha donna lui-même le signal de l'attaque par des coups de canon, qui se faisaient entendre, de distance en distance, d'une extrémité du pays à l'autre, et, à ce bruit, le pillage, l'incendie et le massacre commençaient partout en même temps.

Les Maronites, désunis entre eux, dispersés dans leurs montagnes, sans chefs, sans direction, sans armes, surpris par une masse d'ennemis, ne purent presque opposer aucune résistance; ou bien s'ils en opposèrent quelque part, la trahison turque vint en aide aux assassins. Le mot de lâcheté a été prononcé contre les chrétiens; c'est une insulte au malheur. Les habitants du Liban ont toujours passé pour braves, et ils en ont encore donné des preuves dans cette dernière guerre. En plusieurs endroits, ils ont fait une vive résistance, et n'ont cédé qu'au nombre et à la perfidie. Un jeune cheik maronite surtout s'est distingué par son courage et son dévouement; c'est Joseph Karam, dont le nom est devenu célèbre dans ces événements.

A Damas, ce fut aussi le gouverneur de la ville, Ahmed-Pacha, qui donna le signal du massacre par un coup de canon. Il était le principal agent de la conspiration ottomane en Syrie; on dit qu'il avait reçu du frère même du sultan l'ordre d'exterminer les chrétiens. Comme il n'avait pas de Druses à sa disposition, il excita les musulmans à faire eux-mêmes l'office de bourreaux; on sait comment ils s'en acquittèrent.

En résumé, le fanatisme musulman et les intrigues de l'Angleterre, voilà les deux grandes causes de l'immense désastre de la Syrie; les Druses n'ont fait que prêter leurs bras. Assurément l'Angleterre n'a jamais pris part directement au complot ourdi contre les chrétiens : qui pourrait le penser? Elle a été elle-même effrayée de son explosion; elle s'est efforcée, avec toute l'Europe, d'en arrêter les ravages, d'en réparer les ruines. Ce qu'elle voulait, c'était détruire l'influence

française par l'affaiblissement successif de la race catholique; c'était rester seule maîtresse du pays, afin d'y faire circuler librement et sans concurrence ses convois de coton et de marchandises. Mais elle a été dépassée; l'incendie, une fois allumé, a éclaté avec tant de violence qu'il ne lui a plus été possible de le maîtriser.

Je ne puis m'empêcher de le remarquer : malgré toutes les horreurs commises par les Turcs et les Druses, l'Angleterre ne leur a point retiré son amitié. Elle a blâmé, réprouvé, condamné leur horrible conduite ; mais elle n'a jamais cessé de les soutenir et de les protéger. En effet, ne sait-on pas qu'elle était d'accord avec la Turquie pour s'opposer à l'envoi d'un corps expéditionnaire en Syrie, d'accord avec la Turquie pour sauver les coupables et faire manquer le but de l'expédition, d'accord avec la Turquie pour presser la France de retirer ses troupes avant que la sécurité eût été rétablie dans le pays, d'accord avec la Turquie pour s'opposer au paiement des indemnités dues aux Maronites et en exempter les Druses?

D'où vient à l'Angleterre une amitié si persévérante pour les Turcs et les Druses? N'est-ce point parce qu'elle poursuit toujours le même intérêt, qu'elle tend toujours au même but?

L'Angleterre est sans contredit une grande nation, il y a chez elle beaucoup de générosité et de noblesse; mais quand elle se trouve en présence d'une nation rivale, quand il s'agit de son commerce, il semble que la jalousie étouffe en elle ses nobles sentiments, et que l'intérêt [illegible] comme la loi suprême à laquelle elle subordonne toutes les autres, même celles de la justice et de l'humanité.

Je m'arrête; il est temps de laisser le lecteur parcourir ces tristes documents, et juger par lui-même et du malheur des victimes et de la férocité des assassins.

PREMIÈRE PARTIE

MASSACRES DU LIBAN

MASSACRES DU LIBAN

I

Lutte à Beït-Méri. — Etrange clémence du gouverneur de Beyrouth. — Pillage et incendie des villages de Hadet, Babda et Vadi. — Désarmement des chrétiens. — Incendie de beaucoup de villages.

« Beyrouth, 4 juin.

» Vous avez déjà reçu (1), par les paquebots précédents, la nouvelle du conflit qui vient d'ensanglanter de nouveau le Liban, et de prouver pour la centième fois l'impuissance de la Turquie et le mauvais vouloir systématique de ses fonctionnaires contre les chrétiens. Comme il s'agit d'un fait qui peut avoir de très graves conséquences, permettez-moi de vous en rapporter tous les détails, afin de prévenir les fausses assertions qui ne manqueront pas d'être expédiées en Europe à ce sujet. Voici la vérité telle qu'elle est :

» L'année passée, une petite querelle, entre un Druse et un chrétien, a amené une guerre dans le village de Beït-Méri (Liban). Un certain cheik, Yousef Abd-el-Melerk, des notables druses, à la tête de ses hommes, a envahi trois villages chrétiens, dont il a brûlé toutes les maisons, après en avoir enlevé tout ce qu'elles contenaient.

» Le gouverneur général, voyant que, par suite de ce méfait, le

(1) Extrait du *Nord*.

Liban était menacé d'une guerre civile, et pressé par les consuls généraux des grandes puissances, se rendit sur les lieux pour rétablir l'ordre et pour rendre justice à qui de droit.

» Son départ suspendit provisoirement la guerre; mais il n'a voulu ni punir les coupables ni indemniser les chrétiens : c'est l'usage, en pareil cas, et tous les pachas s'y conforment; car ils savent bien que c'est le meilleur moyen pour allumer la guerre entre les chrétiens et les Druses. En effet, ceux-ci, encouragés par l'étrange clémence du gouverneur général, se sont mis dès lors à parcourir les chemins et à massacrer les chrétiens qui leur tombaient sous la main. Les chrétiens, tout naturellement, ont voulu user de représailles et ont massacré quelques Druses. Ces assassinats n'ont pas attiré l'attention de l'autorité, et le pacha n'a jamais jugé à propos de rechercher les coupables, pour mettre fin à ces désordres, dont la conséquence a été la guerre civile qui vient d'éclater dans le Liban. La veille du jour où la guerre a commencé, le pacha s'est rendu à Hazmié, à la distance d'une heure de la ville, donnant à entendre aux consuls généraux que le but de son excursion était de rétablir l'ordre. Mais jugez de ses intentions pacifiques : aussitôt arrivé à sa destination, il fit canonner le village de Hadet, où il n'y avait que des chrétiens. Voilà comment les pachas interviennent assez généralement. Les Druses, ainsi encouragés, n'attendirent même pas le départ du haut fonctionnaire turc et de son escorte pour assaillir ledit village, en chasser les chrétiens à coups de fusil, et y mettre le feu après l'avoir pillé. Ils ont fait la même chose dans les villages de Babda et du Vadi, dans le voisinage du camp du pacha. Le résultat de ces deux actes de brigandage a été la mort de plusieurs chrétiens, et la conquête d'une grande quantité de butin et de cocons.

» Les Druses, voyant que le pacha n'avait pris aucune mesure contre eux, tandis qu'ils étaient auprès de lui, ont continué de plus belle et brûlé plusieurs autres villages depuis.

» Les chrétiens ne pouvaient pas se laisser égorger et piller comme des moutons; ils se sont rassemblés pour se défendre. Alors le pacha s'est aperçu des dangers de la situation; profitant de la visite du corps consulaire, qui s'était rendu chez lui à Hazmié, il

lui a longuement parlé de la réconciliation des habitants de la montagne et l'a prié d'empêcher la réunion des chrétiens, promettant de son côté d'arrêter les Druses. Le corps consulaire, en effet, a décidé les chrétiens à déposer les armes; mais le muchir (1) a complètement oublié de tenir sa promesse quant aux Druses, qui ont profité du désarmement et de la sécurité de leurs voisins, pour attaquer à l'improviste une quarantaine de villages chrétiens sur les côtés du *Metu*, et presque le même nombre dans les environs de Djezin et de Saïda. Comme ils n'ont trouvé aucune résistance, ils ont pu brûler, piller les villages, les couvents, et massacrer beaucoup de chrétiens. Beaucoup de prêtres ont été égorgés, et un grand nombre de femmes et de filles ont enduré les derniers outrages. »

II

Le signal de la dévastation. — Horreurs commises par les bachi-bouzouks. Terreur à Beyrouth.

Voici d'autres détails sur l'incendie des villages situés aux environs de Beyrouth :

C'est le 15 août 1859 qu'eut lieu la lutte entre les chrétiens et les Druses, au village de Beït-Méri. Pendant le reste de l'année, une grande agitation régna dans toute la montagne; on s'attendait de part et d'autre à la guerre. Au printemps de l'année suivante, plusieurs assassinats furent commis par les Druses sur les chrétiens, avec la plus complète impunité.

Le 29 mai, le gouverneur général Kurchid-Pacha quitta Beyrouth pour se rendre dans un camp établi à Hazémié ou Hazmié, près du village de Babda. Son départ fut salué par une décharge d'artillerie, qui fut pour les Druses le signal de la dévastation. Au même moment, la lutte commença au village de Beït-Méri, où elle avait déjà eu lieu l'année précédente; de là elle s'étendit dans tout le district du Maten et dans les environs de Beyrouth. En trois jours,

(1) Titre qui correspond à la dignité de maréchal.

soixante villages chrétiens furent pillés et réduits en cendres. Le pacha, renfermé dans son camp, assistait tranquillement à cet horrible spectacle; bien plus, il encourageait, du geste et de la voix, les Druses qui passaient à portée, et il envoyait les bachi-bouzouks (soldats irréguliers), qui étaient à son service, prêter main-forte aux incendiaires et aux pillards. Les horreurs commises par ces soldats irréguliers furent telles, en certains endroits, que les Druses eux-mêmes en eurent horreur. « Ici, dit M. Lenormant, c'étaient les enfants que l'on coupait en quartiers, ou bien que l'on lançait en l'air pour les recevoir sur la pointe des yatagans; là de jeunes filles violées et ensuite égorgées; ailleurs des vieillards à qui l'on cassait les quatre membres à coups de crosse de fusil, et qu'on laissait mourir lentement sur la place au milieu des plus atroces douleurs. »

Cependant les chrétiens se défendaient avec vigueur en plusieurs endroits; mais quand ils virent les troupes turques se joindre à leurs ennemis, le courage les abandonna. Dès lors on vit une foule de malheureux, chassés de leurs villages incendiés, se précipiter sur Beyrouth, pour y chercher un refuge. Les assassins les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville. Il y eut alors, à Beyrouth, un moment de terreur indicible; on se crut au moment d'une invasion d'incendiaires et d'égorgeurs. Une protestation des consuls européens auprès de Kurchid-Pacha détourna le danger et rendit un peu de calme à la population.

III

Commencement de la guerre. — Massacre près de Saïda. — Attaque et prise de Djezin. — Massacre du grand vicaire de Mgr Boutros et d'une foule de chrétiens. — Dévouement des Sœurs de Saint-Joseph. — Consternation des chrétiens à Saïda. — M. Derighello, vice-consul. — M. le comte de Bentivoglio, consul général.

Lettre du R. P. de Prunières, supérieur des Jésuites à Saïda.

« Saïda, le 4 juin.

» Mon révérend Père, P. X.,

» Je prends la plume aujourd'hui, non pas seulement pour répondre à l'invitation que vous m'avez faite de vous écrire, ni pour vous donner des détails intéressants ou instructifs sur l'état du pays, mais pour obéir à un devoir impérieux, et pour vous faire connaître l'épouvantable tragédie qui vient d'avoir lieu dans les jardins de Saïda. C'est le meurtre en masse d'une vingtaine de religieux, les uns maronites, les autres grecs catholiques, et d'autres victimes, dans les circonstances les plus révoltantes.

» Dans la semaine de la Pentecôte, une guerre qui se préparait depuis longtemps entre les Druses et les chrétiens de la montagne, a enfin éclaté; les chrétiens étaient poussés à bout par les mauvais traitements des seigneurs druses; ils voyaient le gouvernement impuissant à leur faire justice de plusieurs meurtres dont ils avaient été les victimes. A la fin, ils se sont levés, et la guerre a commencé dans les cantons qui sont vis-à-vis de Beyrouth. Je ne prétends pas vous la décrire ici; je suis trop loin des événements, et je ne suis pas assez instruit de leurs circonstances pour le faire; vous en serez instruit certainement de Beyrouth. Mais je vous parlerai ici de ce qui s'est passé aux environs de Saïda.

» Quand les paysans du canton de Teffahh (de la Pomme) ont su les mouvements qui avaient lieu dans les autres parties de la mon-

tagne, ils ont commencé à se rassembler autour d'un nommé Jusef-el-Mobaïedh, au village de Derb-Essin, à trois quarts d'heure de Saïda; ils y étaient d'ailleurs excités par la présence d'un chef druse, renommé par sa cruauté, qui se trouvait au pont de la rivière qui coule au nord de Saïda; il s'appelle Kassem-Jusef. Celui-ci n'avait avec lui qu'une poignée de Druses; mais il sut attirer sous sa bannière les musulmans de la province de Kharroub (du Caroubier), au nord de Saïda, par l'appât du pillage et la haine du nom chrétien. Il eut bientôt avec lui une troupe assez considérable, dont les maraudeurs commencèrent à inquiéter les paisibles jardiniers chrétiens de Saïda, et même à les chasser à coups de fusil. Les autorités de la ville restèrent silencieuses.

» Le vendredi de la semaine de la Pentecôte, le chef druse enleva les troupeaux de quatre villages chrétiens. La troupe rassemblée à Derb-Essin marcha sur lui, en suivant les collines dont la chaîne côtoie la mer à environ une demi-heure. Bientôt la rencontre eut lieu; les chrétiens se défendirent vigoureusement et repoussèrent même leurs adversaires; mais, en ce moment, une foule de musulmans et de Druses, qui s'étaient cachés dans les jardins de Saïda, se montra prête à les envelopper. Résister était impossible; les chrétiens durent céder à leur tour et se disperser; une partie prit le chemin de la montagne, les autres se cachèrent dans la campagne, ou même se dirigèrent vers les portes de la ville pour y trouver un refuge.

» Mais ici se manifestèrent la mauvaise volonté et la férocité des musulmans de la ville. Un cri d'alarme retentit dans tout Saïda; les femmes se mirent à hurler et à vomir des imprécations contre les chrétiens et leur religion; les hommes en ce moment sortaient des mosquées; un bon nombre même n'y étaient pas entrés, pour se tenir plus prêts; car il paraît que c'était un complot combiné à l'avance, et qu'on les engagea dans les mosquées à marcher contre les chrétiens par zèle de religion : ils se précipitent dans les rues, armés, et ceux qui ne trouvent pas d'armes saisissent d'énormes bâtons. La partie du haut de la ville qui devait être fermée par ordre de l'autorité se trouve ouverte; le peuple se précipite par là sur les fuyards et sur beaucoup d'hommes inoffensifs

qui venaient de la campagne; on les entoure, on les renverse, on les foule aux pieds, on les charge de coups, on les blesse avec des couteaux, on décharge sur eux des armes à feu, on en met plusieurs en pièces. Les soldats ottomans de la ligne, qui étaient là pour protéger le bon ordre, s'unissent, à l'instigation de plusieurs de leurs officiers, au peuple musulman pour tomber sur les chrétiens, dont plusieurs reçurent des coups de baïonnette.

» Parmi les victimes de cette journée, il y eut aussi des religieux que leur habit, loin de les préserver, ne fit que rendre l'objet de plus de mauvais traitements. C'est ainsi qu'on porta, chez les religieuses de Saint-Joseph, un frère lai d'un âge déjà avancé, dont la tête était ouverte en plusieurs endroits, et dont le corps, tout contusionné, montrait un grand nombre de coups de baïonnette et de massue dont on l'avait chargé; il mourut au bout de trois jours, sans avoir eu sa connaissance un seul instant.

» C'est dans ces circonstances que les bonnes Sœurs de Saint-Joseph durent improviser un hôpital. Les chrétiens des environs s'étaient déjà réfugiés de toutes parts à Saïda, dans le grand bâtiment que vous connaissez et qu'on appelle le Camp-Français; leur nombre s'y augmentait de moment en moment; on y apportait de tous côtés des blessés couverts de sang et de blessures. Elles les reçurent dans plusieurs salles basses de leur établissement, consacré à l'instruction des enfants, et elles commencèrent à leur prodiguer les soins les plus dévoués.

» Mais j'ai hâte d'en finir avec tous ces détails, pour arriver au fait le plus déplorable et qui demande une plus éclatante satisfaction. Je ne m'arrête pas à vous décrire les feux qui couronnaient le soir toutes les hauteurs qui entourent Saïda: c'était l'incendie de tous les villages chrétiens des environs; c'est malheureusement une scène trop ordinaire de cette guerre de sauvages que les peuples du Liban se font entre eux. Suivant ceux des vaincus chrétiens qui avaient pris le chemin de la montagne, ils espéraient se réunir à leurs frères dans Djezin et combattre avec eux. Mais voici que le même jour de vendredi, et à peu près à la même heure qu'avait lieu l'engagement de la plaine, Djezin fut attaquée; les habitants avaient, dans la matinée, reçu avis de Saïd-Bey-Djemblat, le

principal seigneur druse de ces cantons, que, s'ils restaient tranquilles dans leurs confins, ils ne seraient point attaqués. Déjà, sur cette assurance, les hommes valides, qui portaient des armes, s'étaient dispersés pour vaquer aux travaux des champs; un corps d'hommes armés s'était porté en dehors du village pour protéger un couvent menacé par des Métualis, lorsque les gardes avisèrent l'approche de l'ennemi, et le combat commença. Mais les bons Maronites s'étaient laissé surprendre par la fourberie druse; ils n'eurent pas le temps d'accourir en nombre suffisant; le passage difficile fut forcé; l'évêque qui fait sa résidence à Djezin, les religieux maronites qui ont deux couvents dans cette province, et les religieuses qui en ont un, les femmes, les enfants, les hommes eux-mêmes, tous durent faire une retraite précipitée; et trouvant la plaine de Saïda occupée par les Druses, ils se dirigèrent sur le village de Maammerieh, à deux heures de Saïda.

» Je ne parlerai pas ici des massacres faits à Djezin; je n'ai pas là-dessus des détails circonstanciés. Mais voici ce qui arriva auprès de Saïda : le consul envoya un kawas (1) avec deux canonniers qu'il demanda au gouverneur de la ville, afin d'accompagner l'évêque et sa suite, et de lui assurer sécurité de la part du gouvernement local aussi bien que de l'autorité consulaire française. L'évêque ne jugea pas à propos de se séparer de la nombreuse et désolée population qui l'entourait; il envoya sur Saïda son vicaire, le prêtre Jacoub, avec une dizaine de prêtres et de religieux, trois ou quatre religieuses, quelques hommes armés et un grand nombre de femmes et d'enfants. A peine arrivés à un village métuali qui est sur la route, ils furent dépouillés de leurs armes, sans que leurs conducteurs y missent opposition; puis, après une halte qu'ils passèrent au milieu de vives inquiétudes, ils se mirent en marche. Ils n'étaient plus qu'à une petite demi-heure de Saïda, lorsque tout à coup fond sur eux une troupe de cavaliers druses et de musulmans qui étaient avec eux.

On commence à faire descendre de cheval le vicaire de l'évêque. On exige qu'il se dépouille de sa montre, de son argent et du manteau qu'il revêtait; mais au lieu de le laisser aller, ils se mettent

(1) Espèce de gendarme.

à le tailler à coups de sabre en quatre morceaux ; on dit qu'ils furent portés à cette cruauté par la pensée qu'il était l'évêque. Quand les religieux et les prêtres comprirent qu'on en voulait à leur vie, ils se jetèrent à genoux, se donnèrent l'absolution les uns aux autres, et se mirent à réciter les prières des agonisants, jusqu'à ce qu'ils tombassent, chacun à son tour, sous le sabre ou les armes à feu.

» Les hommes furent massacrés ; il y en eut un qui, avec une adresse singulière, parant les coups de sabre avec un bâton, sut échapper à leurs recherches en se cachant derrière une haie, tandis que, ivres de sang, ses bourreaux se jetaient sur d'autres victimes. On a tué plusieurs enfants, dont quelques-uns n'avaient pas plus de sept à dix ans ; quoique pour la plupart les femmes et leurs tout petits enfants aient été laissés sains et saufs, cependant trois d'entre les femmes ont été immolées. On cite la mort héroïque d'une jeune fille de treize ans, qui, prise par un ravisseur qui la mit sur la croupe de son cheval, luttait de toutes ses forces pour échapper, jusqu'à ce que celui-ci, lassé de ses efforts, la tuât d'un coup de pistolet. Elle est martyre de la chasteté, si les autres paraissent l'être du nom chrétien. Plusieurs ont échappé à cette boucherie comme par miracle ; car ceux qui se sauvaient dans les jardins étaient massacrés par des mauvais sujets de musulmans, venus de Saïda pour accomplir cette œuvre de fanatisme.

» Quelques-uns cependant ont été sauvés par des musulmans honnêtes, tout étonnés eux-mêmes de tant de barbarie de la part de leurs coreligionnaires ; d'autres se sont traînés tout sanglants jusqu'aux portes de la ville. Mais ç'a été généralement pour attester l'affreuse barbarie de leurs meurtriers ; ils étaient pour la plupart hachés de coups, et avaient les uns les lèvres coupées, les autres le crâne enfoncé, d'autres le menton fendu. Presque tous ont déjà rendu leur âme à leur Rédempteur, entre les mains de cinq anges terrestres, que Dieu semble avoir donnés à Saïda pour cette circonstance : ce sont les Sœurs de Saint-Joseph. Trois autres anges s'associent à leur sollicitude : ce sont de jeunes personnes qui aspirent à entrer dans la vie religieuse et qui secondent leurs soins. Ces bonnes Sœurs ont transformé leur école en hôpital de blessés, et elles adoucissent la mort à ceux de ces malheureux qu'elles ne

peuvent sauver. Ainsi, mon révérend Père, vous avez vu ce qui est arrivé à ces prêtres et à ces religieux, protégés naturels du gouvernement français, et cela quand ils étaient sous la sauvegarde de son consulat. Ce qui donne encore plus de gravité à cet attentat, c'est qu'il n'a pas été commis seulement par des Druses, mais par des musulmans sortis de la ville à cet effet, sans en être empêchés par le gouvernement local; c'est qu'il a été accompli avec une férocité sans exemple.

» Que vous dirai-je de la consternation des habitants de la ville, quand ils ont vu se réveiller dans leurs compatriotes un fanatisme depuis longtemps assoupi, et qui, je crois, n'a jamais eu d'acte aussi terrible que celui qui vient d'avoir lieu ces jours-ci? Aussi un certain nombre ont déjà quitté Saïda; ceux qui restent ne le font que dans l'espoir qu'ils ont en la France; ils savent que le gouvernement de l'Empereur, si ferme et si puissant, ne laissera jamais impunis de tels attentats contre l'honneur de la France et la liberté de ses protégés, lors même qu'il ne pourrait y arriver que par une occupation militaire, et qu'il saura imprimer à tous ses subordonnés l'énergie nécessaire en de telles circonstances.

» Il me reste encore beaucoup à dire, mon révérend Père. J'ajouterai, comme troisième trait qui caractérise la position de cette ville, qu'il n'existe aucune sécurité dans les jardins; on y assassine à chaque moment de pauvres chrétiens qui jamais n'avaient pris part aux hostilités, et cela même après qu'ils ont tous mis bas les armes. Une dizaine de religieux grecs catholiques de Saint-Sauveur ont été victimes de ces attentats : ils ont été tués en fuyant de leur couvent, qui a été saccagé et brûlé par les infidèles; trois autres couvents ont été également détruits; et remarquez que c'est après avoir eu les assurances de sécurité les plus complètes de la part de Saïd-Djemblat, le principal chef des Druses. Enfin, on a pu reconnaître, dans tout ce qui est arrivé, l'effet d'un complot contre les chrétiens, dont on ne connaît pas toute l'étendue. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que le vice-consul de France, n'étant point appuyé par quelque vaisseau, n'a pu remplir son rôle de protecteur, comme il convenait. Cependant les consuls généraux de Beyrouth envoyèrent sur les lieux un vapeur de guerre anglais,

et la sécurité a été un peu rétablie dans l'intérieur de la ville.

» La conduite de M. Derighello mérite des éloges : ce vice-consul de France à Saïda a montré beaucoup de dévouement pour la protection des chrétiens; non content de les nourrir généreusement, il a prodigué ses provisions de sucre, de beurre, et ses meubles même pour le service des malades. Beaucoup d'autres hommes honorables ont voulu aussi concourir par leur générosité à cette bonne œuvre. M. le comte de Bentivoglio (1) a bien voulu envoyer jusqu'à cinquante gros sacs de blé pour la subsistance des chrétiens, rassemblés à Saïda de près de cinquante villages, et dont la plupart sont sans aucune ressource. L'avenir paraît avec des couleurs bien sombres : la plupart de ces cinquante villages sont brûlés, leurs provisions dispersées, leur mobilier saccagé; que vont-ils devenir si la charité ne leur tend une main secourable ? Faites connaître la position de nos pauvres chrétiens, mon révérend Père; veuillez frapper à la porte des cœurs pour que les bourses se délient. Les églises sont toutes dévastées; dans les villages mêmes où les maisons ont été respectées, l'église ne l'a pas été. Qui réparera ces ruines, qui ornera de nouveau les autels de Jésus-Christ, si la charité du monde catholique ne s'émeut pour réparer tant de ruines ?

» Il paraît que partout les chrétiens n'ont pas été aussi malheureux qu'aux environs de Saïda; à en croire la renommée, encore peu certaine, ils ont eu quelque part de beaux triomphes; vous le saurez. Je m'empresse de vous écrire par la première occasion, pour que les secours puissent nous arriver plus promptement. J'ai lieu de croire que le consul général de Beyrouth ne peut plus continuer ses secours extraordinaires; il ne reste que la commisération des chrétiens d'Europe, pour soulager la misère des enfants du Liban, et que la force invincible du chef de la nation française, pour venger la religion outragée et rendre au Liban sa gloire et son bonheur.

» Excusez ma précipitation, mon révérend Père, et à cause d'elle mon incorrection.

» Je suis en union de vos SS. SS.

» Henri de Prunières, *Soc. J.* »

(1) Consul général de France à Beyrouth.

IV

Oppréssion des chrétiens par les Druses. — Villages incendiés. — Le mufti et les imans de Saïda excitant les musulmans au massacre. — Le R. P. de Prunières enterrant les morts. — Nombre des victimes.

Lettre du R. P. Rousseau, jésuite.

« Saïda, 6 juin 1860.

» Voici quelques notes sur les tristes événements qui viennent de s'accomplir dans le Liban.

» Depuis vingt ans, les chrétiens de Syrie étaient opprimés par les Druses, gens féroces et barbares. Chaque année était marquée par quelques vexations. Dans une province, c'était un village incendié; dans une autre, c'étaient des meurtres, des campagnes ravagées et pillées; mais cette année, se voyant soutenus et encouragés par les musulmans, ils ont cru qu'il était temps d'en finir avec les chrétiens et de mettre fin à leur existence dans le pays.

» Les chrétiens s'y attendaient, et ils avaient même fait quelques préparatifs de défense; mais les Druses les ont surpris, tandis qu'ils étaient encore occupés à faire leur moisson et à soigner leurs vers à soie.

» C'est la semaine de la Pentecôte qu'a éclaté dans le Liban cette guerre cruelle. Je n'ai encore reçu aucune nouvelle des lieux éloignés; mais je puis vous parler de ce qui s'est passé aux portes de cette ville et dans les environs, jusqu'à sept ou huit lieues dans les terres.

» Cinquante villages à peu près ont été brûlés. Dans ces villages, les habitants ont été égorgés en partie, les troupeaux enlevés et les campagnes complètement dévastées. Ceux qui ont échappé à ce premier massacre ont cru qu'ils trouveraient à Saïda un asile sûr contre les poursuites de leurs ennemis : ils se sont dirigés du côté de la ville; mais, en traversant les jardins, qui sont immenses aux

abords de Saïda et aux portes mêmes, ils ont trouvé un bien douloureux martyre.

» La population musulmane, excitée par les cris incendiaires du mufti, chef de la religion de Mahomet, s'est précipitée sur les chrétiens. Les imans criaient (1) dans les mosquées et aux portes de la ville : « Laisserons-nous périr la religion de notre prophète ? Voici » les chrétiens qui viennent prendre notre ville. Aux armes ! aux » armes ! »

» Les musulmans, en grande foule, armés de poignards, de fusils, de casse-tête et de toutes sortes d'armes meurtrières, exaltés par un fanatisme dont il est impossible d'avoir une idée sans avoir été témoin des scènes de barbarie auxquelles ils se sont livrés, se sont jetés avec la plus grande fureur sur les chrétiens, pris au dépourvu, la plupart sans armes et harassés de fatigue. Ils ont tué les hommes, les femmes et les enfants sans distinction. Mais ce n'était pas assez pour ces barbares d'ôter la vie à leurs victimes : ils les ont mutilées et déchiquetées à coups de poignard, pour mieux assouvir leur haine contre le nom chrétien.

» Dix-neuf de ceux qui avaient été massacrés aux portes de la ville avaient été transportés dans un jardin. Le R. P. de Prunières, notre supérieur, a voulu aller, au péril de sa vie, les faire enterrer. Il nous a raconté qu'il était impossible de n'être pas saisi d'horreur à la vue d'une semblable scène de carnage et de cruauté.

» Il y avait parmi ces victimes deux femmes, deux enfants, neuf prêtres et six autres hommes qu'il n'a pas reconnus. Ils étaient tout nus, ensanglantés, les membres coupés, tout le corps couvert de plaies et les entrailles arrachées. Ils répandaient déjà une odeur infecte, difficile à supporter. Le R. P. de Prunières était accompagné, dans sa mission de charité, par deux hommes bien armés ; mais, malgré ce secours, peu s'en est fallu qu'il ne succombât à l'attaque dirigée contre lui, par quelques musulmans qui l'ont aperçu. Il n'a pu continuer son œuvre de dévouement.

» Les victimes sont donc restées là où on les a frappées. Leurs cadavres sont dans les chemins, dans la campagne, dans les jardins, répandant une odeur pestilentielle. Les chiens de la ville, il y en a

(1) Ministres inférieurs de la religion musulmane.

des milliers, attirés par cette odeur, se sont mis à les dévorer.

» On ne connaît pas exactement le nombre des chrétiens immolés par les Druses et les musulmans. Les uns ne le portent qu'à huit cents, les autres le font monter à douze cents ; ce qui est certain, c'est qu'on découvre chaque jour de nouveaux cadavres. On vient de trouver plusieurs puits et plusieurs citernes dans la ville, et des cavernes hors des murs, qui en sont remplis jusqu'à l'orifice. Parmi ces morts, il y a quatre-vingts prêtres maronites, quelques prêtres schismatiques et plusieurs religieuses (1). »

V

Commencement de la guerre. — Désarmement des chrétiens. — Massacres et atrocités aux environs de Saïda. — Le R. P. Rousseau enterrant les morts. — Traits de cruauté. — Massacres à Hasbaya. — Générosité du consul français à Saïda. — Siège de Zahleh et de Deir-el-Kamar. — Affreux détails.

Lettre du R. P. Rousseau, jésuite.

« Saïda, 16 juin.

» Comme je vous l'ai dit dans ma lettre du 6 juin, les Druses persécutent les chrétiens depuis vingt ans ; mais depuis l'an dernier, les meurtres des chrétiens, le pillage et les incendies des campagnes qui leur appartiennent, étaient devenus plus nombreux. Le 14 mai dernier, trois Druses furent trouvés égorgés à trois heures de Saïda, on ne sait par qui. Depuis ce jour, il y a eu une grande agitation dans la ville. Le chef des Druses, Saïd-Bey, avait de fréquentes entrevues avec les autorités de la ville. Ce chef, sous prétexte de garder les vastes propriétés qu'il possède, avait envoyé quarante hommes armés, sous la conduite d'un chef barbare et cruel, aux portes de la ville.

» En même temps, un ordre avait été donné par le gouverneur

(1) Une autre lettre porte seulement le nombre des prêtres massacrés à cinquante-quatre, et celui des religieuses à quinze.

de la ville de ne point emporter avec soi d'armes et de munitions ; mais cette défense ne pesait que sur les chrétiens, car les Druses venaient journellement en ville s'approvisionner d'armes et de munitions, et personne ne leur disait rien. L'autorité de la ville a commencé aussi presque immédiatement à faire déposer les armes à ceux qui venaient en ville. Les chrétiens devaient les déposer en un lieu d'où ils ne pouvaient plus les retirer, tandis que les Druses les déposaient à la porte de la ville et les reprenaient en sortant.

» Dans les derniers jours du mois de mai, les Druses de la montagne ont commencé le massacre des chrétiens. Ils ont tué plusieurs prêtres et un grand nombre de fidèles. Dès ce moment, l'inquiétude des chrétiens a été grande. L'autorité militaire a fait placer des compagnies de quarante hommes aux portes de la ville ; mais ces soldats ont tourné leurs armes contre les chrétiens.

» Le 28 mai, à Gebac, le gouverneur fit mettre en prison un chrétien qui avait frappé un Druse, et il envoya le Druse à Saïda, avec cinquante hommes, afin d'exciter les musulmans contre les chrétiens. Dans ce temps-là, on apprit que les Druses avaient brûlé Djezin et massacré une partie des habitants. A cette nouvelle, le chef druse placé aux portes de Saïda, et ses hommes, auxquels s'étaient joints une centaine des plus mauvais sujets de la ville se répandirent dans les jardins pour tuer et piller les familles chrétiennes qui s'y trouvaient.

» Les chrétiens des environs, entendant parler de ces assassinats, vinrent au secours de leurs frères au nombre de cinq cents environ ; mais une troupe immense de gens armés, composée de musulmans sortis de Saïda, les obligea à rebrousser chemin et à se réfugier dans les montagnes.

» Le mufti, chef de la religion de Mahomet, avait excité, les jours précédents, les musulmans à prendre les armes et à se jeter sur les chrétiens. Il était, le jour du massacre, aux portes de la ville pour animer encore leur fanatisme. Son fils était parmi les meurtriers. Les femmes turques, du haut des terrasses, criaient aux hommes d'exterminer les chrétiens, et elles vomissaient des injures contre eux. Il y en eut une horrible boucherie ; ils ont été pris entre deux feux. On ne s'est pas contenté de les tuer, on les a

hachés en morceaux ; on a dispersé leurs membres, on leur a arraché les yeux et les entrailles. Chaque jour, dans les jardins, dans les chemins, il y a des meurtres nouveaux. Ce n'est pas une guerre entre les Druses et les Maronites, c'est une conspiration ourdie par les autorités turques et par les Druses pour exterminer les chrétiens. Si la France ne vient pas bientôt à notre secours, il ne restera pas un chrétien en Syrie. Cette conspiration s'étend par tout l'empire turc.

» Les morts restent toujours sans sépulture et deviennent la pâture des chiens. Les Turcs s'en réjouissent et disent : « Voilà ces » chiens de chrétiens et leurs prêtres ; n'est-il pas naturel que les » chiens, leurs semblables, les mangent et s'en engraissent ? »

» Nous étions dans la douleur de savoir que le grand vicaire de Mgr Boutros, massacré au dehors de la ville, à une petite distance des portes, allait être dévoré comme les autres victimes. Le samedi 9 juin, je demandai au consul français trois janissaires (1) et deux fossoyeurs pour aller moi-même l'enterrer. Le consul ne voulait pas me laisser partir, à cause du danger que je pouvais courir ; mais à force de sollicitations, je l'obtins.

» Les chrétiens, en nous voyant sortir, tremblaient d'épouvante, car ils savaient que je n'étais presque pas plus en sûreté avec les janissaires qu'avec les Druses. A dix minutes sur le chemin de Tyr, nous vîmes un prêtre dont le corps était en putréfaction, dont les entrailles et les jambes étaient dévorées ; nous l'enterrâmes. Nous trouvâmes près de là le squelette d'un enfant de douze ans, entièrement dépouillé de ses chairs ; nous l'ensevelîmes.

» Une femme turque nous conduisit, moyennant salaire, vers les cadavres décomposés et répandant une odeur infecte, de trois malheureux prêtres. Ces restes avaient été dévorés à moitié. Nous les mîmes dans la même fosse. En coupant un buisson pour le mettre sur ces dépouilles, un énorme serpent se jeta sur moi. A coups de hache, je parvins avec peine à l'abattre. Nous avons enterré avec le même soin cinq ou six autres victimes que nous avons découvertes.

» Arrivés au lieu où le grand vicaire de Mgr Boutros avait été coupé en quatre morceaux, nous n'avons plus trouvé que la tête

(1) Espèce de soldats turcs.

de ce prêtre vénérable. Les restes de son frère et de sa sœur, qui ont subi le même sort que lui et au même lieu, ont été également dispersés et dévorés. Nous avons trouvé en un seul lieu douze prêtres et quatre chrétiens laïques immolés, dont les corps étaient la proie, au moment où nous sommes arrivés, d'un grand nombre de chiens. Nous avons pu à grand'peine chasser ces animaux et livrer à la sépulture ces dépouilles.

» Le soleil allait se coucher; il fallait rentrer dans la ville. J'étais extenué de fatigue et comme empoisonné par l'odeur effroyable qui règne partout. Chaque chrétien était dans la peine sur notre compte, mais personne n'avait osé sortir pour venir à notre rencontre. La chaleur est de plus de trente degrés à l'ombre. De tous côtés il y a des cadavres non ensevelis qui répandent une odeur pestilentielle. Je voulais, le lendemain, sortir de la ville pour continuer ma mission charitable; mais le consul me l'a interdit, tellement le danger est grand.

» Chaque jour et à chaque instant du jour, nous regardons la haute mer pour voir si aucun bâtiment français ne paraît. C'est là notre dernier espoir. On nous dit que M. de la Roncière est arrivé à Beyrouth avec quatre bâtiments de guerre. Cette nouvelle rend la vie aux chrétiens qui ont survécu aux massacres.

» Mgr Boutros et quinze cents diocésains ont été pillés et dépouillés par les Métualis.

» Douze cents habitants de Djezin s'étaient réfugiés dans un bois, à quatre lieues de Saïda. Les Druses y ont mis le feu et ont entouré le bois. A mesure que le feu faisait sortir un chrétien, il était immolé. Les autres ont été brûlés ou sont morts de faim.

» Une femme, se rendant à Saïda avec ses trois enfants, est rencontrée par un Druse. Le Druse la faisait asseoir et immole sur ses genoux ses trois enfants.

» Un curé maronite se rendait à Saïda avec cinq enfants. Les Druses le mettent en pièces, et arrachent aux enfants leurs membres les uns après les autres.

» A Djezin, les Druses ont forcé dix-huit chrétiens à finir leurs récoltes de vers à soie pour s'en emparer. Ils les ont massacrés ensuite. En d'autres lieux, les Druses ont forcé les chré-

tiens à moissonner leur blé, à le battre, à le porter dans leurs demeures, et ensuite ils les ont égorgés.

» Hasbaya est habité par deux mille chrétiens et par deux mille Druses et musulmans. C'est une ville sur la route de Beyrouth à Damas. Il s'y trouve vingt-cinq émirs musulmans qui ont toujours vécu en bonne intelligence avec les chrétiens; aussi se sont-ils mis avec nos frères contre les Druses. Il y a eu trois attaques des Druses contre les chrétiens. Ces derniers ont été constamment vainqueurs. Une jeune fille chrétienne a tué dix-huit Druses à elle seule.

» Le commandant turc a dit aux chrétiens : « Vous êtes vainqueurs. Les Druses se sont retirés et ne reviendront plus. Je désire que la guerre finisse. Il faut déposer vos armes entre mes mains. Moissonnez vos champs, je vous protégerai avec ma troupe en cas d'attaque. » Les chrétiens se laissent séduire par ces trompeuses promesses. Quatre heures après que les armes avaient été déposées, leurs quartiers étaient en feu (1). Ceux qui n'ont pas été brûlés dans leurs maisons ont été massacrés, et les émirs en premier lieu (2). Quatre hommes seulement ont échappé au désastre. Les femmes et les petites filles ont été réservées pour les derniers outrages.

» Le consul français distribue à Saïda cinq mille pains par jour. On ne peut assister à cette distribution sans verser des larmes, tant les hommes, les femmes et les enfants sont exténués de besoin et pressés par la faim. Si ce secours venait à leur manquer, les quatre ou cinq mille chrétiens réfugiés à Saïda mourraient tous de faim. Ils n'ont plus aucune ressource. Leurs maisons sont brûlées, leurs troupeaux enlevés, leurs moissons pillées. Ils n'ont pas même de vêtements. On compte plus de cent villages brûlés.

» Le pacha de Beyrouth est allé du côté de Géoubé avec cinq pièces de canons; il a brûlé cinq gros villages chrétiens.

(1) Ce n'est que huit jours après la déposition de leurs armes que les chrétiens ont été massacrés. Le nombre des massacrés sera indiqué plus bas.

(2) Selon M. Lenormant, le nombre des émirs immolés serait de trente et un; selon M. Poujoulat, il ne serait que de vingt et un, et sur ces vingt et un, cinq seulement auraient été égorgés à Hasbaya, les autres l'auraient eté à Rachaya, petite ville voisine.

» Les Druses, avec tout ce qu'ils ont pu trouver de Bédouins, de Métualis et de musulmans, se sont portés sur Zahleh, ville de douze mille chrétiens. Cette ville se trouve entre les deux Libans, c'est-à-dire entre le Liban et l'Anti-Liban. Les hostilités ont commencé; mais nous ne savons pas ce qui s'y passe, personne ne voyageant par terre en ce moment en Syrie.

» Deir-el-Kamar, ville de huit mille âmes, est entourée de Druses. On craint qu'elle ne succombe. Tous les mûriers sont coupés par les Druses. Ainsi, plus de récoltes de soie pour l'avenir, avant de longues années. On achève d'incendier les villages.

» Il y a beaucoup de femmes cachées avec leurs enfants dans les montagnes, dans les bois et dans les grottes. Elles sont forcées de sortir de leur retraite, pressées par la faim, pour se livrer. Les enfants sont faits musulmans, et les femmes sont déshonorées.

» Nous avons recueilli plus de cinq cents jeunes enfants, presque tous sont orphelins. Nous les élevons chrétiennement.

» Les jeunes filles ont eu à subir, avant d'être massacrées, les plus indignes traitements.

» Les Druses et les musulmans sont enivrés par la victoire. Un seul Druse est venu, en plein jour, prendre dans la ville les troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons appartenant aux chrétiens. Dans les villages qui sont près de Saïda, tous les troupeaux ont été enlevés également.

» Meurtres, assassinats, outrages et mille autres maux : voilà pour le moment le partage des malheureux chrétiens de ce pays. On ne peut plus compter ici sur une heure de vie. »

VI

Attaque des Druses et résistance des chrétiens. — Entrevue d'Osman-Bey avec les Druses. — Nouvelles attaques des Druses. — Les chrétiens se réfugient dans la caserne de la ville. — Pillage et incendie de cette ville. — Perfides promesses d'Osman-Bey, qui persuade aux chrétiens de déposer leurs armes. — Ce que deviennent ces armes. — Famine horrible que souffrent les chrétiens renfermés dans la caserne. — Nouvelles promesses d'Osman-Bey et continuation du pillage. — Conférence chez la dame Nayfé. — Arrivée d'Ali-Bey-Hamadé avec trois cents Druses, et de Cauj-el-Amad avec une troupe de cavaliers et de chrétiens. — Nouvelle conférence chez la dame Nayfé. — Supplice de deux des principaux chrétiens. — Carnage des chrétiens et des émirs enfermés dans la caserne. — Nombre des victimes. — Chrétiens réfugiés chez la dame Nayfé. — Sommes exigées d'eux par les Druses. — Massacre de dix-huit autres chrétiens. — Vente du butin à Damas.

Rapport sur les massacres de Hasbaya, présenté par ceux des habitants qui ont survécu, aux consuls des cinq grandes puissances, à Beyrouth.

Le vendredi 20 mai (1er juin) 1860, un Druse arriva à Hasbaya, apportant la nouvelle que la guerre avait éclaté entre les Druses et les chrétiens, à Maïmas (village éloigné d'une demi-heure de Hasbaya). Les Druses, aussitôt, courent aux armes et se jettent sur le quartier Hawarni, tuant tous les chrétiens qu'ils rencontrent devant eux. Les chrétiens, surpris, se défendirent pendant une demi-heure.

Osman-Bey, caïmacam (1) des troupes turques du premier bataillon, caserné à Hasbaya, envoya immédiatement des troupes pour séparer les deux partis; et Youssef-Agha, youz-bachi (2), se porta sur le lieu du combat juste au moment où les Druses, venus des environs, commençaient à envahir la ville. Il leur enleva un étendard appartenant au village d'Andjarna, éloigné d'une demi-heure de Hasbaya, désarma le porte-étendard et l'emmena prisonnier à la caserne. Dans cette affaire, les Druses eurent quatre ou cinq blessés, et les chrétiens autant. Le lendemain, deux Druses

(1) Lieutenant-colonel.

(2) Officier turc.

venant du village de Schabha, à trois heures de Hasbaya, apportèrent la nouvelle que les Druses du Majdal-Chams et d'Ahlim-el-Bellar étaient arrivés à Schabha, en demandant aux musulmans de s'unir à eux contre les chrétiens de Hasbaya. Les mahométans répondirent qu'ils ne prendraient les armes contre aucun des partis que si l'autorisation en était donnée par l'autorité turque. Les Druses persuadèrent cependant à une trentaine d'hommes de les suivre.

Osman-Bey, l'ayant appris, se rendit immédiatement à Schabha, conféra avec les Druses, et se rendit avec eux à Shouba, à une demi-heure de Hasbaya, où il resta jusqu'à quatre heures de nuit. A son retour à Hasbaya, les notables vieillards des chrétiens se rendirent chez lui pour savoir quelles étaient les dispositions des Druses. Il leur répondit qu'ils étaient disposés à les attaquer, et qu'ils n'avaient pas voulu écouter ses propositions pacifiques. Il était pourtant, dit-il, disposé à les revoir encore une fois. Cette même nuit, après l'arrivée d'Osman-Bey à Hasbaya, les Druses incendièrent, à deux heures de cette ville, le village El-Cofayer, dont plusieurs habitants furent tués et les autres se réfugièrent à Hasbaya.

Le dimanche, les Druses s'approchèrent de Hasbaya, qu'ils cernèrent de tous côtés. Immédiatement après, les chrétiens demandèrent à Osman-Bey de les protéger, et ils lui rappelèrent sa promesse de punir le parti qui prendrait le premier les armes. Il leur répondit qu'il parlerait encore une fois aux Druses pour obtenir la paix, et il leur envoya, en effet, Issa-Agha dans cet but. Voilà ce que nous avons vu; mais ce n'étaient que de trompeuses apparences.

Issa-Agha ne tarda pas à revenir, et rapporta que les Druses avaient refusé nettement d'accepter des propositions de paix, qu'au contraire ils se disposaient à attaquer la ville. Alors les chrétiens, sur la déclaration qu'Osman-Bey leur fit de ne vouloir pas les protéger, prirent leurs armes et se préparèrent à la défense. Peu de temps après, quelques Druses s'approchèrent de la ville, commencèrent l'attaque, et se replièrent pour entraîner les chrétiens derrière eux; mais ces derniers, qui ne faisaient que se défendre, ne voulurent point les poursuivre.

Vers le soir, les Druses assaillirent de nouveau la ville sur tous les points. Ils étaient en si grand nombre, que les chrétiens durent abandonner leurs maisons et se réfugier chez Osman-Bey, pour qu'il les protégeât. Ce dernier leur ordonna d'entrer à la caserne, et referma sur eux les portes, qu'il fit garder par ses troupes. Ensuite, il tira trois coups de canon chargés à poudre, après quoi il déclara que le canon s'était dérangé, et il fit cesser le feu. Les Druses, de leur côté, continuaient à incendier la ville, et s'approchaient si près de la caserne, que les chrétiens ne se trouvant plus en sûreté, quelques-uns d'entre eux en sortirent : ils furent fusillés à leur sortie par les troupes turques elles-mêmes. Quatre d'entre eux étaient déjà tombés, lorsque les autres s'aperçurent du feu des troupes et rentrèrent à la caserne. Osman-Bey ordonna alors aux troupes et aux chrétiens de cesser de tirer, ce qui eut lieu immédiatement. Les Druses continuèrent à piller et à incendier la ville, jusqu'à ce qu'il ne restât plus debout une seule maison. Toutes les églises furent pillées, incendiées; les images, les livres saints déchirés.

Le lundi, quatrième jour au matin, Osman-Bey se rendit chez la dame Nayfé Djemblat (1) et eut avec elle une conférence de deux heures. Il revint avec elle pour persuader aux chrétiens de rendre leurs armes au gouvernement local, leur promettant que, s'ils le faisaient, ils auraient la vie sauve. Les chrétiens, se voyant dans une position désespérée et hors d'état de se défendre ou de se sauver, reçurent cette proposition comme une planche de salut; mais ils demandèrent à Osman-Bey un engagement par écrit, d'après lequel il se rendrait responsable de tous les malheurs qui pouvaient leur arriver, après la livraison de leurs armes. Osman-Bey leur délivra cet écrit, qui fut aussi ratifié par la dame Nayfé. On en fit dépositaire Georges-el-Raïs.

Les chrétiens, se croyant alors en sûreté, remirent toutes leurs armes entre les mains d'Osman-Bey. Après la livraison des armes, le crieur public publia dans toute la ville, au nom d'Osman-Bey et de la dame Nayfé, que la confiance et la sûreté étaient rendues aux habitants. Après que les armes des chrétiens eurent été dé-

(1) Sœur du fameux Saïd-Bey-Djemblat.

posées à la caserne, les Druses y venaient en prendre, sans être empêchés par qui que ce soit. Ils n'y laissèrent que cinq cents fusils environ, qui furent envoyés par eux à Aïn-Ata, sous l'escorte de deux soldats réguliers, avec ordre de les porter à Rochmaya, à un colonel turc, lequel devait les envoyer à Damas avec un bataillon de troupes. Le jeudi suivant, les deux soldats revinrent, et ils racontèrent que les Druses, tout le long de la route, ne faisaient qu'enlever de ces armes, de manière qu'il ne resta que quatre-vingts mauvais fusils cassés que le colonel turc ne voulut pas accepter; il en fit cadeau aux Druses d'Aïn-Ata, qui en étaient porteurs.

Les chrétiens sont restés en cet état, renfermés dans la caserne pendant neuf jours, depuis le dimanche jusqu'au lundi, souffrant la faim la plus horrible, sans pouvoir sortir pour se procurer du pain; ce qui fit renchérir le blé au point que le rotle (2 kil. 1/2) se vendait jusqu'à 50 piastres (10 fr. 50). Plusieurs hommes et enfants sont morts de faim et de soif. La dame Nayfé, pendant tout ce temps, envoyait chercher les personnes qu'elle voulait sauver, entre autres le cheik Michaïl Ghobrine avec sa famille.

Osman-Bey rassurait continuellement les chrétiens, en leur disant qu'il périrait lui-même plutôt que de laisser tuer un seul chrétien, et qu'il les défendrait au risque de la vie de tous ses soldats. Il ferma toutes les issues de la caserne, de manière qu'on n'ouvrait plus qu'une seule porte, et cette porte était gardée par des soldats, afin qu'aucun chrétien ne pût sortir. Quant aux Druses, ils venaient librement et enlevaient les chevaux, les mulets et les autres bêtes de somme appartenant aux chrétiens. Ils s'en servaient ensuite pour transporter le butin qu'ils faisaient dans les maisons des chrétiens, sans que les troupes se missent le moins du monde en peine de les en empêcher. Les soldats le trouvaient très bon, au contraire, et achetaient à des prix très modiques les bêtes dont les Druses voulaient se défaire; ils stipulaient cependant que toute bête qui serait reconnue appartenir à un musulman ou à un juif lui serait rendue, et que la somme payée par l'acheteur lui serait restituée. C'est Ali-Bey-Hamadé qui garantissait l'exécution de ces stipulations. Le lundi 29, Osman-Bey partit avec la dame Nayfé, sous prétexte

qu'il était obligé de se rendre à Chewaya, pour y assister à l'enterrement du cheik Cauj-Abou-Saleh, chef de Majdal-Chams, décédé dans le premier de ces deux villages.

Après l'enterrement, Osman-Bey, avec la dame Nayfé, sœur de Saïd-Bey-Djemblat et femme de Salim-Bey-Chams, et quelques Druses se rendirent à la maison de ladite dame. Là, Osman-Bey aurait déclaré, d'après ce que nous avons entendu dire, qu'il préférait l'amitié du cheik Saleh à tous les chrétiens, et qu'il permettait d'immoler tous ces cochons de chrétiens renfermés dans la caserne. A ce moment arriva Ali-Bey-Hamadé, avec trois cents Druses de Schouf. Il était envoyé par Saïd-Bey-Djemblat. Après avoir posté ses trois cents hommes sur la rivière de Hasbaya, à une demi-heure de la ville, Ali-Bey se rendit à la maison de la dame Nayfé, où il eut une conférence avec elle et Osman-Bey. A la suite de cette entrevue, Osman-Bey retourna à la caserne, où il continua à tenir soigneusement fermées toutes les portes par où les chrétiens auraient pu s'échapper. Ceux-ci comprirent alors combien leur position était critique. D'ailleurs ils manquaient déjà de tout, et se trouvaient réduits à manger des feuilles de vigne ou de mûrier, du son, etc., etc. Sur ces entrefaites arriva Cauj-Agha-el-Ahmad, envoyé par le muchir de Damas avec quarante cavaliers (zaptiés ou gendarmes); il amenait à Hasbaya soixante-quinze chrétiens, habitants de la Beccaa ou Békaa, et un prêtre, qui s'étaient rendus à lui de leur propre volonté. Il était porteur d'un ordre du muchir de Damas pour Osman-Bey, et dans cet ordre il était dit que Cauj-Agha-el-Ahmad avait pris par écrit l'engagement de se rendre à Hasbaya et à Rachaya, pour en tirer, sous sa responsabilité, tous les chrétiens, et les emmener à Damas sains et saufs. Cet ordre ayant été lu en présence des émirs chrétiens, ils se réjouirent, et prièrent Dieu de conserver les jours de leur souverain le sultan et ceux de son représentant à Damas, qui leur rendait la vie. Immédiatement après, tous les chrétiens commencèrent à se procurer des montures pour se rendre, avec Cauj-el-Ahmad et les soldats, à Damas, selon les ordres du muchir. Mais aussitôt Cauj-Agha et Osman-Bey se rendirent chez la dame Nayfé, pour avoir avec elle une conférence à laquelle Ali-Bey-Hamadé assista aussi. Dans cette conférence,

on décida que deux des principaux chrétiens seraient mis à mort.

Le premier désigné, Georges-el-Raïs, se trouvait alors caché au deuxième étage de la maison du colonel. Osman-Bey ordonna à Abdalla-Effendi, écrivain, et à Joussef-Agha, youz-bachi, de le faire venir. Après quelques recherches, il fut trouvé et amené à Osman-Bey, qui le livra aux Druses pour le tuer. Le but de ce meurtre était de reprendre l'engagement écrit qu'Osman-Bey avait délivré aux chrétiens et dont Georges-el-Raïs était dépositaire. Lorsqu'il se vit entre les mains de ses bourreaux, il leur dit : « Vous avez le pouvoir de tuer le corps, mais vous ne pourrez tuer l'âme ; » et invoquant saint Etienne, martyr, il s'écria : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ! » Il fut exécuté de la manière la plus atroce. Avant de l'achever, on lui fit souffrir d'horribles tourments. Quand il eut rendu le dernier soupir, on plaça son corps sur son séant. « Maintenant, disaient-ils, écris aux rois chrétiens et aux consuls qui se trouvent dans toutes les villes de l'Arabistan, aux patriarches, et à Zahleh, et à Deir-el-Kamar, afin qu'ils viennent te délivrer ! » Puis ils lui coupèrent la main droite, qui lui servait à écrire, disaient-ils, et ils la brûlèrent. Ils lui détachèrent ensuite la tête, et en firent quatre morceaux, qu'ils se partagèrent.

On alla ensuite chercher le deuxième chef chrétien, Abou-Melhem-Souhout-Méri. Il fut trouvé dans la caserne, et conduit auprès d'Osman-Bey, qui le livra aux Druses. Comme il marchait lentement, les soldats le poussaient à coups de baïonnette.

Après l'exécution de Georges-el-Raïs et d'Abou-Melhem, les Druses assaillirent la caserne avec furie et des éclats de rire. Osman-Bey ordonna aux soldats d'ouvrir la porte et de laisser entrer. Les soldats étaient rangés dans la cour de la caserne, l'arme au bras, en attitude de revue. Cauj-el-Ahmad entre avec les trois cents Druses, que Saïd-Bey-Djemblat avait envoyés, et qui avaient pour chef Ali-Bey-Hamadé. Ils massacrèrent impitoyablement tous les chrétiens qui se trouvaient désarmés dans la caserne, sans épargner un seul homme. Ils immolaient les enfants sur les genoux mêmes de leurs mères, et les maris sur les genoux de leurs femmes. Ce carnage affreux dura deux heures entières. Ceux qui se jetaient du côté des soldats réguliers, implorant leur secours,

étaient repoussés vers les Druses à coups de baïonnette. Bien plus, les soldats réguliers aidaient les Druses à chercher ceux des chrétiens qui avaient pu se cacher dans quelque coin de la caserne. Les princes (émirs) se trouvaient au deuxième étage. Ils furent découverts. Les Druses entrèrent dans la chambre où était l'émir Saad-el-Din-Chéhab, chef des émirs, et le tuèrent. Ils gardèrent la tête et précipitèrent le corps dans la cour. Ils tuèrent également cinq autres émirs, parmi lesquels l'émir Djahjah, gouverneur du district de Hasbaya.

Le massacre fini, les officiers des troupes régulières prièrent la dame Nayfé de venir à la caserne, pour jouir du spectacle. Elle fut ensuite accompagnée chez elle en grande cérémonie. Puis les troupes se rendirent chez elle, et la caserne fut incendiée par les Druses, après qu'ils eurent enlevé tout ce que les chrétiens y avaient apporté, jusqu'aux vêtements des cadavres qu'ils dépouillèrent. Cette caserne appartenait à la famille des émirs massacrés.

Le nombre des victimes immolées dans la caserne s'élève à neuf cents, sans compter les soixante-quinze chrétiens et le prêtre amené de Caroun, de la Békaa (1).

Un certain nombre de chrétiens (cent vingt environ) et quelques-uns de leurs princes avaient trouvé un refuge chez la dame Nayfé,

(1) M. Poujoulat porte à dix-huit cents le nombre des chrétiens massacrés dans la caserne de Hasbaya. Voici son récit :

« Savez-vous combien il y avait de chrétiens dans le sérail de Hasbaya? Deux mille! Savez-vous combien ont été sauvés? Deux cents! Et comment l'ont-ils été? En faisant les morts après avoir reçu des blessures, ou en se cachant sous des monceaux de cadavres. Et parmi ces deux cents malheureux, cent environ prirent la route de Damas; ils y arrivèrent dans un état pitoyable. Lorsque éclata, le 9 juillet, le grand massacre de cette ville, les chrétiens échappés à la mort à Hasbaya la trouvèrent à Damas! Partout les enfants mâles ont été particulièrement recherchés dans les égorgements : « Ceux-là ne pousseront plus! » disaient avec un rire infernal les massacreurs quand ils écartelaient les enfants mâles pris au sein de leurs mères. »

Je trouve, dans le récit de M. Lenormant, un trait particulier de cruauté que je crois devoir rapporter ici :

« Une jeune femme chrétienne, renfermée dans le sérail avec son époux et son enfant, avait déjà vu son mari tué devant elle; elle-même avait subi les plus honteux outrages. Un des officiers ottomans supérieurs ne trouva pas son supplice encore suffisant; il fit saisir son enfant, le fit couper en quartiers sous les yeux de sa mère et la força à boire un verre plein de son sang. C'est alors seulement qu'il consentit à lui donner la mort qu'elle appelait à grands cris. »

comme nous l'avons dit. Les Druses demandaient qu'ils leur fussent livrés. Ils menaçaient de les tuer, afin d'obtenir d'eux toute leur fortune, et ils exigèrent la remise des titres de leurs propriétés, qui leur furent effectivement livrés.

A la suite de toutes ces monstruosités, quelques Druses proposaient aux émirs et aux chrétiens survivants de les conduire à Damas, s'ils voulaient leur donner certaines sommes. On leur compta, pour le jeune fils de l'un des émirs, 6,000 piastres. Ils l'emmenèrent hors du village, le blessèrent d'un coup de sabre et le renvoyèrent à Hasbaya, disant qu'il leur fallait encore plus d'argent. Son père leur donna alors une lettre de change sur M. Michel Mochaco, consul d'Amérique à Damas, pour la somme de 5,000 piastres. Le petit émir fut en effet conduit à Damas par deux Druses qui touchèrent cette somme. Des Druses conduisirent encore à Damas trois émirs, moyennant 2,000 piastres pour chacun d'eux.

Trente chrétiens de ceux qui se trouvaient chez Nayfé, et qu'elle avait voulu sauver, ne s'y sentant plus en sûreté, se firent aussi escorter à Damas par des Druses. Arrivés aux portes de Damas, les Druses retinrent quelques individus comme otages en attendant la rançon.

Les Druses demandèrent à Osman-Bey, leur complice, de leur délivrer une déclaration par laquelle il serait constaté que les chrétiens avaient été les agresseurs. Ce faux témoignage leur fut livré par Osman-Bey dans les termes que les Druses désiraient.

La dame Nayfé, amenant avec elle les quelques chrétiens et les princes qui restaient, se rendit chez son frère, Saïd-Bey-Djemblat, à Mokhtara. Vingt chrétiens la prièrent de les envoyer chez Mohammed-Bey-el-Assaod, gouverneur de Marze-Aayaun; elle les fit escorter par quelques Druses; mais comme ils arrivaient à Nabi-el-Hamam, des cavaliers druses de la famille Sef se jetèrent sur eux et les massacrèrent; il n'en échappa que deux.

Osman-Bey abandonna Hasbaya, qui était réduite en cendres; tout le butin qu'avaient fait les troupes dans les maisons chrétiennes fut chargé, par ses ordres, sur des bêtes de somme achetées aux Druses et qui appartenaient aux chrétiens; puis il se rendit accompagné de toutes les troupes à Damas. Il s'occupe maintenant à

vendre publiquement, à Damas, le butin et les bêtes de somme qu'il a enlevés aux chrétiens.

Beyrouth, 1er juillet 1860.

VII

Attaque des Druses et résistance des chrétiens à Rachaya. — Les chrétiens se réfugient dans le sérail et sont désarmés. — Arrivée des égorgeurs de Hasbaya et d'une nouvelle troupe de Druses du Hauran, sous la conduite d'Ismaïl-el-Atrasch. — Massacre des chrétiens réfugiés dans le sérail. — Pillage et incendie de la ville.

I

« Rachaya est une petite ville voisine de Hasbaya. Les principaux habitants druses et chrétiens avaient fait entre eux un traité de paix ; mais, dit M. Lenormant, à qui j'emprunte le récit suivant, ce traité ne fut pas respecté plus de vingt-quatre heures ; et dès le mardi 5, les Druses du district, s'étant rassemblés, commencèrent l'attaque des chrétiens. Ceux-ci ne se laissèrent pas égorger sans résistance, et combattirent depuis le mardi soir jusqu'au jeudi dans l'après-midi. Leurs munitions étant alors épuisées, ils se débandèrent. Les uns se répandirent dans la campagne, cherchant à gagner soit Damas, soit les dictricts chrétiens du Liban; les autres coururent au sérail dont Ali-Saheb, mousselim de la ville (1), leur fit ouvrir les portes. Ces derniers étaient au nombre de huit cents, hommes, femmes et enfants.

» Ils étaient déjà dans le sérail depuis trois jours, lorsque, le dimanche 11, le gouverneur exigea des hommes qu'ils lui remissent leurs armes, les menaçant de les livrer aux Druses s'ils refusaient. A Rachaya comme à Hasbaya, cette exigence était le prélude d'une horrible tragédie.

» Enfin, le mardi 13, les hordes qui avaient exterminé les chrétiens de Hasbaya entrèrent, conduites par les mêmes chefs, sur le territoire de Rachaya. Le village d'Aaïha, situé sur leur passage,

(1) Gouverneur turc.

fut en un instant ruiné, et l'église profanée. Après ce premier exploit, les Druses arrivèrent en ville et se rendirent droit au sérail.

» De nouveaux auxiliaires les y rejoignirent. Le 13 au matin, Ismaïl-el-Atrasch, principal cheik des Druses du Hauran, était arrivé à Rachaya suivi de sept cents cavaliers et de deux mille fantassins, c'est-à-dire de toutes les forces militaires que le Hauran pouvait mettre sur pied. Guerrier féroce, mais animé d'un certain sentiment de loyauté qui n'est pas très rare chez les Druses, il disait sur la route qu'il venait seulement pour combattre des ennemis et non pour égorger des gens inoffensifs. Mais à peine ayant atteint Rachaya, il reçut un message du grand pontife de la religion de Hakem, Hamdan-Belmini, lequel le menaçait de le rejeter du sein des okals, s'il ne consentait pas à prêter main-forte pour l'anéantissement des chrétiens, convenu avec les autorités turques.

» Devant une semblable menace, Ismaïl changea de résolution. Il se joignit aux bandes des égorgeurs de Hasbaya, et vint avec eux vers le lieu où les chrétiens s'étaient retirés sous la sauvegarde de l'honneur du mousselim.

» Ali-Saheb fit ouvrir les portes du sérail, et le massacre commença sous les yeux du gouverneur et des soldats réguliers, rangés l'arme au bras sur un des côtés de la cour où l'on égorgeait les chrétiens.

» Là encore nul ne fut épargné, et les huit cents personnes réfugiées au sérail furent passées au fil de l'épée. Quelques femmes seulement furent réservées pour assouvir la brutalité des sectateurs de l'islam, qui les égorgèrent le lendemain après les avoir déshonorées.

» Après le massacre vinrent le pillage et l'incendie. Rachaya fut détruite comme Hasbaya ; les Druses et les musulmans s'acharnèrent surtout contre les églises, dans lesquelles les autels furent brisés et souillés d'immondices, les saintes espèces jetées à terre et foulées aux pieds; quant aux vases sacrés, ils servirent de coupes à l'orgie. »

VIII

Attaque et sac de Zahleh, de Rachaya et de Jedaïdi. — Les Druses poursuivant les chrétiens. — Saïda sauvée du massacre par l'amiral français. — Misère affreuse des chrétiens. — Dévouement des consuls, des religieuses, etc.

Extrait d'une lettre du R. P. Rousseau.

« Saïda, 4 juillet.

» La ville de Zahleh comptait de douze à quinze mille habitants, tous chrétiens. Les Druses avaient été repoussés deux fois avec perte par les chrétiens de cette ville. Mais une troisième fois ils ont, dit-on, employé un stratagème qui leur a réussi. Les Druses savaient que les chrétiens de Zahleh attendaient un renfort. Ils ont fabriqué des bannières et des croix qu'ils ont placées en tête d'une troupe de deux mille hommes. Les Druses s'étaient déguisés. En arrivant près de Zahleh, ils chantaient des chansons patriotiques en usage chez les chrétiens. Les habitants de Zahleh, trompés par cette ruse, sont venus sans défiance au-devant de ces faux frères, qui les ont reçus à coups de fusil et qui, sans perdre de temps, sont tombés sur eux à coups de sabre et en ont fait une grande boucherie.

» Malgré cette surprise, un grand nombre ont pu prendre la fuite.

» Déjà les femmes et les enfants s'étaient retirés dans les montagnes depuis quelques heures, en sorte que le massacre à Zahleh n'a pas été aussi grand que dans les autres villes ; mais il a été bien douloureux pour nous, et surtout pour moi, par la perte que nous avons faite du P. Billotet, Franc-Comtois comme moi. Le P. Billotet a été tué au moment où il prenait le saint Sacrement pour l'emporter ou le consommer (1).

» Trois Frères ont été tués près de lui, ainsi qu'un grand

(1) On verra ailleurs d'autres détails sur la mort du P. Billotet.

nombre d'autres personnes qui s'étaient réfugiées dans notre maison, croyant y trouver un asile sûr à l'ombre du drapeau de la France.

» Vingt et une religieuses auraient été déshonorées par les soldats turcs et par les Druses dans les maisons où elles s'étaient réfugiées. Je ne puis encore néanmoins garantir absolument la certitude de ce fait, comme je vous garantis la vérité des autres (1).

» Deux de ces religieuses ont été tuées. Mais le fait qui a le plus effrayé les habitants de Zahleh et les a obligés à prendre la fuite, c'est d'avoir vu les soldats du gouvernement turc tirer à coups de canon contre la ville, qui a été réduite en cendres.

» Rachaya et Jedaïdi, villes situées dans l'Anti-Liban, viennent de subir le même sort par la trahison et la mauvaise foi de leurs gouverneurs.

» Un grand nombre de chrétiens, après la destruction des villes et des villages qu'ils habitaient, avaient cherché un asile dans les cavernes et dans le fond des montagnes où se trouvent de petits bois. Les Druses, pour que personne des chrétiens n'échappât à leur fureur, ont parcouru les montagnes, avec de gros chiens, pour découvrir les chrétiens cachés. Ils en ont découvert une centaine en un seul endroit. Ils leur ont lié les mains derrière le dos pour les mettre à mort avec plus de cruauté. A quelques-uns ils abattaient un bras, à d'autres ils coupaient les mains, à plusieurs ils enlevaient des morceaux de chair, ils leur crevaient les yeux ou les brûlaient vivants.

» Beyrouth, malgré la présence des consuls généraux et de plus de vingt bâtiments de guerre qui stationnent dans le port, n'est ni sûr ni tranquille. Les Turcs ont été sur le point de se soulever. A la moindre alerte, les chrétiens seraient massacrés. Ils le savent : aussi un grand nombre sont partis pour Alexandrie et pour Marseille.

» A Saïda, à cause des mêmes craintes, craintes tout aussi fondées, les principales familles se sont expatriées. Dans cette ville, tout était prêt pour le massacre et pour le pillage. Le gouverneur turc et le mufti étaient sur le point de donner le signal, lorsque l'amiral, qui stationne à Beyrouth, a été averti du danger qui nous

(1) Ces religieuses ne sont pas tombées entre les mains des assassins.

menaçait. Il nous a envoyé en toute hâte un des bâtiments qu'il a sous ses ordres.

» Le commandant, arrivé devant Saïda, se rendit auprès du gouverneur pour lui demander s'il répondait de la ville : « Je ne puis en répondre, pas même pour une heure, » lui répondit le gouverneur.

» Le commandant français quitta immédiatement la résidence du gouverneur, remonta sur son bâtiment, fit débarquer, dans une petite île, une centaine des hommes de l'équipage, et retourna rapidement à Beyrouth avec son bâtiment, pour rendre compte à l'amiral de sa mission.

» L'amiral, à la suite de ce rapport, partit immédiatement de Beyrouth, et arriva quelques heures après devant Saïda, avec deux bâtiments de guerre français et deux bâtiments de guerre anglais.

» L'arrivée de ces forces intimida les Druses et les Turcs, et rien ne fut tenté contre les chrétiens.

» Le pacha de Beyrouth est aussi arrivé, mais pour continuer son rôle de traître. Tout en arrivant, il a décoré le chef des Druses, parce qu'il s'était apparemment bien acquitté de son devoir, en faisant massacrer plus de deux mille chrétiens et incendier plus de quatre-vingts villages.

» L'amiral français, ayant obtenu des autorités civiles et militaires une promesse de sûreté pour la ville, est retourné à Beyrouth, en nous laissant toutefois un de ses bâtiments, qui stationne dans le port, afin de tenir en échec les Turcs et les Druses.

» Cependant la crainte augmente, et le danger semble devenir menaçant. Si la France ne se hâte pas de venir à notre secours, nous aurons le même sort que les autres villes saccagées.

» La malheureuse population chrétienne, entassée dans les villes du littoral, n'a d'autre moyen d'existence que le pain que la France lui distribue chaque jour. Sans la généreuse assistance du gouvernement français, cette population serait morte de faim, car aucun gouvernement n'a offert un morceau de pain pour soulager la faim de tant d'infortunés.

» Le cœur saigne en voyant à Saïda, dans les khans français, les restes de la population de plusieurs villes et d'un grand nombre de

villages, entassés pêle-mêle, demi-nus, mangés par la vermine, n'ayant d'autre nourriture que le morceau de pain que la France leur donne par ses consuls. On voit des gens de grande famille, de grands négociants, des hommes autrefois opulents, qui n'ont plus d'autres moyens de subsistance que l'aumône.

» Les Druses publient que le nombre des chrétiens qu'ils ont massacrés dans les montagnes du Liban, s'élève à vingt-deux mille. Les chrétiens croient qu'il n'y en a que quinze mille (1).

» M. Derighello, consul de France à Saïda, montra un dévouement admirable pour les chrétiens. Son zèle et sa charité ont été pour eux inépuisables.

» M. Gaillardot, de Lunéville, médecin de la garnison turque à Saïda, qui connaît les Turcs et leur fourberie, a empêché, à l'aide de sa position, beaucoup de mal. Il a été surtout d'un grand secours pour les chrétiens blessés, qu'il visite et panse deux fois par jour.

» M. Abibo Obella, consul d'Espagne et de Portugal, a exposé plusieurs fois sa vie, pour faire entrer à Saïda des centaines de chrétiens qui venaient y chercher asile. Il a empêché qu'ils ne fussent dépouillés et massacrés aux portes de la ville.

» Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont mis à la disposition des malades et des blessés chrétiens toute leur maison, tout leur linge et toutes leurs provisions. Elles les soignent avec une tendresse toute maternelle. Le commandant du bâtiment français les visite deux fois par jour; il les trouve admirables dans les soins qu'elles donnent à ces malades.

» Je suis extrêmement souffrant en ce moment-ci.

» P. ROUSSEAU, *miss.*, *apost.*, S. J. »

(1) Ces nombres sont beaucoup trop élevés. Voir le résumé des massacres, page 79.

IX

Destruction de Zahleh.

Les détails donnés par le P. Rousseau sur la prise de Zahleh n'étant pas complets, j'ai cru devoir y ajouter ceux qui suivent.

Zahleh était une ville riche et florissante, située à l'entrée de la plaine de la Békaa; ses habitants avaient une grande réputation de bravoure. Aussi les ennemis des chrétiens concentrèrent-ils toutes leurs forces autour de cette ville; Druses du Liban, Druses du Hauran, Kurdes, Métualis, Bédouins se réunirent pour l'attaque; leur nombre s'élevait de quinze à dix-sept mille. Il n'y avait guère que quatre à cinq mille combattants du côté des chrétiens. On se livra plusieurs combats, dans lesquels les Zahliotes, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, parvinrent toujours à repousser les ennemis de leur ville. Sur ces entrefaites, arrivèrent des troupes turques conduites par Noury-Bey; elles avaient été envoyées par le pacha de Beyrouth, à la sollicitation des consuls européens. Au lieu de défendre les chrétiens, elles se tournèrent, selon l'habitude, du côté des Druses. Le chef osmanli eût bien désiré engager les habitants de Zahleh à déposer les armes, afin de les traiter comme ceux d'Hasbaya et de Rachaya; mais une vigoureuse attaque des chrétiens déconcerta ses perfides desseins. C'est alors qu'il eut recours à la ruse décrite par le P. Rousseau. Il savait que Joseph Karram était attendu avec ses cavaliers par les habitants de Zahleh; il ordonna à une troupe de Druses déguisés de prendre des bannières sur lesquelles apparaissait la croix, et de crier : Victoire pour la croix! Vive notre bey Joseph Karram!

Les Zahliotes, croyant que le secours attendu leur arrivait, se précipitèrent avec ardeur sur l'ennemi; mais bientôt ils se virent entourés par des bandes cinq fois supérieures en nombre, et obligés de battre en retraite. Quatre cents des plus braves demeurèrent

dans la ville pour tenir tête à l'ennemi, et donner le temps aux femmes, aux enfants et aux vieillards de se retirer dans la montagne. Beaucoup de ces braves succombèrent ; mais ils firent payer cher aux Druses leur triomphe ; six cents de ces derniers restèrent sur la place. La ville fut livrée au pillage et à l'incendie. Ce désastre eut lieu le 18 juin. Joseph Karram arriva quelque temps après, mais il était trop tard.

Pendant le pillage, les Druses abattirent le drapeau français, qui s'élevait sur la maison des Jésuites, le trempèrent dans l'huile, et s'en servirent comme de torche pour mettre le feu. Quand l'étoffe tricolore fut brûlée, ils placèrent une vieille savate au sommet de la hampe, et plantèrent cet étendard dérisoire au milieu des ruines fumantes. Notre drapeau fut encore insulté à Deir-el-Kamar, dont on va lire l'épouvantable ruine.

X

Situation de Deir-el-Kamar. — Grande prudence de ses habitants. — Première attaque de la ville par les Druses. — Résistance des chrétiens. — Deuxième attaque. — Recours des chrétiens au gouverneur de la ville. — Troisième attaque. — Nouvelles plaintes des chrétiens à l'autorité. — Arrivée de Tahir-Pacha avec cent soldats. — Promesses trompeuses de ce pacha renouvelées jusqu'à trois et quatre fois différentes. — Arrivée de cinq cents soldats. — Départ de Tahir-Pacha. — Blocus plus étroit de la ville par les Druses. — Pillage de la ville. — Massacre des habitants. — Scènes d'horreur. — Complicité des soldats turcs. — Massacres à Béit-Eddin. — Destruction du couvent de Deir-el-Kamar. — Nombre des victimes. — Arrivée de Kurchid-Pacha. — Carnage de trois cent cinquante personnes cachées dans la maison du nommé Kalib-el-Chawiche. — Douleur des habitants qui ont survécu. — Pitoyable état des femmes et des enfants. — Appel à la commisération des consuls.

Rapport sur les massacres de Deir-el-Kamar, présenté par les habitants de cette ville qui ont survécu, aux consuls des cinq grandes puissances, à Beyrouth.

« La ville de Deir-el-Kamar est entourée de tous côtés par de nombreux villages druses, et ses habitants se trouvent sans cesse

obligés d'en sortir pour aller chercher au dehors leurs provisions journalières. Cette nécessité leur faisait donc une loi de s'abstenir de toutes démarches et de tous mouvements qui auraient pu les exposer à être assiégés, ou à voir intercepter l'arrivée des vivres nécessaires à leur subsistance. Aussi ont-ils tout souffert et tout supporté pour éviter des troubles entre eux et les Druses, et pour assurer à ce prix le maintien de la tranquillité. En 1841, ils avaient éprouvé les suites funestes de la guerre civile, et appris par expérience que les cheiks et les principaux Druses ne sont, en réalité, que des bandits dans lesquels on ne peut avoir aucune confiance, des gens méconnaissant tout principe de gouvernement, tout devoir d'une bonne administration, et dominés par l'instinct de la violence et de la rapine.

» Mue par toutes ces considérations, la ville de Deir-el-Kamar a fait tout son possible pour sortir de la dépendance du caïmacam druse, et se faire gouverner par un gouverneur turc, nommé directement par la Sublime-Porte.

» Voilà pourquoi ses habitants se sont comportés avec une grande réserve et une extrême prudence.

» Depuis le 15 août 1859, jour où commença la guerre entre les Druses et les chrétiens de Beït-Méri, les habitants de Deir-el-Kamar n'ont pas cessé de faire toutes les démarches possibles, afin d'éloigner les occasions qui pourraient amener une rupture entre eux et les Druses. Leur conduite dans ce sens a été tellement claire que l'autorité locale elle-même leur en a exprimé officiellement toute son approbation, ainsi que les consuls des cinq grandes puissances.

» Cependant les habitants de Deir-el-Kamar, ainsi que ceux de Zahleh, à cause de leur bravoure et de leur supériorité, ont toujours été haïs par les Druses, qui n'ont cessé de désirer l'anéantissement de cette chrétienté, afin de prendre possession de tous ses biens. Aussi ont-ils employé toutes leurs intrigues et tous leurs efforts pour détruire ces deux villes, afin d'arriver par là à leur but; ce qui vient d'avoir lieu.

» Le vendredi 1er juin 1860, à onze heures du matin, les habitants de Deir-el-Kamar étaient paisiblement chez eux, lorsque tout à coup ils virent la ville entourée par les Druses; ceux-ci avaient à

leur tête les familles Hamadé, Abou-Nakad et Amad, avec tous leurs hommes, qui commencèrent aussitôt l'attaque. Les soldats turcs, au lieu de s'opposer aux Druses, allèrent se renfermer tranquillement dans leurs casernes. Cependant Son Excellence Kurchid-Pacha, muchir de l'Eyalet de Saïda, avait envoyé la veille (jeudi) un ordre en langue turque au gouverneur de la ville; dans cet ordre il adressait des éloges aux habitants de Deir-el-Kamar sur leur manière d'agir dans l'intérêt de la paix, et, en conséquence, il leur garantissait leur sûreté et leur parfaite tranquillité, même par la force des armes, s'il fallait l'employer contre les Druses. C'est cette démarche-là justement qui a été cause de la ruine et du massacre des habitants de Deir-el-Kamar.

» Dans cette même journée, le combat continua jusqu'à deux heures après le coucher du soleil; dans l'intervalle, quelques négociants chrétiens, avec quelques-uns des notables, se rendirent chez le gouverneur turc, à la caserne. Trouvant toutes les portes fermées, ils commencèrent à crier, suppliant les soldats de leur ouvrir et de leur donner asile. On resta sourd à leurs cris et à leurs prières. Cependant on faisait entrer ceux qui donnaient de l'argent aux officiers, et à ceux qui ne possédaient pas d'argent l'entrée était refusée; les cris des femmes et des enfants se faisaient entendre de tous côtés, sans qu'aucun secours leur fût porté.

» Les Druses n'atteignirent pas leur but ce jour-là. Dans ce combat, les chrétiens perdirent dix-sept hommes. Les Druses revinrent à la charge le lendemain samedi 2 (14) juin, et attaquèrent la ville de très près, pour amener les habitants chrétiens à combattre.

» Les notables chrétiens se présentèrent alors chez le gouverneur et les chefs des troupes turques, leur demandant, verbalement et par écrit, défense et protection contre les bandes druses, selon les ordres et les promesses du muchir; ils ajoutèrent que, si on ne voulait pas les protéger, on consentît du moins à leur donner de la poudre pour se défendre eux-mêmes. On leur répondit que, les Turcs n'ayant point d'ordres, il leur était impossible de protéger les chrétiens, ou de leur donner de la poudre; mais qu'ils leur conseillaient de se rendre à Saïd-Bey-Djemblat et à Béchir-Bey-Nakad, en

leur remettant leurs armes. Les habitants, se voyant ainsi privés de tout secours, de la part de l'autorité, pour sauver leur vie, s'adressèrent à Saïd-Bey-Djemblat, qui se trouvait alors à Béit-Eddin (1), chez le caïmacam (colonel) des troupes turques, Abdul-Salam, et lui envoyèrent une supplique par laquelle ils lui déclaraient qu'ils se rendraient à lui et qu'ils accepteraient ses ordres, pourvu qu'il les délivrât des dangers qui les menaçaient. Cette supplique fut remise ouverte au gouverneur de Deir-el-Kamar, qui la renferma dans une lettre de sa part et l'expédia avec deux soldats au caïmacam.

» A peine la supplique était-elle parvenue à sa destination, que les chrétiens recevaient de Saïd-Bey la réponse par laquelle il leur exprimait le désir d'avoir une conférence avec quelques-uns des notables. Cette conférence eut lieu, et il fut convenu que les Druses quitteraient Deir-el-Kamar. L'évacuation s'effectua en effet, mais pour un jour seulement.

» Le dimanche 3 (15) juin, les Druses assiégèrent de nouveau la ville, dont toutes les communications avec le dehors furent interceptées. Les maisons d'alentour furent saccagées et brûlées; deux chrétiens, Kalil-Deïr et Abdalla-Halabi, assassinés; des femmes dépouillées et blessées.

» A la suite de ces faits, plainte fut portée par devant l'autorité, qui fit une proclamation par laquelle il était défendu à qui que ce fût de sortir de la ville et d'approcher des maisons d'alentour. Elle se déclarait non responsable si quelqu'un enfreignait cet ordre. Le même jour, à midi, on vit arriver à Deir-el-Kamar et se rendre à la caserne, Salim et Shahin-Bey-Abou-Nakad, avec un grand nombre de Druses. Ils furent bien accueillis par le gouverneur et les chefs de troupes. Leurs gens arrivèrent ensuite, qui se mirent à battre et à maltraiter les chrétiens des deux sexes, les empêchant de se réfugier dans la caserne.

» Les Druses, quelques heures après, sous prétexte de chasser ceux qui étaient entrés dans la ville, s'y répandirent par groupes.

» Vers le coucher du soleil, survint Son Excellence Tahir-Pacha, général de division à Beyrouth, ayant à sa suite cent soldats turcs.

(1) Village à une demi-lieue de Deir-el-Kamar.

Il était accompagné de Saïd-Bey-Djemblat et d'Ali-Bey-Hamadé, suivis d'un grand nombre de Druses tous bien armés. Tahir-Pacha, avant de faire son entrée dans Deir-el-Kamar, eut avec ces derniers une conférence où assistait aussi Béchir-Bey-Abou-Nakad. La conférence dura une heure environ.

» A l'arrivée de Son Excellence Tahir-Pacha, tous les notables de la ville se rendirent près de lui. Il leur dit qu'il avait appris avec regret ce qui leur était arrivé, que c'était ce qui l'avait porté à venir avec tant d'empressement à leur secours; qu'en leur qualité de sujets de la Sublime-Porte, ils avaient droit à sa protection, d'autant plus qu'ils n'avaient pris aucune part à l'affaire de la montagne. Après leur avoir ainsi garanti la sécurité de la vie et des biens, il les congédia. Il se rendit ensuite lui-même à Béit-Eddin, en laissant à Deir-el-Kamar les cent soldats qu'il avait amenés avec lui.

» Le lendemain, les notables de Deir-el-Kamar reçurent l'ordre de se rendre auprès de lui à Béit-Eddin. En les accueillant, il leur promit encore de garantir leur sécurité; mais il exigea d'eux une déclaration écrite par laquelle ils prirent l'engagement de rester toujours tranquilles, de ne prendre aucune part aux troubles de la montagne, de se soumettre exclusivement à sa volonté et de s'abstenir enfin de porter leurs armes dans la ville.

» Cette déclaration, signée par tous les notables de la ville, fut remise entre les mains du pacha. Les chrétiens lui demandèrent en échange un écrit qui leur garantissait la sécurité de la vie et des biens; mais il le leur refusa, en disant que sa parole était une garantie suffisante, et que, sans aucun doute, l'autorité locale et les soldats, responsables, veilleraient à la sécurité de leur vie et de leurs biens. « Soyez tranquilles, ajouta-t-il, vaquez à vos affaires et ne pensez à rien; sachez seulement que l'autorité ne sera pas responsable si quelqu'un sort de la ville et vient à être tué. »

» Les habitants, ainsi rassurés, rentrèrent tranquillement chez eux.

» Ce même jour, *quelques amis intimes* de Saïd-Bey-Djemblat partirent avec leurs familles et ce qu'ils avaient de plus précieux, pour la résidence de Saïd, à Mokhtara, escortés par des gens à lui. En passant par Béit-Eddin, Tahir-Pacha chargea un colonel de

leur empêcher de poursuivre leur route. Il leur ordonna de retourner paisiblement chez eux, leur défendant de quitter la ville, et réitérant les assurances qu'il avait déjà données. Cependant ces amis de Saïd insistaient pour qu'il leur fût permis de continuer leur voyage; mais il persista à s'y opposer et finit par employer la force pour les faire rentrer à Deir-el-Kamar. S'ils avaient pu poursuivre leur route, ils seraient arrivés à Mokhtara sûrement, comme tant d'autres qui de là se sont rendus à Beyrouth, où ils se trouvent actuellement.

» Le lendemain mardi 5 (17) juin, Tahir-Pacha quitta Béit-Eddin et arriva le même jour à Deir-el-Kamar. Il fit encore venir les notables, et ce furent de sa part les mêmes protestations, mêmes assurances formelles, mêmes engagements. Il assuma toute responsabilité pour tous les dommages que leur occasionneraient les Druses. Les chrétiens lui représentèrent qu'ils avaient su que Son Excellence devait partir pour Beyrouth en les laissant entourés de leurs ennemis; qu'ils se trouvaient dans la détresse, sans aucune provision, les Druses interceptant tout ce qui leur était envoyé et défense leur étant faite de sortir de la ville. Ils ajoutèrent que si Son Excellence partait, il ne leur resterait aucune sûreté. Il leur promit alors, attendu, dit-il, qu'ils étaient sujets de la Sublime-Porte, qu'il ne les quitterait que lorsque des troupes suffisantes seraient arrivées pour les mettre en sûreté. Quelques jours après, environ cinq cents soldats de troupes régulières arrivèrent de Saïda, avec deux canons de campagne, et il se trouvait en outre, dans la ville et à Béit-Eddin, quatre cents soldats. Après l'arrivée des nouvelles troupes, le pacha, de retour à Deir-el-Kamar, fit venir les principaux de la ville; il leur réitéra ses promesses et ses protestations, leur disant qu'ils devaient être pleinement rassurés par la présence des troupes impériales, qui les protégeraient contre les Druses; qu'il avait donné ses ordres aux officiers, qui devaient, en cas de nécessité, les défendre même par la force armée, et qu'ainsi les habitants pouvaient désormais vaquer tranquillement à leurs affaires. Il fit appeler ensuite un crieur public qu'il chargea de renouveler, à haute voix, ses assurances par toute la ville, en engageant les habitants à se tenir tranquilles; il ordonna en même

temps au gouverneur et aux chefs des troupes de ne laisser entrer aucun Druse armé. Il plaça des patrouilles et des gardes qui parcouraient jour et nuit la ville, et il donna ses ordres aux chefs des troupes pour importer des farines, afin de pourvoir aux besoins des habitants.

» Après tout cela, il partit, et, aussitôt après son départ, les Druses entourèrent la ville et la bloquèrent étroitement. Toutes les provisions destinées à la ville étaient enlevées par eux. Trois chrétiens, pères de famille, avaient osé sortir hors des limites de la ville, afin de cueillir quelques feuilles de vigne pour nourrir leurs enfants; ils furent immédiatement assassinés. Ce fait motiva la présentation d'une supplique au gouverneur, qui, pour toute réponse, défendit de sortir de la ville, et déclara que quiconque sortirait le ferait à ses risques et périls.

» Cet état de choses dura jusqu'au mercredi 20 juin; ce jour-là, les Druses commencèrent à entrer dans la ville, par bandes et de tous les côtés, en déclarant qu'ils venaient de la part de leur mokatadji (chef de district) pour garder les habitants et empêcher toute vexation. Lorsque les habitants les virent entrer sans opposition de la part des troupes, ils en firent immédiatement leur rapport à l'autorité locale; et aussitôt le mousselim, avec les officiers, parcoururent la ville en renouvelant toutes les assurances déjà données, et en protestant que les habitants n'avaient rien à craindre. En même temps ils leur recommandaient, et de la manière la plus pressante, de ne pas s'armer. Tout à coup le tambour se fit entendre, et toutes les troupes rentrèrent dans leur caserne. Les Druses commencèrent alors à envahir et à piller les maisons des chrétiens. A cinq heures du soir, ils tuèrent un chrétien devant la porte de la caserne, en présence de la garde même (il se nommait Habib-el-Bakout). Quelque temps après, deux moines eurent le même sort, sur la même place.

» Les Druses passèrent toute la nuit au pillage, parcourant la ville avec leurs femmes et tenant de grandes torches à la main. Le lendemain jeudi (21 juin), de nouveaux Druses arrivèrent en masse de toute la montagne, et les troupes, les voyant arriver, ne s'y opposèrent en aucune manière. C'est alors que les chrétiens, se

trouvant tout à fait à leur merci, crurent bien faire de se réfugier à la caserne où étaient les troupes et le gouverneur, en y portant ce qu'ils étaient parvenus à cacher et à sauver du pillage de la nuit. Les troupes les accueillirent dans la caserne; une autre partie des habitants se réfugia dans la caserne de Béit-Eddin, où le caïmacam des troupes ne manqua pas de les recevoir. Après le pillage de la ville, les Druses commencèrent à assassiner tous les hommes et les enfants qu'ils rencontraient; quelques femmes aussi ont été tuées. Ils déchiraient les enfants sur le sein de leurs mères, égorgeaient les maris sur les genoux de leurs femmes, violaient ces dernières publiquement et brûlaient les créatures humaines en pleine rue. Ce fut une heure de désolation : les cris des femmes et des enfants remplissaient les airs; le sang coulait à flots! Le massacre consommé dans la ville, les Druses se portèrent à la caserne, qui contenait au moins cinq cents hommes, outre les femmes et les enfants. On les laissa entrer, et, en présence du gouverneur et du caïmacam des troupes, quelques soldats, s'avançant, ouvrirent les portes des appartements où on avait reçu les chrétiens. Les Druses y pénétrèrent, les haches et les armes à la main, et commencèrent aussitôt à immoler leurs nouvelles victimes. Quelques-unes subirent une mort affreuse. Les Druses leur coupaient d'abord les doigts, disant que c'étaient ces mêmes doigts qui écrivaient pour demander des secours. A d'autres, ils versaient de l'eau bouillante sur la tête. « Vous avez besoin d'être rasés, » leur disaient-ils, et la hache remplaçant le rasoir, emportait les têtes!

» Une femme du nom de Farès-el-Haddad avait son enfant sur les bras. Son attitude était celle d'une suppliante. « Grâce! grâce! s'écriait-elle, grâce pour mon enfant! » Et son enfant était aussitôt, par ces mains barbares, égorgé sous ses yeux. Une autre serrait contre son sein un enfant de six ans; il lui est arraché. Et l'enfant de s'écrier : « Ma mère, sauve-moi! ma mère, sauve-moi! » Et l'enfant, coupé en deux, est rendu à sa mère, qui expire après lui! Une troisième femme, mariée au nommé Abdalla-Abou-Nedjme, a vu son époux et ses trois enfants égorgés sur ses genoux. Une quatrième, ayant vu égorger son enfant devant elle, perdit connaissance; on la couvrit de bois, et elle fut brûlée vivante. Si nous

devions énumérer toutes les atrocités commises, nous aurions à noircir des feuilles et des feuilles de papier. Tous les cris de détresse et de désespoir n'ont pu émouvoir un instant ni le gouverneur ni ses officiers!

» Ceux des chrétiens qui cherchaient asile parmi les troupes, étaient repoussés à coups de baïonnette du côté de leurs bourreaux. Les soldats laissaient les Druses chercher leurs victimes dans tous les coins de la caserne. Ils prenaient part au pillage, déshabillant les chrétiens, les dépouillant et les livrant aux Druses pour les immoler. C'est là le secours que portaient les troupes ottomanes aux chrétiens sujets du sultan!

» Les quelques femmes qui ont pu échapper à ce massacre, ont déclaré que le gouverneur lui-même indiquait aux Druses les endroits où des chrétiens s'étaient cachés dans l'intérieur de la caserne. Il y en eut qui se jetèrent aux pieds du gouverneur pour avoir la vie sauve, et celui-ci, après leur avoir enlevé tout ce qu'ils avaient sur eux en argent et en bijoux, en promettant de les délivrer, les faisait jeter impitoyablement parmi les Druses, qui les égorgeaient. Le massacre dura tant qu'il y eut dans la caserne un chrétien vivant. Deux hommes avaient réussi à se sauver sur les terrasses; mais les troupes surent les découvrir, pour les précipiter sur le pavé, où ils expirèrent.

» La caserne était jonchée de cadavres; c'était comme une mer de sang; les soldats fouillaient dans cette mer pour y découvrir encore quelque corps vivant et le livrer aux Druses. Les enfants mâles étaient tous arrachés des mains de leurs mères et tués.

» Deir-el-Kamar une fois saccagé, les Druses, fumants de sang, se portèrent à Béit-Eddin et immolèrent tous les chrétiens qui s'étaient réfugiés dans la caserne, y compris cent neuf personnes des villages de Béit-Eddin et de Mohasser. Puis ils brûlèrent ces villages sous les yeux du caïmacan et des troupes. Deux chrétiens se jettent aux pieds d'officiers turcs, et ceux-ci les livrent encore aux Druses. Un homme au service, depuis deux ans, de certains officiers turcs est aussi, par ses maîtres, livré à la mort.

» Les Druses retournèrent ensuite à Deir-el-Kamar pour y tuer les moines du couvent, y compris les supérieurs; ils y entrent la

hache à la main et les mettent en pièces. Un moine se trouvait en prières; ils le saisissent, lui coupent les doigts, puis les oreilles, et, les lui présentant : « Prends, disent-ils, c'est le corps de Dieu; » et ils lui donnaient des coups de lance dans la bouche. Ils détruisent les autels, brûlent les tabernacles, déchirent et mutilent les images, foulent aux pieds les vases sacrés. Les débris des images sont brûlés, les cloches broyées. Le couvent saccagé, ils mettent le feu dans toute la ville, et pas une maison n'échappe au fléau. Tous ceux qui pouvaient fuir, fuyaient. Plus d'une femme, plus d'une petite fille, pieds nus, couraient dans les montagnes pour y trouver quelque gîte. Les mères cherchaient leurs enfants, les enfants leurs mères.

» Les Druses ont fait subir aux femmes les derniers outrages, et ils ont poussé aux dernières limites la férocité. On chercherait en vain dans l'histoire un carnage de cette nature. La destruction de Jérusalem ne fut pas plus épouvantable.

» Le nombre des victimes de Deir-el-Kamar s'élève à deux mille un cent environ, sans compter les femmes et les petites filles. C'est à peine si le sixième des habitants a pu se sauver. Le massacre dura toute la journée du jeudi 21 juin.

» Le muchir de l'Eyalet était arrivé, ce jour-là même, de Saïda à Béit-Eddin, et le lendemain, vendredi 22 juin, il se rendit à Deir-el-Kamar.

» Trois cent cinquante personnes avaient été cachées chez le nommé Kalib-el-Chawiche, employé du caïmacam druse. Les Druses essaient d'envahir la maison où se trouvait tout ce monde. Voyant le danger imminent, les chrétiens offrent à Béchir-Bey-Abou-Nakad, chef druse, comme rançon, tous leurs biens. L'offre est acceptée, mais la promesse fut violée quelques heures après. Un émir druse, de la famille Naslan, était accouru, avec l'émir de Béit-Eddin, pour sauver Kalib-el-Chawiche et ses frères. Ils réussirent; mais aussitôt après, le massacre commence dans cette maison, tout périt. Les enfants ne sont pas épargnés. Les femmes sont dépouillées de tous leurs vêtements; on en tue un certain nombre. Puis a lieu le pillage, après quoi la maison est brûlée.

» Ce nouveau massacre étant accompli, un crieur public, par

ordre du pacha, annonce à tous ceux qui étaient cachés à Deir-el-Kamar qu'il n'y avait plus rien à craindre! Là-dessus l'ordre formel est donné aux Druses de quitter la ville, avec menace de les chasser par les armes s'ils n'obéissent pas!

» Les Druses se conforment à cet ordre; ils n'avaient plus rien à faire à Deir-el-Kamar.

» Les chefs druses présents à Deir-el-Kamar pendant ces horribles journées, sont: Saïd-Bey-Djemblat, les cheiks de la famille Amad, ceux de la famille Abou-Nakad, et toute la famille Hamadé, avec les principaux Druses habitant Deir-el-Kamar.

» Vers les trois heures, le muchir fit tirer des coups de canon en signe de sûreté pour la ville; croyait-il que le canon pût réveiller les cadavres entassés dans les rues et dans les deux casernes de Deir-el-Kamar et de Béit-Eddin?

» Le lendemain 23 juin, les Druses incendièrent la maison de l'émir Cassem-Chehab (ou Schéhab), qui est devant la caserne de Béit-Eddin, où le muchir a sa résidence.

» La ville de Deir-el-Kamar, jadis si florissante, ne présente plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines et de cendres. Les cadavres y demeurent sans sépulture, à la merci des oiseaux de proie. Le voyageur la contemple immobile, comme s'il avait entendu la parole du prophète Jérémie: « O vous qui passez, arrêtez-vous et » voyez s'il y eut jamais une douleur semblable à ma douleur! »

» Telle fut la conduite de Tahir-Pacha. Tel a été le résultat de la confiance que les chrétiens ont mise dans la parole et les promesses de leur gouverneur!

» Contemplez, ô vous qui consacrez vos efforts à la prospérité des Etats et à la civilisation des peuples, contemplez l'abîme de désolation dans lequel nous sommes plongés! Les plus hautes montagnes mêmes plieraient sous le faix de pareilles douleurs! Jetez un coup d'œil sur ces troupes de femmes et de jeunes filles innocentes, nues et errantes sur le bord des mers, la tête découverte et tout échevelées, mourant de faim et implorant leurs ennemis!

» Reconnaissance éternelle à messieurs les consuls généraux de Beyrouth, qui ont expédié des bateaux à vapeur pour recueillir les infortunées créatures humaines qui pouvaient se trouver sur les côtes!

» Les habitants de Beyrouth ont vu de leurs propres yeux l'état lamentable dans lequel ont été débarquées ces pauvres fugitives, ces femmes seules désormais ; car elles ont perdu leurs pères, leurs époux, leurs fils et leurs frères ; ils les ont vues tout en pleurs, parcourant nu-pieds les rues de la ville et demandant l'aumône, elles les riches de la veille, pour ne pas mourir ; ils les ont vues, entassées çà et là sur le pavé, sans gîte et sans pain ! Qui peut penser à elles sans gémir sur leurs malheurs, sans pleurer à chaudes larmes sur le sort de ces orphelins, tombés dans cette grande misère du sein de la paix et des joies du foyer domestique, d'où ils ont été si cruellement arrachés ! Quel est donc le crime de cette malheureuse population? quelle est la raison pour laquelle elle a été sacrifiée d'une manière qui n'a pas d'exemple depuis la création du monde?

» Ceux qui restent de la malheureuse population de Deir-el-Kamar, réunis aux personnes qui ont survécu au massacre de la malheureuse ville de Hasbaya, viennent, par la présente, se jeter aux pieds de Vos Seigneuries, en déclarant qu'ils ne se reconnaissent coupables d'aucun crime, si ce n'est d'être chrétiens, et que ce crime seul leur a attiré tous ces malheurs !

» Ils viennent se prosterner très humblement à vos pieds, pour que vous ayez pitié de leur sort. Ils vous supplient de leur faire quitter à jamais ce pays, où ils ne sont plus en sûreté, et qu'ils ne sauront plus habiter, car ils ne peuvent plus y trouver aucune sécurité ni aucun moyen de gagner leur pain de chaque jour. Ils vous prient instamment de leur accorder cette faveur, par pitié pour leurs âmes inconsolables, et de les envoyer loin de ce pays, de les faire transporter sur le coin de terre que vous voudrez bien leur assigner, pour y passer le reste de leurs tristes jours.

» Votre récompense, Messieurs, sera notre reconnaissance, et les vœux sincères qui monteront vers le Ciel pour vous, du fond de ces cœurs désolés de veuves et d'orphelins, vœux qu'exaucera le Dieu tout-puissant.

» Beyrouth, le 1er juillet 1860.

» Les habitants survivants
de la malheureuse ville de Deir-el-Kamar. »

XI

Foule de femmes et d'enfants réduits à la plus grande détresse. — Joie de ces malheureux à l'arrivée d'un officier anglais venu pour les délivrer. — Cette foule est transportée à Beyrouth en deux fois différentes.

« Beyrouth, 5 juillet 1860.

» .... Nous avons subitement reçu l'ordre de prendre la mer en toute hâte (1), et il s'est trouvé que nous allions secourir quelques malheureux, échappés à un terrible massacre dont une localité appelée Deir-el-Kamar a été le théâtre, et qui étaient parvenus à gagner la côté à quinze milles de là. Arrivés sur le point désigné, nous avons aperçu sur quelques hauteurs, à deux milles environ de la baie, une foule de femmes et d'enfants serrés les uns contre les autres et paraissant se trouver dans la plus grande détresse. Nous ne comprenions pas pourquoi ils ne venaient pas à la côte à notre rencontre. Le capitaine m'envoya à terre avec les canots et un interprète. Je trouvai à terre une troupe armée de Druses, et je leur dis que je voulais voir leur chef, puisqu'il paraissait s'opposer au départ de ces femmes et de ces enfants. Le chef se trouvait dans un village à deux milles de là. Sur la route, je rencontrai des malheureux dans un état pitoyable. Il n'y avait pas d'hommes : ils avaient tous été tués. Si j'avais été un ange, je n'aurais pu être reçu avec plus de bénédictions. Aussitôt que ces pauvres créatures aperçurent mon uniforme, elles tombèrent à mes pieds et me baisèrent les mains, me suppliant de les sauver.

» Je fus reçu en grande pompe par le chef druse ; il m'offrit du café, et nous nous assîmes, tandis que les chefs de second rang se tenaient tout autour, debout et découverts. Je lui ai dit que je venais, de la part de mon capitaine, pour lui demander de laisser partir toutes ces malheureuses femmes ; que les Anglais

(1) Extrait des journaux anglais.

aimaient les Druses et admiraient leur courage; mais que, s'ils attaquaient les femmes et les enfants, ils deviendraient leurs ennemis. Le vieux Druse répondit qu'il ne faisait pas la guerre aux femmes ni aux enfants; qu'il serait très heureux de les laisser s'embarquer, et que lui et ses hommes armés n'étaient là que pour les protéger. Je lui dis alors d'envoyer les femmes et les enfants à la côte. Je fus étonné de les voir en si grand nombre. Au lieu de deux ou trois cents, comme on nous l'avait dit, il y en avait au moins quinze cents; et, ce qui est plus horrible, c'est qu'il n'y avait pas un homme ni un garçon au-dessus de douze ans; ils avaient tous été massacrés : maris, pères et frères. Ces malheureuses femmes étaient tellement transportées de joie, que j'eus la plus grande peine à les empêcher de se jeter à la mer, et je dus moi-même en retirer une ou deux qui étaient déjà recouvertes par les vagues.

» Nous n'avions que huit canots. On commença à les charger immédiatement, en portant chaque femme et chaque enfant jusqu'aux embarcations, malgré l'état de la mer. Il y en avait qui avaient reçu des blessures à côté de leurs maris et de leurs pères. Aussitôt qu'un canot avait reçu sa charge complète, il allait rejoindre le bâtiment, puis il revenait vers la côte. Au bout de deux heures, nos ponts étaient encombrés, et il n'y avait plus de place pour personne. La canonnière était déjà pleine de fugitifs de Saïda. Le soleil était couché, la mer devenait plus grosse, et deux ou trois de nos embarcations avaient chaviré. Il y avait encore sept cents femmes et enfants à peine vêtus, complètement trempés, ayant les pieds meurtris; car ils avaient fait trente milles de chemin la veille, et quelques-uns n'avaient presque pas mangé depuis deux ou trois jours. Je fis venir le chef druse, et je lui fis promettre de prendre soin de ces malheureux jusqu'au lendemain, disant que je reviendrais. Je partis, laissant ces infortunés dans le plus grand désespoir. Arrivé à bord, je trouvai les ponts complètement encombrés. Il y avait sept cents femmes et enfants, et environ une demi-douzaine d'hommes qui étaient parvenus à s'échapper. C'était le spectacle le plus navrant qu'on puisse imaginer, car la crainte immédiate de la mort ayant disparu, ils commencèrent à avoir

pleine conscience de leur malheur, ils se mirent à crier, à s'arracher les cheveux à pleines mains et à se frapper la poitrine d'une manière horrible. Nous avons fait tout notre possible pour les calmer. Les hommes et les officiers rivalisaient de zèle. On s'empressa de leur donner du biscuit, des vêtements, etc. Nous sommes arrivés à Beyrouth le lendemain, et la canonnière fut immédiatement envoyée pour chercher les autres sept cents restés sur la côte. »

XII

Les chrétiens sont menacés à Damas. — Insolence des Turcs. — Assassinat d'un chrétien et condamnation inique d'un autre. — Dévouement des Pères jésuites et des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. — Générosité d'Abdallah-Bagoum. — Vigilance de M. de la Roncière. — Apostasie de deux villages orthodoxes.

« Beyrouth, 5 juillet 1860.

» Nous recevons de Damas les avis les plus alarmants (1). Les chrétiens y sont toujours plus menacés. S'il n'est rien arrivé encore, c'est grâce à l'énergie de M. Lanusse, chancelier remplissant les fonctions de consul de France en l'absence de M. Outrey, et au concours que lui prêtent, assure-t-on, Abd-el-Kader et les douze cents Algériens qui sont venus former une petite colonie autour de lui. Si ce dernier fait se confirme, il aura sans doute sa récompense. L'émir peut devenir en Syrie un utile auxiliaire de notre civilisation.

» On a aussi des craintes pour Jérusalem. Quelle triste résidence les hommes de révolution voulaient assigner au Pape (2) !

» Ici, malgré la présence des bâtiments français, anglais et russes, nous sommes toujours sur le qui-vive. Les Turcs sont d'une insolence révoltante. De temps en temps ils se livrent à un amusement qui soulève le cœur : les marchands du bazar font de petites croix de bois, et quand un chrétien passe devant leurs boutiques, ils lui jettent ces croix sous les pieds.

(1) Extrait de la *Gazette du Midi*.
(2) Une brochure conseillait au Pape de transporter sa résidence à Jérusalem.

» Dimanche, un chrétien fut tué, au Pin, sans aucun autre motif que celui de se débarrasser d'un *giaour* de plus ; les assassins furent les illustres ***bachi-bouzouks*** de Kurchid-Pacha. On transporta le cadavre au sérail, où le chef de la police répondit : « Que voulez-vous que nous fassions de ce chien? » Et il refusa de le recevoir. On dut le laisser dans l'église maronite jusqu'au moment de l'enterrer. Du reste, aucune enquête n'eut lieu, pas le moindre simulacre de justice. Ce n'était pas la peine pour un chrétien!

» Cependant, il y a dix ou douze jours, un Turc, qui venait d'avoir une violente querelle avec un autre musulman, ayant été trouvé mort dans un champ, l'autorité fit faire immédiatement des recherches pour trouver le coupable, et comme elle ne put rien découvrir, elle mit la main sur un chrétien qui, trois heures après le crime, se trouvait près du lieu où il avait été commis. On fit venir deux enfants pour témoigner contre lui. Il se contenta de répondre : « Si j'avais été coupable, j'aurais fui. Mais enfin, puisqu'il vous faut encore du sang chrétien, faites-moi mourir. » La sentence de mort fut immédiatement prononcée. Le mufti seul refusa de la signer. A dix heures du soir, on amena le condamné sur la place des Canons, et après qu'on lui eût tranché la tête, la populace turque vint en ordre défiler *sur* le cadavre, la plupart trempant la main dans le sang répandu!...

» Quoiqu'il y ait de graves soupçons contre le Turc qui avait eu une dispute avec la victime, nous voulons admettre un moment que l'individu exécuté fût le coupable, et que les juges l'aient condamné de bonne foi. Cependant, quelle justice que celle qui se prononce sur le témoignage de deux enfants, intimidés peut-être et poussés par quelques misérables, et combien ces formes expéditives sont différentes de l'incurie que l'on montre pour tout assassinat chrétien!

» Les malheureux Maronites, errant dans les montagnes ou réfugiés dans les ports, sont dans la plus grande détresse. La charité des missionnaires jésuites, et surtout des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, fait des miracles de dévouement; mais elle finira par devenir impuissante, si les catholiques de toute l'Europe, disons mieux, si tous les cœurs bienfaisants ne se hâtent d'envoyer

des secours. Les Pères jésuites ont ici, dans leurs maisons, trois cent cinquante malheureux qu'ils nourrissent, et autant dans leur établissement de Ghazir. La bonne sœur Gélas, supérieure des religieuses de Saint-Vincent de Paul, délivre chaque jour mille rations à de pauvres affamés, et elle a sa maison remplie de blessés qui trouvent, chez ces saintes filles du Ciel, les soins les plus touchants et les plus douces consolations. Beaucoup de maisons particulières sont encombrées de ces malheureux. Tous nos Européens sont émus de tant de misères. Quelques Turcs mêmes leur viennent en aide. Ainsi, Abdallah-Bagoum, le président de notre medjlis ou tribunal de commerce, a mis deux magasins à leur disposition et leur a souvent distribué du pain.

» Le pacha lui-même, qui commence à être effrayé de l'effet que va produire en Europe la nouvelle de son infâme conduite, vient de faire prier un Maronite de la ville de chercher des magasins, qu'il paiera, pour loger ces malheureux chrétiens de la montagne; mais le Maronite l'a fait remercier, et lui a fait répondre que les chrétiens et leurs institutions de charité se chargeaient de ses victimes.

» M. de la Roncière, commandant de la station française, fait bonne garde sur la côte; il a porté des rations aux chrétiens réfugiés au Khesrouan. Il tient même un aviso à Jouny, pour intimider un peu les Druses et les empêcher de venir dans ce dernier retranchement des Maronites et des Grecs-unis. Il y a aussi *la Sentinelle* à Saïda, et *l'Eclaireur* court sur tous les points menacés.

» On assure qu'aux environs de Damas, deux villages grecs orthodoxes ont passé à l'islamisme pour échapper au massacre ; et pour que la chose ne fût pas un vain simulacre, les néophytes ont dû subir la circoncision. En outre, les Turcs, qui peuvent toujours prendre femme, ont exigé bon nombre de mariages avec des filles de ces villages.

» Il est probable que les correspondants de Constantinople de certains journaux trouveront que ces honnêtes Turcs, si tolérants, ne pouvaient mieux faire, pour protéger les chrétiens contre l'influence russe, que d'en faire des croyants comme eux. »

trouvant tout à fait à leur merci, crurent bien faire de se réfugier à la caserne où étaient les troupes et le gouverneur, en y portant ce qu'ils étaient parvenus à cacher et à sauver du pillage de la nuit. Les troupes les accueillirent dans la caserne; une autre partie des habitants se réfugia dans la caserne de Béit-Eddin, où le caïmacam des troupes ne manqua pas de les recevoir. Après le pillage de la ville, les Druses commencèrent à assassiner tous les hommes et les enfants qu'ils rencontraient; quelques femmes aussi ont été tuées. Ils déchiraient les enfants sur le sein de leurs mères, égorgeaient les maris sur les genoux de leurs femmes, violaient ces dernières publiquement et brûlaient les créatures humaines en pleine rue. Ce fut une heure de désolation : les cris des femmes et des enfants remplissaient les airs; le sang coulait à flots! Le massacre consommé dans la ville, les Druses se portèrent à la caserne, qui contenait au moins cinq cents hommes, outre les femmes et les enfants. On les laissa entrer, et, en présence du gouverneur et du caïmacam des troupes, quelques soldats, s'avançant, ouvrirent les portes des appartements où on avait reçu les chrétiens. Les Druses y pénétrèrent, les haches et les armes à la main, et commencèrent aussitôt à immoler leurs nouvelles victimes. Quelques-unes subirent une mort affreuse. Les Druses leur coupaient d'abord les doigts, disant que c'étaient ces mêmes doigts qui écrivaient pour demander des secours. A d'autres, ils versaient de l'eau bouillante sur la tête. « Vous avez besoin d'être rasés, » leur disaient-ils, et la hache remplaçant le rasoir, emportait les têtes!

» Une femme du nom de Farès-el-Haddad avait son enfant sur les bras. Son attitude était celle d'une suppliante. « Grâce! grâce! s'écriait-elle, grâce pour mon enfant! » Et son enfant était aussitôt, par ces mains barbares, égorgé sous ses yeux. Une autre serrait contre son sein un enfant de six ans; il lui est arraché. Et l'enfant de s'écrier : « Ma mère, sauve-moi! ma mère, sauve-moi! » Et l'enfant, coupé en deux, est rendu à sa mère, qui expire après lui! Une troisième femme, mariée au nommé Abdalla-Abou-Nedjme, a vu son époux et ses trois enfants égorgés sur ses genoux. Une quatrième, ayant vu égorger son enfant devant elle, perdit connaissance; on la couvrit de bois, et elle fut brûlée vivante. Si nous

devions énumérer toutes les atrocités commises, nous aurions à noircir des feuilles et des feuilles de papier. Tous les cris de détresse et de désespoir n'ont pu émouvoir un instant ni le gouverneur ni ses officiers!

» Ceux des chrétiens qui cherchaient asile parmi les troupes, étaient repoussés à coups de baïonnette du côté de leurs bourreaux. Les soldats laissaient les Druses chercher leurs victimes dans tous les coins de la caserne. Ils prenaient part au pillage, déshabillant les chrétiens, les dépouillant et les livrant aux Druses pour les immoler. C'est là le secours que portaient les troupes ottomanes aux chrétiens sujets du sultan!

» Les quelques femmes qui ont pu échapper à ce massacre, ont déclaré que le gouverneur lui-même indiquait aux Druses les endroits où des chrétiens s'étaient cachés dans l'intérieur de la caserne. Il y en eut qui se jetèrent aux pieds du gouverneur pour avoir la vie sauve, et celui-ci, après leur avoir enlevé tout ce qu'ils avaient sur eux en argent et en bijoux, en promettant de les délivrer, les faisait jeter impitoyablement parmi les Druses, qui les égorgeaient. Le massacre dura tant qu'il y eut dans la caserne un chrétien vivant. Deux hommes avaient réussi à se sauver sur les terrasses; mais les troupes surent les découvrir, pour les précipiter sur le pavé, où ils expirèrent.

» La caserne était jonchée de cadavres; c'était comme une mer de sang; les soldats fouillaient dans cette mer pour y découvrir encore quelque corps vivant et le livrer aux Druses. Les enfants mâles étaient tous arrachés des mains de leurs mères et tués.

» Deir-el-Kamar une fois saccagé, les Druses, fumants de sang, se portèrent à Béit-Eddin et immolèrent tous les chrétiens qui s'étaient réfugiés dans la caserne, y compris cent neuf personnes des villages de Béit-Eddin et de Mohasser. Puis ils brûlèrent ces villages sous les yeux du caïmacan et des troupes. Deux chrétiens se jettent aux pieds d'officiers turcs, et ceux-ci les livrent encore aux Druses. Un homme au service, depuis deux ans, de certains officiers turcs est aussi, par ses maîtres, livré à la mort.

» Les Druses retournèrent ensuite à Deir-el-Kamar pour y tuer les moines du couvent, y compris les supérieurs; ils y entrent la

» A Saïda, tous les consuls, excepté celui de France et celui d'Espagne, et toutes les familles riches de la ville, sont partis pour Alexandrie ou Marseille. La ville est toujours encombrée de chrétiens qui sont venus s'y réfugier. Les Turcs et les Druses ont déjà fait plusieurs tentatives pour les massacrer et pour massacrer en même temps tous les Européens qui s'y trouvent, mais ils n'ont pas encore réussi.

» Si nous vivons, nous en sommes redevables au bâtiment français qui stationne dans le port pour notre sûreté.

» Il y a deux ou trois jours, un rassemblement considérable de Druses s'est formé dans les jardins, et ces Druses se sont mis en communication avec les Turcs et les autorités civiles et militaires de Saïda. Chacun craint une surprise.

» Je vous ai parlé dans ma dernière lettre de la mort du R. P. Billotet. Comme nous avons reçu, depuis cette époque, des renseignements plus certains sur les circonstances de sa mort, je dois vous les faire connaître. Il n'est pas mort en prenant le saint Sacrement; malheureusement, les saintes hosties avaient été déjà jetées à terre et foulées aux pieds. Lorsqu'il a vu les Druses pénétrer dans la maison, il s'est retiré sur la voûte de l'église qui touche à notre maison. Quatre Frères qui étaient restés avec lui, le suivaient. En passant sur le toit de la maison pour arriver à la voûte de l'église, un Frère reçut une balle dans la poitrine. Le P. Billotet accourut pour lui donner l'absolution. Les autres Frères la demandèrent en même temps, dans la prévision d'une mort certaine. Ils furent, en effet, en un instant criblés de balles. Le P. Billotet en reçut une dans le bas-ventre qui a occasionné sa mort. Lorsque le feu a été mis à l'établissement, ces cinq cadavres sont tombés dans les ruines.

» Dix jours après, le supérieur de Beyrouth a envoyé des hommes pour les retirer de dessous les décombres et pour les enterrer, et comme ils étaient en putréfaction, on les a enterrés à la place où ils étaient.

» Il vient d'arriver à Beyrouth un amiral français avec deux vaisseaux de guerre de haut bord. Il n'y a que la France qui puisse rétablir la tranquillité, remettre les chrétiens en possession de leurs droits, et infliger aux Turcs et aux Druses les châtiments qu'ils

méritent. C'est dans la France que les chrétiens du Liban et les Européens établis ici mettent leur espoir.

» P. Rousseau,
» *Missionnaire apostolique S. J.* »

XIV

Spectacle désolé de Deir-el-Kamar en cendres. — Les cadavres des chrétiens massacrés restés sans sépulture, pendant deux mois, à deux pas d'une garnison turque. — Ce qu'il faudrait pour venger Deir-el-Kamar. — Scènes d'horreur dans cette ville. — Egorgement des prêtres. — Importance que Deir-el-Kamar avait acquise.

Extrait d'une lettre de M. Poujoulat.

« Deir-el-Kamar, le 6 octobre 1860.

» ..... Les approches de Deir-el-Kamar nous sont indiquées par des traces de sang répandues dans les sentiers; de nombreux oiseaux de proie déploient dans les airs leur large envergure en poussant des cris de mort. La ville malheureuse et perdue nous apparaît enfin sous cet épais nuage de vautours. Elle est tristement assise sur le versant occidental de la vallée de Béit-Eddin. Quel spectacle, grand Dieu! Deux mille maisons, cinq églises, huit cents boutiques dont les bazars ne sont plus que des ruines toutes noircies par l'incendie. A l'extérieur de la cité dévastée se montrent de jeunes mûriers que les yatagans des Druses ont abattus. Au-dessus de la cité, à travers l'espace, les oiseaux carnassiers décrivent, sans discontinuer, de longs cercles, et leur voix rauque est le seul bruit qu'on entende au milieu de ce vaste tombeau.

» Et je n'ai point vu, dans Deir-el-Kamar, le spectacle épouvantable qui a frappé les regards de nos soldats, le 26 septembre (1),

(1) C'est le jour où les soldats de l'expédition française sont arrivés à Deir-el-Kamar.

je veux dire ces deux mille deux cents cadavres d'hommes jeunes, de vieillards, d'enfants et de femmes entassés dans les rues, dans le sérail ; les chrétiens, espérant y trouver la protection turque, n'y avaient trouvé que la trahison et la mort. Mais les officiers français ont vu ces désolantes horreurs ; ils en ont fait le récit dans des lettres, dont quelques-unes ont paru dans les journaux. Ces hommes, ces héros qui ne pâlissent pas devant l'ennemi, pleuraient comme des enfants en me racontant ce qu'ils ont vu dans cette cité de la mort. J'ai pu voir, moi-même encore, ici un bras, là une jambe, plus loin une tête, qui avaient passé par la dent des bêtes féroces ; pendant deux mois, elles se sont repues de la chair et du sang de nos frères.

» Le soleil avait calciné les cadavres ; leur peau était tannée et noire ; ce n'étaient plus que des squelettes, mais ces squelettes avaient des attitudes qui fendaient le cœur. Une femme serrait dans ses bras deux enfants. Un jeune homme enveloppait de ses mains la tête d'un vieillard qui devait être son père. L'époux et l'épouse s'embrassaient dans la mort. Ils avaient pu, avant d'expirer, se retrouver un moment encore, et rendre ensemble le dernier soupir.

» Oui, les deux mille deux cents morts de Deir-el-Kamar sont restés là depuis le 20 juin jusqu'à la fin de septembre.

» A une demi-lieue de là, dans le vaste palais de Béit-Eddin, deux compagnies d'un régiment turc étaient en garnison, et aucun ordre ne leur a été donné pour enterrer ces pauvres morts ! Plus que cela, à Béit-Eddin même, sur la terrasse supérieure du château, à dix pas de distance, cent vingt et un cadavres chrétiens couvraient le sol, et les Turcs, ne reculant pas devant des émanations pestilentielles, les ont laissés exposés à la dent des chacals, des chiens et des hyènes. Quand on connaît la stupide indolence des Osmanlis, on peut très bien croire que ce coupable oubli d'un saint devoir prenne sa source dans leur paresse ; mais il y avait là une autre pensée, et c'était la première, ne vous y trompez pas : l'horrible félicité musulmane à jeter en pâture la chair des chrétiens aux animaux. Tenez, laissez-moi le dire une fois pour toutes, je ne vois que deux choses pour venger Deir-el-Kamar : 1° chasser à tout jamais cet abominable gouvernement turc du Liban qu'il a ensan-

glanté et déshonoré; 2° expulser de ce pays les Druses, instruments sauvages de la politique de Stamboul.

» Il a fallu l'arrivée de l'armée française à Deir-el-Kamar pour rendre aux pauvres morts les derniers devoirs. Par ordre du général de Beaufort, des Maronites étaient appelés chaque matin des villages éloignés pour aider nos soldats à ramasser les cadavres, ou les lambeaux de cadavres, pour les confier à la terre. Cette œuvre si sainte et si pénible à la fois a duré trois grandes journées. On avait eu la bonne pensée d'appeler un prêtre français, M. Najean, lazariste, pour que la religion fît entendre sa triste et consolante voix sur les bords de la fosse immense. Des couches de chaux vive ont été répandues sur les places où les morts étaient restés si longtemps. Mais on respire encore sur ces places-là une horrible odeur de cadavre.

» J'ai parcouru une à une les maisons brûlées; aucune n'est restée debout. On dit que beaucoup de morts se trouvent encore sous les décombres. L'œuvre de destruction a été complète. Les égorgeurs et les dévastateurs ont mis une certaine science à tout détruire. Les objets trop lourds pour être emportés, comme les portes des grandes maisons, par exemple, les Druses les ont mises en pièces, et ils ont eu soin d'en arracher les ferrements.

» J'ai visité l'intérieur du sérail, ou demeure du gouverneur turc. C'est là que les pauvres chrétiens avaient été parqués par le chef des soldats osmanlis, afin de les faire égorger plus aisément et plus complètement par les Druses, tout en leur disant qu'il les prenait sous sa protection. Les Druses, placés, le sabre à la main, sur une terrasse du sérail, recevaient un à un les chrétiens que les soldats du sultan leur livraient. Ils les étendaient sur le sol, la tête reposant sur le bord de la terrasse. La tête était tranchée et jetée avec le reste du corps dans les profondeurs où l'on plonge du haut de la terrasse. S'il y avait eu là quelque horrible Maillard, donnant à cet holocauste on ne sait quelle sanction légale, les tueries du sérail de Deir-el-Kamar auraient pu rappeler celles des Carmes au mois de septembre 1793.

» J'ai vu la place toute rouge de sang où l'on coupait les têtes; j'ai vu dans la belle église dévastée de Saïé-dat-el-Talleh (Notre-Dame des Collines), des mares de sang caillé; vingt prêtres, à

genoux, les bras en croix, y avaient reçu la mort en prononçant le nom du Dieu crucifié, tandis que, par une épouvantable dérision, les Druses sonnaient les cloches en disant : « Venez, chrétiens, à l'appel de la messe de vos prêtres! » Hélas! c'était aussi un grand sacrifice qui s'accomplissait alors dans le saint lieu! Le sang des ministres du Dieu vivant coulait par torrents dans le lieu où la veille encore le sacrifice non sanglant avait été offert!

» L'église de Notre-Dame des Collines était desservie par des religieux maronites de l'ordre de Saint-Antoine du Désert. Le supérieur, le P. Namat-Allah, parent du patriarche des Maronites, subit, en bénissant Dieu, un effroyable martyre. Les bourreaux l'ayant mis à nu, lui firent, sur la tête, une tonsure avec un sabre. Ils dessinèrent sur sa poitrine et derrière son dos, avec un kandjard, ses habits sacerdotaux. Le sang coulait à flots du corps labouré du martyr ; puis on lui coupa la tête. Un jour, tous les détails du massacre de Deir-el-Kamar seront recueillis, et ils formeront un martyrologe qui dépassera, en raffinements de cruautés, les martyrologes des anciennes persécutions chrétiennes.

» Les Turcs et les Druses savaient bien ce qu'ils faisaient en visant à la destruction de Deir-el-Kamar et à l'anéantissement de sa population. Cette ville, dont l'importance s'était considérablement accrue, était devenue la capitale des Maronites du Liban. C'était le grand marché de la montagne, où tout le monde venait s'approvisionner. Deir-el-Kamar avait acquis une importance commerciale qui dépassait celle de Beyrouth. Le tissage des étoffes de soie, dont les métiers ingénieusement compliqués se comptaient par centaines, rivalisait déjà avec Damas, la cité célèbre par ses étoffes. L'orfèvrerie y était en progrès. Dans les bazars s'étalaient les plus ravissants bijoux, comme s'y montraient les armes les plus riches. »

XV

Pétition lamentable des veuves de Maasar et de Béit-Eddin à Fuad-Pacha.

Extrait d'une lettre de M. Poujoulat.

« Excellence,

» Le 28 mai dernier, des soldats turcs obligent les hommes, les femmes, les enfants de Béit-Eddin d'entrer dans le sérail de cette place. Ils leur disent que là ils les protégeront contre les Druses. Nous avons cru à leurs paroles, et nous sommes tous entrés dans le sérail. Le lendemain sont arrivés les Druses, à la tête desquels marchaient le cheik Melhem-Akmet-Bey et Aumadi, de Bacline. Ils ont détruit les récoltes de Maasar et brûlé les maisons de ce village. Parmi les gens qui se trouvaient dans le sérail de Béit-Eddin, il y avait des propriétaires de ces récoltes; ils ont voulu sortir pour savoir ce qui se passait, alors les soldats turcs ont tiré sur eux et les ont tués.

» Le 29 mai, les chefs des soldats nous ordonnent de sortir du sérail, et nous enferment dans les écuries bâties par le grand émir Béchir. Nous étions là, n'ayant rien à manger. Un officier permit à quelques-unes de nos femmes de sortir pour soigner les vers à soie dans les maisons non brûlées. Nos femmes nous apportèrent des épis de blé et des herbes pour calmer notre faim, car les officiers turcs ne nous donnaient rien à manger ni rien à boire.

» Nous étions là deux cent six personnes.

» Nous y sommes restés jusqu'au 19 juin, jour du massacre de Deir-el-Kamar. Le 22, les Druses sont venus à Béit-Eddin; ils sont entrés dans les écuries où nous étions entassés, et ils ont tué les hommes, les femmes et les enfants à coups de sabre et à

coups de fusil; et nous, Excellence, restes malheureux échappés à cette boucherie, nous venons vous faire entendre nos gémissements et les cris de nos cœurs.

» Pendant que les Druses égorgeaient, les soldats turcs étaient présents et laissaient faire; bien plus, ils dépouillaient les femmes de leurs bijoux, les outrageaient et les traînaient ensuite par les cheveux. Chose horrible à dire et à penser! nous avons vu des Druses couper avec leurs sabres le sein des femmes, chose défendue par toutes les lois de Dieu et les lois des hommes. Mais au moins les Druses respectaient l'honneur des femmes et des filles, tandis que les soldats turcs, oubliant qu'ils avaient des mères et des sœurs, se livraient à toutes les abominations. A-t-on jamais rien vu de pareil depuis la création du monde?

» Une foule de malheureux avaient pu entrer dans le sérail, pensant y trouver un asile sûr contre la mort. L'officier turc, Abdul-Salam-Bey, entre dans le sérail avec des Druses, et ceux-ci continuent leur tuerie. Cet officier avait un serviteur chrétien; il le voit à côté de lui, il le désigne à un Druse et lui dit : « Tue donc ce chien! » Et le malheureux tomba mort sous les yeux de son maître. Un autre chrétien, qui, dans l'armée turque, avait la charge de fournisseur de vivres, fut aussi égorgé; il avait beaucoup d'argent à cause de sa charge, les soldats et les Druses le lui ont pris.

» Les soldats couraient avec les Druses de maison en maison et brûlaient tout. Nous devons dire, pour être justes, que des commandants turcs ont eu pitié de quelques malheureux chrétiens et qu'ils auraient voulu les sauver; mais Abdul-Salam-Bey, sachant cela, est revenu comme un furieux, et il a dit de n'épargner personne. « Les chrétiens sont voués au carnage, » a-t-il dit.

» A-t-on jamais vu dans le monde des bêtes traitées comme des créatures humaines l'ont été ce jour de malheur? Mais les pierres pleureraient si elles pouvaient entendre!

» Mais si Abdul-Salam-Bey a été tigre à l'égard des chrétiens, sa femme, nous devons le dire, s'est montrée douce et bonne, comme une gazelle qui a des petits, à l'égard de quelques femmes chrétiennes qu'elle a sauvées en les cachant dans sa maison. Que

Dieu la récompense de ses bienfaits, et qu'il la délivre de l'homme cruel et barbare auquel elle est unie par les liens du mariage (1)!

» Nous n'ajouterons plus rien, Excellence, à cette plainte lamentable, et cependant nous n'avons pas tout dit; nos cœurs saignent, et nous n'avons plus la force de parler ni d'écrire. Il nous reste la terre pour lit et le ciel pour couverture. Nous venons vous demander justice, et jamais nous ne cesserons de la demander jusqu'à ce qu'elle soit rendue. »

Suivent plusieurs signatures qu'il est inutile de reproduire ici.

Une telle pièce est assez éloquente par elle-même, sans qu'elle ait besoin d'aucune espèce de commentaire.

XVI

Résumé des massacres du Liban.

Après les divers et affreux récits qu'on vient de lire sur les massacres du Liban, je crois devoir en donner un résumé très succinct, qui permette au lecteur d'embrasser, d'un seul coup d'œil, la suite et l'ensemble de ces terribles événements.

	Egorgés.
Les 29, 30 et 31 mai, incendie des villages chrétiens dans le district du Maten et aux environs de Beyrouth. . . .	400
Le 1er juin, massacre des chrétiens sous les murs de Saïda et destruction de Djezin et des villages environnants. . .	1,800
Le 11, ruine d'Hasbaya; le 13, ruine de Rachaya. . . .	2,500
Le 18, ruine de Zahleh.	250
Le 21 et le 22, ruine de Deir-el-Kamar.	2,200
Le 22, ruine de Béit-Eddin.	121
Chrétiens massacrés dans le Bélat-Baalbeek.	500
Total.	7,771

Cette liste est de M. Lenormant. M. Poujoulat, qui est resté

(1) Abdul-Salam-Bey a été fusillé à Damas, le 8 septembre, par ordre de Fuad-Pacha.

cinq mois en Syrie, et qui s'y est livré, dit-il, aux plus minutieuses comme aux plus patientes recherches, ne porte le nombre des égorgés qu'à 6,731 ; mais il dit qu'il ne comprend pas dans ce nombre les chrétiens qui sont morts les armes à la main dans les combats qui ont précédé les massacres; combats qui ont dû cesser lorsque les soldats turcs se sont joints aux Druses.

La valeur des pertes matérielles est estimée de 95 à 100 millions. J'en donnerai la nomenclature après le récit des massacres de Damas.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

MASSACRES DE DAMAS

AVANT-PROPOS

Après la ruine de Deir-el-Kamar, les musulmans et les Druses se proposaient d'attaquer le Khesrouan. C'est là que se trouvent les principaux établissements des chrétiens, et que réside le patriarche maronite. Plus de quarante mille chrétiens s'y étaient réfugiés. Joseph Karram, qui n'avait pu sauver Zahleh, y était revenu avec ses cavaliers et en avait organisé la défense. D'autre part, les vaisseaux européens, qui se trouvaient sur la côte, faisaient bonne garde, et menaçaient les assassins d'une descente s'ils osaient continuer leurs ravages.

La difficulté de l'entreprise, la crainte des bâtiments étrangers obligèrent les bandes d'égorgeurs à renoncer à l'entreprise. Cette partie du Liban fut donc épargnée. C'est alors que Kurchid-Pacha, l'auteur perfide de tous ces désastres, engagea les Druses et les Maronites à faire la paix; cette paix n'était qu'une dérision, mais elle mit fin aux horreurs de la dévastation dans le Liban.

A peine cette paix était-elle conclue que les massacres recommençaient, à Damas, avec une nouvelle furie. Ces massacres avaient été préparés de longue main par Ahmed-Pacha, gouverneur de la ville, Abdallah-Halébi, grand chef de la religion de Mahomet, et les autres principaux chefs de l'islamisme. Quelques jours auparavant, les consuls européens étaient allés trouver Ahmed-Pacha et lui avaient demandé, au nom de leur gouvernement respectif, de déclarer, oui ou non, s'il y avait péril pour les chrétiens, à Damas. Ce perfide jura par Mahomet qu'il n'y avait rien à craindre pour eux, et qu'il répondait de tout. Abdallah-Halébi, consulté à son tour, donna, avec la même perfidie, les mêmes assurances de sécurité. On sut bientôt ce que valaient ces hypocrites protestations.

MASSACRES DE DAMAS

I

Premier projet de massacrer les chrétiens de Damas. — Stratagème d'Ahmed-Pacha pour exciter le fanatisme des musulmans. — Pillage et incendie du consulat russe. — Abd-el-Kader sauveur des chrétiens. — Massacre d'une foule de trois à quatre mille chrétiens. — Horribles violences faites aux femmes. — Complicité des soldats turcs. — Les chrétiens du quartier Meïdan protégés par Sélim-Bey. — Massacre de la famille Anhouri. — Dévouement de M. Lanusse, gérant du consulat de France. — Etat pitoyable des onze mille chrétiens réfugiés dans la citadelle de Damas. — Cessation du massacre. — Nombre des victimes. — Pertes immenses du couvent de Der-Mokhallès. — Convocation des chefs druses et maronites, à Beyrouth, par Fuad-Pacha.

Résumé du rapport présenté aux consuls sur les massacres de Damas.

« Beyrouth, 23 juillet 1860.

» J'ai sous les yeux un rapport volumineux des événements de Damas. Ce document, établi sur les témoignages les plus recommandables, a été communiqué à tous les consulats. Dans l'impossibilité de le reproduire complètement, je lui emprunte, en les résumant, les phases principales de ces massacres de huit jours.

» D'abord, le rapport expose comment cette explosion du fanatisme musulman a été préparée par les autorités ottomanes.

» Bien avant la fête du Courban-Baïram (1), qui a eu lieu le 29 juin, des conciliabules se tenaient parmi les plus fanatiques des musulmans. Ahmed-Pacha, le commandant en chef de l'armée d'Arabistan, n'ignorait rien de ces menées. On en parlait sans se cacher; les chrétiens étaient chaque jour insultés; l'irritation des musulmans s'accrut sur le bruit répandu de l'entrée d'une armée russe en Moldavie.

» Presque en même temps éclatèrent les massacres du Liban. On sait comment se conduisirent, à Zahleh et à Hasbaya, des troupes détachées de l'armée d'Ahmed-Pacha. Le chef d'un de ces détachements, vivement blâmé par plusieurs de ses camarades à sa rentrée à Damas, répondit qu'il avait obéi aux instructions d'Ahmed-Pacha. A ce moment, plusieurs chefs druses furent invités secrètement par le commandant en chef à venir à Damas.

» M. Lanusse, gérant du consulat de France, et Abd-el-Kader, avertis du danger, s'efforcèrent de le prévenir. Plusieurs chefs druses, cédant à l'influence d'Abd-el-Kader, s'étaient engagés à ne pas laisser entrer leurs hommes à Damas.

» Les fanatiques résolurent de précipiter les choses, et fixèrent la fête du Baïram pour le jour d'une émeute contre les chrétiens. L'émir veillait. Des exprès par lui expédiés allèrent appeler tous les Algériens occupés à la culture dans les campagnes environnantes. Tous accoururent, et, divisés par troupes armées, parcoururent sans cesse les rues, veillant au maintien de l'ordre public. Cette fois encore, les chrétiens furent sauvés; la tranquillité ne fut point troublée pendant les fêtes musulmanes, et tout resta paisible jusqu'au 9 juillet. Chacun était rassuré. Abd-el-Kader renvoya les Algériens à leurs travaux, et lui-même se rendit à Salhiè, pour y passer l'été.

» Mais les ennemis des chrétiens n'avaient pas renoncé à leur œuvre infernale. Le 9, ils envoyèrent quelques vagabonds rejouer une scène insultante qui devait produire une certaine irritation : ces misérables se répandirent dans les quartiers non musulmans, outrageant la croix et poursuivant les chrétiens des plus grossières

(1) Grande fête par laquelle les musulmans terminent leur mois de jeûne, appelé Ramadan. C'est la fête de Pâques des Arabes.

injures. Les consuls et plusieurs chefs de famille portèrent ces faits à la connaissance d'Ahmed-Pacha. Sous prétexte de justice, Ahmed-Pacha condamna les coupables à une punition qui devait exciter un grand mécontentement parmi les musulmans. On lui fit remarquer le danger; il refusa de modifier ses premiers ordres.

» Le pacha ne pouvait pas douter que le mouvement ne fût prêt à éclater : sa persistance démontre ce qu'on pressentait déjà, c'est qu'il voulait donner aux musulmans le prétexte qui leur avait manqué jusque-là pour se ruer sur les chrétiens. Donc, par ses ordres, quelques vagabonds musulmans, de ceux qui avaient outragé la croix, furent menés, chargés de fers, dans les quartiers chrétiens, et forcés de balayer les rues. Ce spectacle souleva les musulmans; des attroupements se formèrent, on s'arma de bâtons, et plusieurs chrétiens paisibles furent assaillis dans les rues. Il était environ midi.

» Une heure plus tard, l'exaspération était à son comble, tous les musulmans sortaient armés. A deux heures, l'œuvre de destruction commençait par l'envahissement du consulat de Russie. Le consul était en conférence chez M. Lanusse; le drogman russe, Halil-Chehadè, et tous les employés furent massacrés. Le pillage s'ensuivit, puis l'incendie, et bientôt tout le quartier de Babtouma fut en flammes. Les habitants coururent au consulat de France pour s'y réfugier; beaucoup de ces malheureux succombèrent en route.

» Au même instant, Abd-el-Kader, prévenu des événements, arrivait de Salhiè avec les Algériens qu'il avait pu réunir. Il se rendit droit au consulat de France, emmenant avec lui les familles chrétiennes qu'il rencontrait; puis ces malheureux, avec les consuls de France, de Russie, de Grèce, les Sœurs de Charité, les Lazaristes, furent conduits par l'émir dans sa propre demeure. Jusqu'à la nuit, Abd-el-Kader, aidé de sa famille et de tous les Algériens qui l'avaient rejoint, sortit sept fois et ramena chez lui ou à la citadelle des milliers de chrétiens éperdus. Le soir, il avait consigné à la citadelle onze mille hommes, femmes et enfants; sa propre demeure en contenait plus de trois mille !...

» Dès trois heures, les deux mille soldats qui forment la

garnison étaient accourus dans les quartiers chrétiens et y restèrent sans donner le moindre secours aux habitants. Le soir venu, les clairons sonnèrent, et les troupes retournèrent à la citadelle.

» Beaucoup de chrétiens n'avaient pu rejoindre Abd-el-Kader à son passage dans les divers quartiers. Par les terrasses qui dominent les maisons, bon nombre avaient gagné la résidence du patriarche grec catholique et son église. Le feu envahit ces édifices. Il fallut fuir. Parmi ces trois à quatre mille malheureux, se trouvaient le patriarche, quatre évêques, trente-quatre prêtres, beaucoup de familles échappées aux massacres de Hasbaya, de Rachaya et des villages des environs de Damas.

» Cette foule sortit de la métropole dans l'espoir d'aller se réfugier au couvent russe de Saydanaïa, à deux heures de Damas; ils marchaient en colonne, les hommes armés sur les côtés, au milieu les femmes, les prêtres et les enfants. Après un quart d'heure, ils étaient arrivés aux Moulins, à l'endroit appelé le Pont-des-Onze (*Djesser-el-Hydacheryè*), quand ils furent assaillis par une bande de sept à huit cents musulmans. Sauf dix-huit cents femmes ou filles, presque toute la caravane fut massacrée.

» Les malheureuses femmes, entraînées dans les jardins et dans les maisons musulmanes voisines, furent victimes d'épouvantables violences. Après quoi, les unes embrassèrent de force l'islamisme; d'autres, qui résistaient encore à leurs bourreaux, furent égorgées; la plus grande partie furent chassées par les rues, complètement nues, pouvant à peine se soutenir, et là, vendues à l'encan, de cent à cent cinquante piastres l'une (de vingt-six à trente francs), aux Bédouins, aux Arabes accourus du désert.

» Quelques hommes, dont plusieurs prêtres, ont pu se réfugier chez des musulmans qui leur ont donné une généreuse hospitalité.

» Au moment où cette troupe était sortie de la résidence du patriarche et de l'église, elle avait rencontré les soldats marchant, clairons en tête, vers la citadelle. Tous avaient supplié les soldats de les accompagner, de les protéger, et ceux-ci avaient froidement répondu qu'ils avaient mieux à faire. Ils allaient souper! Bien repus, ils reparurent dans la ville sans fusils, et ils prirent part aux massacres et au pillage. On les a vus rentrer plusieurs fois à

la citadelle, chargés de butin, qu'ils déposaient en lieu sûr, et retourner à la curée.

» Un officier, nommé Sélim-Bey, qui avait sous ses ordres mille bachi-bouzouks, se trouvait à Meïdan, l'un des quartiers les plus écartés de Damas, qui renferme deux mille chrétiens au milieu de vingt mille musulmans. Dès le début du massacre, il prit la défense des chrétiens et arrêta les assassins et les pillards. Il amenait une quinzaine de ces misérables tout garottés au palais du gouverneur, quand il rencontra des troupes régulières qui lui reprochèrent sa conduite et le contraignirent de mettre ses prisonniers en liberté. Vainement protesta-t-il contre cet acte jusqu'auprès d'Ahmed-Pacha; on ne l'écouta point, et ses propres soldats ne tardèrent pas à grossir le nombre des pillards. Tout ceci se passait le mardi 10.

» Le mercredi 11, le quartier chrétien n'était qu'une immense fournaise. Le sol était partout couvert de cadavres; les égorgeurs n'étaient pas encore fatigués. Ce jour-là ils pénétrèrent dans la maison de M. Anhouri, vieillard fort honoré, qui tenait le premier rang à Damas par la fortune et la considération. M. Anhouri n'avait pas voulu fuir. N'ayant fait que du bien à tous pendant sa longue existence, il s'était confié au souvenir de ses bonnes œuvres.

» L'incendie allait gagner sa demeure quand les assassins se présentèrent. M. Anhouri fut mis à mort avec tous les mâles de sa nombreuse famille, avec six prêtres, ses hôtes et ses domestiques. La maison fut saccagée. Les femmes et les filles, au nombre de vingt-quatre, furent violées et soumises aux plus infâmes tortures, puis traînées dans les rues, à demi-mortes de douleur et de honte, nues, sanglantes, jetant des cris désespérés. Quelques-unes furent vendues à des Kurdes. D'autres furent rencontrées par M. Lanusse, qui, déguisé en Bédouin, parcourait les rues avec une forte troupe d'Algériens et sauvait les chrétiens qu'il rencontrait; M. Lanusse acheta ces infortunées, que les Algériens enveloppèrent dans leurs burnous et conduisirent chez Abd-el-Kader.

» Le même jour, on prévint l'émir que les femmes conduites par lui dans l'enceinte de la citadelle et placées sous la sauvegarde d'Ahmed-Pacha, étaient tourmentées et menacées de violence par

la garnison, et que des milliers de malheureux qu'il avait renfermés là étaient en proie aux tortures de la faim. Les consuls et Abd-el-Kader tinrent conseil. Les vivres manquaient aussi chez l'émir. Il fut convenu que l'émir ne laisserait chez lui que le nombre de personnes qui pouvaient s'y abriter et y vivre, et que les autres allaient se rendre avec les autorités à la citadelle, sous la protection des Algériens. Ce qui fut fait.

» Le gérant du consulat de France et le vice-consul de Grèce allèrent à la citadelle pour veiller à la sûreté des réfugiés : les Lazaristes et les Sœurs de Charité les accompagnèrent pour consoler et soigner ces malheureux. M. Lanusse fit acheter le pain et les denrées de toute espèce qu'on put trouver, et les Lazaristes et les Sœurs en firent la distribution.

» C'était un spectacle lamentable que celui de ces onze mille infortunés des deux sexes et de tout âge, entassés dans les vastes terrains découverts de la citadelle. Hommes, femmes, enfants, gisaient pêle-mêle, en proie à d'indicibles terreurs; ils passèrent ainsi huit jours, huit siècles ! sous les rayons d'un soleil torréfiant, huit nuits glacées par d'abondantes rosées, sans abri, sans couvertures, sur la terre nue, n'osant s'éloigner les uns des autres de dix pas, même pour satisfaire aux exigences les plus infimes de la nature; tous malades, grelottant de la fièvre, presque sans pain et sans eau, assistant chaque jour à l'agonie de plusieurs d'entre eux. Des femmes accouchèrent, d'autres avortèrent dans cet épouvantable position, sans soins d'aucun genre. Le plus morne silence régnait sur cette multitude désespérée, qui suivait avec effroi les bruits du dehors et croyait le moment fatal arrivé chaque fois que les cris des égorgeurs se rapprochaient. L'arrivée de M. Lanusse, la présence des prêtres lazaristes et des Sœurs rendit un peu de courage à ces infortunés.

» ..... Enfin, le massacre ne s'est arrêté que le lundi 16 juillet, à trois heures de l'après-midi. C'est alors qu'arriva Mohammet-Pacha, le nouveau gouverneur général de Damas. Les trois mille hommes de troupes régulières qu'il avait amenés de Beyrouth cernèrent la ville, et un désarmement général fut ordonné. Le lendemain 17, Mohammet-Pacha fit savoir aux chrétiens qu'ils

pouvaient sortir de la citadelle sans crainte; mais, jusqu'au 19, aucun n'osa mettre le pied hors de cette retraite sans une escorte d'Algériens.

» Le nombre des victimes est de six à sept mille (1). Beaucoup de cadavres gisent encore sous les décombres, sous les ruines des maisons brûlées, dans les citernes, les puits. Dans ce chiffre ne sont pas compris les enfants et les femmes de dix à vingt ans, enlevés dans le désert.

» Tel est le résumé du rapport qui m'a été communiqué.

» Je vous ai annoncé l'arrivée à Beyrouth de M. Outrey, consul de France à Damas, et son départ pour son poste : il emporte d'abondants secours pour les chrétiens.

» Ce matin, un courrier de Damas nous apprend que cinq cents familles ont dû se mettre en route hier pour gagner Beyrouth, sous l'escorte d'un millier d'Algériens. On leur prépare de tous côtés du logement et des vivres; notre ville est admirable de charité. Ces infortunés voyagent à pied.

» Fuad-Pacha est arrivé le 17 au soir. Les consuls ne lui ont rien caché; il a promis de punir les coupables et de réparer les dommages. Et comment le commissaire pourra-t-il réparer tant de désastres? Il a apporté quatre cent mille bechlicks, soit deux millions de piastres (2), qui n'ont pas suffi à payer l'arriéré des troupes, et les soldats ne sont pas encore contents. Et où trouver d'autre argent? Fuad-Pacha s'est fait remettre tout ce que contenaient les caisses publiques : cent cinquante mille piastres, une goutte d'eau.

» On ne peut évidemment pas songer en ce moment à indemniser les victimes. Il faudra compter par centaines de millions au jour de l'enquête. Fuad-Pacha a dû s'en convaincre. Une des premières réclamations qui lui ont été remises, a été présentée par le supérieur général du couvent grec catholique de Der-Mokhallès, dans le Liban : ce document énumère les ornements et les objets d'église, les vases sacrés, les dons de piété pillés par les Druses; et

(1) Ce nombre est de huit mille, et même de huit mille cinq cents, selon quelques-uns.

(2) Une piastre vaut à peu près vingt-cinq centimes.

ces richesses, si connues par ceux qui ont visité la Syrie, sont estimées à deux millions de francs.

» En dehors de ce chiffre, il faut compter encore dans les réclamations de Der-Mokhallès treize couvents détruits, pillés et brûlés, trois cents maisons réduites en cendres, les cultivateurs des propriétés du couvent massacrés, laissant de nombreux orphelins, les récoltes de soie, d'huile, de blé, de vin, etc., perdues. Il faut se rappeler ce qu'était l'abbaye de Cîteaux au moyen âge pour se faire une idée de l'importance de Der-Mokhallès, de son immense action dans le Liban et de ses énormes richesses, accumulées depuis plusieurs siècles (1). Fuad-Pacha ne peut pas songer à régler de telles questions. Il faut courir au plus pressé, c'est-à-dire à ces 60 ou 80,000 réfugiés, manquant de pain, de logement et de vêtements, dispersés dans le Khesrouan, à Beyrouth, à Saïda, à Sour, à Damas.

» Fuad-Pacha avait convoqué les chefs druses et maronites pour la lecture du firman impérial dont il est porteur. La cérémonie a eu lieu le 20. Le firman charge le commissaire de rétablir l'ordre. Trois ou quatre chefs druses seulement se sont rendus à l'appel de Fuad-Pacha; d'autres sont venus le trouver après avoir su le contenu du firman. Ils ont été reçus par Fuad-Pacha, à qui ils ont déclaré tout naturellement qu'ils étaient innocents, et que tous les torts étaient du côté des Maronites.

» Les chefs maronites présents à la lecture étaient surtout ceux qui sont le moins estimés, ceux qui se sont toujours faits les lâches complaisants des Turcs, et parmi eux l'émir Bèchir-Ahmed, ce chef du Liban que la Montagne a rejeté, et qui vit depuis plusieurs années à Beyrouth.

» Les cheiks Cazen, présents à la réunion, paraissaient résolus à dévoiler la trame odieuse qui a préparé la ruine du Liban; mais ils n'ont osé parler quand Fuad-Pacha leur a dit de leur apporter

(1) Le couvent de Der-Mokhallès, aussi appelé de Saint-Sauveur, est le même que celui dont il est parlé dans la lettre du R. P. de Pruuières, Ire partie, 3e document. Les chrétiens des environs avaient déposé dans ce couvent, comme en un lieu de sûreté, ce qu'ils avaient de plus précieux. Ces dépôts augmentèrent encore le butin enlevé par les Druses. Ce fut le 3 ou le 4 juin que ce monastère fut détruit; seize moines y périrent, d'après le rapport du consul anglais de Beyrouth.

les noms de ceux qui ont excité les troubles. Ils se sont tus au lieu d'accuser hautement Kurchid-Pacha et l'émir Béchir-Ahmed, son digne ami. Au moins ont-ils eu le courage de résister aux suggestions dont ils avaient été l'objet, et de ne point jeter la responsabilité des événements sur le patriarche et le clergé des Maronites, contre lesquels Fuad-Pacha paraît fort prévenu. Je ne vous étonnerai pas en ajoutant que cette interprétation mensongère des faits est la conclusion d'un rapport de Kurchid-Pacha, remis à Fuad-Pacha dès son arrivée.

» En résumé, les tendances du commissaire sont manifestement favorables aux Druses. Ne fallait-il pas s'y attendre? Fuad a refusé de recevoir les prêtres chrétiens. Si, hier, il n'a pu fermer sa porte à l'évêque maronite, il a refusé de recevoir un prêtre qui accompagnait le prélat en qualité de drogman. Fuad-Pacha ignorant l'arabe, l'évêque ne sachant pas le turc, ce dernier est sorti sans avoir pu parler.

» De tels faits, et le langage hautain tenu par l'entourage du commissaire, inquiètent les consuls sur la sincérité de l'enquête de Fuad-Pacha. Pas un coupable n'a encore été frappé, et Kurchid-Pacha se raille déjà des consuls.

» On dit que Fuad-Pacha va se rendre à Damas, et laissera aux deux Arméniens qui l'accompagnent le soin de poursuivre ses investigations dans les affaires du Liban.

» Beyrouth est tranquille. L'ordre public est solidement maintenu par Ismaïl-Pacha (le général Kméty), qui fait régner parmi ses troupes une discipline exemplaire.

» *P. S.* Nous apprenons à l'instant que la ville de Damas est encore en proie aux violences des fanatiques. De malheureuses femmes chrétiennes ont été outragées par la populace musulmane. »

II

Insultes et profanations des musulmans. — Complicité d'Ahmed-Pacha. — Horreurs commises par les assassins et les incendiaires. — Le signal du massacre.

« Damas, 29 juillet 1860.

» .... Les chrétiens se trouvent journellement en butte aux outrages et aux menaces des Turcs (1). Les évêques protestèrent, les consuls s'unirent à eux et demandèrent au pacha qu'il mît des troupes au quartier chrétien, pour le protéger contre toute attaque. Hélas ! les consuls de Damas, avec leur loyauté, étaient la dupe des Turcs, comme l'avaient été ceux de Beyrouth. Les chrétiens ne s'y méprirent pas : les fuyards de Hasbaya et de Rachaya surtout savaient la confiance que l'on pouvait avoir en ces troupes ; c'étaient précisément celles qui avaient massacré leurs parents et leurs frères. Ils dirent aux chrétiens de Damas : « Quand on a » voulu nous massacrer chez nous, on nous a fait garder par les » troupes. » Cependant les chrétiens ne cessèrent d'avoir toute espèce de déférence et de bons traitements pour ces prétendus défenseurs.

» Cet état de crainte dura jusqu'aux 7 et 8 juillet, jours où la nouvelle de la prise et du sac de Zahleh arriva à Damas. Alors les musulmans redoublèrent leurs outrages et les poussèrent aux dernières limites. Abd-el-Kader n'était malheureusement pas dans son palais ; il se trouvait dans un village voisin. Une troupe de bandits réunit cinq chiens, auxquels ils donnèrent *les noms des cinq monarques chrétiens* signataires du traité de 1856 ; puis ils amenèrent quelques autres de ces animaux qu'ils nommèrent *consuls*, et

(1) Extrait de la *Gazette du Midi*. — Malgré les détails donnés, dans le rapport précédent, sur les insultes faites aux chrétiens, j'ai cru devoir encore citer cet extrait, qui fait mieux connaître ces insultes et la complicité du gouverneur de Damas.

chaque chrétien qui passait, ils l'arrêtaient, bâtonnaient devant lui ces pauvres bêtes, en disant : « Voilà l'empereur Napoléon! voilà » l'empereur Alexandre! voilà la reine Victoria (représentée par » une chienne)!... » Non contents de ces ignobles outrages, ils suspendirent des croix de bois au cou de ces chiens, et forçaient les passants de s'agenouiller devant eux; en leur disant : « Adorez » votre Dieu!... »

» Le lendemain 9 juillet, les musulmans traçaient des croix sur le sol, les foulaient aux pieds et obligeaient les chrétiens à faire de même. Ceux-ci s'indignèrent : une rixe était imminente. Les consuls protestèrent. Le pacha fit saisir et incarcérer quelques-uns des coupables. La populace réclama les prisonniers. Le pacha, par une politique indigne, les délivra, à condition qu'ils balaieraient eux-mêmes la place où les profanations avaient eu lieu, bien persuadé que ce serait là le signal du massacre.

» En effet, vers midi, des hurlements retentissent dans toute la ville. Le pacha était à la mosquée; on vient l'avertir que la population s'est soulevée, il ne bouge pas. On revient lui dire que le massacre et l'incendie ont commencé, il ne répond rien. Les fanatiques, ne trouvant aucune résistance au milieu d'une population surprise et désarmée, répandent partout la dévastation et la mort. Bientôt tout le quartier chrétien est en flammes. Ahmed-Pacha, comme un autre Néron, contemplait ce spectacle du haut de sa terrasse, fumant son chibouk à la lueur de l'incendie et au son de la musique militaire exécutant ses fanfares.

» Qui pourrait dépeindre les horreurs qui souillèrent cette journée à jamais exécrable! Pendant que l'incendie dévorait les maisons les plus somptueuses, les habitants, courant dans les rues pour échapper aux flammes, tombaient sous le poignard des assassins, ou étaient rejetés dans le feu par la baïonnette des soldats turcs. Le chef des troupes irrégulières fit un carnage épouvantable; les artilleurs chargeaient leurs chariots de tout le butin qu'ils pouvaient arracher aux flammes et que les incendiaires jetaient dans les rues....

« Une lettre de Damas, du 29 juillet, dont un de nos concitoyens nous donne le résumé, accuse formellement le gouverneur

d'avoir donné le signal du massacre par un coup de canon. C'est alors qu'on entendit retentir partout le cri : *Aux chrétiens !*

» Les musulmans ont une telle soif de sang chrétien, qu'à cette dernière date ils continuaient à rechercher quelques-uns des notables qui sont parvenus à s'évader. Ils disent qu'ils n'auront de repos qu'après les avoir atteints. Ils ajoutent, du reste, qu'ils ne craignent pas les Européens, parce qu'ils sont faciles à duper, et qu'ils sauront bien encore jouer les Français comme ils l'ont toujours fait. »

III

Horrible massacre d'une famille chrétienne. — Supplice de M. et Mme Verner. Chrétiens brûlés dans une cave. — Belle conduite d'Abd-el-Kader.

Extrait d'une lettre de M. Léon Dubreuil, attaché à une maison de commerce de Damas.

« Damas, 19 juillet.

» ..., Je n'ose vous retracer tant d'horreurs ; ma plume et ma pensée se révoltent à la fois. On raconte mille scènes atroces ; je ne suffirais pas à vous les transcrire, et je me contente, pour vous faire partager mon indignation, de vous raconter ce que j'ai vu ou ce que des témoins oculaires ont déposé devant moi.

» Près de la mosquée de Zekie, une bande de ces forcenés a rencontré une famille chrétienne qui fuyait : en un clin d'œil, on lui coupe le passage, on tire les cimeterres, on se jette sur le chef qui s'offre aux premiers coups. C'était un vénérable vieillard à barbe blanche. « Me voilà, dit-il, je suis chrétien ; tuez-moi, mais laissez ces femmes et ces enfants. — Tiens, giaour, dit un des bourreaux en le frappant de son sabre, voilà pour commencer. » Et la main sanglante du père, étendue sur la tête des enfants, tomba sur le

sol. Une de ces femmes poussa un cri terrible et s'évanouit. Le signal était donné, on se rua sur ce faible troupeau.

» Deux musulmans se précipitèrent sur l'aïeul : on lui coupa le nez, les oreilles, les lèvres, le menton; on lui fit une incision en forme de croix sur le front, et on lui rabattit la peau sur les yeux. Aveuglé par le sang, fou de douleur et de désespoir, ce malheureux allait à tâtons dans les rues, hurlant et frappant aux portes; nul n'osait lui ouvrir. Jamais je n'ai vu un plus épouvantable spectacle.

» Pendant ce temps, les deux jeunes mères, dont l'une allaitait son enfant, et qui se tenaient étroitement enlacées, furent séparées avec violence. La pauvre petite créature, arrachée du sein maternel, fut lancée sur la terrasse du juif Sid-Effarick : tout le jour j'ai entendu ses vagissements. Cette femme, se voyant aux bras du meurtrier de son fils, se débattit avec une telle énergie qu'elle le renversa deux fois à terre; puis, sentant ses forces défaillir, pour échapper au déshonneur, elle saisit à deux mains le yatagan de ce lâche et s'ouvrit la poitrine. Vous le dirai-je? une pareille mort n'arrêta pas l'infâme vengeance de cet homme, et le cadavre souillé retomba pantelant sur celui de sa sœur, morte comme elle, mais morte après le déshonneur. Celle-ci fut sciée en deux par le milieu du ventre, sur le corps même de son frère vivant, qui se débattait sous elle, et qui fut tué d'un coup de poignard dans la tête.

» A une portée de pistolet du sérail se trouve un bazar tenu par des chrétiens, sujets de la Hollande. Les soldats pénétrèrent dans les magasins, enfoncèrent les portes et commencèrent à piller. Une partie des marchandises, l'argent, les bijoux avaient été enlevés la veille et cachés : cela les exaspéra.

» Ils saisirent Mme Verner, lui attachèrent une corde à la jambe gauche et la descendirent par une croisée la tête en bas. Cette infortunée criait de la façon la plus lamentable; on la laissa ainsi se débattre longtemps, ceux du bas lui tirant des coups de fusil à poudre dans la figure, ceux du dessus lui jetant des chiffons enflammés. Ce supplice dura une heure. Le feu prit à ses vêtements; elle fut brûlée lentement et expira au milieu des plus horribles tortures.

» Le mollah (1) entendit ses lamentations déchirantes. Il envoya un Ethiopien, son esclave, nommé Ephraïm, bien connu dans le quartier, s'enquérir de la cause de ce bruit. Ce barbare fut ému, il s'interposa pour faire cesser les bourreaux, et il alla chercher des ordres. Pour toute réponse, son maître lui fit donner cent coups de bâton sur la plante des pieds, et il fit dire aux assassins de continuer tranquillement *leur devoir*.

» Le mari, M. Verner, lié par les pieds et les mains à un poêle que l'on faisait chauffer, assistait à ce spectacle; on le somma de dire où étaient ses richesses. Il nomma, pour sauver sa femme, la maison du négociant qui les avait cachées ; mais cela ne suffisait pas à ces bandits, qui croyaient à un trésor enfoui dans la maison. Enfin, ne pouvant en tirer autre chose, ils le laissèrent et s'en allèrent. Lorsqu'on le détacha, il était mort. La moitié de son corps était littéralement grillée.

» Le domestique, un Français, du nom de Dumont, fut assez heureux pour leur échapper. Il s'était blotti dans une caisse vide; sa frayeur fut telle, qu'il perdit deux fois connaissance. C'est de lui que je tiens ces détails. Depuis ce temps, le pauvre garçon est fou, ses cheveux ont blanchi, et il remue toujours la tête. Je crois qu'il ne survivra pas à cette scène.

» Conduits par un juif renégat, quelques bachi-bouzouks descendirent dans les caves d'une maison turque, située près du Barady. Il y avait là trente chrétiens réfugiés. Les portes résistèrent à leurs efforts; furieux de cette résistance, ils firent chauffer de l'huile et la jetèrent par les soupiraux; ils défoncèrent une barrique d'esprit, y mirent le feu, et brûlèrent vifs tous ces malheureux. Quelques-uns voulurent ouvrir pour échapper à cette mort affreuse, ils furent repoussés dans la fournaise à coups de pique.

» Ces forcenés s'acharnaient particulièrement sur les Français; l'un d'eux marquait ses victimes, avec une croix rougie, au milieu de la figure. J'ai vu de ces malheureux; il m'est impossible de traduire l'impression qui résulte d'une pareille plaie, nue, hideuse, gonflée. Je m'étais familiarisé avec les cadavres; je ne puis songer à ces tristes victimes sans que la sueur me gagne.

(1) Ministre supérieur de la religion musulmane.

» On dit qu'Abd-el-Kader est admirable de dévouement; cela ne me surprend pas. Je l'ai vu au commencement du massacre; il se multipliait, il allait du gouverneur au commandant, il suppliait, il menaçait. On assure qu'il a sauvé trois mille personnes. C'est bien peu, car plus de dix mille ont succombé (1). On enlève les corps, on lave le sang, on semble craindre une terrible vengeance. Viendra-t-elle? Oui, si j'en crois les nobles sentiments de la France; non, si j'en crois mes yeux et mes oreilles. Comment a-t-on laissé faire tant de mal? »

IV

Le quartier chrétien réduit en cendres. — Plan arrêté et suivi pour la destruction des maisons, le pillage et l'égorgement. — Plus de mille femmes et jeunes filles publiquement outragées. — L'immense crime de Damas a été accompli surtout par les musulmans de la ville et les soldats du sultan Abdul-Medjid. — Spectacle du quartier chrétien pendant les lugubres journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet 1860. — Massacre des Franciscains dans leur église. — Chiens morts sur les ruines du quartier chrétien, pour s'être trop gorgés de cadavres humains. — Ruine de l'établissement des Lazaristes et des Sœurs de Charité. — Martyre du riche négociant maronite Moussabéki. — Abdallah-Halébi. — Un musulman moribond veut se donner la satisfaction de tuer un chrétien dans sa chambre.

Extrait d'une lettre de M. Poujoulat.

« Damas, 27 novembre 1860.

» .... Les chrétiens ont deux quartiers : Harat-el-Nassara (2) et Meïdan. Ce dernier quartier, situé à l'extrémité sud de la cité, est peu important; il ne compte guère que deux mille habitants;

(1) Ces chiffres ne sont pas exacts. On a vu plus haut que le nombre des chrétiens massacrés est de huit mille, et que celui des chrétiens sauvés est de quatorze mille.

(2) Nassara ou Nazaréens; c'est par le mot *nassara* que les chrétiens sont désignés dans toute la Syrie. Pour les Ottomans, quand ils veulent être polis avec les chrétiens, ils les appellent *issavilers* ou sectateurs de Jésus. Quand ils veulent les insulter, ils les appellent *giaours* ou infidèles.

il a été épargné, je dirai comment quand l'occasion s'en présentera. Le Harat-el-Nassara était comme une ville dans la ville même, et cette ville était bien autrement propre, bien autrement belle et riche que la cité musulmane. C'est dans le Harat-el-Nassara que se trouvaient les six ou huit mille ouvriers des mains desquels sortaient ces magnifiques étoffes de Damas, étoffes que le monde connaît et admire; c'est là que se trouvaient aussi, toujours parmi les chrétiens, les architectes, les sculpteurs, les peintres, les maçons, les médecins indigènes, les négociants dix fois millionnaires qui expédiaient leurs marchandises sur tous les points de l'univers; c'étaient les Nazaréens de Damas, instruits, bien élevés, aux manières douces et polies, qui fournissaient au gouvernement turc ses meilleurs employés; et c'étaient encore les Nazaréens qui étaient les fournisseurs de l'armée ottomane, et qui prêtaient de l'argent au pacha. Depuis la formation du medjilès ou tribunal composé de musulmans et de chrétiens, la rédaction d'un jugement, d'un acte quelconque, eût été impossible sans la présence de quelques Nazaréens dans ce tribunal.

» Les mahométans de cette ville sont inhabiles en toutes choses; ils ne savent rien, ne sont capables de rien; mais ils sont de ceux qui sont capables de tout. L'activité chrétienne faisait fleurir leur cité; elle les faisait vivre, elle était présente partout à Damas.

» Les musulmans de Damas ne peuvent lutter avec les chrétiens par le travail ou l'intelligence, et les voyant grandir tous les jours, ils ont pris le parti de les exterminer. Voici quel fut leur plan pour l'égorgement de nos frères, pour le pillage et pour la destruction des maisons :

» Le travail de la mort commença le 9 juillet, à midi précis, au moment où les mille voix des muezzins (1) appelaient les croyants à la prière et à l'assassinat. Il n'y avait à Damas, à cette heure-là, pas un seul Druse, pas un seul Bédouin. Il n'y avait que les soldats du sultan et les musulmans de la cité. Ce sont donc ceux-ci qui ont commencé les premiers; ils ont été les plus nombreux ouvriers du crime.

(1) Chantres attachés aux mosquées. Leur emploi principal est d'annoncer à haute voix, des balcons des minarets, l'heure de la prière.

» Ils entrèrent par escouades de cinq ou six cents et par divers côtés dans le Harat-el-Nassara. Les soldats d'Abdul-Medjid marchaient en tête. Après eux venaient les musulmans de Damas, armés de sabres, de tromblons énormes et de haches toutes neuves. Oui, on a remarqué que les haches sortaient à peine des mains de l'ouvrier. La conspiration les avait préparées. Les pillards, armés seulement d'une hache, suivaient les égorgeurs; le cortège de la mort et de la dévastation se terminait par d'abominables femmes, la fange de Damas. Ces femmes avilies excitaient les hommes au pillage, au meurtre, à l'incendie.

» Des bandes avaient été placées sur toutes les limites du quartier chrétien, afin de préserver du feu les maisons turques du voisinage. Et ceci avait été tellement bien calculé, bien organisé, que pas une seule maison turque n'a été atteinte par l'incendie pendant qu'un feu immense dévorait le quartier chrétien.

» Les escouades s'avançaient donc ainsi dans les rues du Harat-el-Nassara. J'ai vu au-dessus de la porte de chaque maison chrétienne un rond fait avec du charbon. C'était le signe tracé, dans la nuit précédente, par des mains infâmes, pour marquer la demeure où il fallait entrer. Arrivés devant la porte, les soldats du sultan ouvraient les rangs et laissaient passer les bandits. Ceux-ci volaient tout ce qui tombait sous leurs mains. Ils enveloppaient les soieries en dépôt, les riches habits, les narghilés, les bijoux, l'or, l'argent, les matelas fins, les belles couvertures, dans de grandes pièces d'étoffes servant de rideaux aux niches où sont déposées les literies, ou dans des étoffes qui recouvraient les divans, et ils apportaient le tout au dehors.

» Les soldats, restés à la porte, avaient le privilège de choisir ce qui pouvait le plus leur plaire. Puis les pillards s'emparaient du reste, et le portaient en lieu sûr, pendant que les autres musulmans égorgeaient.

» Tout s'y faisait simultanément; avec l'égorgement commençait l'incendie.

» Quand il arrivait que de pauvres malheureux, voulant sauver leur vie, paraissaient à la porte pour sortir, les soldats d'Abdul-Medjid les repoussaient dans l'intérieur; et quand les victimes

tombaient à leurs pieds pour leur demander l'existence, les soldats du sultan leur enfonçaient la baïonnette dans le ventre.

» Lorsque c'était une jeune femme ou une jeune fille qui venait implorer la pitié des nizams (1), ceux-ci les déshonoraient sur la voie publique, puis les abandonnaient à qui voulait les prendre.

» Plus de mille jeunes filles de douze à dix-huit ans ont été outragées par ces misérables. Des centaines de femmes et de filles chrétiennes s'étaient réfugiées dans une maison de bains de leur quartier, et c'est là que les plus épouvantables horreurs ont été commises sur ces créatures en larmes et sans défense.

» Et maintenant, je vous l'ai dit il y a quelques jours, quand des chrétiens passent dans les rues de Damas, les musulmans, faisant allusion à ces crimes sans nom, leur lancent, avec un rire d'enfer, des paroles que je n'ai pas le courage de répéter. J'ajoute un fait ici : le nombre des jeunes filles entrées dans les harems est de mille ! Beaucoup d'entre elles sont encore entre les mains des Kurdes, dans leur quartier nord-ouest de Damas. Rien n'a été fait jusqu'à présent pour rendre ces enfants à leur famille.

» Je disais tout à l'heure que, lorsque le pillage, les meurtres et les incendies ont commencé, il n'y avait pas un seul Druse à Damas, et qu'il n'y avait absolument que des soldats turcs et des musulmans damasquins, auxquels les Kurdes de la cité prêtèrent main-forte. Les Druses ne sont arrivés, le 9 juillet, qu'au coucher du soleil. Et savez-vous quel était leur nombre ? Cent cinquante au plus. L'œuvre de mort appartient donc uniquement aux musulmans de Damas et aux soldats d'Abdul-Medjid.

» On avait cru jusqu'ici, et j'avais cru moi-même, que non seulement des bandes nombreuses de Druses avaient pris part aux massacres, mais encore qu'ils étaient venus à Damas du Hauran et du Liban. C'est une erreur. Il n'en est pas venu un seul de ces régions. Les cent cinquante idolâtres arrivés vers la fin de la journée du 9 juillet, étaient de Gérémana, de Sahnaya et de Achrafié, villages druses situés à une courte distance de Damas.

» Il en a été de même pour les Bédouins du désert. Ces derniers ne sont venus du fond de leurs solitudes que le troisième jour.

(1) Soldats de l'infanterie turque.

Ils étaient six cents à peine. Sur ce nombre, une centaine seulement sont entrés dans la cité, et leur action destructive a été peu de chose. Comme ces Bédouins sont naturellement pillards, ils n'ont guère eu que la pensée du pillage. Pour le rendre plus facile et moins périlleux pour eux, ils avaient imaginé de se placer en dehors de la ville, et de voler aux voleurs les objets que ceux-ci emportaient.

» Il est donc surabondamment établi que ce sont les musulmans de Damas, unis aux soldats turcs, qui ont accompli ce crime immense, et c'est sur leur tête que la responsabilité tombe de tout son poids; mais elle retombe aussi, et surtout, sur les organisateurs de ces épouvantables massacres.

» Représentez-vous un instant, par la pensée, le spectacle du Harat-el-Nassara pendant les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet! représentez-vous les chrétiens, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, tombant sous le fer des assassins, pendant qu'ils voyaient l'incendie dévorer leurs foyers! Qui redira jamais les scènes de ce drame gigantesque et sanglant? C'était par milliers que les victimes mouraient par le yatagan, par la hache et par la baïonnette.

» Ce n'était pas seulement dans les maisons qu'on égorgeait, c'était aussi dans les rues. Les bourreaux en avaient fermé les issues. Les victimes étaient là parquées comme des troupeaux destinés à la boucherie, et la boucherie humaine commençait et recommençait sans cesse, et le sang coulait à flots; les égorgeurs en étaient couverts, et les égorgés, que les musulmans foulaient aux pieds, ne conservaient plus aucune de leurs formes, tant ils étaient hachés en petits morceaux.

» Quelle scène que celle du massacre des Franciscains dans l'église même dont j'ai visité les débris calcinés! Je crois l'avoir dit déjà, dans une de mes lettres du mois de septembre, les Pères de Terre-Sainte étaient au nombre de quatre. Il y avait en outre dans leur couvent quatre Frères, plus une centaine de personnes qui y avaient cherché un refuge.

» Il était trois heures après midi, le 9 juillet. Les Druses des villages voisins n'étaient pas encore arrivés à Damas. Les consuls

venaient de faire prévenir les religieux de quitter leur maison et de venir immédiatement chez Abd-el-Kader.

« Que craindrions-nous ? répondirent les Franciscains ; nous » n'avons jamais fait que du bien aux musulmans ; pourquoi nous » feraient-ils du mal ? Nous avons dans nos classes leurs enfants qui » nous regardent comme leurs pères. Si la maison d'Abd-el-Kader » est française, la nôtre l'est aussi. Nous sommes paroisse fran» çaise, et qui nous touche, touche à la France. »

» Belles paroles sans doute, mais illusion fatale.

» A quatre heures, les musulmans de Damas, et non point les Druses, abattent à coups de hache, après y avoir mis inutilement le feu, la porte du couvent recouverte de lames de fer, et pénètrent dans l'intérieur. Les religieux courent dans la chapelle et se groupent autour de l'autel.

» Les assassins arrivent ; et savez-vous qui les conduisait ? Des élèves musulmans des Pères ! Un Turc s'était mis dans le petit clocher qui s'élevait au-dessus de l'église. Il était convenu entre les assassins qu'on tuerait un religieux à chaque coup de cloche. Le premier coup se fait entendre, et les musulmans, le poignard à la main, dirent :

« Première messe pour Napoléon ! » et un franciscain était égorgé.

» Au second coup : « Seconde messe pour le consul de France ! » et un deuxième moine tombait.

» Au troisième coup : « Troisième messe pour Lanusse, chan» celier du consulat de France ! » et une troisième victime mourait.

» Au quatrième coup : « Quatrième messe pour ceux qui ont » coutume de venir dans ce lieu maudit ! » et la tête du Père supérieur roulait sur les marches de l'autel.

» Puis vint le tour des quatre Frères et des chrétiens enfermés dans l'église. Le cuisinier du couvent et le professeur d'arabe de l'école des Franciscains, Mikaïl Moussabéki, qui m'a raconté lui-même cette scène d'horreur, parvinrent seuls à s'échapper.

» Les cent vingt ou cent trente cadavres sont restés sous les décombres de l'église. J'ai vu des ossements épars dans l'enceinte dévastée, mais ces ossements avaient été apportés par les chiens et traînés jusque-là pour les ronger avec plus de liberté.

» Chose horrible à penser et à dire! J'ai vu dans ce malheureux quartier du Harat-el-Nassara des centaines de chiens morts pour avoir dévoré trop de chair humaine.

» Mais le plus grand nombre des cadavres est resté sous les décombres, dans les maisons et dans les rues. L'écroulement des habitations et des églises suivit le premier égorgement, et ces pauvres chrétiens ont été ensevelis sous les débris.

» On massacra encore après l'incendie, et ce sont ces dernières victimes que les musulmans ont livrées à la dent des chiens.... Il y avait encore, le mois dernier, dans les rues que nous avons visitées, des monceaux d'ossements humains. La police de Damas les a fait enlever pour être transportés dans la plaine, où on les a détruits avec de la chaux vive. Il avait fallu quarante mulets pour porter au loin ces ossements, et chaque mulet avait sa charge.

» Sous les décombres encore mouvants, les chiens ont pratiqué, pour avoir des cadavres à dévorer, des ouvertures semblables aux terriers des lapins. Ils ont ramené à la surface de nombreux ossements qui n'ont pas été enlevés. Presque toutes les maisons avaient des puits. Les massacreurs y avaient jeté des cadavres; nous les avons vus flottant à la surface de l'eau. Du fond de ces puits s'exhalent des odeurs pestilentielles, odeurs qui, jointes à la puanteur des chiens morts, font du quartier chrétien un lieu de pourriture infecte qu'on ne visite pas sans quelque courage. Mais cette visite était pour moi l'accomplissement d'un devoir.

» Catholique et Français, je me suis arrêté avec un intérêt particulier et bien douloureux au milieu de l'établissement profané des Lazaristes et des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.... Les soubassements de cette maison sont en fortes pierres de taille, et les murs qui s'élèvent au-dessus de ces soubassements sont en pierre aussi, contrairement aux autres maisons de Damas toutes construites en terre à l'extérieur.

» Mais si l'on voulait réédifier l'établissement des Sœurs, il faudrait le reprendre à la base, tant il est horriblement saccagé, ruiné. Leur église est perdue. Une autre église attenante à cet établissement était en construction; les ravageurs ont démoli à peu près tout ce qui se construisait. M. Leroy, supérieur des Lazaristes,

qui avait dépensé tant d'argent et tant de veilles pour la construction de cette maison de Dieu, voulut en revoir encore une fois les ruines, avant de quitter Damas au mois de juillet. Il se prit à pleurer en voyant son œuvre détruite, et quelques jours après il mourait de chagrin à Anthoura (bourg du Liban où les Lazaristes ont un collège).

» .... Les barbares ont démoli, pierre à pierre, trois couvents : celui des Pères de Terre-Sainte, celui du Mont-Sinaï et celui de Jérusalem ; ces deux derniers appartenaient aux Grecs non unis (schismatiques).

» Ils ont brûlé onze églises : celle des Maronites, très riche ; deux des Lazaristes, celle des Franciscains, celle des Syriens, celle des Jacobites, celle des Arméniens catholiques, belle et vaste, et deux églises dédiées l'une à la sainte Vierge, l'autre à saint Nicolas, appartenant aux Grecs schismatiques. Le maître-autel de l'église de la Vierge était placé sous une voûte immense, où était représentée, avec des dimensions colossales, l'image de la Mère de Dieu tenant son divin Fils devant elle. La figure de Marie et celle de l'Enfant Jésus sont criblées de balles. Cette œuvre remarquable à plusieurs titres est perdue comme tant d'autres belles œuvres. C'est un saccagement sans exemple et sans fin.

» Le palais du patriarcat du rit grec était contigu à ces deux églises. C'était la demeure la plus splendide de Damas. Elle a été saccagée de fond en comble. Dans deux coffres-forts de ce palais étaient enfermés cinq millions de piastres en argent monnayé, douze millions en billets de la banque de Russie et deux millions en objets précieux, parmi lesquels se trouvait une mitre ornée de diamants précieux, présent de l'empereur de Russie, des vases sacrés émaillés, des habits sacerdotaux, des fourrures et des châles des Indes. L'église de la Vierge avait huit cents chandeliers ou candélabres en argent. Tout a été pillé et rien encore n'a pu être retrouvé. Vous aurez une idée de la richesse du patriarcat grec schismatique et des deux églises attenantes, quand vous saurez que, dans ce rite, l'usage veut que chaque évêque, en mourant, laisse sa fortune à l'Eglise dont il est le chef. Cet usage existe, d'ailleurs, dans toutes les communautés chrétiennes de l'Orient.

» J'accumulerais des volumes, si j'avais le temps d'entrer dans

tous les détails des horreurs de Damas au mois de juillet dernier. Il y avait dans cette ville un négociant maronite immensément riche : c'était Francis Moussabéki. Il était délégué du patriarche de sa nation pour les affaires civiles. Deux mois avant les massacres, Francis avait prêté huit cent mille piastres au chef suprême de la religion musulmane à Damas, le cheik Abdallah-Halébi. Celui-ci, sachant que Francis est dans le couvent des Franciscains, envoie deux assassins dans cette maison; ils le placent dans l'alternative de la mort ou de l'apostasie. Francis, vieillard sexagénaire, répond avec calme et sérénité : « Que le cheik Abdallah garde mon argent si » cela lui plaît; quant à moi, je ne serai pas parjure à mon Dieu; » il m'a enseigné à ne pas craindre ceux qui font du mal au corps, » mais seulement ceux qui veulent perdre l'âme : je suis chrétien. » Les deux bourreaux l'égorgèrent. Fuad-Pacha, qui en Syrie se joue de tout, espérant jouer tout le monde, a exilé le cheik Abdallah en Chypre, sauf à le faire revenir à Damas au premier moment donné.

» Un musulman damasquin, gravement malade dans sa chambre, apprend que les *fidèles* massacrent les chrétiens et brûlent leurs demeures. Il demande, comme une dernière joie, qu'on lui amène enchaîné un giaour. On ne lui refuse pas ce plaisir. Le musulman saisit un pistolet caché sous son coussin, il se met sur son séant, et décharge, à bout portant, son arme sur le chrétien qui tombe raide mort. L'assassin moribond mourut, quelques instants après, de sa maladie. »

V

Martyre des Pères franciscains à Damas. — Apostasies dans cette ville. Martyrs de Deir-el-Kamar.

Les religieux franciscains, massacrés à Damas, étaient espagnols, à l'exception d'un seul; ils sont tous morts en confessant la foi de Jésus-Christ.

Voici, d'après le R. P. Joseph Marie Ballester, procureur général de la Terre sainte, les noms de ces Franciscains égorgés, avec quelques détails sur leur martyre. Ces détails, quoique différents de ceux de M. Poujoulat, ne les contredisent point cependant.

« 1° Le P. Emmanuel Ruys, de la montagne de Rimosa, supérieur du couvent. Il était âgé de cinquante-sept ans, dont il en avait passé trente-sept en religion et vingt-neuf en mission. Pressé en vain de rendre hommage à Mahomet, il obtint néanmoins de choisir le lieu de son sacrifice. Conduisant alors les sicaires au maître-autel, et y posant la tête, il leur dit : « Tranchez! » et à l'instant cette tête tomba devant l'autel. Il avait un peu auparavant consommé les saintes espèces, pour les soustraire aux insultes des égorgeurs.

2° Le P. Carmel Volta de Real de Gandie, curé des catholiques latins à Damas, et professeur de langue arabe pour les jeunes missionnaires de sa nation. Il était du même âge que le Père supérieur, et comptait comme lui le même temps de religion et de mission. Il reçut dans la tête un coup de pistolet qui cependant ne le tua point. Les Turcs le sollicitèrent alors de renoncer à *sa fausse religion*. Il s'y refusa énergiquement. « Ah! chien! » hurlèrent alors les barbares; et ils l'achevèrent à coups de cimeterre.

3° Le P. Engelbert Kolland, de Ramsaü dans le Tyrol allemand. Né en 1827, il était entré dans l'ordre en 1847, et était venu en Terre sainte depuis 1855. Ce religieux, qui était vice-curé de la paroisse catholique de Damas, possédait et parlait six langues : l'arabe, le latin, l'allemand, l'italien, l'anglais et le français. A l'approche du danger, il s'était enfui du couvent et caché dans une maison voisine. Il y fut découvert par les Turcs, qui le sollicitèrent de toutes les manières à embrasser l'islamisme; mais il répondit toujours : « Je ne puis pas, parce que je suis chrétien et prêtre. — » Nous te tuerons, répondirent ces forcenés, et nous te ferons » manger aux chiens, tes pareils. — Faites, répondit le prêtre, » mais sachez que pour chaque poil de ma barbe il mourra soixante » Turcs. » A ces mots, il reçut sur la tête un violent coup de cimeterre; il eut ensuite les mains et les bras mutilés.

4° Le P. Nicolas Alberca, né à Cordoue, âgé de trente ans. Il avait pris l'habit de l'ordre depuis trois ans seulement, dans le

collège de Priégo. Sur la proposition qu'on lui fit de renier la loi de Jésus-Christ et d'embrasser celle de Mahomet, il répondit aussitôt : « Plutôt souffrir mille morts ! » Et il fit le signe de la croix. Un coup de pistolet l'étendit mort sur le sol.

5° Le P. Pierre Soler, né à Orca et plus âgé que le P. Alberca de trois ans. Il avait été son compagnon au collège de Priégo et dans celui de Damas ; il le fut encore sur le champ du martyre. Interrogé par les Turcs s'il voulait se faire musulman, Pierre Soler répondit avec fermeté : « Non, non, plutôt mourir mille fois ! » Puis, faisant le signe de la croix, il se mit à genoux dans l'attitude d'un homme qui offre à Dieu le sacrifice de sa vie. Un coup de cimeterre le renversa par terre ; puis, pour assouvir leur fureur, les barbares le percèrent de part en part.

6° Le P. Nicanor Ascanio, de Villa Reios d'Abossès. Il était âgé de quarante-six ans et en avait trente de religion, mais il n'était missionnaire que depuis deux ans. Jusqu'au moment où le P. Ballester écrivait (20 décembre 1860), on n'avait rien pu savoir sur la manière dont ce religieux avait péri.

7° Le frère Jean-Jacques Fernandez, de Villa de Séa, âgé de cinquante-deux ans. Il ne servait la mission que depuis deux ans, mais il y en avait vingt-neuf qu'il était religieux. On ne sait rien également de sa mort.

8° Le frère François Pinazo, d'Alpuente, âgé de cinquante et un ans. Il en avait trente de religion et dix-sept de séjour en Terre sainte. Il fut assailli par les sicaires sur la terrasse de la maison. Tandis qu'il élevait les mains au ciel en priant, il reçut un coup de massue de bois qui lui brisa l'épine dorsale. Il fut de plus transpercé d'une lance ; puis, pour l'achever, car il respirait encore, les assassins le précipitèrent de la terrasse. »

L'exemple donné par les Pères franciscains de Damas n'a pas été malheureusement imité par tous les chrétiens de cette ville. Il paraît qu'il y a eu de nombreuses apostasies. Voici ce que dit à ce sujet M. Poujoulat :

« Les enfants et les femmes qu'on a forcés à l'abjuration ont été généralement épargnés par les égorgeurs ; mais les hommes qui ont été traîtres à leur foi ont été presque tous immédiatement frappés.

Les musulmans, les accablant de leur mépris, leur disaient, après l'apostasie : « Vous voilà maintenant couverts d'opprobres, parce » que ce n'est que la peur qui vous a fait renoncer à votre » croyance. Aïssa (Jésus-Christ) vous repousse ; notre saint pro- » phète Mahomet lit dans vos consciences souillées et ne veut pas » de vous! Il ne vous reste donc plus que l'enfer.... Eh bien, » allez aux enfers! » Et, en prononçant ces mots, ils tuaient les apostats. Quelquefois c'était la raillerie amère qui présidait à la mort des renégats. « Vous voilà devenus de vrais croyants, » leur disaient avec des éclats de rire les disciples du Coran. Ils ajoutaient : « Vous êtes saints et tout prêts à aller en paradis ; partez » donc pour les lieux de délices! » Et les têtes des apostats roulaient sur le sol ensanglanté.

» Il est juste de faire ici une remarque à l'honneur des montagnards maronites : Jamais, au grand jamais, ils n'auraient donné au monde le triste spectacle d'une foule de chrétiens de Damas. Sans hésiter, ils seraient morts martyrs de leur foi. Et nous en avons des exemples récents. A Deir-el-Kamar, un Turc conduit trente jeunes gens chrétiens dans une mosquée, sous prétexte de les sauver. Puis, quand ils sont arrivés dans le temple, il leur demande de se faire musulmans : pas un seul de ces jeunes gens n'a voulu renier sa foi; ils sont tous morts avec le courage des martyrs.

» Dans le sérail de cette même ville se trouvait un grand nombre d'hommes et de femmes, au milieu desquels étaient quelques prêtres. Placés entre la mort et l'apostasie, ils ont tous choisi la mort. Ils ne répondaient en rien aux questions que leur adressaient les Turcs ; seulement, quand le sabre était levé sur eux, ils faisaient le signe de la croix et cachaient leur face dans leurs mains. Et leurs têtes tombaient sous le couteau des Druses.

» Les Jésuites avaient à Deir-el-Kamar deux maisons d'écoles. Un Maronite, appelé Aïdar, de la noble famille Habèche, était entré dans la Compagnie en qualité de Frère. Il était, lui aussi, réfugié dans le sérail où les Turcs avaient promis de sauver les chrétiens. Calme et résigné durant le carnage, Aïdar, un crucifix à la main, et attendant son tour pour mourir, allait dans cette

foule destinée aux supplices, et présentait aux lèvres sur lesquelles errait la prière l'image du divin Rédempteur à baiser. Dans un de ces moments suprêmes, l'héroïque Aïdar tombe frappé de deux balles. J'ai vu à Ghazir la pauvre mère, le père, les frères et les sœurs d'Aïdar. Ils pleurent, mais leur foi leur dit que le martyr est au ciel, et ils bénissent Dieu dans leur douleur.

» Voici comment est mort le curé maronite de Béit-Eddin : Il se trouvait dans le sérail de Deir-el-Kamar avec plusieurs de ses ouailles. Il avait prévu, la veille, le sort qui leur était réservé à tous. Pendant la nuit, il avait confessé, autant qu'il avait pu, les malheureux qui imploraient ses prières. Le jour venu, il donna l'absolution à tous ceux qu'il n'avait pu entendre la nuit. Voyant entrer les soldats et les Druses dans le sérail, il fit quelques pas au-devant des bourreaux, il déboutonna sa robe noire, et, montrant aux égorgeurs sa poitrine nue, il leur dit : « Frappez là le » prêtre de Jésus-Christ ! » Puis se tournant vers ses ouailles : « Votre pasteur va mourir pour la foi; faites comme lui et regar- » dez le ciel ! » A peine achevait-il ces mots qu'un Druse lui enfonça son couteau dans le cœur et dans le ventre.

» Jamais, en aucun temps, le martyre n'était monté plus haut. »

VI

Paroles d'Abd-el-Kader aux ulémas et aux cheiks avant le massacre de Damas. — Réponse de ces derniers. — Dévouement d'Abd-el-Kader pour sauver les chrétiens. — Démarche d'Abd-el-Kader auprès d'Ahmed-Pacha. — Abd-el-Kader est menacé d'une attaque dans sa maison. — Résolution héroïque de ce dernier. — Un cheik druse empêche l'attaque.

Extrait d'une lettre de M. Poujoulat.

« Damas, 30 novembre 1860.

» .... Vous savez ce qu'a fait Abd-el-Kader dans cette malheureuse ville. Sentant dans l'air le sourd grondement de la rage da-

masquine, il avait déployé tout ce qu'il y a en lui d'éloquence et de persuasion pour prévenir d'immenses malheurs. Il disait aux musulmans de Damas, aux cheiks, au gouverneur Ahmed-Pacha : « Prenez garde! prenez garde à ce que vous allez faire! Vous » pouvez déshonorer l'islamisme! Vous pouvez vous perdre et » perdre votre ville! L'Europe, ne vous y trompez pas, ne serait » pas insensible aux maux dont vous accableriez les chrétiens qui » vivent paisiblement parmi vous. Réfléchissez! réfléchissez! Ne » faites pas qu'un évêque s'établisse, un peu plus tard, dans » votre grande mosquée de l'Ammaoui, qui, autrefois, était une » église chrétienne! »

» Savez-vous ce que répondaient les cheiks et les ulémas à Abd-el-Kader? « Nous n'écoutons pas vos paroles, elles nous sont » suspectes. De même que vous avez livré votre pays aux Français, » de même aussi vous voudriez leur livrer le nôtre! Nous ne vous » écoutons pas, nous ne vous écoutons pas. »

» Et le fanatisme musulman éclata quelques jours après dans toute sa fureur. L'émir envoyait de tous côtés ses Algériens pour sauver des chrétiens. Ils en ramenaient des centaines chez leur maître, qui les faisait conduire sous bonne escorte à la citadelle. Il est resté pendant dix-sept nuits et dix-sept jours assis sur une natte, à la porte de sa maison, gardant son foyer et les malheureux qu'il avait recueillis dans sa vaste habitation. C'est lui qui a préservé nos Sœurs de Saint-Vincent de Paul de tout outrage, et qui leur a sauvé la vie.

» Cependant cet homme héroïque souffrait de ne point marcher à la tête de ses Algériens contre les égorgeurs et les incendiaires. Il alla trouver, dans la matinée du troisième jour des massacres, Ahmed-Pacha, ce misérable qui fumait son chibouk dans une chambre de la citadelle, pendant que le sang chrétien coulait et que le Harat-el-Nassara brûlait : « Excellence, lui dit Abd-el-Kader, » tout ce qui se passe en ce moment est infâme et déshonorant pour » l'islamisme. J'ai des hommes dévoués; nommez-moi votre lieute- » nant, donnez-moi des ordres! — Bonne pensée, lui dit le traître; » voulez-vous des fusils? il y en a quatre cents à votre disposition. » Dans une heure, ils seront chez vous, et faites pour le mieux. »

» Les fusils sont transportés chez l'émir, heureux de pouvoir mettre fin à tant d'horreurs. A peine est-il arrivé chez lui qu'il reçoit d'Ahmed-Pacha une défense formelle de prendre les armes contre les musulmans. Il lui disait : *Ne vous mêlez pas de cette affaire!* Seulement le traître avait soin de faire remarquer dans son billet que cette décision avait été prise par le grand conseil, lequel conseil, soit dit en passant, était formé des conspirateurs dont j'ai cité les noms plus haut (1).

» Sur ces entrefaites, Seddi-Kadour, qui remplit auprès d'Abd-el-Kader les fonctions de ministre, arrive chez l'émir. Il lui dit qu'il vient d'apprendre de bonne source qu'Abdallah-Halébi a chargé cinq mille bandits d'attaquer Abd-el-Kader dans sa maison. « Nous allons voir! » dit l'émir d'un ton terrible. Et il donna ses ordres à Seddi-Kadour. Ces ordres, les voici : Placer de petits détachements d'Algériens dans les divers quartiers de la ville ; établir dans la citadelle même quelques centaines d'Africains déguisés en musulmans de Damas; si la maison de l'émir est attaquée, les petits détachements doivent mettre le feu à la ville; les Algériens de la citadelle, tuer Ahmed-Pacha, enclouer les canons et tomber avec la plus vive énergie sur les soldats turcs et sur tous les assassins.

(1) Voici le passage où se trouvent cités les noms des conspirateurs; je le donne en entier parce qu'il est très important :

« J'ai parlé de la réunion secrète qui eut lieu, dans les premiers jours du mois de mars dernier, dans une chambre reculée du sérail, à Damas. Les principaux membres de ce conciliabule étaient : le cheik Abdallah-Halébi, grand pontife de la religion de Mahomet; Zahir-effendi, mufti; Amar-effendi-Gazzi, juge au tribunal criminel; Akmet-effendi-Hassibi-Abdel-el-Hadi-el-Oumari, Abdallah-bey-Nassif-pacha, Mohamed-bey-Admé, Ali-bey; Assad-pacha et le père de celui-ci, Abdallah-bey; Akmed-effendi, dont j'ai souvent parlé, était venu exprès de Beyrouth pour cette réunion, à laquelle il assista; Ahmed-Pacha, le général de l'Arabistan, la présidait. Elle se tint pendant la nuit. On y délibéra sur toutes choses : progrès alarmant des richesses des chrétiens; prépondérance toujours croissante des conseils européens en Turquie; le hatti-humayoun contraire à la lettre et à l'esprit du Coran; danger que tant de causes diverses faisaient courir à l'islamisme et à l'empire ottoman; moyens de remédier à tant de maux. Dans un fetva (décision) motivé sur un texte du livre de Mahomet, le cheik Abdallah-Halébi déclare que les chrétiens ne peuvent pas être les égaux des musulmans; qu'ils ne peuvent racheter leur tête qu'en payant le kharadje : qu'en abolissant cet impôt du sang, le hatti-humayoun a violé la loi islamique; qu'un pareil état de choses ne peut plus être supporté, et qu'on ne peut y mettre un terme que par l'extermination générale des chrétiens. »

» M. Spartalis, vice-consul de Grèce à Damas, arriva chez l'émir au moment où il venait de donner ces ordres. L'émir lui dit : « Je vois que cette ville est perdue. C'est la permission de Dieu. » Nous mourrons, mais nous ne devons pas mourir comme des » femmes! Il faut nous battre. Il faut, vous tous, chrétiens, qui » êtes ici autour de moi, vous armer et vous défendre. »

» Les chrétiens, européens ou indigènes, étaient au nombre d'environ cinq cents. Ils prirent des fusils et des sabres, attendant de marcher au premier signal d'Abd-el-Kader. L'un des fils de l'émir était là : « Allez, lui dit son père avec calme, allez me » préparer mes armes. » Et le jeune Africain, après un signe de tête respectueux, sortit pour obéir à son père.

» Croiriez-vous qu'il s'est trouvé un bon Druse au milieu de tant de bandits de cette nation ? Cela est vrai, cependant. M. Spartalis avait, parmi les Druses du Hauran, un ami, c'était le cheik Assad-Amer. Dès le premier jour du soulèvement à Damas, Assad-Amer avait envoyé un exprès à M. Spartalis, avec un billet par lequel il s'offrait d'aller le secourir à la tête de quinze cents hommes, au moindre signal de sa part. M. Spartalis avait communiqué le billet à Abd-el-Kader. Le vice-consul grec écrit à Assad-Amer d'arriver promptement à Damas et de s'y mettre aux ordres d'Abd-el-Kader. Le cheik arrive avec son monde, juste le jour où Abd-el-Kader avait pris la résolution que je viens d'indiquer. La présence de cette force nouvelle intimida les sicaires d'Abdallah-Halébi, et la maison de l'émir ne fut point attaquée. »

VII

Nombre des victimes. — Nomenclature des désastres matériels.

J'ai donné la liste des égorgés du Liban, qui, d'après M. Lenormant, est de 7,771 ; en y joignant celle des victimes de

Damas qui, d'après le même auteur, est de 8,500, on a un total de 16,271.

Le rapport présenté aux consulats ne fait mention que de 8,000 pour Damas. M. Poujoulat donne le même chiffre, mais il fait remarquer qu'il est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

La liste du comité anglais de Beyrouth se rapproche beaucoup de celle de M. Lenormant. Je la cite :

16,000 personnes massacrées, 70 à 80,000 sans pain et sans asile, 20,000 veuves et orphelins, 4,000 filles ou femmes vendues ou violées.

Le nombre de 16,000 égorgés est en effet généralement adopté.

Quant aux désastres matériels, voici la nomenclature donnée par M. l'abbé Lavigerie, qui en garantit l'exactitude :

Ecoles détruites.	28 (1)
Eglises renversées.	560
Couvents brûlés.	42
Villages détruits (avec perte de bestiaux).	360
Etablissements religieux des Européens. .	9

Récoltes perdues : Tout ce que le mont Liban offrait en céréales, soie, mûriers, etc., depuis le district de Maten jusqu'aux plaines de Nazareth, sur une étendue d'environ 120 kilomètres de long et 50 de large.

Toute la récolte des jardins de la plaine de Cœlésyrie, c'est-à-dire une étendue de 100 kilomètres de long sur 16 de large.

De même tous les produits de l'Anti-Liban, depuis la ville de Hamah jusqu'au Hauran, ce qui donne une longueur de 220 kilomètres sur une largeur de 80 kilomètres.

Toute la récolte du Hauran, la plus riche de la Syrie entière, 120 kilomètres de long sur 80 de large, ce qui fait un total de 116,360 kilomètres carrés, sur lesquels toutes sortes de produits, de constructions, etc., ont été anéantis.

La somme générale de toutes ces pertes, tant au Liban qu'à Damas, est évaluée à 200 millions de francs.

(1) Ces écoles renfermaient 1880 élèves.

VIII

Les Maronites. — Leurs désastres et leur misère. — Abd-el-Kader s'opposant aux bandes d'égorgeurs. — Egoïsme étrange de l'Angleterre. — Première visite de Mgr l'archevêque de Bordeaux et de Mgr Dupuch à Abd-el-Kader, lors de son passage à Bordeaux. — Détails sur leur entrevue. — Seconde visite. — Portrait d'Abd-el-Kader. — Son regret d'être allé au spectacle. — Sa générosité. — Les plaintes du pauvre exilé. — Ses consolations. — Abd-el-Kader à Amboise. — Espérance de Mgr l'archevêque de Bordeaux pour la conversion d'Abd-el-Kader. — Influence salutaire de l'Evangile sur les Arabes. — Belle mission de la France en Syrie. — Appel des bénédictions du Ciel sur les nouveaux croisés. — Lettre d'Abd-el-Kader à Mgr l'archevêque de Bordeaux.

Discours prononcé par S. E. Mgr le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, à l'ouverture du comice agricole de Lauden, dans l'arrondissement de Bazas, le 22 août 1860 (1).

« Messieurs,

» Au milieu de la solennité de ce jour, lorsque tout convie à la joie, nous devrions peut-être imposer silence aux émotions qui agitent notre âme; mais quand nous voyons ici le bonheur sur tous les visages, quand nous contemplons ces belles campagnes que vos bras fertilisent et que vous ne devriez jamais quitter, nous ne pouvons détacher nos regards d'un pays agricole, jadis florissant comme le vôtre, et aujourd'hui couvert de ruines, de cendres et de cadavres. Nous voulons parler de ces Maronites abrités depuis tant de siècles dans les gorges du Liban, et qui avaient conservé, après tant de révolutions, la vivacité et la ferveur de la foi primitive, dont leurs contrées furent le berceau. Que d'innocence et de bonheur dans ces humbles villages! Que de paix à l'ombre de ces habitations champêtres, dont les vertus domestiques étaient le seul ornement!

(1) Je cite ce discours, parce qu'il donne d'intéressants détails sur l'héroïque défenseur des chrétiens de Damas.

» Mais ne vous semble-t-il pas entendre comme nous ce long cri de douleur qui a épouvanté la terre ? Ne comptez-vous pas le nombre des victimes ? Comment ne pas s'émouvoir, quand dix-huit mille (1) de nos frères ont été égorgés, quand soixante-quinze mille errent sur les côtes sans asile et sans pain, quand dix mille orphelins appellent leurs pères, quand six mille veuves cherchent leurs époux ? Comment ne pas faire encore un appel à cet élan généreux qui s'est manifesté dans toutes les parties de notre France, pour venir en aide aux infortunés que le fer et la flamme n'ont pu atteindre, et qui tendent vers nous leurs bras suppliants ?

» Au milieu de ces saturnales et des vociférations du fanatisme le plus farouche, le cœur se repose sur le spectacle émouvant donné par un ancien ennemi du nom chrétien, Abd-el-Kader, qui, dans les jours de sa grande affliction, consolé par des pontifes dont il sut comprendre le cœur, brisant avec un passé qu'il répudie, a ouvert sa maison à des milliers de fidèles de tout âge, de toute condition, à qui il n'a cessé de faire un rempart de son corps. Il y a là un dévouement surhumain que Dieu saura récompenser ; et quand ces hordes sauvages, après avoir égorgé le consul de Hollande et pris sous leur protection son collègue d'Angleterre, se précipitaient, la torche à la main, sur la chancellerie de France, le cœur bat en entendant l'émir leur jeter cette foudroyante apostrophe : « Arrêtez, ou je brûle votre ville ! » Bénissons la pensée souveraine qui a attaché à cette noble poitrine la plus haute des distinctions honorifiques (2).

» Que l'égoïsme d'une puissance dont je ne dirai plus le nom soutienne cet édifice en ruine, c'est un spectacle étrange et qu'on a peine à croire, même quand on le voit. Comment peut-on patronner ces furieux, qui n'ont de courage que pour le massacre et l'incendie ? Que dire de ce machiavélisme insensé qui se fait le complice de tant d'horreurs ?

» Ce qu'il y a de triste, c'est de penser que certains cabinets

(1) Le nombre des chrétiens massacrés avait d'abord été porté à dix-huit mille et même à un chiffre plus élevé.

(2) Abd-el-Kader a été élevé, par l'empereur Napoléon, à la dignité de grand'croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

aient besoin d'être rappelés au sens moral par un homme qu'on croyait jusqu'ici dominé par les préjugés de la barbarie musulmane.

» Mais revenons à notre sujet. Il nous appartenait, à nous qui avons entendu les confidences presque intimes de cet homme plus extraordinaire par son génie que par sa valeur, de révéler ici quelques particularités trop peu connues et capables d'intéresser cette chrétienne assistance.

» Personne de vous, N. T. C. F., n'a oublié qu'Abd-el-Kader séjourna à Bordeaux, quand il se rendait de Pau à Amboise, sa dernière prison. Il y avait une larme à essuyer, un courage abattu à relever, peut-être une âme à sauver. L'ancien apôtre de l'Algérie et votre archevêque n'hésitent pas, ils courent à lui ; ils savent ce que la patrie absente laisse de profonds souvenirs, surtout aux cœurs des hommes d'élite; mais ne pouvant lui rendre la liberté, et avec elle le mouvement et la vie, ils veulent lui porter les secours de la charité qui les presse, lui montrer les trésors d'ineffables consolations renfermés dans cette religion qu'il ignore, et laisser au moins en germe dans cette âme méditative quelques-unes des grandes vérités de notre foi ; ils cherchent à épargner à ce fier enfant du désert les regards d'une foule impatiente et curieuse ; ils en font pour ainsi dire leur hôte. Il n'aura pas d'autre équipage que le leur, et le peuple, qui a compris, s'associant à la pensée de son archevêque, s'incline et salue avec respect une grande infortune.

» L'émir ne s'y trompe pas, et cette épreuve qu'il semblait redouter, produit une douce sensation que ses yeux traduisent d'une manière plus expressive que nous ne saurions le dire : il est ému, et en se voyant entre deux ministres de cette religion qu'il poursuivit peut-être un jour de ses colères, il remonte de l'effet à la cause, il se demande quelle est donc cette foi qui relève le courage des vaincus et presse la main d'un ennemi ; il compare sans doute, il recherche pourquoi le dieu de Mahomet n'inspire pas ces pieux dévouements ; pourquoi, en faisant de l'hospitalité un devoir, il demande au voyageur égaré son pays, sa croyance ; pourquoi à l'un il ouvre sa tente, et pourquoi il repousse l'autre, quand il ne le tue pas.

» Dieu seul pourrait nous dire si, à Damas, Abd-el-Kader ne s'est pas souvenu de Bordeaux, ne s'est pas replié sur ces heures de mutuelle confiance. C'était avec une ardeur de néophyte qu'il écoutait nos paroles, qu'il provoquait nos épanchements et qu'il en faisait à son passé de singulières applications. Il nous semble encore l'entendre s'écrier : « Moi aussi je suis le ministre du Très-» Haut, son serviteur fidèle, et je prêche sa loi. »

» Oui, pauvre musulman, ta générosité, si ce n'est pas encore la charité, sa divine sœur, t'a fait plus grand en un jour que toutes les gloires du champ de bataille. Ton nom est dans toutes les bouches; il n'est pas de lèvres chrétiennes qui ne demandent à Dieu de te faire entrer dans la famille catholique, dont tu t'es fait déjà un des plus vaillants soldats. Abd-el-Kader est en effet le héros du jour; son nom retentit en Orient comme une voix de salut, de reconnaissance et d'admiration, et dans le monde entier comme un reproche à certaines diplomaties qui seront un opprobre éternel pour notre civilisation.

» Pénétré de reconnaissance, il ne voulait plus nous quitter; c'était avec bonheur qu'il retrouvait le pieux évêque d'Alger, avec lequel il avait, en Afrique, échangé quelques lettres, et qu'il avait vu à Pau pour la première fois. Tout le bien que lui en avait dit l'abbé Suchet était présent à sa mémoire. Personne n'a oublié que l'intrépide grand vicaire était venu, au péril de sa vie, traiter sous la tente même d'Abd-el-Kader de l'échange de nos prisonniers. Il nous racontait, avec un sentiment plein de délicatesse, qu'il avait chassé à cette époque deux déserteurs qui offraient d'abjurer. « Non, je n'aime pas les apostats; toute croyance exige de fortes » convictions, et elle ne se plie jamais aux convenances et aux » spéculations humaines. »

» On comprendra, N. T. C. F., d'après ce qui précède, l'étonnement qu'il produisait sur nous, lorsque, avec cette couleur de langage dont l'Orient a conservé le secret, il nous parlait des choses divines; aussi notre contrariété comme la sienne fut grande, lorsqu'on vint nous interrompre pour le conduire au spectacle, où il croyait cependant que nous allions l'accompagner.

« Vous vous séparez de moi! s'écria-t-il; pourquoi me quitter?... »

Il fallut lui en expliquer la cause.... « Mais moi aussi, je suis » marabout (1)? ce qui est mal pour vous doit être mal pour moi... et je n'irai pas.... » Mais comme il était attendu, les autorités qui l'entouraient crurent devoir insister. Il céda, en nous faisant promettre de le revoir.

» Le lendemain, quand nous le retrouvâmes sur le bâtiment qui devait l'emporter, il était en proie à de pénibles impressions. « Ah! si mes oreilles, nous dit-il, n'ont rien compris, mes yeux » ont trop vu. » L'on sentait cette nature élevée s'irriter contre une civilisation qui sacrifiait à la vanité et à de coupables satisfactions toutes les règles de la simplicité, de la modestie et de la décence. Il semblait s'excuser de n'avoir pas résisté, et nous reprocher de ne lui avoir point parlé en maîtres... Hélas! il ne savait pas, lui, que nos conseils ressemblent plus à des prières qu'à des ordres, et que trop souvent notre voix se perd, étouffée par la grande voix des passions humaines. Nous ne sommes plus étonné, N. T. C. F., du portrait qu'en savait faire un de nos généraux africains (2), qui, comme Camoëns, manie aussi bien la plume que l'épée, lorsqu'il disait qu'Abd-el-Kader était simple, modeste, réservé dans ses paroles, ami des bonnes mœurs, ne se plaignant jamais, et plus grand dans l'adversité que lorsque l'Algérie tout entière reconnaissait sa loi.

» A mesure que le navire nous rapprochait du terme de la séparation, on voyait son œil inquiet nous interroger et sa volonté dominer son émotion; il souffrait.... Sentait-il que la vérité s'approchait, qu'il pouvait la saisir de sa main et en embraser son âme de feu?... Qui pourrait nous le dire?... Ce que je sais, c'est que les questions se multipliaient; il voulait tout percevoir, et les choses qui remuaient son cœur et celles qui frappaient ses regards. C'est ainsi que, lui montrant près de Saint-Romain de Blaye le village de Saint-Martin, il fallait lui dire et ce qu'était saint Martin et l'histoire de son manteau. Je le vois encore, en apercevant l'horizon chargé de nuages, offrir à Mgr Dupuch, avec

(1) Prêtre.

(2) Le général Daumas, sénateur, commandant la quatorzième division militaire à Bordeaux.

une intention facile à deviner, non pas la moitié, mais son manteau tout entier. Chose étrange! celui qui jadis, dans l'ardeur des combats, avait su écrire au digne évêque : « Je t'envoie un » troupeau de chèvres, avec lesquelles tu pourras nourrir les » petits enfants qui n'ont plus de mère, » n'avait pas encore compris le mérite de l'homme qui se dépouille en vue de Dieu et sans aucun espoir de récompense humaine; mais avec la droiture de son esprit, il ne tarda pas à reconnaître qu'en offrant un de ses manteaux à un ami, c'était plutôt une satisfaction personnelle qu'une privation qu'il s'imposait.

» En voyant cette fière nature si attentive à nos paroles, on devinait que la pensée de Dieu, si incomplète, si obscurcie qu'elle fût par la barbarie musulmane, avait déjà pris possession de cette âme virile, qu'elle dominait son esprit, qu'elle imprimait à cet enfant du désert une puissance de sentiment capable des plus grandes choses.

» Et pourquoi ne le dirions-nous pas? Cet échange de pensées était pour nous plein d'attraits; il nous semblait que tout ne serait pas perdu de ces communications intimes, qu'un interprète habile lui traduisait avec une étonnante rapidité....

» Aussi notre cœur s'ouvrit-il à l'espérance, lorsqu'il nous parla de notre voyage en Afrique, à l'occasion de la translation des reliques de saint Augustin. Il y avait là quelque chose de grand, de poétique qui allait à son imagination; c'était plus que le culte des souvenirs, c'était comme une révélation de cette antique et glorieuse Eglise d'Hippone. Il désirait tout savoir, et c'est avec une religieuse attention qu'il écoutait les détails dont quelques-uns étaient déjà parvenus jusqu'à lui.

» Le temps marchait : nous aurions voulu en arrêter le cours et faire davantage pour le pauvre exilé; car nous sentions que, quelles que fussent les consolations dont nous cherchions à l'entourer, quel que fût le ravissant panorama qui se déroulait à ses yeux, ce n'était pas sa patrie, ce n'était pas son soleil, ce n'était pas sa Méditerranée, et nos lèvres murmuraient, presque à notre insu, ces paroles que tout le monde sait et qui rendaient si bien les divers sentiments qui l'agitaient à cette heure :

« Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide les pas du » pauvre exilé !

» J'ai passé à travers les peuples ; je les ai regardés, ils m'ont » regardé : nous ne nous sommes pas reconnus. L'exilé partout » est seul.

» Où vont ces nuages que chasse la tempête : elle me chasse » comme eux ; qu'importe où? l'exilé partout est seul. »

« Emir, ajoutai-je, nous allons descendre le cours de ce grand fleuve ; nous en trouverons bientôt un second, qui, réuni au premier, formera ce bras de mer qu'on appelle la Gironde ; et vous de me répondre sans doute :

« Ces eaux coulent mollement dans la plaine, mais leur murmure » n'est pas celui qu'entendit mon enfance ; il ne me rappelle aucun » souvenir. »

» Vous entendez ces chants de fête qui, du rivage, arrivent jusqu'à nous ; mais les tristesses et les joies qu'ils rappellent ne sont ni vos tristesses ni vos joies ; l'exilé partout est seul....

» Pauvre exilé, cesse de te plaindre ; ne sommes-nous pas exilés comme toi ?

» Elevons donc nos regards vers le ciel qui nous est ouvert ; contemplons la couronne qu'un Dieu juste et bon tient suspendue sur nos têtes !...

» Non, l'exilé qui prie n'est pas seul. Dieu est avec lui, il guide ses pas, le soutient dans les épreuves et lui montre l'espérance, cette fille du Ciel ; unie à la foi et à la charité, elle inspire les plus beaux dévouements, relève toutes les défaillances.

» Celui-là est seul qui vit loin de Dieu, et condamne dans son orgueil ce que sa raison ne perçoit pas.

» Celui-là est seul qui désespère de la justice divine, de la miséricorde infinie, qui dit anathème à tout ce qui n'est pas lui, et qui garde au cœur de sombres vengeances.

» Celui-là est seul qui ne sait pas aimer, pardonner les injures, et, nouveau saint Martin, donner aux pauvres du chemin la moitié de son manteau.

» Celui-là est seul qui ne comprend pas que nous sommes les enfants d'un même père ; que cette commune origine nous im-

pose la solidarité des mêmes souffrances, la solidarité des mêmes devoirs.

» Nous eussions parlé longtemps encore, mais nous touchions au terme. Le sultan s'en apercevait; son regard s'était fait doux et suppliant, une larme s'échappait de cette prunelle de feu.

» Et ce fut avec une touchante émotion que, la main sur le cœur en signe de souvenir, il prit congé de nous, et suivit longtemps des yeux le canot qui nous ramenait sur la rive.

» Ces quelques heures d'épanchements réciproques ne furent pas perdues; à Amboise, il aimait à parler de Bordeaux. Il reçut plus tard, avec une vive satisfaction, la visite de Mgr Dupuch, les exhortations de l'archevêque de Tours, les soins assidus de tous les membres du clergé paroissial; il se fit traduire par son digne interprète, le capitaine Boissonnet, les fastes de l'Afrique chrétienne, qui devinrent l'une de ses lectures habituelles.

» En même temps qu'il remerciait son ancien évêque du bien qu'il lui avait fait, il nous adressait, au renouvellement de l'année, des vers pleins de charmes avec ce titre touchant : *Le pauvre Exilé à l'Archevêque consolateur* (1).

» Oh! laissez-nous croire, N. T. C. F., qu'à ce moment terrible où le fer et le feu se disputaient en Orient des masses de victimes, notre ancien hôte s'est souvenu de la France hospitalière, des consolations qu'il y avait reçues. Et pourquoi les germes de vérité, de charité, déposés alors dans son âme, n'auraient-ils pas porté leurs fruits ?

» Espérons que son esprit, s'ouvrant aux rayons de la foi, ne s'arrêtera pas en chemin; qu'éclairé par les horreurs dont ses coreligionnaires viennent de le rendre témoin, il reculera épouvanté, en demandant au Dieu des chrétiens le Pain des forts, pour devenir peut-être un jour un de ses apôtres les plus dévoués.

» Nous sommes entré dans ces détails, N. T. C. F., pour faire mieux connaître un homme jugé d'abord si diversement. Que nous aimons à l'entendre s'écrier, dans une de ses pages les mieux inspirées : « Je n'étais point né pour la guerre; des événements imprévus m'ont arraché à des études vers lesquelles je me sens plus

(1) Nous en plaçons la traduction à la fin du discours.

» que jamais attiré, et maintenant que je crois avoir accompli,
» dans la mesure de mes forces, la mission que le souverain
» Maître m'avait confiée, je n'aspire plus qu'à mourir dans l'é-
» tude et dans la prière. »

» Qu'on ne s'y trompe pas, Abd-el-Kader, dans ces journées de sang, n'a pas seulement cédé aux entraînements d'une généreuse nature et aux inspirations d'une civilisation qu'il n'a fait qu'entrevoir ; les hommes ne marchent que sous la main de Dieu, qui les conduit à l'accomplissement des décrets que sa providence a portés, et, comme nous le disions dans une autre circonstance :

« Toute personnalité s'efface dans ce grand mouvement des idées
» et des choses, et personne, excepté Dieu, ne peut dire : Voilà
» ce que j'ai fait, voilà ce que je veux faire.... »

» Maintenant que le temps a marché, ne pouvons-nous pas répéter avec plus d'autorité encore :

« Quoi qu'on fasse, l'observation rigide des doctrines évangéliques répand autour d'elle une bonne et douce influence que rien ne saurait remplacer. Le jour où les Arabes ont acquis la conviction que la France avait un Dieu, une religion, un sacerdoce, on les a vus changer à notre égard ; à la peur s'est mêlée la confiance. Déjà prévenus en faveur des hommes qui ont soin des âmes et de ceux qui, comme la Sœur de Charité, ont soin des corps, ils nous ont laissé jeter parmi eux des semences de vérité et d'amour qui ont déjà donné quelques fruits de civilisation et de paix.

» Ce fut donc une sage et noble pensée de placer, à côté du drapeau qui gagne les batailles, la croix qui civilise et qui protège ! Puissions-nous bientôt faire comprendre à toutes les nations chrétiennes qu'elles ne peuvent souffrir plus longtemps les provocations et les insultes d'une barbarie qui devrait avoir fait son temps ! Du jour où l'intérêt religieux a cessé d'être le premier intérêt de l'Europe, l'unité sociale s'est brisée d'elle-même. L'islamisme a pu relever la tête et reprendre son droit de cité, avec ses mœurs hideuses et son fanatisme sauvage.

» Ah ! c'est un noble pays que notre France ; son courage a étonné les nations, son génie les a éclairées : pourquoi notre foi ne deviendrait-elle pas leur foi ?

» Quelle magnifique et sainte mission pour elle, de rendre aujourd'hui à la civilisation chrétienne cette terre qui en fut un des théâtres les plus glorieux, et où se rencontrèrent tant de fois les peuples de l'Orient et de l'Occident! Oh! N. T. C. F., cette mission, la France se l'est enfin donnée, elle l'accomplit en ce moment; mais, hélas! pourquoi faut-il qu'elle n'ait pu, enchaînée malgré elle par les entraves d'une diplomatie ombrageuse et égoïste, n'intervenir que lorsque le sang chrétien avait coulé à flots, lorsque nos frères, dispersés, mutilés, fuient, encore épouvantés, le cimeterre d'assassins fanatiques!

» Oh! bénie soit la France! bénis soient ces nouveaux croisés! béni soit le soldat qui, sans orgueil et avec une abnégation héroïque, a offert et donné non pas un pli de son manteau, mais son palais, ses domaines, ses richesses, et, s'il l'eût fallu, sa vie, pour sauver les chrétiens de Syrie!

» Oh! bénis soient tous ceux qui comme vous, bons habitants du Bazadais, répondront à notre appel, apporteront à l'œuvre commune leur dévouement et les trésors d'une charité qui ne se lasse jamais!... Amen! »

Traduction d'une lettre d'Abd-el-Kader, adressée d'Amboise à Mgr l'archevêque de Bordeaux.

« Gloire à Dieu seul!

» *Le pauvre Exilé à l'Archevêque consolateur.*

» Dès qu'il m'a vu, celui qui règne à Bordeaux comme ministre de l'Arbitre souverain, m'a fait lire dans son cœur qu'il voulait alléger ma souffrance et qu'il avait pour moi une sincère affection. En me comblant d'honneurs, il a enlevé du cœur de la foule qui se pressait sur mon passage tout sentiment de haine; en me faisant asseoir à ses côtés, il m'a soustrait à la curiosité des regards; en m'expliquant sa loi sainte, il a fait tomber de mes yeux le bandeau qui me cachait sa beauté!

» Pourrai-je jamais oublier ces instants passés sur le navire qui allait m'éloigner de lui et de sa grande famille, qu'il aime comme

j'aime mes propres enfants ! Il m'a parlé de ma mère, et mes yeux se sont mouillés de larmes à la pensée qu'elle souffre la captivité pour moi. Un château pour prison, c'est toujours la prison, qui ne peut faire oublier ni la smala, ni le désert, ni ceux qu'on ne voit plus !

» Que Dieu tout-puissant rende en abondance, au renouvellement de cette année, à mon consolateur et au seigneur Dupuch, que je connais maintenant de visage, tout le bien qu'ils m'ont fait lors de mon séjour dans la ville aux rives fleuries et à la ceinture d'eau ! Gloire à l'Eternel ! Adieu !...

» Château d'Amboise, le douzième jour de Safar, année 1262. »

IX

Meurtre de quelques chrétiens à Damas. — Massacre de plusieurs chrétiens dans trois villages aux environs de Saint-Jean-d'Acre. — Complot contre les chrétiens de cette ville. — Machiavélisme de Moustapha-Pacha. — Mauvais traitements infligés au mufti Aboul-el-Héda, et menaces de mort contre le cheik Akili-Aga, parce qu'ils protègent les chrétiens. — Vivres empoisonnés distribués aux chrétiens de la citadelle de Damas. — Envoi de ces derniers à Beyrouth. — Fuite des principaux auteurs des massacres. — Arrestation de quarante coupables par M. de Bentivoglio.

« Beyrouth, 12 août 1860.

» Je voudrais vous dire que l'arrivée du commissaire impérial, Fuad-Pacha (1), a été le signal du rétablissement de l'ordre en Syrie et à Damas. La vérité est tout autre. Les détails que vous allez lire vous feront comprendre combien le mal est profond, et quels dangers menacent encore les populations chrétiennes. Je me contente de reproduire des notes recueillies aux meilleures sources.

» A Damas, mercredi 8 août, un chrétien a encore été massacré dans une maison musulmane de Damas.

» Un chef druse, Kottar-Bey-el-Ehmad, a perdu, le 9, son fils, Ali-Bey, des suites de blessures graves, reçues dans l'assaut

(1) Extrait de la *Presse*.

de Zahleh. Après l'enterrement, Kottar-Bey a tué trois chrétiens; il a fait saccager plusieurs villages et ravager plusieurs jardins, propriétés de chrétiens.

» A Saint-Jean-d'Acre, le fanatisme musulman lève la tête. Hier, 11 août, une députation de chrétiens de cette ville a apporté la nouvelle que la cavalerie irrégulière, chargée de veiller à la tranquillité publique, s'est unie aux musulmans de Saint-Jean-d'Acre pour saccager le village de Kaffar-Bahram. Dans ce village tout chrétien, neuf hommes ont été tués, six blessés; les hommes, les femmes et les enfants qui ont pu échapper au massacre, sont arrivés à Saint-Jean-d'Acre dans le plus affreux état.

» Léfamrè, village chrétien de deux mille habitants, est menacé d'une attaque; les habitants sont barricadés chez eux; un jeune homme qui s'est hasardé à sortir a été assassiné.

» A Bassa, deux chrétiens ont été massacrés et quatre blessés.

» Tous ces villages font partie du district de Saint-Jean-d'Acre. Pour arrêter le ravage des propriétés auquel se livrent les musulmans de la ville et les bachi-bouzouks, les chrétiens se sont adressés aux deux pachas, le gouverneur et le commandant militaire; tous deux sont au lit, l'un souffrant d'une maladie honteuse, l'autre à peine indisposé, et ils ne se mêlent de rien. Mais leurs subalternes agissent pour eux, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils prennent les mesures les plus hostiles contre les chrétiens.

» Hafiz-Bey, commandant de l'artillerie, a distribué des armes à tous les musulmans de la ville qui en manquaient; Hassan-Aga, chef du service des munitions, distribue de la poudre et des balles. Ces deux officiers se rendent chaque jour dans des réunions où le massacre des chrétiens est mis ouvertement en discussion. Les chrétiens sont épouvantés et n'osent sortir; leur effroi se comprend d'autant mieux que les troupes qui sont censées les protéger, sont celles qui ont pris part au massacre de Deir-el-Kamar. Bien des familles ont heureusement pu fuir à la faveur des ténèbres, et il ne reste que la partie la moins aisée de la population et le clergé. Les assassins en uniforme parcourent les rues en proférant des menaces atroces contre les chrétiens, agitant des chapelets, des croix, des

médailles volées dans les maisons; ils crachent sur ces objets sacrés ou les brisent sous leurs pieds.

» Un contre-amiral turc, Moustapha-Pacha (surnommé Ingliz, l'Anglais, parce qu'il a étudié en Angleterre et aussi parce qu'il est fanatique de ce pays), commande une escadre qui doit surveiller les villes de la côte : il s'est rendu à Saint-Jean-d'Acre, pour examiner les plaintes des chrétiens et apprécier les dangers qui les menaçaient. Moustapha-Pacha s'adressa aux coupables eux-mêmes et leur demanda des renseignements. Les musulmans consultés répondirent que tout allait bien, et lui remirent une attestation dans ce sens, signée par cinquante d'entre eux. L'amiral partit. Les menaces augmentèrent; les meneurs disaient tout haut qu'on allait massacrer les chrétiens comme dans le Liban et à Damas.

» Jugez de la terreur de cette malheureuse population. Elle avait cependant deux protecteurs qu'il faut nommer : le chef du clergé, le mufti Abou-el-Héda, et Akili-Aga, qui commande les Bédouins de la ville et des environs; tous deux s'efforçaient de maintenir les fanatiques et soutenaient par leurs exhortations le courage des chrétiens. Mais le mufti leur fut enlevé : les meneurs du complot avaient eu l'audace de dénoncer cet homme vénérable comme excitant au massacre des chrétiens; et, sans consulter ceux-ci, Moustapha-Pacha avait fait arrêter Abou-el-Héda et l'avait envoyé à Beyrouth. Est-il possible de croire que l'amiral n'ait pas su la vérité? N'a-t-on pas voulu, par cet odieux machiavélisme, enlever aux chrétiens de Saint-Jean-d'Acre un homme d'une grande autorité, d'une énergie connue, et qui pouvait jouer, le cas échéant, le rôle qu'Abd-el-Kader joua à Damas?

» L'arrestation du mufti désespéra les chrétiens; ceux qui ne partageaient point les vues des fanatiques n'osèrent plus prêter leur protection aux opprimés. Akili-Aga lui-même, menacé de mort, se retira, laissant le champ libre aux assassins et aux pillards. Il a pu cependant protéger le départ de la députation arrivée à Beyrouth, comme je vous le disais plus haut.

» Cette députation a sollicité la mise en liberté du mufti, qu'elle réclame comme un homme qui s'est toujours montré plein de bonté pour les chrétiens; elle a demandé aussi la punition des musul-

mans fanatiques qui menacent la tranquillité publique. Pour toute réponse, voici ce qu'a fait Moustapha-Pacha : il a chargé de fers le mufti Abou-el-Héda, et a donné l'ordre de l'emprisonner à bord d'un navire de guerre. Quant à des mesures de sécurité pour protéger les chrétiens de Saint-Jean-d'Acre et des environs, l'amiral n'en a pris aucune. Ingliz-Moustapha-Pacha mérite, vous le voyez, de figurer à côté d'Ahmed-Pacha de Damas, et de Kurchid-Pacha de Beyrouth.

» Les consuls résidant à Beyrouth et les amiraux français et anglais, indignés, ont envoyé immédiatement des bâtiments de guerre devant Saint-Jean-d'Acre, pour assurer la vie et la tranquillité des chrétiens.

» Voilà les nouvelles de la semaine. Maintenant, comme au début, partout vous voyez les autorités turques complices des troubles et des massacres.

» Le ministre des affaires étrangères, Fuad-Pacha, est depuis vingt jours à Damas. Il arrête le menu fretin et laisse les chefs des égorgeurs en repos. Mille musulmans environ sont en prison.

» Les nouvelles de cette malheureuse ville sont toujours désolantes. Depuis l'arrivée du commissaire impérial, des crimes affreux ont encore été commis. Un musulman a eu l'audace de mettre du poison dans les vivres des chrétiens réfugiés à la citadelle : trente de ces malheureux ont été empoisonnés, cinq sont morts. Le coupable a été arrêté. Après huit jours de discussion, Fuad-Pacha s'est fait enfin donner le jugement et a fait pendre le condamné. Des musulmans ont assassiné le même jour un chrétien, et ils ont dit qu'ils l'assassinaient pour venger le pendu. Où tout cela nous mènera-t-il ?

» M. Outrey, vice-consul de France, apprécie si bien les dangers de la situation qu'il fait tout son possible pour envoyer à Beyrouth tous les chrétiens de Damas. Fuad-Pacha a voulu s'opposer à cette émigration, mais le consul de France a persisté dans sa conduite. Depuis huit jours, nous avons vu arriver ici environ six mille individus, hommes, femmes et enfants, escortés par les Algériens, sous les ordres de Ben-Salem, le lieutenant d'Abd-el-Kader. On attend demain une autre caravane de quatre mille chré-

tiens. Le reste arrivera à la fin de la semaine, après quoi il ne restera plus un seul chrétien à Damas ni dans les environs. Les vœux des *bons musulmans* seront accomplis.

» Je vous ai dit que les principaux auteurs du massacre de Damas n'avaient pas été arrêtés. Beaucoup s'échappent sous les yeux de Fuad-Pacha; ils vont à Bagdad, à la Mecque, à Alep, dans les Echelles, en Egypte, au désert, chargés de butin et traînant après eux les malheureuses femmes et filles chrétiennes qu'ils ont enlevées ou achetées. Croirait-on qu'un certain nombre de ces misérables a osé venir à Beyrouth, au milieu des milliers de victimes échappées à leur rage? Une quarantaine d'entre eux ont été reconnus par des chrétiens réfugiés de Damas, et sont signalés parmi ceux qui ont pris part au massacre. Malgré des déclarations formelles, appuyées de témoignages honorables, l'autorité turque est restée inerte. M. de Bentivoglio a fait arrêter ces quarante individus jeudi dernier. Chacun a applaudi à cet acte d'énergie du consul de France. Grâce à la connivence morale des autorités turques, beaucoup des égorgeurs du Liban et de Damas restent libres, circulent dans les villes de Syrie, voyagent à leur aise et s'embarquent sans obstacle.

» La complicité de nos gouvernants est aujourd'hui évidente pour tous. »

X

Plusieurs traits de cruauté des Druses et des soldats turcs. — Evêque déguisé en bédouin. — Horrible regret des Turcs. — Bruit public sur le frère du sultan. — Profonde misère et famine affreuse des chrétiens.

Lettre du R. P. Rousseau.

« Saïda, 14 août 1860.

» Voici encore quelques faits accomplis à Deir-el-Kamar, et qui se sont renouvelés à Damas avec un redoublement de cruauté. Ces

faits m'ont été attestés par des témoins oculaires, dont la véracité ne peut être mise en doute.

» Les Druses et les soldats turcs coupaient le sein aux femmes, pour qu'elles ne pussent plus allaiter leurs enfants. Ils arrachaient les enfants des bras d'autres femmes, leur coupaient les quatre membres, et forçaient ces malheureuses mères à boire le sang qui en découlait à flots.

» Ils ont coupé le nez, le menton et les oreilles à des prêtres ; ils recevaient, dans des calices, le sang qui découlait de ces plaies, et ils obligeaient chaque prêtre, à force de mauvais traitements, à boire ce sang. « Tu bois chaque jour le sang du Christ, disaient » ces barbares, tu ne dois pas avoir de répugnance à boire ton » propre sang. »

» Les Turcs et les Druses ont mutilé un grand nombre d'hommes avec une férocité inouïe, et exercé des violences affreuses contre ceux qu'ils supposaient ne pas vouloir leur indiquer les endroits secrets où les chrétiens avaient caché ce qu'ils possédaient.

» Depuis le massacre de Damas, il n'y a pas eu de nouvelle catastrophe, mais il n'y a pas de jour où il n'y ait des chrétiens assassinés. Des Turcs et des Druses rôdent partout. Malheur au chrétien qui s'écarte et qui est aperçu par eux ! Ces brigands le dépouillent, le massacrent et le cachent.

» Dans la première huitaine du mois d'août, ils ont coupé les deux bras à une femme, à Djezin.

» Dans le même endroit, ils ont attaché, par les cheveux, une autre femme qui était enceinte, à la queue d'un cheval indompté. Cette malheureuse victime a été emportée à travers les rochers, laissant partout les traces de son sang et les lambeaux de sa chair déchirée. Tous les membres de cette femme ont été dispersés sur une grande étendue. La tête était restée attachée au cheval avec quelques lambeaux de son corps. Ses entrailles étaient disséminées et affreusement morcelées.

» Un évêque du Hauran se trouvait à Damas pendant les jours du massacre. Il s'habilla en bédouin afin de pouvoir s'évader. En traversant une rue, il aperçut des musulmans qui torturaient un jeune homme pour lui faire abjurer sa religion. Déjà le jeune

homme avait abjuré. L'évêque, sous son costume de bédouin, s'approcha des musulmans et dit au jeune homme avec violence : « Es-tu devenu musulman ? est-ce vrai ? Viens, je vais examiner » si ta conversion est sincère, ou je te tue. » Et les autres les laissèrent partir, croyant avoir devant eux un Arabe féroce.

» Le même évêque est rencontré dans la rue par un Turc, qui lui demande s'il ne s'est emparé d'aucune dépouille des chrétiens. « Je n'ai rien pu prendre, lui répond l'évêque. — Tiens, lui dit le » Turc, emporte cette cafetière, afin que tu possèdes aussi quelque » chose venant des chiens de chrétiens. »

» Fuad-Pacha est arrivé en Syrie. Il a fait emprisonner plusieurs pachas, plusieurs gouverneurs, d'autres chefs et des soldats. Mais il éprouve, malgré sa bonne volonté, une assez grande résistance de la part des musulmans. Tout porte à croire qu'il succomberait bientôt, si la France ne venait pas le seconder.

» Nous attendons avec impatience nos braves soldats. Il nous tarde de les voir. Nous espérons qu'ils vengeront le nom chrétien, qu'ils rétabliront l'ordre et qu'ils établiront en Syrie un état de choses qui garantisse les grands intérêts qui viennent d'être sacrifiés, et qui prévienne les crimes, les massacres, le pillage et les incendies, accomplis par les Turcs et les Druses.

» Il y a en ce moment, dans la rade de Beyrouth, des bâtiments de toutes les puissances. Cet appareil impose aux Turcs; ils commencent à craindre. Mais leur regret, qu'ils expriment hautement, c'est de n'avoir pas exterminé tous les chrétiens. Ils s'imaginent qu'ils n'auraient pas été plus punis pour les avoir tous tués, que pour en avoir tué un certain nombre. Voilà où en est leur repentir. Avec de tels sentiments, qu'on nous dise s'il faut se fier à eux pour l'avenir.

» Le bruit public est ici que le frère du sultan avait écrit à tous les pachas, au nom du sultan et avec le sceau impérial, de détruire tous les chrétiens, surtout dans les villes, parce que les villes devaient être réservées pour les musulmans.

» Je suis déjà sorti plusieurs fois de la ville, avec un officier du bâtiment de guerre français en rade devant Saïda. Nous sommes allés visiter les ruines des villages les plus rapprochés de la ville.

C'est un bien triste spectacle de voir toutes ces montagnes aujourd'hui désolées et naguère habitées par une nombreuse population. On les dirait couvertes d'un crêpe lugubre. Ce tableau porte la tristesse dans l'âme. Dans l'espace de soixante lieues sur vingt de large, il n'y a plus que des ruines. On ne distingue debout que les villages des Druses.

» Les chrétiens commencent à retourner dans leurs villages, qui ne sont plus que des monceaux de pierres. Nous en avons trouvé dans les endroits que nous avons visités. Ces chrétiens sont pâles et décharnés, comme des personnes qui relèvent de longue maladie. Ils venaient se grouper autour de nous ; ils pleuraient, et nous pleurions avec eux, tant nous étions touchés de leur misère. Ils n'ont aucun moyen de subsistance : point de pain, point de fruits, aucun genre de légumes, plus de récoltes, plus de troupeaux. Ils ne trouvent, au milieu de ces ruines, que des feuilles de mûrier qui conservent leur verdure.

» Quelques-uns nous ont montré du son qu'ils avaient apporté de la ville. Ils le délayaient dans l'eau et le mangeaient sans le faire cuire, parce qu'ils n'avaient pas même un ustensile de cuisine.

» Au milieu de cette déplorable misère, ces infortunés chrétiens ont encore la douleur de voir, dans les ruines qui les entourent et dans les rues, les traces du sang de leurs parents massacrés. Leurs corps sont restés sans sépulture, les chiens les ont mangés et en ont dispersé les restes en tous lieux.

» Partout, çà et là dans les campagnes et le long des chemins, on trouve des crânes, des débris de membres, des chevelures, des barbes de prêtres, des traces de sang, et des restes de vêtements souillés.

» Le pain que le consul français continue à donner à Saïda est fait par les Turcs. Il est très mauvais. Il n'est pas même cuit. C'est ce mauvais pain et de l'eau qui forment, depuis deux mois et demi, la seule nourriture des pauvres chrétiens. Aussi, il en est déjà mort un grand nombre.

» La moitié des enfants a succombé à la maladie. Les grandes personnes commencent à être atteintes.

» Nous nous sommes épuisés pour soulager les plus malheureux.

» Les vingt et une religieuses de Zahleh ne sont pas tombées entre les mains des infidèles, ainsi que le bruit en avait couru, et elles n'ont subi, par conséquent, aucun mauvais traitement.

» ROUSSEAU,
» *missionnaire apostolique.* »

XI

Exécution des coupables à Damas. — Noms des principaux coupables pendus. — Arrestation d'Abdallah-Halébi, grand cheik de Damas. — Enrôlement des coupables dans l'armée du sultan. — Fuite des assassins dans le Hauran.

« Beyrouth, 25 août 1860.

» Le 20 (1), la nouvelle se répandit que les coupables, condamnés par la justice, allaient subir leur sort. La ville était frappée de stupeur. On n'entendait partout que les pleurs et les gémissements des femmes qui étaient séparées de leurs maris emprisonnés. Chaque décharge de coups de feu trouvait un écho terrible dans ces lamentations, qui étaient déchirantes. Le lendemain, on ensevelit les corps des suppliciés : cent douze avaient été fusillés, cinquante-sept pendus et neuf *empalés !*... Ce dernier supplice n'était plus en usage depuis quarante ans. Fuad-Pacha a proportionné la punition à l'énormité des crimes.

» Parmi les coupables pendus, voici les principaux : Hassan-Bey, Moustapha-Bey et Ali-Bey, tous trois fils de Nessiph-Pacha; le fils de Cheik-Saïd, écrivain au grand tribunal (vekili alem); Moustapha-Bey et ses deux cousins, notables de la porte Touma; Faris-Aga, notable de la porte Omer, et Selim-Aga, ainsi punis pour avoir fait voler, piller, incendier et assassiner des chrétiens, par les soldats qu'ils avaient à leur disposition afin de maintenir l'ordre et la tranquillité dans la ville; de plus quatre des principaux négociants turcs : Mahmoud-Rikab, Raghup et son fils Hassan-

(1) Extrait du *Sémaphore de Marseille.*

Saddi, Cheik-Mohamed-Catana et le chef du quartier Canavat. Parmi les fusillés, deux seuls étaient des personnages influents ; c'étaient : Chamdinib-Oglou, chef du tribunal militaire, et Ismaïl-Aga, commissaire du même tribunal.

» Une arrestation qui a produit un effet immense dans la journée du 22, a été celle du grand cheik de Damas : Chehul-Massaï, cheik Abdallah-Halébi, Djami uminie cheik. Les musulmans le regardaient comme descendant du prophète, se prosternaient devant lui et le vénéraient comme un saint. Voici dans quelles circonstances il a été arrêté : le 22, les femmes de ceux qui avaient été fusillés ou pendus sont allées entourer sa demeure, et, avec des cris et des lamentations comme seules savent en faire les musulmanes de ces pays, l'accusèrent en criant : « C'est toi qui es la cause de » tout ce qui nous arrive, par les conseils que tu donnais à nos » maris, suivant tes livres saints. » L'autorité, prévenue immédiatement du fait, fit arrêter le cheik chez lui, et, après une première enquête, il a été emprisonné avec son fils (1).

» C'est dans le quartier Mahale Salchié qu'on a empalé les neuf coupables dont je vous ai parlé plus haut. Leur exécution a été horrible ; les cris de douleur de ces misérables s'entendaient à une grande distance.

» L'enquête d'Ahmed-Aga (2), ex-pacha, gouverneur de Damas, se poursuit activement.

» Trois mille cinq cents individus, sans différence de rang, sont condamnés au service militaire à vie. Voilà qui va faire de fameux soldats !...

» Plusieurs chefs de quartiers, reconnus coupables, se sont enfuis. Il a été impossible jusqu'aujourd'hui de les retrouver ; on les suppose partis pour le Hauran.

» Le quartier turc Kanaouat est vidé par ordre du gouvernement, pour être mis à la disposition des chrétiens. »

(1) On a vu plus haut qu'il a été exilé en Chypre.

(2) Ahmed-Pacha a été fusillé, à Damas, avec quelques officiers de l'armée turque, le 8 septembre 1860. On a élevé depuis des doutes sur l'exécution d'Ahmed-Pacha. Il faut remarquer ici que le plus grand nombre des suppliciés du 20 août ont été choisis parmi la vile populace de Damas et parmi les infâmes et cruels bachi-bouzouks.

XII

Nouvelles arrestations de coupables à Damas et craintes des chrétiens. — Abdul-Salam, auteur du massacre de Deir-el-Kamar. — Continuation de l'émigration chrétienne. — Violences et insultes des musulmans. — Placard collé par les musulmans sur la porte des églises chrétiennes à Saint-Jean-d'Acre. — Les Ansariès. — Mohamed-Bey-Sok'ân voulant massacrer les chrétiens. — Bravades des Druses.

« Beyrouth, 31 août 1860.

» De nouvelles arrestations (1), dont le nombre s'élevait, il y a déjà trois jours, à trois mille cinq cents, ont eu lieu à Damas. Fuad-Pacha compte arriver, pour cette troisième fournée, jusqu'au chiffre de quatre mille; mais il s'en faut de beaucoup que ces nouvelles arrestations apportent aux chrétiens la même impression de sécurité que les premières. Elles ne sont en réalité qu'une manière de recrutement militaire; car les individus dont il s'agit doivent être purement et simplement incorporés dans l'armée turque. Est-ce là un châtiment? peut-être; mais est-ce une garantie? les chrétiens ne le croient pas. Ils se demandent, avec un certain effroi, si l'uniforme suffira à transformer ces quatre mille pillards ou massacreurs, et s'ils ne reviendront pas tôt ou tard reprendre, comme soldats, comme sous-officiers, comme officiers, leur œuvre d'assassinat.

» On rappelle à ce propos un fait caractéristique. Il y a dix ans, un nommé Abdul-Salam, l'un des auteurs du massacre d'Alep, fut incorporé, à titre de condamné, dans l'armée ottomane. Comme en ce pays l'assassinat ne nuit pas à l'avancement, le misérable dont il s'agit arriva en peu d'années au grade de colonel, et c'est en cette qualité qu'au mois de juin il présida d'abord et concourut ensuite avec ses soldats au massacre de Deir-el-Kamar.

» L'émigration chrétienne, que l'autorité était un moment par-

(1) Extrait de la *Presse*.

venue à arrêter, subit une recrudescence significative et que ne suffit pas à calmer la suppression des secours de route précédemment accordés par Fuad-Pacha. Il est encore arrivé ici hier matin une caravane de trois cents réfugiés de Damas. La plupart étaient de ceux que Fuad-Pacha a logés dans le quartier musulman de Kanaouat, évacué à cet effet (1), mais où ils sont assaillis, la nuit, à coups de pierres (on parle même d'un coup de fusil), et, le jour, d'injures et de menaces qui, toutes, comme par une sorte de mot d'ordre, ajournent la reprise des vengeances musulmanes à six mois. Les chrétiens croient avoir même toute espèce de raisons de craindre que ce délai ne soit avancé, et que la reprise des massacres n'ait pour signal le départ de Fuad-Pacha, lequel doit revenir prochainement à Beyrouth. Lui absent, le champ reste entièrement libre à l'effervescence musulmane ; car l'armée qui, sous la main du commissaire extraordinaire, est si promptement devenue un instrument d'ordre et de répression, l'armée va se trouver de nouveau livrée aux instincts de religion et de race qui font d'elle la complice née de toute chasse « aux chiens. »

» Telle est l'inquiétude des chrétiens de Damas, que ceux d'entre eux qui n'ont pas eu les moyens de se joindre à la dernière caravane aiment mieux retourner à la citadelle, où six mille malheureux sont encore entassés, que de rester dans le beau quartier que leur avait fait livrer Fuad-Pacha. Dans cette citadelle, la plupart sont dépourvus de tout abri, soit contre la chaleur tropicale du jour, soit contre les rosées non moins pernicieuses de la nuit.

» A Saint-Jean-d'Acre, d'où un courrier est arrivé hier matin à franc étrier, porteur des dépêches pour les divers consulats, la fermentation populaire a fait des progrès inquiétants. Lundi dernier, fête de l'Assomption dans le rite grec, les chrétiens de diverses communions, en se rendant à leurs églises respectives, en ont trouvé l'entrée souillée d'immondices, et les groupes railleurs des musulmans qui se tenaient là pour jouir de l'indignation des fidèles, saluaient ceux-ci au passage d'injures ou de plaisan-

(1) On porte à trois mille cinq cents au moins le nombre des maisons chrétiennes brûlées à Damas; Fuad-Pacha, pour indemniser les malheureux qui se trouvent aujourd'hui sans ressources et sans abri, a mis à leur disposition cent vingt maisons turques.

teries grossières, en les engageant à lire le placard arabe qui avait été collé pendant la nuit sur la porte. Ce placard, dont un exemplaire m'a été communiqué, a pour entête une caricature à la main, où chaque dessin, selon l'us de nos vieux imagiers, a sa légende explicative. On lit à côté du dessin de droite : *Ceux-ci sont les musulmans tenant une épée et frappant la croix et les giaours*. Du groupe des chrétiens jaillit un semis de gouttelettes à l'encre rouge, avec cette autre légende : *Ceci est le sang des giaours*. La croix est figurée au centre et n'a pour légende qu'une interjection imitative qui exprime le crachement. De l'autre côté est un iman armé d'un sabre, et dont l'attitude, qui brave toutes les règles de l'honnêteté européenne, rend au moins superflue l'épigraphe qui vient aussi la commenter (1).

» Le texte se compose de vers arabes qu'on me dit assez beaux, et qui sont formés de citations de divers passages sacrés, tirés les uns du Coran, les autres d'un livre dont je n'ai pu retenir le nom, et où les musulmans vont de préférence chercher leurs inspirations guerrières quand il s'agit d'un massacre, d'un combat. Voici la traduction mot à mot de ce factum rimé :

« De la nation de l'islam à la nation de l'infidélité, des erreurs, » de l'idolâtrie et de l'impiété; à la nation qui, contrairement au » droit, est devenue fière et orgueilleuse sur cette terre,

» On fait savoir : que vous vous êtes trop enorgueillis; — que » vous avez fait des changements et répandu le trouble sur la » terre, — que nous avions ensemencée de bien; — et parce que » vous avez trouvé appui de la part du gouvernement, — vous » avez commis des actes qu'aucune nation avant vous n'avait » commis.

» Par Allah! et, nous le répétons, par Allahi (2)! — vous » n'êtes que des chiens! — Votre massacre est par trop facile, » et comme maintenant les traits de la mort et du châtiment com» mencent à peser sur vous, — et que vous êtes tombés du faîte

(1) Une lettre, citée par la *Gazette du Midi*, s'exprime ainsi : « Ce placard ignoble porte en tête un Turc qui fait des ordures sur une croix et tient à la main un sabre teint de sang. Après vient le titre suivant : *La foi de Mahomet à la communauté des chiens de chrétiens.* »

(2) C'est la plus violente formule de serment que puisse employer un musulman.

» dans la privation de tout, — vous êtes devenus comme des » chiens galeux.

» — Que la malédiction d'Allah retombe sur vous, — sur votre » race et sur votre croix, — parce que votre religion est une » religion de rien. — La religion de Mohammed (qu'Allah prie » sur lui et le salue) est bâtie sur la vérité. — Plus tard, vous » verrez la vraie religion.

» Vous vous êtes adossés aux Faransavi (Français), — et vous » êtes redevenus des Pharaons (1).

» Par Allah! les Faransavi (Français) ne peuvent ni tenir devant » nous ni nous combattre, — attendu que nos sabres sont des » faulx, et nos lances des dards transperçants. — Nos chevaux sont » les meilleurs coureurs, — nos cavaliers géants sont des lions » farouches (mot à mot : *des lions Darius*). — Notre poudre » rôtirait des côtes humaines (2); — nos flèches font verser des » larmes; — nos cavalcades entraînent les endormis. — Malheur » sur vous! malheur sur vous! — Dans le combat, vous verrez » ce que nous faisons. — Il aura lieu cette année, — et il vous » arrivera comme à ceux de Cham (Damas), car nous n'avons pas » peur même d'un lion, et nous ne tenons compte de personne. — » Votre sang, votre honneur de maris et vos biens sont à nous. » — Vous avez franchi les limites, — et ceux qui franchissent » les limites perdront ces trois choses. — Cette perte, vous en » êtes vous-mêmes les auteurs : — car Allah, le très haut, dit » dans son livre chéri : Vous mangerez ce que vos mains auront » cueilli (3); — et Allah n'est pas injuste pour ses sujets.

» Par Allah! et, nous le répétons, par Allah! — sur la terre » il ne vous restera que votre nom. — On dira qu'il y avait ici » tels et tels. — Nous n'avons plus à vous parler que par le » sabre. — Nous avons fermé les yeux une fois, deux fois, » trois fois, et vous êtes devenus des Pharaons superbes, — » et votre pharaonisme amènera votre mort et l'effusion de votre » sang.

(1) Nom qui caractérise encore en Orient l'orgueil insensé.

(2) Allusion au grand feu qu'allument les Arabes quand ils veulent rôtir un mouton entier.

(3) C'est l'équivalent du proverbe occidental : *On récolte ce qu'on a semé.*

» Vous prétendez qu'Ayssa (1) (la paix tombe sur lui) est parmi
» vous. — Dieu l'en garde! il ne peut pas être content de vous.
» — Vous êtes destinés au feu, et vous y trouverez le châtiment
» de ce que vous faites. — Qu'Allah ne vous relève point de cette
» chute! — Son livre chéri le dit : Toute offense appelle la peine
» du talion. »

» Les évêques des différentes communions ont porté plainte au pacha de Saint-Jean-d'Acre, qui ne leur a fait qu'une réponse évasive. Ils se sont alors adressés aux agents consulaires de Caïffa, qui, après s'être concertés, en ont tous écrit à Beyrouth. Le consul de Grèce a aussitôt expédié sur les lieux les forces navales de sa nation qui se trouvaient ici. On parle aussi de l'envoi d'un bâtiment anglais. Quant à l'escadre française, elle est probablement représentée à Saint-Jean-d'Acre par l'*Eclaireur*, qui fait une tournée dans ces parages.

» Plus près d'ici, dans le district de Bichara, que gouverne un certain Métuali nommé Aly-bey-el-Assad, des villages entiers ont été désertés par les habitants chrétiens, qui n'avaient que ce moyen de se soustraire aux avanies et aux vexations de l'autorité locale. L'archevêque catholique grec de Tyr, après avoir épuisé ses faibles ressources pour le soulagement de ces malheureux, est venu ici pour exposer leurs griefs au pacha.

» Le nord de la Syrie a failli donner un pendant aux massacres de Hasbaya, de Deir-el-Kamar et de Damas. Entre Aman, Alep, Tripoli et Latakiéh est disséminée, au nombre d'environ cent mille âmes, la peuplade des Ansariès, qui reconnaît le prophète Ali, mais qui n'a que ce point de contact avec les diverses sectes musulmanes. Le fond de la doctrine religieuse des Ansariès paraît être une dérivation plus ou moins directe du culte antique d'Adonis. Ils considèrent la femme comme le principe et la fin de toute création, et élisent annuellement pour déesse et pour prêtresse une jeune fille à laquelle ils adressent des invocations qui roulent sur cette idée : « De toi » nous sommes sortis; en toi nous rentrerons. » Les Ansariès ont en outre des assemblées annuelles (2), où les sectaires de

(1) Jésus. (2) Il y en a trois par an.

tout âge et de tout sexe se réunissent pêle-mêle au milieu des ténèbres, dans un lieu clos, et l'enfer seul peut savoir ce qui s'y passe.

» Le district de Saffita, où se trouvent vingt-cinq à trente mille de ces sectaires, confondus avec six à huit mille chrétiens, a pour gouverneur un certain Mohamed-Sok'ân, frère de ce gouverneur de Saïda, qui fit fermer les portes de la ville aux chrétiens des villages voisins, traqués par les massacreurs. Mohamed-Bey-Sok'ân, que les lauriers d'Ahmed-Pacha et de Kurchid-Pacha empêchaient de dormir, convoqua, il y a quelques jours, à sa résidence de Dreikich, les deux principales familles ansariès, celle des Roslan et celle des Chamsin, leur exposa que le sultan voulait purger le pays de chrétiens, et les engagea à s'unir pour cette œuvre avec les musulmans, comme n'avaient pas hésité à le faire ailleurs les Druses et les Métualis.

» Les Roslan et les Chamsin demandèrent à voir le firman impérial qui ordonnait la mort des chrétiens. Mohamed-Bey-Sok'ân répliqua que les massacres commis ailleurs par la permission ou avec le concours des autorités établissaient surabondamment l'existence de ces ordres sublimes, et qu'au surplus il était de l'intérêt des fidèles esclaves de Sa Hautesse de ne pas s'arrêter à des scrupules de forme qui enlèveraient presque tout mérite à leur obéissance.

» Les chefs se retirèrent sans se prononcer, et en objectant la nécessité de consulter préalablement leurs frères ansariès. A peine de retour dans leur résidence de Borj-Saffita, ils convoquèrent secrètement les chrétiens eux-mêmes, leur dénoncèrent le plan du gouverneur, et prirent spontanément l'engagement de les défendre, en ajoutant : « Chaque goutte de votre sang qui » sera versée, c'est comme une jarre du nôtre! »

» Tel était le prestige de terreur qui protégeait ce Mohamed-Bey-Sok'ân, que les chrétiens du pays n'avaient même pas osé dénoncer le fait; et c'est en quelque sorte par hasard qu'il est parvenu à la connaissance de notre consul général, lequel a porté plainte au nouveau pacha. Ordre a été aussitôt expédié pour que Mohamed-Bey-Sok'ân, déjà destitué pour concussions,

et qui attendait son jugement à Tripoli, fût dirigé sur Beyrouth, où aura lieu un supplément d'instruction.

» Je passe aux nouvelles de la Montagne.

» Il y a dix ou douze jours, les populations druses accueillaient l'annonce du débarquement des premières troupes françaises par cette gasconnade orientale : « Plus il viendra de Français, tant » mieux; leurs chapeaux nous serviront pour cueillir nos olives. » La réflexion a promptement calmé ces élans de vanterie, et les Druses prévoient déjà très sérieusement l'hypothèse où ils n'auraient même pas le temps d'attendre la récolte des olives. Les principaux expédient leurs effets les plus précieux dans le Hauran, canton presque inaccessible qui fut de tout temps le *refugium peccatorum* de leur race, et, s'ils restent encore eux-mêmes dans le pays, ce n'est pas qu'ils veuillent, ainsi que le bruit en avait couru, tenter un suprême effort de résistance et partir sur un coup d'éclat; c'est, au contraire, pour tenter les voies de la réconciliation. »

XIII

Exaspération des musulmans produite par les exécutions de Damas. — Menaces des prisonniers de Damas. — Brutalité d'un soldat turc contre un enfant. — Une famille chrétienne de Damas cruellement maltraitée par les musulmans. — Misères des chrétiens.

« Beyrouth, 13 septembre.

» Fuad-Pacha est arrivé depuis quelques jours de Damas, où il a fait exécuter cent quatre-vingt-cinq coupables (1). Un grand nombre ont été pris pour l'armée. Ces exécutions n'ont produit aucun effet, si ce n'est d'exaspérer les musulmans, qui accablent les chrétiens d'injures. N'allez pas croire qu'on ait puni tous les criminels. Ceux qui partent pour l'armée disent hautement

(1) Extrait de la *Gazette du Midi*.

que s'ils avaient pu croire que leur punition dût se réduire à si peu de chose, ils auraient massacré tous les chrétiens qui ont survécu.

» Ces sauvages, à leur arrivée à Beyrouth, enchaînés, disaient aux chrétiens damascains qu'ils rencontraient : « Dans cinq ans, » nous retournerons et nous vous massacrerons tous. Que n'étiez- » vous présents lorsque nous avons déshonoré vos femmes et vos » filles ! C'est un honneur pour nous que d'aller servir dans » l'armée impériale, et non une punition, comme vous le sup- » posez. » Ils proféraient mille injures contre la croix et les prêtres. Enfin, pour vous donner une idée de l'esprit de partialité qui dirige nos autorités, je vous dirai que j'ai vu un pauvre enfant chrétien qui, reconnaissant probablement le massacreur d'un de ses parents, s'écria : « Tant mieux ! » Le militaire qui accompagnait ce scélérat se permit de donner un coup de crosse à la jambe de l'enfant, qui s'évanouit aussitôt. Les soldats français présents à cette scène arrêtèrent le soldat turc, qui fut mis en prison par l'amiral français jusqu'à la guérison de l'enfant; il fut ensuite relâché. Quant à l'autorité turque, elle ne lui infligea pas la moindre peine et resta passive devant cette inqualifiable brutalité. L'insolence des musulmans en est venue à un tel point que les lâches Beyroutins, qui sont considérés comme l'écume de la Syrie, insultent les soldats français, qui, heureusement pour ces misérables, ne comprennent pas l'arabe. Lorsqu'un différend s'élève entre chrétiens et musulmans, les juges et les officiers publics se coalisent contre les chrétiens. On dirait même que ce sont là les intentions de leur gouvernement.

» Voici un fait arrivé à Damas, dont je vous garantis l'exactitude. Parmi les personnes que l'on a logées dans les anciennes maisons musulmanes, il y avait une femme qui habitait avec sa mère et ses jeunes enfants. Pendant la nuit, des femmes musulmanes tentèrent d'étrangler la mère; la fille alla porter plainte et emmena sa mère à la citadelle. Elle retourna ensuite chez elle pour prendre ses enfants. Quelle ne fut pas sa douleur de retrouver sa mère morte dans la citadelle! A son retour, et

chemin faisant, un de ses fils reçut un coup de pierre sur le côté. Cette malheureuse, désespérée, prit son enfant, partit pour Beyrouth, et en route elle crut mourir. Ayant perdu espoir de trouver justice auprès des fonctionnaires turcs, elle s'est adressée aux diverses chancelleries. Ce fait s'est passé après le départ de Fuad-Pacha de Damas. On a donc grandement tort de croire en Europe que l'envoyé turc et ses subalternes sont suffisants pour rendre la tranquillité aux chrétiens. Il faudrait pour cela une armée française de vingt mille hommes au moins, qui pût prolonger son séjour et présider à l'installation d'une administration régulière.

» Nous sommes convaincus ici que si les chrétiens d'Alep ont échappé jusqu'à ce jour aux massacres, c'est uniquement parce qu'ils se sont cotisés pour donner aux notables musulmans une somme de cinquante mille piastres.

» Les pauvres chrétiens de Damas, dont deux mille sont encore dans la citadelle, ont pour vivre quatre sous par jour, et il n'est alloué que deux sous pour les enfants. Ceux qui sont ici se trouvent dans un dénûment complet et couchent à la belle étoile. Il y a quatre ou cinq décès par jour. La montagne de Beyrouth n'est pas plus heureuse. Les chrétiens n'y ont plus d'abri. Que vont-ils devenir, maintenant que nous sommes à l'époque des pluies? Une épidémie pourrait bien décimer ceux qui auront survécu à la rage des Métualis et des Druses, ainsi qu'à la famine. »

XIV

Menaces des prisonniers de Damas en passant à Beyrouth. — Ce qu'ils chantent. Un derviche excitant les musulmans au massacre.

« Beyrouth, 15 septembre 1860.

» Hier matin sont arrivés environ cinq cents autres prisonniers de Damas (1). C'est le second détachement de ceux dont Fuad-Pacha se débarrasse au moyen d'une simple incorporation dans l'armée turque. On avait d'abord prétendu qu'à la demande de ces prisonniers, leur entrée à Beyrouth n'aurait lieu que de nuit; mais, bien qu'elle ait eu lieu en plein soleil, rien ne trahissait la crainte d'être reconnus au passage par l'émigration damasquine. Les uns proféraient, le verbe haut et le sourire aux lèvres, et les autres chantonnaient, d'un air de distraction dédaigneuse, des menaces comme celle-ci : « Nous allons à » Constantinople prendre des pantalons et des fusils; puis nous » reviendrons vous massacrer tous; et vos femmes, et vos filles, » seront à nous. » Au moment où la haie des chrétiens était le plus compacte, les soldats ont joué contre ceux-ci de la baïonnette, mais sans piquer toutefois, et en se servant de leurs fusils comme de simples assommoirs. Plusieurs chrétiens ont été blessés, l'un d'eux, dit-on, grièvement, et aux applaudissements d'un agent inférieur de police, qui paraphrasait, dans la foule, les menaces des prisonniers.

» Cette dangereuse boutade des soldats de l'escorte n'était-elle qu'une façon turque de maintenir le bon ordre du défilé? Faut-il, au contraire, y voir une manifestation de sympathie en faveur de leurs nouveaux camarades? Cette dernière interprétation est d'autant plus vraisemblable que l'escorte elle-même renfermait très probablement plus d'un complice subalterne des

(1) Extrait de la *Presse*.

massacres. Dans le détachement qui amena, l'autre jour, le premier convoi de condamnés, figuraient, par exemple, plusieurs soldats qui reconnaissaient hautement avoir pris part à la boucherie de Deir-el-Kamar. Cela peut s'appeler : laver ses taches de sang en famille.

» Arrivés à l'embarcadère, les prisonniers, contrairement à ce qui s'était passé l'autre fois, ont été délivrés des planchettes qui leur entravaient les mains ; et ils se sont embarqués en entonnant un chant arabe de circonstance, dont ils marquaient la mesure par des hochements de tête et par de furieux battements de mains, auxquels répondait la foule musulmane. J'ai eu la curiosité de recueillir ce chant, qui vous donnera à la fois une idée du sentiment populaire relativement à l'expédition française, et de la distinction respectueuse que les mécontents du pays ne cessent de faire entre la pensée proprement dite du sultan et celle qu'on suppose lui être imposée par la pression étrangère.

« CHŒUR. Abdul-Medjid est notre oncle. Par notre sabre, » nous tirerons vengeance!

» UNE VOIX. Si c'est votre étendard (sous-entendu : O sultan!) » qui donne ce signal (c'est-à-dire : Si l'ordre de nous arrêter » est venu de vous),

» CHŒUR. Que Dieu fasse votre figure blanche (radieuse, » glorieuse)!

» UNE VOIX. Si c'est l'étendard de Nabeullion,

» CHŒUR. Que Dieu fasse sa figure noire!

» UNE VOIX. Dieu maudisse

» CHŒUR. Sa figure! »

» Suivent d'autres invectives.

» Un vapeur grec, arrivé hier, a porté la nouvelle qu'un derviche avait parcouru les rues de Saint-Jean-d'Acre, un étendard à la main, et en faisant honte aux musulmans de la ville de ne pas imiter l'exemple de leurs frères de Damas. »

XV

Ménagements de Fuad-Pacha pour les Druses. — Cimetières chrétiens profanés par ces barbares. — Fabrication de faux cachets.

« Beyrouth, 19 septembre 1860.

» La justice rendue aux chrétiens consiste dans l'exécution de cent quatre-vingt-cinq hommes à Damas (1), pour les huit mille victimes de cette ville, et c'est tout; pas d'indemnité, pas de restitution aux propriétaires, pas de sûreté. Je me trompe, de tant de richesses enlevées, Fuad-Pacha a fait rendre quelques grossiers objets sans valeur. Nous savons qu'il a imposé pour des sommes importantes les musulmans riches; mais nous ne savons pas que les chrétiens en aient eu quelque chose, et nous sommes sûrs de ne jamais l'apprendre.

» Il paraît que les Druses sont plus chers à Fuad-Pacha que les musulmans, soit parce qu'on peut compter plus efficacement sur eux pour une autre fois, soit parce que les Anglais, qui excellent dans l'amélioration des espèces, ne veulent pas laisser toucher à cette belle race.

» On leur a donné tout le temps nécessaire, non seulement pour pourvoir à leur sécurité, mais encore pour mettre le comble à leurs abominations contre les chrétiens.

» Une trentaine de personnes, dont nous pourrions donner les noms, ont été assassinées depuis l'arrivée de Fuad-Pacha. Il ne reste plus une belle maison à démolir; il n'y a plus de jardin ni de plaine où les belles plantations de mûriers n'aient été coupées. Tout cela terminé, il restait aux Druses un seul regret : c'est d'être venus trop tard pour tuer de leurs mains

(1) Extrait de l'*Aigle de Paris*.

les chrétiens précédemment morts de mort naturelle; et, pour n'avoir rien à se reprocher à ce sujet, ils viennent de faire une dernière opération : ils ont ouvert les tombeaux, ont tiré des coups de fusil sur les cadavres et les ont couverts d'ordures.

» Les cimetières ainsi profanés sont : celui du couvent de Nahemet; comme il n'y avait pas longtemps que le père Essenius-Nihaoui avait été enseveli, on a eu la satisfaction de faire de la chasuble qui était sur lui une veste dont le nouveau propriétaire paraît affublé en public; le cimetière du couvent de Mechmouchi, près de Gelim; le cimetière des Maronites à Hasbaya, où pas une tombe n'a été respectée.

» A la guerre faite aux vivants, aux morts, aux murs et aux arbres, on en a ajouté une autre : c'est la fabrication de faux cachets portant des noms chrétiens; et l'on oblige quelques chrétiens, épargnés à ce dessein, d'écrire des certificats pour la justification des chefs les plus criminels.

» En ce moment, les Druses se sont tous retirés, avec leurs femmes et leurs effets, à la frontière sud de la montagne, pour prendre le chemin du Hauran.

» Fuad-Pacha, comme pour leur épargner toute précipitation dans le départ, et leur laisser le temps d'assurer leur marche, s'occupe à mettre la paix entre le peuple maronite et ses chefs dans le Khesrouan. Il vient d'appeler les notables pour examiner l'affaire. »

XVI

Vains efforts de Fuad-Pacha pour persuader aux chrétiens réfugiés de Damas de retourner dans leurs foyers. — Du lieu où s'est tramé le complot contre les chrétiens. — Mystère qui entoure le procès de Kurchid-Pacha. — Complicité de l'autorité turque dans les massacres. — But ultérieur de ces massacres.

« Beyrouth, 7 décembre 1860.

. . . .

» L'habileté diplomatique de Fuad-Pacha (1), fortifiée par des promesses et des menaces, n'est pas encore parvenue à persuader aux sept ou huit mille chrétiens damascains réfugiés à Beyrouth de remonter à Damas, où se trouvent encore quatre à cinq mille chrétiens, qui s'échappent tous les jours de cette ville fanatique, malgré la défense qui leur est faite d'en sortir, sous peine de ne plus recevoir de secours de l'administration turque.

» Outre le manque de sécurité, les réfugiés de Beyrouth redoutent le froid de l'hiver, qui est intense à Damas; les chrétiens demeurés dans cette ville ne peuvent avoir confiance dans les promesses qui leur sont faites. Ils savent qu'en dépit des châtiments déjà infligés à plusieurs habitants très coupables, le fanatisme le plus barbare couve sous la cendre et n'attend que l'occasion de se montrer dans toute sa cruauté. Le complot ourdi à Constantinople contre les chrétiens de la Syrie semble avoir sa principale ramification à Damas, et, malgré les exécutions et les exils, il reste encore de nombreux conjurés secrets, que l'autorité ne veut ou ne peut atteindre.

» Depuis quelque temps, une sorte de mystère enveloppe les réunions des commissaires européens et celles de la commission nommée pour examiner le procès du fameux Kurchid-Pacha,

(1) Extrait du *Monde*.

ci-devant gouverneur de Beyrouth. On craint avec raison qu'une trop vive lumière ne sorte du sein de cette double commission, et qu'il ne devienne de plus en plus évident que de hauts personnages de Constantinople se sont gravement compromis dans les massacres du Liban, et que les deux muchirs de Beyrouth et de Damas n'ont fait que se conformer aux instructions venues de Stamboul, ou peut-être apportées de cette capitale par deux mystérieux capoudji-bachi (1), dont la mission est demeurée un secret et qui n'ont disparu qu'après la perpétration des massacres. On prétend que plusieurs des commissaires ont des instructions spéciales qui leur prescrivent de ne mettre pas trop à nu les plaies du *grand malade*, et d'empêcher certains bruits de prendre trop de consistance. La Russie affiche une certaine modération dans les affaires syriennes; elle semble ne se proposer, pour le moment, que de faire constater la gravité de la maladie, et de prouver que les tueries du Liban ne sont que l'effet d'un dernier accès de fièvre.

» Jamais il n'est venu à la pensée de personne d'impliquer le nom du Sultan dans les tragiques événements de Syrie, qui paraissent plutôt avoir été indirectement dirigés contre son autorité; mais les soupçons les plus graves planent sur de hauts employés et sur des personnages du corps des ulémas. On a remarqué que les massacres les plus nombreux et les plus horribles ont eu lieu sous les yeux de l'autorité militaire, qui, loin de rien faire pour les arrêter, les a ostensiblement favorisés, qui a souffert tranquillement que les soldats turcs y prissent part, et qui peut-être les a secrètement ordonnés. C'est sous les yeux des garnisons de Deir-el-Kamar, de Hasbaya, de Rachaya et de Damas, que les chrétiens ont été égorgés, les femmes et les filles violées ou enlevées, les maisons dépouillées, détruites ou incendiées. A Damas, la boucherie a commencé dans le quartier et assez près de la demeure du gouverneur civil et militaire, qui fumait froidement son chibouk pendant que s'accomplissaient ces scènes d'horreur. Chose singulière et véritablement inexplicable! les deux mille chrétiens qui habitent le

(1) Titre honorifique qui signifie chef des portiers de la Porte.

Meïdan, quartier musulman le plus mal famé de la ville, n'ont presque rien eu à souffrir. Les mauvais sujets de ce quartier les ont défendus, et leur ont donné asile dans leurs propres maisons, repoussant vigoureusement ceux des assaillants qui en voulaient à la vie, à l'honneur et aux biens des chrétiens. Il paraît que les auteurs et les complices du complot n'ont pas cru devoir compter sur la discrétion des mauvais garnements musulmans du Meïdan. Le mot d'ordre des massacres du Liban paraît être parti de Damas. On a observé que des courriers avaient été simultanément dirigés sur plusieurs points, et on prétend que si les massacres ne se sont pas étendus en Palestine, c'est parce que le courrier qui portait le mot d'ordre est tombé de son cheval à Tibériade et s'est cassé une jambe; de sorte qu'il fallait mander de Damas un nouveau courrier, qui n'arriva à sa destination que lorsque l'occasion avait cessé d'être favorable. Il répugnait d'ailleurs au sentiment d'humanité et au bon sens du gouverneur de Jérusalem de prêter la main à de pareilles horreurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'on avait ménagé des intelligences avec certaines tribus bédouines de la Judée pour agir au moment donné.

» On demandera peut-être quel était enfin le but ultérieur des massacres des chrétiens de Syrie. Sans prétendre l'indiquer avec certitude, nous signalerons celui qui a fait l'objet des entretiens des officiers turcs après les événements. Selon ces militaires et d'autres personnages de l'ordre religieux, il y a, à Constantinople et dans d'autres villes de l'empire, des musulmans zélés pour la patrie et pour la religion, qui, prévoyant qu'un jour ou l'autre il faudra céder Constantinople aux giaours de Frenkistan et repasser le Bosphore, songeraient à faire de Damas, ville sainte de l'islamisme, la capitale du nouvel empire asiatique. A leur point de vue, cette ville, vénérée de tous les bons musulmans, est admirablement située, par son rapprochement de la Mecque, centre religieux, et par son éloignement de la mer. Damas, d'ailleurs, est assise au milieu de populations foncièrement fanatiques et éloignées du pernicieux contact des Européens, dont l'action sur le sultan et sur son gouver-

nement amène, surtout depuis le règne du sultan Sélim, la ruine de la religion mahométane. Pour la réalisation de ce plan, il n'y avait qu'une difficulté, celle de se débarrasser des chrétiens du Liban et de la Syrie, dont les Francs ne manqueraient pas de se servir pour établir leur influence dans le pays et inquiéter Damas, capitale du nouvel empire. On aurait substitué, aux Maronites et aux autres chrétiens du Liban, des Circassiens musulmans. De cette manière, les montagnes du Liban seraient devenues pour Damas non plus un danger, mais un rempart inexpugnable. La religion aurait refleuri, et les heureux sectateurs du Coran auraient vu renaître l'âge d'or de l'islamisme.

» Les autorités religieuses musulmanes disent généralement et hautement dans leurs correspondances et leurs entretiens que, du moment où les chrétiens ont cessé de payer le kharadje, que l'on a cependant remplacé par un impôt ou subside militaire plus onéreux, ils sont hors la loi musulmane, et qu'il est licite de leur courir sus et de les traiter en *harbi*, c'est-à-dire en ennemis. »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

AUMONES

ENVOYÉES

AUX CHRÉTIENS DE SYRIE

AVANT-PROPOS

Quand la nouvelle des massacres de Syrie se répandit en Europe, elle y souleva l'indignation universelle. De toutes parts on réclama le châtiment des assassins; de toutes parts on envoya des secours aux victimes. Mais nulle part l'élan de la charité ne fut aussi admirable qu'en France. Tous les journaux de Paris ouvrirent des souscriptions, et beaucoup de journaux de province les imitèrent. Les évêques firent appel à la générosité et aux prières des fidèles, et tout le monde répondit avec empressement à cet appel (1).

Sur sept millions de secours envoyés aux chrétiens de Syrie, quatre furent fournis par la France, deux par le reste de l'Europe et un par la Turquie. En France, l'Œuvre des Ecoles d'Orient réunit la majeure partie des aumônes; trois millions, dont les deux tiers en argent et le reste en nature, lui furent adressées des divers points de l'empire et des

(1) Tous les évêques de France se sont empressés d'adresser, chacun aux fidèles de leurs diocèses, des lettres et des mandements en faveur des chrétiens de Syrie. J'ai cru devoir citer deux ou trois de ces lettres, comme souvenir de ce beau mouvement de charité.

contrées environnantes. Une souscription ouverte par le *Moniteur* produisit le quatrième million, à peu de chose près.

Indépendamment de ces sommes, et avant qu'on ait pu les faire parvenir en Syrie, les agents français avaient déjà fait, au compte de l'Etat, de larges distributions de pain, de médicaments et de provisions de toutes sortes. La plupart des malheureux chrétiens n'eurent, pendant assez longtemps, pour subsister, que les secours qui leur étaient gratuitement distribués dans nos consulats et dans nos établissements religieux.

Afin de faire un emploi plus judicieux des sommes importantes qui lui avaient été confiées, l'Œuvre des Ecoles d'Orient eut l'excellente idée d'envoyer, sur le théâtre de la dévastation, son sage et zélé directeur, M. l'abbé Lavigerie.

Ce prêtre charitable resta en Syrie près de trois mois, et s'acquitta avec une rare sagesse de la mission délicate qui lui avait été confiée. On trouvera d'intéressants détails sur son voyage, dans des lettres qu'il a écrites de Syrie. M. l'abbé Lavigerie a été élevé depuis à la dignité de prélat, nommé auditeur de Rote, à Rome, pour la France, puis évêque de Nancy, et est actuellement archevêque d'Alger.

AUMONES

ENVOYÉES

AUX CHRÉTIENS DE SYRIE

I

Massacre et détresse des chrétiens en Syrie. — Appel à la charité catholique.

Appel aux catholiques de France en faveur des chrétiens de Syrie.

« Monsieur le curé,

» Votre cœur aura été douloureusement ému des cris de détresse qui nous arrivent de l'Orient.

» Des milliers de chrétiens, nos frères, impitoyablement massacrés par des hordes fanatiques; des femmes odieusement outragées; des prêtres, des religieux, des religieuses, mis à mort dans les supplices et abandonnés sans sépulture; partout le pillage, l'incendie, la violence : tel est le résumé des tristes nouvelles que chaque jour nous apporte de la Syrie. Depuis près de deux mois, des troupes fugitives de Maronites errent dans

les montagnes, chassées de leurs demeures, et partagées entre les tortures de la faim et la crainte du sabre, qu'un chef de ces barbares a juré de ne remettre au fourreau « que lorsqu'il aurait » tranché la tête du dernier homme qui fait le signe de la croix! » Des multitudes de blessés, de femmes, d'enfants, échappés au meurtre et aux flammes, se réfugient dans les villes que cette tempête sanglante a respectées, et assiègent, pour éviter le déshonneur ou la mort, les maisons hospitalières de nos prêtres et de nos Sœurs.

» Dans leur détresse, ces infortunés se sont souvenus de la France; c'est vers elle que s'élèvent les plaintes de ces martyrs, de ces confesseurs de notre foi. Un immense cri d'indignation et de pitié répond à leur appel d'un bout à l'autre de notre patrie. Déjà quelques-uns de nos vaisseaux ont été dirigés vers la Syrie; et nous faisons des vœux ardents pour que les mesures efficaces et généreuses prises par le gouvernement français, de concert avec les autres gouvernements de l'Europe, mettent un terme à tant de crimes et en empêchent le retour.

» Mais que de désastres à réparer, que de malheureux à soulager! C'est en leur faveur que le conseil de l'Œuvre des Ecoles d'Orient a voulu élever la voix. Il a la confiance que les catholiques de France n'ont pas oublié les antiques liens qui les rattachent à cette nation maronite que l'on a si justement nommée *la France de l'Orient*.

» Je m'adresse donc à vous avec confiance; je viens vous demander pour cette œuvre de charité et de foi le concours de votre zèle. La triste vérité est connue autour de vous; vos feuilles publiques en retentissent chaque jour. Dites aux fidèles qui vous entourent, qu'il ne suffit pas d'une pitié stérile, qu'il faut, s'il se peut, venir en aide à tant de misères, soigner ces blessés, recueillir ces petits enfants, secourir ces veuves — les enfants et les veuves des martyrs! — Qu'ils donnent peu, s'ils ne peuvent donner beaucoup; ces oboles de la charité finiront, en se multipliant, par former un trésor. Ne craignons pas de nous appauvrir, de nuire aux œuvres qui nous entourent, en prélevant sur nos ressources une aumône nouvelle. Des milliers de mal-

heureux, persécutés pour leur foi, nous implorent; nous ne pouvons rester insensibles à leurs cris de désespoir.

» Du reste, ceux mêmes qui ne partagent pas la croyance des chrétiens de Syrie nous donnent ici l'exemple de la générosité. Protestants, israélites veulent concourir avec nous à secourir nos frères; — que Dieu leur donne, en retour, une part à la lumière et à la paix de la vraie foi! — Mais nous, chrétiens, à qui ces martyrs doivent être doublement sacrés, nous laisserons-nous vaincre en charité par eux? Non, notre honneur, les sentiments de notre cœur, tous les vieux et chers souvenirs de notre histoire et de notre foi, nous commandent de faire encore ce qu'ont si souvent fait nos pères, et pour tout résumer dans ce mot qui est la devise de notre Œuvre : DIEU LE VEUT! »

Suivent les dispositions matérielles adoptées par le conseil de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, pour l'organisation d'une souscription. Après quoi M. l'abbé Lavigerie ajoute :

« Je laisse à votre charité le soin de rendre féconde notre faible initiative. Puissions-nous avoir la consolation de contribuer à soulager efficacement nos frères malheureux de la Syrie!

» Daignez agréer, M. le curé, l'expression des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très dévoué serviteur en Notre-Seigneur.

» *Au nom du conseil de l'Œuvre des Ecoles d'Orient,*

» CH. LAVIGERIE,

» *Chanoine honoraire, professeur à la Sorbonne, directeur général de l'Œuvre des Ecoles d'Orient.*

» Paris, ce 20 juillet 1860. »

II

Désastres et misère des chrétiens d'Orient. — Appel en leur faveur.

Lettre de S. E. le cardinal Morlot, archevêque de Paris, en faveur des chrétiens de Syrie.

« Paris, le 24 juillet 1860.

» Monsieur le curé,

» Notre vénérable prédécesseur sollicitait, il y a dix ans, la charité des fidèles en faveur des chrétiens d'Alep, qui, après avoir été livrés pendant deux jours et deux nuits à la fureur d'une multitude impie et forcenée, avaient vu leurs habitations saccagées, leurs églises réduites en cendres, leurs enfants conduits en captivité et réservés à une servitude pire que la mort.

» Cet appel fut entendu, et de toutes parts chacun s'empressa de venir en aide à tant d'infortunes.

» Aujourd'hui, M. le curé, des calamités semblables, mais dont les proportions sont bien autrement considérables, viennent de fondre sur les populations chrétiennes du Liban et de la Syrie, en butte à tous les genres de violences, d'outrages et de cruautés; et, chaque jour, les feuilles publiques nous mettent sous les yeux les récits les plus lamentables des horreurs et des atrocités de tous genres qui ont répandu la désolation dans ces contrées!

» Ceux qui ont échappé à la mort sont maintenant sans asile, sans pain, sans vêtements : des milliers d'orphelins se trouvent exposés, dans le plus triste abandon, à tout ce que la misère a de plus affreux.

» Déjà des âmes généreuses se sont émues de toutes parts,

et de nombreuses offrandes se réunissent et se centralisent pour parer aux premiers besoins.

» Mais c'est vers la France que ces populations infortunées ont toujours porté leurs premiers regards, au milieu des calamités et des épreuves auxquelles elles sont si fréquemment soumises. C'est en elle qu'elles ont toujours placé leurs plus sûres espérances; et, cette fois encore, leurs espérances ne peuvent pas être trompées.

» Les besoins sont pressants, ils sont immenses; que chacun s'y intéresse dans la mesure de ses moyens et de ses forces, et bientôt nous aurons la consolation d'avoir allégé des souffrances qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir!

» Nous ordonnons, en conséquence, qu'une quête générale soit faite dans toutes les églises et chapelles de notre diocèse, le dimanche 29 juillet, à toutes les messes et aux offices de la journée.

» Comme il importe que les secours soient transmis à leur destination le plus tôt possible, MM. les curés et chapelains auront soin que le produit des quêtes soit versé au secrétariat de l'archevêché, dans le cours de la semaine prochaine.

» Le généreux élan de la charité des fidèles de notre diocèse, dans ces déplorables circonstances, aura aussi pour effet, n'en doutons pas, de consoler et de réjouir le cœur du Pontife auguste qui, dans ses propres tribulations, n'oublie aucun de ses enfants éprouvés. Il daigne avoir pour agréable nos efforts en vue d'adoucir les peines du Chef de l'Eglise universelle : il verra, dans notre empressement à soulager nos frères de l'Orient, que nous ne voulons être étrangers à aucune des afflictions de cette Eglise, notre mère bien-aimée, dans les temps d'épreuve et au milieu de tant de sujets de douleur et d'amertume!

» Recevez, M. le curé, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus dévoués.

» † F.-N., cardinal MORLOT,

» *Archevêque de Paris.* »

III

Malheurs inexprimables tombés sur les chrétiens d'Orient. — La France ira au secours de ces malheureux. — Appel à la charité.

Lettre circulaire de Mgr l'archevêque de Sens, à l'occasion du massacre des chrétiens en Syrie.

« Pour vous dire convenablement, nos très chers frères, les nouveaux malheurs qui appellent toute votre commisération et vos larmes de pitié, il nous faudrait, en ce moment, la voix et les accents du prophète des *Lamentations*, et à peine pourraient-ils vous retracer quelques-unes des pensées qui oppressent et déchirent l'âme de quiconque porte un cœur chrétien et français; c'est en Orient que le fanatisme d'un autre siècle vient tout à coup de se réveiller du long et profond assoupissement où la bravoure de nos pères semblait l'avoir pour toujours forcé de s'ensevelir. La Syrie, cette terre en quelque sorte française, est aujourd'hui le théâtre de ces horreurs d'un temps reculé, où la barbarie la plus féroce marchait sous les étendards du mahométisme à la conquête, c'est-à-dire à la destruction du monde chrétien et civilisé. C'est donc la guerre de nouveau déclarée à la croix, à la religion de Jésus-Christ, à tous les bienfaits de la civilisation chrétienne, répandus partout où pénètre la véritable lumière avec les enseignements de son saint Evangile. Tous les chrétiens, nos frères, y sont aujourd'hui indistinctement traqués, poursuivis, massacrés par milliers; ceux qui ont pu, par miracle, échapper à cet affreux carnage, ont vu leurs villes et villages pillés, saccagés, livrés impitoyablement aux flammes, leurs enfants égorgés, et leurs femmes et leurs jeunes filles seules épargnées pour être réservées à un honteux esclavage, pire que la mort.

» Les Druses, dans leur haine furieuse contre le nom chrétien, n'ont fait aucune distinction; les édifices sacrés et publics, placés sous la protection spéciale de la France, avec leurs prêtres et les vierges chrétiennes, consacrées soit à l'instruction et à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, soit au soulagement de toutes les misères humaines, n'ont pas été plus respectés, par ces barbares, que notre drapeau national, qu'ils ont foulé aux pieds. Arrêtons-nous : une parole auguste s'est fait entendre; elle aura son retentissement dans tous les cœurs, où elle arrivera comme un grand soulagement à une grande et profonde douleur nationale. Non, assurément, la France « ne » comprendra jamais qu'on laisse impunis non seulement le » meurtre des chrétiens, mais l'incendie de nos consulats, le » déchirement de notre drapeau, le pillage des monastères qui » étaient sous notre protection (1). » La France est le pays de l'empereur; ce pays, il le connaît : nous pouvons nous reposer, sur le souverain que la France s'est donné, du soin de sauvegarder son honneur et sa gloire.

» Pour nous, ministre de paix et de charité, nous renfermant dans les limites de notre devoir d'évêque et de père, nous venons faire appel encore à toutes vos sympathies, en vous demandant l'aumône de la prière pour ceux qui ont péri sous la main des ennemis furieux de notre foi, et les secours les plus abondants possibles en faveur de nos frères qui ont survécu à tant de désastres, mais aujourd'hui errants, fugitifs, sans pain, sans asile, et victimes infortunées de la plus atroce barbarie. »

Suit le dispositif, ordonnant des prières et des quêtes pour les chrétiens de Syrie.

(1) Paroles de l'empereur.

IV

Un mot sur les Druses, les Maronites et la Syrie. — Corruption et décrépitude de l'empire turc. — Massacre effroyable des chrétiens de Syrie. — Complicité des Turcs. — Dévouement d'Abd-el-Kader. — Héroïsme des congrégations religieuses. — Espoir d'une intervention française. — Devoir de la charité chrétienne.

Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Rodez, en faveur des chrétiens d'Orient.

« Un cri d'horreur et d'indignation a retenti dans toute l'Europe, à la nouvelle des événements affreux qui se sont passés et qui se passent encore dans les montagnes du Liban et dans la Syrie.

» Vous savez, nos très chers frères, qu'il y a dans le Liban une race d'hommes païens et barbares, nommés Druses, et une population de chrétiens, nommés Maronites, la plupart catholiques, à laquelle les Druses ont depuis longtemps voué une haine d'extermination. Cette chrétienté, obéissant à ses propres chefs et protégée par la France, a pu traverser les siècles et se défendre contre ses féroces ennemis. Mais, dans ces derniers temps, les combinaisons de la politique ont placé toute la contrée sous la souveraineté de l'empire ottoman, qui était chargé d'y maintenir l'ordre et la paix, sous la garantie des puissances européennes.

» Vous savez aussi que la Syrie est une contrée voisine de l'antique Palestine, et qui fait partie de la Turquie d'Asie. Là se trouve, comme sur les autres points de cet empire, une nombreuse population de chrétiens catholiques et grecs dissidents, qui gémissent sous le joug abrutissant du mahométisme.

» Vous savez enfin que l'empire turc, miné par tous les genres de corruption et condamné à une incurable stupidité par la religion qu'il professe, est arrivé à un tel état de décrépitude qu'il ne peut plus se soutenir que par l'appui des puissances européennes

et par l'extrême difficulté où elles se trouvent de s'entendre pour le partage de son territoire.

» Aux prises depuis tant de siècles avec la civilisation chrétienne, le mahométisme, après avoir menacé le monde entier de sa domination, sent que la terre se dérobe sous ses pieds et que son règne est passé. Il fait donc appel, par un suprême effort, au fanatisme de ses partisans ; il souffle de plus en plus dans leurs cœurs la haine du nom chrétien ; et, à mesure que le gouvernement de Constantinople semble vouloir entrer dans les voies d'une réforme véritablement impossible, pour se faire accepter par les puissances qui ont vaincu pour lui à Sébastopol, le vieux parti musulman redouble ses fureurs et sa tyrannie contre les disciples de l'Evangile, assuré qu'il est de l'impunité.

» Les hatti-shérif, les hatti-humayoun et tous autres actes de la puissance suprême, pour l'introduction d'un droit social conforme à la justice et à l'humanité, restent à l'état de lettre morte. Pour les sectateurs du Coran, les chrétiens ne sont toujours que des *giaours*, c'est-à-dire des chiens, et tandis qu'au centre de l'empire on trouve un semblant de civilisation, nous voyons une recrudescence de barbarie sur toute la circonférence.

» Nous sommes autorisé à espérer, N. T. C. F., que cet empire disparaîtra bientôt du monde, et que la Providence saura triompher des combinaisons interminables de la politique humaine. La dernière persécution des empereurs romains contre l'Eglise fut la plus violente de toutes. Nous avons donc lieu d'espérer que celle qui sévit maintenant contre nos frères d'Orient, sera le coup de grâce porté à la tyrannie détestable du mahométisme en Europe ; et que, malgré nos rêves philanthropiques sur la régénération sociale d'une puissance dominée par la religion de Mahomet, malgré les efforts tentés pour galvaniser ce cadavre, pour le farder et le vêtir à l'européenne, il descendra dans la tombe.

» C'est dans ces lugubres circonstances où le Sultan est réduit à l'impuissance de gouverner et de protéger ses sujets, et où ceux-ci brûlent du désir d'exterminer les chrétiens, que vient de se produire l'effroyable massacre de nos frères du Liban et de la Syrie, dont les détails vous sont déjà connus. Les Druses se

sont rués comme des bêtes féroces sur les Maronites. Partout le pillage, l'incendie et l'assassinat ont signalé leur passage, et, depuis Deir-el-Kamar jusqu'à Beyrouth et à Damas, ces hordes furieuses ont fait le désert et laissé après elles une affreuse traînée de sang à travers les ruines. Ni l'âge ni le sexe n'ont été épargnés, et il s'est commis des attentats capables d'épouvanter même des scélérats consommés. Les femmes ont été déshonorées, les filles emmenées comme esclaves et vendues dans les bazars, pour être livrées en proie à la lubricité musulmane. Le drapeau français a été abattu, traîné dans la boue et brûlé publiquement; le sabre a été levé sur notre consul de Beyrouth, et tous les consulats de Damas, moins celui de l'Angleterre, ont été livrés aux flammes.

» Il faut du courage, N. T. C. F., pour retracer le récit de ces scènes de cannibales qui se sont produites, et se produiront peut-être encore, en plein soleil du XIX[e] siècle. Ici, nous sentons que l'humanité, la religion et le patriotisme font bouillonner le sang dans notre cœur, à la vue de ces contrées mises à feu et à sang, à la vue de vingt mille chrétiens égorgés (1), tandis que les autres, errants et fugitifs, ou recueillis par nos prêtres et nos pauvres religieuses, ne semblent avoir échappé au fer des assassins que pour périr de misère. A la vue de cette lâcheté inouïe, ou plutôt de cette complicité manifeste des pachas et des soldats turcs qui avaient la mission de protéger les faibles et de maintenir l'ordre public, si quelque chose peut reposer les yeux dans ce repoussant tableau, c'est le dévouement de l'émir Abd-el-Kader et l'héroïsme des saintes filles de la Charité, encouragées et soutenues par celui des PP. Jésuites et Lazaristes. Honneur à notre ancien ennemi de l'Algérie! Honneur aussi à ces grandes âmes, qui, se montrant, sous le froc et la bure, supérieures aux outrages dont les abreuvent d'affreux sophistes parmi nous, se montrent supérieures encore aux plus grands excès de la barbarie des Druses et des musulmans!

« Et nous, N. T. C. F., qui sommes chrétiens et Français, n'avons-nous rien à faire dans ces circonstances? Ah! il nous semble entendre votre réponse. Fils des croisés qui ont préservé

(1) On a vu que le nombre des chrétiens égorgés est de seize mille.

l'Europe de l'exécrable domination du mahométisme par des faits d'armes dont le souvenir sera immortel, descendants de ces héros qui, sous la conduite de Charles Martel, brisèrent la puissance des Sarrasins dans les plaines de Poitiers, vous sentez la rougeur vous monter au front, vous voudriez ressaisir la grande épée de vos pères et voler à la victoire ou à la mort, pour venger cette chrétienté d'Orient, victime du fanatisme païen et mahométan. Ainsi se soulevait autrefois l'Europe à la voix des Papes, qui l'ont sauvée et civilisée.

» Mais ce n'est pas là ce que Dieu demande de vous. Cette grande tâche est celle de la puissance publique; et elle s'en acquittera, nous en avons l'espoir, malgré les obstacles que le père du mensonge ne manque jamais de semer sous les pas de la diplomatie, malgré l'ambition et la rivalité des états européens, parmi lesquels l'équilibre est la loi souveraine, depuis qu'ils ont perdu la puissante unité qu'ils trouvaient dans le giron du catholicisme.

» L'initiative de cette honorable entreprise appartenait de droit à la France, et l'empereur s'est hâté de la prendre, au nom de cette nation qui l'a choisi pour chef. Si, pour le moment, son énergie est comprimée, si l'on délibère encore à Paris tandis qu'on massacre en Orient, n'en doutons pas, bientôt les discussions et les susceptibilités des cabinets seront dominées par cette voix imposante qui s'échappe de toutes les poitrines : DIEU LE VEUT !

» Cette pensée nous soulage, N. T. C. F., car il nous semble que tout serait perdu pour l'avenir de l'Orient et même de l'Occident, si une entreprise que réclame impérieusement et promptement l'humanité cédait le pas aux intérêts de la politique ou à des systèmes d'indifférentisme religieux qui ont infecté l'Europe, systèmes d'après lesquels des philosophes sans honte et sans entrailles ont bien osé mettre la doctrine du Coran sur la même ligne que celle de l'Evangile. Ah! quels cruels démentis les faits viennent donner à ces détestables impiétés!

» Toutefois, N. T. C. F., si nous avons la satisfaction de voir bientôt notre expédition militaire appareiller pour l'Orient, dans le but de mettre fin à l'anarchie sanglante qui dévore cette contrée,

de protéger contre l'impuissance ou la monstrueuse complicité de la Turquie les chrétiens et même les israélites, parce que ces derniers paraissent enveloppés dans la même proscription, nous avons un autre devoir à remplir, comme hommes, comme Français, comme disciples du Christ, celui de tendre la main à tant de malheureux maintenant réduits à la plus extrême misère. Ruinés, mutilés, chassés de leurs foyers par l'incendie, errants dans les montagnes et les forêts, ces martyrs vivants paraissent plus à plaindre que ceux qui ont trouvé la mort au milieu de ces saturnales de l'enfer. Oh! allons à leur secours, dilatons notre cœur, et après avoir versé des larmes sur tant de calamités, hâtons-nous de prouver, par nos pieuses largesses, que la charité vit toujours parmi nous. Que celui qui a beaucoup donne beaucoup, que celui qui a peu donne peu; mais que tous donnent quelque chose à Jésus-Christ, dans la personne de ses membres souffrants. Dieu, qui est riche en miséricorde, saura bien rendre à chacun au centuple. Cette sainte croisade de l'aumône attirera, n'en doutez pas, les bénédictions du Ciel sur les armes de nos guerriers, et l'histoire, enregistrant leurs hauts faits, pourra les intituler une fois de plus : EXPLOITS DE DIEU PAR LES FRANCS! »

Suit le dispositif, ordonnant des prières et des quêtes pour les chrétiens de Syrie.

V

Douleur causée au Saint-Père par les malheurs des chrétiens d'Orient, et par les applaudissements accordés aux révolutionnaires. — Encouragements, aumônes, vœux, bénédiction du Saint-Père pour les victimes de la Syrie.

Lettre de notre Saint-Père le Pape Pie IX.

« *A nos vénérables Frères Pierre-Paul, Patriarche d'Antioche pour les Maronites, et aux sept Evêques de son patriarchat.*

» Vénérables Frères,

» Salut et bénédiction apostolique.

» Par vos lettres si pleines de tristesse qui Nous sont parvenues le 26 de ce mois, Nous avons appris, avec bien de la douleur et de l'inquiétude, les horribles atrocités commises sur les fidèles de vos contrées par les détestables ennemis du nom chrétien ; et les feuilles publiques elles-mêmes Nous en ont donné les lugubres détails ces jours derniers. A tant d'autres douleurs dont Nous étions déjà affligé, est donc venu mettre le comble le spectacle navrant de tant de couvents et d'églises consumés par la flamme, de tant de villages ravagés en entier par le fer et le feu, de tant d'objets sacrés pillés indignement, de cette multitude innombrable de gens de tout âge, de toute condition et de tout sexe, en partie horriblement massacrés, en partie réduits à fuir et à chercher un refuge contre une mort imminente ; tandis que vous-mêmes, chose à laquelle Notre cœur a été bien sensible, vous avez été exposés, ainsi que beaucoup d'autres Evêques, à un péril continuel de perdre la vie, par suite de la cruauté innée de ces infidèles, dont la rage

s'est sans aucun doute encore accrue par l'idée du partage de l'empire ottoman, émise tant de fois en ces derniers temps par les journaux, et dont la fureur s'est si subitement portée à l'extermination de la nation chrétienne. Mais ce qui est surtout affligeant et déplorable, c'est que dans notre siècle on accorde plus de sympathies et même de secours aux artisans de troubles et de révolutions qu'aux peuples chrétiens qui gémissent sous le joug des Turcs et d'autres nations barbares, et pour l'affranchissement desquels l'Europe, dans les âges précédents, entreprit de si grandes guerres. On a vu même, dans le parlement d'une certaine nation, des orateurs louer et applaudir un homme qui, au mépris de tout droit et de toute justice, s'efforce de bouleverser partout la religion et la société civile!

» C'est ainsi qu'on en vient à penser et à agir avec perversité, quand on rejette et que l'on condamne la religion catholique, la seule qui conduise à la vérité, la seule qui l'enseigne, la seule qui puisse guérir les blessures d'une société malade, la soutenir, la relever quand elle décline et qu'elle est près de tomber. Combien il serait à souhaiter que ceux surtout qui ont le plus besoin de le savoir, connussent enfin que, si la société humaine court quelque péril, ce n'est point de la part de l'Eglise de Dieu, mais de la part des ennemis même de l'Eglise, lesquels, si on les favorise, si on les autorise, si on les aide, finissent toujours par tourner leurs armes contre leurs propres fauteurs, pour renverser de fond en comble la puissance civile comme la puissance spirituelle!

» Toutefois, Vénérables Frères, nous espérons, Dieu aidant, une situation plus favorable pour les chrétiens de vos contrées; car la généreuse nation française et son gouvernement préparent une flotte considérable pour l'envoyer au secours de votre pays, de même que d'autres nations ont déjà expédié des vaisseaux armés, pour défendre leurs compatriotes et pour les arracher, en quelque sorte, à la dent des bêtes féroces. Dans la sollicitude paternelle qui Nous presse, Nous avons, autant qu'il était en Nous, provoqué ce zèle, si digne de louanges, par Nos exhortations, et Nous ne doutons pas qu'il ne s'accroisse encore de plus en plus

pour la défense de votre commun salut et pour votre sécurité.

» Du reste, soyez persuadés que Nous prenons une bien vive part à votre douleur dans les désastres qui vous ont frappés, et que, en Nous empressant de vous envoyer des secours en argent, autant que le permettent les embarras où Nous sommes, afin d'avoir la consolation d'apporter quelque soulagement à de si grandes infortunes, Nous sollicitons et Nous conjurons le Père des miséricordes de vouloir bien, du haut de son trône de gloire, jeter un regard sur cette partie affligée du troupeau du Seigneur, et de daigner la restaurer et la réconforter dans sa bonté et sa clémence.

» Fasse le Dieu immortel, dans la main duquel sont les cœurs des rois, que les plus puissants princes chrétiens soient excités à réprimer les efforts des infidèles, de peur que ces derniers ne s'animent et ne se portent de plus en plus à la perte et à la ruine du nom chrétien! Puissent enfin ces mêmes princes comprendre aussi quel grave ou plutôt quel extrême danger menace toute la société, s'ils ne réunissent leurs influences et leurs forces pour dompter ici en Europe l'audace des méchants, pour briser les tentatives de ces hommes qui, comme animés d'une nouvelle fureur, cherchent, par toutes les machinations, à éteindre tout sentiment religieux dans les âmes, à renverser tous les droits divins et humains, et, en mettant de côté toute distinction entre le juste et l'injuste, à faire de la société des hommes comme un repaire de bêtes furieuses!

» Mais, dans ce grand bouleversement des choses civiles, et malgré la crainte si fondée de nouvelles tempêtes, Nous sommes soutenu par cette pensée que les fidèles, répandus dans toutes les parties du monde, élèvent assidûment vers le Trône de la Grâce des prières ferventes, et que, fléchi par elles, le Dieu très clément nous donnera, à son heure, la tranquillité, objet de nos désirs, afin qu'un jour, voyant nos vœux heureusement exaucés, Nous rendions, pour un si grand bienfait, de justes actions de grâces au Suprême Modérateur de toutes choses, gardien et vengeur de son Eglise. Fortifié par cette espérance, Vénérables Frères, Nous vous accordons de tout cœur, à vous et à votre troupeau, Notre béné-

diction apostolique, comme présage d'un meilleur avenir sur la terre et comme gage de l'éternelle béatitude.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 29 juillet 1860, quinzième année de Notre pontificat.

» Pie IX, *Pape*. »

VI

Spectacle navrant de milliers de veuves et d'orphelins consumés par la faim et les maladies. — Foule immense de chrétiens réfugiés à Beyrouth. — Charité et dévouement des consuls, des religieux et religieuses. — Profonde misère des chrétiens.

Lettre adressée à un religieux français.

« Beyrouth, 8 août 1860.

» Mon Révérend Père,

» Le R. P. supérieur vous aura déjà remercié, de vive voix, des aumônes que votre charité prévoyante a bien voulu envoyer à nos malheureux de Syrie. Le père C..., que le père E... a laissé en qualité de son substitut pour diriger la mission, me charge de vous manifester les sentiments de reconnaissance que la mission tout entière ressent pour la part que vous prenez à nos épreuves. Les martyrs qui nous ont précédés auprès du divin Maître, n'oublieront pas les âmes généreuses qui s'intéressent, d'une manière aussi efficace, au soulagement des infortunes de ces pauvres populations.

» Il est certain, mon Révérend Père, que, si vous ou vos bons Marseillais pouviez venir nous faire une visite dans notre pauvre maison de Beyrouth, vous sentiriez votre cœur se serrer en perçant la foule de ces milliers de veuves et d'orphelins qui encombrent nos cours. Si vous les voyiez surtout, au moment de la distribution, se précipiter sur le pain avec l'empressement que donne la faim;

si vous entendiez les pleurs et les cris de ces petites créatures, tendant leurs mains décharnées par la souffrance et par les ardeurs de la fièvre, assurément les bourses même les plus serrées se délieraient bien vite.

» Imaginez-vous, mon Révérend Père, quarante mille malheureux chassés de leurs maisons incendiées, la plupart à moitié nus, inondant Beyrouth et les parties de la montagne qui sont encore intactes; joignez-y maintenant douze à quinze mille Damasquins, et calculez ce qu'il faudrait pour fournir le strict nécessaire, en nourriture et habillement, à ces cinquante mille infortunés! A moins de deux sous par personne, il faudrait encore cinq mille francs par jour. Or, il y a déjà deux mois que cela dure; et la dépense totale, si elle avait pu être faite, ne serait pas moindre de trois cent mille francs jusqu'à ce jour.... Et les habits, et les couvertures, et les nattes au moins pour dormir, à moins qu'on ne les laisse sur la terre nue! Hélas! c'est ce qui est arrivé pour une infinité de ces pauvres gens. Aussi, que de malades et que de morts!

» Sans doute la France, c'est-à-dire le consulat français, s'est montrée dans cette occasion, comme toujours; les chrétiens du pays ont fait preuve aussi de générosité, des comités de secours se sont établis; mais les musulmans de Beyrouth ont menacé d'un massacre, la peur s'est emparée des riches chrétiens, une débandade universelle a presque vidé Beyrouth; il ne reste guère que les plus malheureux!...

» Les Sœurs de la Charité ont fait des prodiges. Quant à nous, nous étions débordés : tous les Pères et les Frères de la mission, entassés dans notre maison de Beyrouth, plus de quarante religieuses du Sacré-Cœur d'Iahlet ou de Marie de Bekfaya sur les bras, et, qui plus est, tous les élèves de Ghazir réfugiés chez nous. Il y a eu là quelques jours bien pénibles.

» Je ne vous dis rien de la puanteur que ces milliers de pauvres, entassés dans les cours de la maison, la nuit comme le jour, laissaient exhaler autour de nous, et qui pénétrait jusque dans nos chambres. Aussi plusieurs d'entre nous ont-ils fait des maladies plus ou moins longues.

» Les protestations des puissances ont un peu arrêté les horreurs et diminué nos embarras. Nous avons expédié presque tous les élèves de Ghazir ; les Pères se sont répartis en diverses localités. Les religieuses sont retournées à Ghazir et à Bekfaya (1). Nous avons distribué, dans les maisons de la ville, un millier de pauvres qui dormaient chez nous. Il ne nous en reste qu'une centaine. Le gouvernement turc s'est mis à distribuer des secours ; la Grèce s'est très bien montrée ; la France nous aide.

» Il nous reste à distribuer tous les jours plus de deux mille rations de pain ; mais que de familles aisées, tombées dans la dernière misère, et qui n'osent pas la manifester ! Il faut bien les secourir, cependant ! Et l'hiver qui avance ! Comment feront ces milliers de familles, si la France ne se hâte de prendre des mesures efficaces pour les rétablir dans leurs maisons ruinées ? Aujourd'hui elles dorment en masse à la belle étoile ; mais lorsque les pluies commenceront... et ici elles arrivent au mois de septembre !

» Vraiment, le cœur des missionnaires est en proie à des angoisses inexprimables.

» Mais le Dieu de toute bonté et de toute miséricorde est toujours là, et la France entendra la voix qui la convoque à une noble et sainte mission. En attendant, nous ferons tout notre possible.

» Je vous assure, mon Révérend Père, que nous n'avons pas encore eu le temps de penser à nos trois couvents pillés et brûlés ; le pasteur doit penser avant tout à ses pauvres brebis.

» Adieu, priez beaucoup pour nous. »

(1) Ce sont deux bourgs ou villages situés aux environs de Beyrouth. Les Pères jésuites ont un beau collège à Ghazir.

VII

Pertes subies par les Franciscains dans le massacre de Damas. — Franciscains massacrés. — Pauvreté de ces religieux.

Lettre du R. P. Bonaventure de Solero, custode de Terre-Sainte, à MM. les présidents des conseils de la Propagation de la foi.

« Jérusalem, 14 septembre 1860.

» Messieurs,

» J'ai l'honneur de vous faire savoir que le R. P. Fulgence Rignon, commissaire général de Terre-Sainte à Paris, m'annonce, par une lettre datée du 30 août dernier, avoir reçu de la généreuse charité de la Propagation de la foi une somme de cinq mille francs, destinée par l'Œuvre au soulagement de notre mission de Syrie.

» Je ne trouve pas d'expressions suffisantes pour vous remercier, et, en vos personnes, tous les membres de la pieuse Association, de ce signalé bienfait, que notre détresse actuelle nous rend encore plus précieux. Vous n'ignorez pas, sans doute, que les Pères Franciscains ont eu leur grande et douloureuse part des désastres de Damas, et que la destruction de leur couvent forme un des épisodes les plus tragiques de cette sanglante catastrophe. Cet établissement avait été fondé, dès l'an 1664, pour les besoins de la population chrétienne ; et nos religieux s'y dévouaient depuis lors aux travaux de l'apostolat, instruisant aussi les enfants, et remplissant les fonctions de curé de l'unique paroisse catholique. Il se composait d'un vaste bâtiment carré, d'environ cinq cents mètres, orné à l'intérieur de quatre petits cloîtres, et arrosé par un filet d'eau courante. Le premier étage, bâti tout en pierre, contenait l'église paroissiale, suffisamment grande, et enrichie de précieux

dons de la piété de souverains catholiques ; plus, deux écoles spacieuses, quatre chambres, etc., etc. Le second étage, construit en briques et en bois, renfermait vingt cellules pour les religieux, et une bibliothèque riche de dix mille volumes, sans compter un grand nombre de manuscrits, entre autres une Bible en parchemin pour l'acquisition de laquelle un Anglais avait offert vingt-cinq mille francs. Une maison, aussi de deux étages, dépendait de l'établissement, auquel elle était contiguë. Tous ces bâtiments ont été livrés aux flammes, tandis que le mobilier du couvent, l'argenterie de l'église, les ornements sacrés étaient pillés et volés par les infidèles. Le dommage matériel est estimé à environ quatre cent mille francs.

» Mais que dire maintenant de la perte bien autrement douloureuse de huit religieux, nos confrères bien-aimés, victimes sacrifiées par le fanatisme musulman? Le généreux Abd-el-Kader, voulant les sauver, avait envoyé un détachement d'Algériens au couvent de Terre-Sainte, pour protéger la fuite des Franciscains ; mais nos Pères, espérant peut-être que le bien qu'ils avaient fait rendrait leur asile sacré, et ne voulant pas surtout abandonner les pauvres chrétiens qui s'étaient réfugiés près d'eux, se décidèrent à rester à leur poste, où ils périrent tous de la main des persécuteurs. Six furent massacrés dans le couvent même, et deux dans des maisons voisines. Immolés en haine de la religion, ils ont eu le bonheur de confesser publiquement la foi de Jésus-Christ et de la signer de leur sang ; précieuse grâce, insigne honneur qui doit tempérer l'amertume de nos regrets !

» En d'autres temps, aidés des aumônes des fidèles, nous eussions promptement relevé l'établissement de Damas, comme firent les anciens Pères de Terre-Sainte, dans des extrémités semblables. Mais, privés aujourd'hui des secours qui nous venaient d'Italie, en proie elle-même aux révolutions, nous vivons dans une grande misère, ne sachant comment pourvoir aux immenses charges de notre custodie, non plus qu'aux besoins de nos pauvres de Jérusalem et de toute la Palestine, qui augmentent chaque jour. Et pourtant la nécessité de rouvrir notre hospice est urgente ; les catholiques, qui ne tarderont probablement pas à rentrer dans Damas, sous les auspices de la France, vont se trouver sans église, sans

pasteur, sans écoles pour leurs enfants. Un de nos Pères vient de partir pour examiner ces ruines encore fumantes, et voir ce que l'on pourra faire dans cette malheureuse ville pour y rétablir le culte de Dieu et assister les âmes.

» Nous espérons en la divine Providence, et le secours spontané que nous recevons de la Propagation de la Foi, nous est une preuve que des sympathies généreuses s'intéressent encore aux religieux de Terre-Sainte et à leurs travaux apostoliques. Grande consolation pour nos cœurs affligés, grand sujet d'espoir pour l'avenir !

» Veuillez agréer, etc.

» F. BONAVENTURE DE SOLERO,
» *Custode de Terre-Sainte.* »

VIII

Secours distribués aux chrétiens malheureux. — Œuvre de la Préservation.

Lettre de la Sœur Gélas, supérieure des Filles de Saint-Vincent de Paul, à Beyrouth, à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la foi.

« Beyrouth, 7 octobre 1860.

» Messieurs,

» Avec quel bonheur je vous accuse réception des vingt mille francs que nous tenons de votre libéralité en faveur de nos pauvres chrétiens de Syrie ! Je ne vous entretiendrai pas des malheurs qui sont venus fondre sur eux; les journaux vous les ont fait connaître. Je ne vous parlerai que de leur position actuelle, et de l'emploi que je fais de l'argent que la Providence nous a envoyé par votre entremise.

» Dès le début des événements que nous déplorons, un nombre immense de familles se réfugièrent dans notre ville et se groupèrent autour de notre maison, où chaque jour elles vinrent chercher une partie du pain nécessaire à leur subsistance, nos ressources ne nous permettant pas de faire davantage. Néanmoins, nous confiant dans la divine Providence qui n'abandonne jamais ses enfants, nous augmentâmes nos distributions en proportion des secours qui nous arrivaient. Les premiers nous vinrent d'Athènes ; ils consistaient en farine, riz et lentilles, ce qui nous mit à même de donner, deux fois par semaine, à chaque personne, un potage à manger avec son pain. Il fallait voir, MM. les Directeurs, avec quelle reconnaissance ces pauvres gens recevaient ce riz cuit avec les lentilles, ce qui forme un des mets que les indigents ne peuvent pas se procurer tous les jours. Vous n'ignorez pas, sans doute, que leur nourriture consiste en olives ou légumes crus, comme aubergines, concombres et autres espèces particulières au pays. Ils ramassent avec soin les feuilles de mauves pour s'en nourrir, ce qui explique le bonheur avec lequel ces affamés recevaient leur petite part de *mjadra;* c'est ainsi qu'ils appellent le riz préparé avec les lentilles.

» Malheureusement, le nombre des pauvres augmentant tous les jours, nous ne pûmes continuer longtemps cette distribution, et nous fûmes obligées de nous contenter de donner deux pains aux grandes personnes et un aux enfants; et, encore bientôt, nous vîmes-nous forcées de n'en plus accorder qu'un aux femmes comme aux enfants, le chiffre des nécessiteux ayant dépassé quatre mille. Nous en étions réduites à nous demander comment suffire à tant de besoins, lorsque les troupes françaises arrivèrent. Le camp fut alors le point où se tournèrent un grand nombre de pauvres, avec lesquels nos braves soldats se font un plaisir de partager leurs rations. Néanmoins il nous en reste encore plus de deux mille; mais l'approche de la saison pluvieuse nous oblige de changer la distribution journalière de pain en une répartition hebdomadaire de farine, vu que nous n'avons pas de local assez grand pour mettre les solliciteurs à l'abri de la pluie, pendant qu'ils sont obligés d'attendre.

» J'espère, MM. les Directeurs, pouvoir vous faire connaître prochainement l'emploi des vingt mille francs arrivés si à propos, car le pain n'est pas la seule chose nécessaire. Tous ces malheureux sont couchés dans les champs, n'ayant d'autre lit que la terre nue, ni d'autre couverture que le ciel. Ils sont là dans l'impossibilité de se procurer un gîte, pour être au moins à l'abri de l'intempérie de la saison. Déjà j'ai fait confectionner plus de trois cents couvertures, dont nous faisons journellement la distribution. Nous avons également habillé plus de quatre mille femmes, donnant à chacune une chemise et une robe. Mon intention est d'employer le reste du secours si providentiel que vous nous avez envoyé, en literie et en farine, espérant que le bon Dieu, qui jusqu'à présent nous a montré d'une manière si sensible qu'il est par-dessus tout le Père des pauvres, continuera de venir à leur secours.

» Nous avons encore une œuvre dont je ne vous ai pas parlé, et qui cependant vous intéressera vivement, je n'en doute pas : c'est celle de la *Préservation*. Apprenant chaque jour les dangers que couraient les jeunes filles, continuellement insultées par les Turcs et souvent victimes de leurs violences, j'ai pris la résolution de recevoir toutes celles qui voudraient venir à nous du consentement de leurs parents. Leur nombre a souvent varié; actuellement nous en avons quatre-vingts. Mgr Valerga a eu la bonté de mettre à notre disposition sa maison de campagne, située à la montagne près d'Anthoura, afin que nous pussions les placer loin de tout danger. M. Depeyre, supérieur du collège d'Anthoura, a chargé un de ses confrères d'aller chaque jour y dire la sainte messe, faire les instructions, entendre les confessions, etc. Je désirerais beaucoup pouvoir les faire descendre ici pour l'hiver; mais pour cela, il faudrait trouver une maison près de la nôtre, et ce n'est pas chose facile; car nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer une pour rouvrir nos classes, fermées depuis si longtemps. Que n'est-elle assez grande pour recevoir nos chères filles de la Préservation !

» Pardonnez-moi, MM. les Directeurs, la longueur de cette lettre, écrite sans ordre; j'ai été dérangée si souvent que je ne sais

même ce que je vous dis; mais ce que je sais très bien, c'est que je ne pourrai jamais vous exprimer la vive et sincère gratitude de celle qui a l'honneur d'être, etc.

» Sœur GÉLAS. »

IX

Générosité et dévouement des consuls français. — Zèle du R. P. de Prunières pour secourir les orphelins et les chrétiens réfugiés. — Le R. P. Rousseau disant la messe au village de Zoune et distribuant son pain aux malheureux. — Note qui lui a été communiquée.

Extrait d'une lettre du R. P. Rousseau.

« Saïda, 24 octobre 1860.

» .... M. Bentivoglio, consul général de France à Beyrouth, et M. Chefer, drogman du consulat, sont venus, le 16 du courant, à Saïda, sur *la Sentinelle*. M. l'abbé Lavigerie devait venir avec eux, mais il a été retenu à Beyrouth par une indisposition. M. Bentivoglio s'est montré admirable de bonté envers les chrétiens réfugiés, surtout envers les malades. Il les a visités et leur a apporté deux caisses de médicaments. Il a fait faire de grandes réparations au khan français pour les loger plus commodément. Il m'a demandé quels étaient les besoins des chrétiens qui sont retournés dans leurs montagnes, et il a été touché de toutes les misères que je lui ai dites. Il m'a promis des secours pour eux, selon leurs besoins.

» M. Derighello, notre consul à Saïda, afin d'être plus libre pour assister les chrétiens, avait envoyé, au début des massacres, toute sa famille à Beyrouth. Immédiatement après ce départ, il a abandonné tous ses appartements et ses provisions aux chrétiens réfugiés à Saïda. Il serait impossible de dire les peines infinies

qu'il a prises pour procurer, pendant cinq mois, le pain journalier à dix mille chrétiens, pour secourir les malades et pour pourvoir à des besoins extrêmes, au milieu de réclamations incessantes. Nous avons tout espoir que le gouvernement français voudra bien récompenser tant de dévouement, surtout lorsque celui qui l'a manifesté a exposé plusieurs fois sa vie pour remplir dignement ses fonctions.

» Nous ne sommes actuellement que deux Pères à Saïda, le R. P. de Prunières et moi. Le R. P. de Prunières a soin des nombreux orphelins à notre charge; il surveille les écoles; il a la direction de l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph, qui est considérable; et il distribue chaque jour du pain, des habits et de l'argent aux chrétiens réfugiés dans la ville.

» Quant à moi, je m'occupe de l'extérieur, depuis que les chrétiens sont retournés dans leurs villages. Je vais tous les deux jours visiter quelques villages. Je porte des secours aux malades, du riz, des vêtements et de l'argent. Le dimanche, je dis la messe dans les paroisses où il n'y a pas de curé. Dimanche dernier, 21 du courant, j'ai été dire la messe dans un gros village de huit cents âmes, Zoune, à trois lieues et demie de Saïda. Je n'avais pas même de servant de messe. Arrivé à l'église de ce village, il m'a fallu construire un autel avec des pierres provenant des débris de l'autel que les Druses avaient détruit. Je n'avais rien pour fixer la croix sur l'autel. J'ai aperçu près de moi un vieillard qui avait un bâton à la main. J'ai planté ce bâton au haut de l'autel en pierre que je venais de dresser, et j'y ai attaché un petit christ. La pensée du Calvaire s'est présentée naturellement à mon esprit. Voilà bien, ai-je dit, le Calvaire et l'image de Jésus suspendu au bois.

» J'ai fini la messe à midi. Personne n'avait eu la pensée de me donner un peu à manger, après la messe. Et d'ailleurs, on n'aurait pas pu trouver dans tout le village la moindre ressource. J'avais mis un morceau de pain dans ma poche. Je suis sorti de l'église, après mon action de grâces, pour le manger; mais à peine sorti, tous les habitants m'ont entouré pour m'exposer leur misère, en sorte qu'il m'a été impossible de faire mon frugal repas. Je suis rentré dans l'église; chacun m'y a suivi. Je me suis assis

sur une pierre provenant des débris de l'autel, et j'ai distribué mon pain à ceux qui me tendaient la main. Ceux-ci ont encore partagé avec d'autres le peu que je leur avais donné. En voyant cette misère profonde et ce premier besoin d'aliments que je ne pouvais satisfaire, mon cœur s'est serré, et je me suis mis à pleurer. Je n'aurais pu prendre la moindre nourriture.

» J'avais porté quarante francs, que j'ai distribués aux malades et aux plus indigents. Mais, on peut le dire, il n'y a plus dans le Liban que des indigents et des malades.

» Après cette distribution, j'ai replié mes habits sacerdotaux, car je porte tout, excepté l'eau, pour dire la messe, les Druses ayant tout détruit ou pillé; et je suis revenu à Saïda, harassé de fatigue, par un soleil brûlant, traversant de profondes vallées, où le soleil dardait ses feux, et traînant par la bride un cheval qui, à chaque instant, courait le danger de se tuer en glissant sur des rochers.

» Enfin je suis arrivé à la ville, plongé dans la plus amère douleur de ce que je venais de voir, et avec le désir de continuer à faire connaître à l'Europe les misères et les calamités qui ont frappé les chrétiens ici, et dont je venais d'avoir une si triste et si émouvante image.

» Voici une note qu'on vient de me communiquer à l'instant. La pièce est authentique et vraie.

» Fuad-Pacha vient d'ordonner à Ismaïl-Bey, gouverneur du district de Jebaa, de remettre aux chefs druses, assassins des chrétiens de Deir-el-Kamar et des environs, les biens qu'il leur avait confisqués, tels que jardins, cafés, champs, maisons, oliviers, mûriers, etc.

» Hier soir, Ismaïl-Bey a reçu un nouvel ordre de Fuad-Pacha de remettre à Amédé Ali-Djemblat un café situé à la porte de la ville de Saïda, café que Fuad-Pacha avait confisqué quelque temps auparavant.

» Kassem-Jusef-Bey, le grand égorgeur des chrétiens, s'est fait bâtir une maison dans les jardins par les musulmans, afin d'être toujours avec eux et de leur servir de chef dans les persécutions contre les chrétiens.

» Deux familles françaises viennent de quitter notre ville pour n'y plus revenir. D'autres se préparent à les suivre.

» Notre vice-consul va renvoyer de nouveau sa famille dans le Khesrouan, où, d'après ses prévisions, elle sera plus en sûreté qu'à Saïda. Nous voilà de nouveau seuls avec le vice-consul et les bonnes Sœurs de Saint-Joseph.

» Les chrétiens qu'on avait obligés à retourner dans leur pays, reviennent de nouveau à Saïda; et tous les Druses, les assassins des chrétiens, gorgés encore de leurs dépouilles, reviennent à leur tour dans leurs propres villages. Tous ces symptômes m'annoncent de graves événements pour un prochain avenir.

» P. Rousseau, *S. J.* »

X

Départ de Marseille. — Rencontre, dans cette ville, d'un curé maronite échappé aux assassins. — Visite aux chrétiens réfugiés à Alexandrie. — Débarquement à l'île de Malte. — Deux pauvres pèlerins musulmans.

Lettre de M. l'abbé Lavigerie.

« Egypte. — Alexandrie, 8 octobre.

» Mon cher ami,

» Je suis parti de Marseille avec le docteur Jaulerry (que le conseil de l'Œuvre a délégué pour m'accompagner à Beyrouth), le dimanche 30 septembre. Nous sommes arrivés hier matin à Alexandrie, et nous en repartirons ce soir; c'est vous dire que je ne puis vous donner encore de détails sur la mission charitable que je vais accomplir au nom de nos nombreux souscripteurs. Je veux cependant exécuter la promesse que je vous ai

faite, de vous tenir et de tenir vos associés au courant de tout ce qui semblerait pouvoir vous intéresser dans ce long voyage.

» C'est à Marseille même que nous avons commencé notre mission de miséricorde envers les pauvres Maronites. Le hasard ou plutôt la Providence nous a fait rencontrer un pauvre prêtre de cette nation, le curé de Koufer-Baaram, près de Saint-Jean-d'Acre. Voici en deux mots son histoire, telle que nous la raconta M. Gabriel Hava, président de notre conseil de Marseille, qui voulut bien nous servir d'interprète :

» Michel Elias, c'est le nom du pauvre curé maronite, dirigeait à Koufer-Baaram (1) un petit troupeau de sept à huit cents chrétiens. Son village, entouré de districts habités par les Métualis, était menacé par ceux-ci dès l'origine des troubles. Cependant, sur les assurances du pacha de Saint-Jean-d'Acre, les chrétiens n'avaient pas abandonné leurs demeures; le curé restait à leur tête. Dans les premiers jours de juillet, vers deux heures du matin, Koufer-Baaram, au mépris de toutes les promesses, était cerné par des bandes armées, les chrétiens surpris à l'improviste. Le curé était dans sa demeure avec sa famille. Réveillé par le bruit des coups de feu, il entr'ouvre une des fenêtres de sa maison; sa sœur, qui l'a suivi de près, est atteinte par une balle et tombe morte à côté de lui. Les assassins enfoncent la porte, s'emparent violemment de tous les habitants; et le curé seul, au milieu de la confusion, peut se sauver en sautant par une fenêtre, et prendre la fuite dans la direction de Saint-Jean-d'Acre. Il trouve cette ville livrée aux appréhensions d'une attaque prochaine. Personne ne peut ou n'ose lui donner l'hospitalité, et il se réfugie sur un navire de commerce qui se trouvait dans le port et faisait voile le lendemain pour Marseille. C'est là qu'il est arrivé, manquant de tout, de nourriture, de vêtements, après cinquante jours de traversée. C'est là que nous l'avons trouvé, comme je viens de

(1) Le village de Koufer-Baaram est sans doute le même que celui de Kaffar-Bahram, dont il est parlé dans une lettre de la *Presse*, datée du 12 août. Dans ce cas, l'attaque de ce village a dû avoir lieu, non dans les premiers jours de juillet, mais d'août.

le dire, revêtu d'une soutane en lambeaux. Ce pauvre homme était bien désolé, comme vous pouvez le penser; il n'avait, depuis son départ, aucune nouvelle ni des siens, ni des chrétiens de sa paroisse. On m'a demandé de le reconduire avec moi jusqu'à Beyrouth, et j'ai cru ne pouvoir mieux commencer l'emploi des fonds qui me sont confiés. J'ai donc pris pour lui une place de quatrième classe, et il s'est mis en route avec nous.

» Je ne saurais vous dire exactement, mon cher ami, l'impression qu'a produite en moi la vue de la première victime de la cruauté des Druses. Le prêtre maronite pleurait en me remerciant et en appelant la bénédiction de Dieu sur les chrétiens de la France; et moi, je l'avoue, j'étais bien tenté de l'imiter. Depuis le jour de notre départ, notre pauvre protégé ne sait comment faire pour m'exprimer sa reconnaissance. Il me suit partout sur le bateau, il s'assied en face de moi, et me regarde des heures entières avec des yeux brillants et doux qui traduisent sa pensée, à défaut d'un langage commun pour nous entendre. Nous nous sommes fait, cependant, une espèce de langue par signes, au moyen de laquelle nous finirons par arriver, je l'espère, à quelque chose de mieux. Il m'apprend les mots les plus usuels de l'arabe, et je lui traduis moi-même ces mots en français. Je confesse à ma honte qu'il fait plus de progrès que moi, et qu'il sait déjà me dire : *Bonjour*, *merci*, *du pain*, *du vin*, *comment vous portez-vous? oui*, *non;* tandis que je suis assez embarrassé pour répondre.

» Voilà, mon cher ami, le premier usage que nous avons fait des sommes que m'a confiées le conseil de l'Œuvre. Je vous donne ces petits détails, à défaut d'autres de plus grande importance; c'est de Beyrouth seulement que je pourrai vous entretenir de la réalisation de nos projets. J'ai la meilleure espérance que tout ira pour le mieux. Ce que je savais avant de quitter Paris, ce que j'ai appris en voyage et en particulier à Alexandrie, tout me donne la confiance que nous allons pouvoir travailler efficacement, non seulement à la restauration des districts maronites si cruellement ravagés, mais encore à assurer l'avenir dans des conditions bien supérieures à celles du passé.

» Vous avez appris, sans doute, l'expédition de l'armée française à Deir-el-Kamar et la continuation des exécutions. Ces diverses mesures ont frappé Druses et Turcs d'une salutaire terreur, et tout nous deviendra dès lors plus facile. Toutefois, ce n'est que sur les lieux mêmes que nous pourrons bien juger la situation.

» Vous savez qu'un certain nombre de Maronites et de Damasquins s'étaient retirés à Alexandrie après les massacres. Ils y ont vécu plusieurs mois, grâce à la munificence du vice-roi et à celle des catholiques de France. Les Sœurs de la Charité ont été les intermédiaires de ces pieuses libéralités. Leur bel établissement, que je viens de visiter avec mon compagnon de route, se remplissait chaque matin de troupes affamées, auxquelles il fallait donner des vivres, des médicaments et des vêtements. Maintenant la plupart des réfugiés sont partis. Il en reste encore néanmoins quelques centaines. Je viens d'en rencontrer chez les Sœurs. Ces pauvres gens, sachant ce que nous venions faire, nous ont pris les mains, nous les ont baisées et touchées avec le front, à la manière orientale. Il y avait, parmi eux, une femme de Damas, une chrétienne, avec ses sept petits enfants, dont l'aîné n'avait pas douze ans. La plupart de ces pauvres créatures avaient un air de maladie et comme de mort anticipée, gravé par la misère sur leur visage. J'ai fait proposer à la mère de les ramener à Damas; elle m'a répondu, en secouant la tête, qu'elle n'avait plus rien à Damas : sa maison est brûlée; son mari, le père de ses petits enfants, mort, disait-elle, en faisant de l'une de ses mains le geste de trancher une tête sur l'autre main, comme sur un billot. Sans les Sœurs de la Charité, elle serait morte aussi, sans doute, ainsi que ses enfants. Je lui ai fait une aumône un peu considérable, à la demande des religieuses. J'aurais voulu que nos souscripteurs entendissent la prière qu'elle adressait à Dieu pour les remercier de la charité de la France. Ces pauvres gens ont du pain pour quelques jours; mais après?...

» A côté de ces réfugiés, errant comme des spectres dans les rues, les Sœurs de la Charité ont recueilli chez elles des or-

phelines du Liban et de Damas. Elles en ont trente-six; c'est tout ce qu'on pouvait faire venir à cette distance. Elles attendent encore à peu près le même nombre d'orphelins, que les Lazaristes recevront dans leur maison.

» J'ai laissé quelques secours provisoires entre les mains de la sœur Montsarrat, la digne supérieure de la maison, en attendant que j'aie pu étudier et résoudre la question si délicate des orphelinats du Liban. C'est dans quelques heures que nous repartons d'Alexandrie. Je ne vous dirai rien de cette ville que vous ne puissiez lire partout. C'est un *Pandemonium* dans lequel je n'ai vu, quant à moi, que nos malheureux chrétiens de Syrie. Tout le reste me touche et m'intéresse peu.

» Nous avons aussi débarqué à Malte, mercredi. Nous avons parcouru la ville par une chaleur tropicale de 40 degrés. Nous y avons vu des Anglais, des Italiens, un ambassadeur persan se promenant au milieu des plus beaux souvenirs de notre vieille chevalerie, sans même paraître songer qu'il y eût dans cette juxta-position rien d'extraordinaire. Le nom de cette île ne se serait même peut-être pas trouvé sous ma plume, s'il ne me rappelait encore une rencontre singulière. Nous avons trouvé, près du palais du gouverneur, deux pèlerins de Tanger revenant d'un voyage à la Mecque. Ces deux pauvres musulmans étaient chargés de guenilles auxquelles notre politesse française n'aurait certainement pas accordé le nom de vêtements. Ils étaient assis par terre, entourés d'une foule qui les considérait avec une malignité cruelle. Je m'approchai et je demandai qui ils étaient. Un vieux Maltais me répondit que c'étaient deux musulmans qui étaient à Malte depuis quelque temps, parce qu'ils n'avaient pas de quoi payer leur voyage, et qu'aucun capitaine ne voulait les recevoir à son bord. Je demandai ce que pouvait coûter le voyage; et, après avoir consulté le docteur Jaulerry, nous décidâmes que nous en ferions les frais sur nos fonds personnels, ceux de la souscription ne pouvant évidemment servir à cette destination. Je m'approchai donc des deux malheureux, et, sans leur rien dire, je leur mis l'argent dans les mains. Ils me regardaient avec un air surpris, que mon costume de prêtre français rendait du reste bien expli-

cable, lorsqu'un des gardiens du palais du gouverneur, un Anglais, s'avança en brandissant un bâton et les fit déguerpir au plus vite. Je partis avec mon compagnon, qui se rendait à la poste, et j'attendais devant la porte de cet établissement, sans plus songer à mes Arabes. Tout à coup je les vis déboucher, en courant, d'une rue voisine; ils venaient vers moi. Lorsqu'ils m'eurent rejoint, ils me prirent les mains et se mirent à me parler. Malheureusement, je n'y comprenais rien, sinon qu'ils me remerciaient; et cela, je le comprenais à leurs regards. Je leur fis signe que je ne les entendais pas, et je leur dis seulement : *Moi, christian français.* Ils me répondirent : *Nous smeth.* Je leur montrai ensuite le ciel en leur disant : *Allah! Dieu!* pour leur faire entendre que c'était au nom de Dieu que je les secourais. Ils levèrent alors la tête en haut, et ils répétèrent deux fois : *Allah! Allah!* avec une expression indéfinissable; puis ils me baisèrent de nouveau les mains et s'enfuirent. Tout cela avait duré une demi-minute; mais, si je ne me trompe, c'est le meilleur sermon que j'aie fait de ma vie.

» Voilà, mon cher ami, quelques-unes de mes impressions de voyage. Je ne vous parle pas de moi, pour ne pas trop vous attrister; ma santé n'a pu résister aux fatigues de la mer et à la chaleur vraiment étouffante qui nous brûle depuis la Sicile; mon ancienne indisposition a reparu. Mon compagnon de voyage a été aussi éprouvé par le climat. Nous avons cependant l'espoir que tout cela disparaîtra en Syrie, où le soleil, à ce qu'on nous assure, est moins chaud qu'ici.

» Croyez, etc.

» Ch. Lavigerie,

» *Directeur général de l'Œuvre des Ecoles d'Orient.* »

XI

Profonde misère des chrétiens. — Spectacle navrant des villages ruinés. — Secours distribués et alloués. — Joie des chrétiens à l'entrée du consul général de France dans leurs villages. — Horreurs commises dans le sérail et dans la maison des Mariamettes, à Deir-el-Kamar. — Douleur d'une femme chrétienne. — Vengeance d'une autre. — Messe solennelle dans l'église ruinée de Deir-el-Kamar. — Chute de M. l'abbé Lavigerie. — Son retour à Beyrouth.

Lettre de M. l'abbé Lavigerie.

« Deir-el-Kamar, 31 octobre 1860.

» Mon cher ami,

» Nous sommes, depuis hier, sur les ruines fumantes de Deir-el-Kamar, campés sous la tente, à côté de ces maisons couvertes encore du sang des chrétiens. Je ne puis vous dire le sentiment inexprimable d'horreur et de pitié qui m'a pénétré à la vue de cette malheureuse ville. Elle est encore déserte : à peine quelques rares habitants, quelques pauvres femmes traînant après elles des enfants en haillons, se montrent-ils au milieu de ces décombres. Je me suis rendu dans cette cité, il y a quelques mois si florissante, pour y entreprendre, avec les aumônes de la France, la restauration que notre Œuvre a déjà commencée sur les différents points de la Syrie. Voici vingt jours que j'ai débarqué à Beyrouth avec le docteur Jaulerry, et je n'ai pu vous dire toutes mes impressions sur le spectacle dont nous avons été les témoins. Figurez-vous une ville toute remplie de malheureux habitants de la campagne, sans pain, presque sans vêtements... ; ces pauvres gens s'entassant pêle-mêle au nombre de dix, quinze, vingt et jusqu'à trente dans une misérable chambre, ou bien réduits à coucher en plein air, dans les rues et dans les jardins de mûriers; des

visages portant l'empreinte des ravages de la faim et de la maladie, ceux de pauvres petits enfants surtout. J'en ai vu aux bras de leurs mères, ressemblant plutôt à des squelettes qu'à des êtres vivants. De pauvres mères sont mortes aussi auprès de leurs nourrissons; et on en a trouvé une au cadavre de laquelle l'enfant était encore attaché, suçant la mort, là où jusqu'alors il avait puisé la vie.

» Si vous sortez de la ville, vous ne voyez, à l'est et au sud, sur un espace de quarante lieues de long et de vingt de large, que des villages ruinés ; rien de navrant comme ce spectacle : les murs sont tous restés debout; mais si vous entrez dans ces tristes demeures, vous y trouvez tout, absolument tout, détruit par le feu, toits, planchers, portes, fenêtres, meubles, etc. Tout ce qui a pu être enlevé, ustensiles, bestiaux, récoltes, a été pillé par les Druses.

» Voilà les misères qu'il s'agissait de réparer. Nous avons commencé, depuis longtemps, à distribuer à ces malheureux des vêtements et du pain. Mais il fallait faire plus que cela pour répondre à la générosité de la France. Nous avons entrepris la restauration des maisons ruinées et l'ensemencement des terres. Déjà le Hauran, situé au delà de Damas, a reçu de nous de quoi assurer ses récoltes l'année prochaine; et je viens d'organiser à Saïda, à Hamana, à Zahleh et à Deir-el-Kamar, quatre commissions, chargées de veiller à la réinstallation des chrétiens dans leurs districts respectifs. Ces commissions auront à leur disposition une somme de plus de six cent mille francs. On pourra faire énormément avec cela : les maisons n'ont besoin d'autres matériaux que du bois, et ce bois nous le prendrons gratuitement dans les forêts des Druses. Les troupes françaises, toujours dévouées et généreuses, nous fourniront la main-d'œuvre, grâce à une décision du général de Beaufort. Enfin M. le consul de France met également à la disposition des mêmes commissions une partie des fonds qu'il va recevoir du gouvernement.

» Sans doute, beaucoup de misères resteront encore à soulager, en particulier celles des veuves et des orphelins; mais nous nous chargeons encore de ces derniers, auxquels j'ouvre, au nom de la

France, deux vastes asiles ; et Fuad-Pacha m'a dit lui-même qu'il se chargeait de fonder, dans un des palais de Saïda, une maison de refuge pour les veuves.

» C'est pour voir de près toutes choses, et pour installer définitivement le comité de Deir-el-Kamar que je me suis rendu dans cette ville. Je viens de traverser une foule de villages, et j'ai assisté hier à un spectacle aussi inattendu qu'émouvant, à l'occasion de l'entrée du consul général de France dans quelques-unes de ces localités ruinées. Vous ne vous figurez pas le tableau saisissant qu'offraient ces pauvres paysans presque en haillons ou revêtus des habits que nous leur avions donnés, venant décharger leurs armes en signe de joie, et entonnant leurs chants de guerre en l'honneur de la France. Au milieu de tout cela, le clergé arrivant avec des lambeaux d'ornements soustraits au pillage, et les femmes faisant fumer l'encens dans des assiettes de terre. Ce spectacle de tristesse et de joie, ce deuil peint partout à côté des chants de triomphe, me rappelaient malgré moi, païen que je suis, même au milieu de l'exercice de la charité chrétienne, ce sourire à travers les larmes que le vieil Homère nous peint sur le visage de la femme d'Hector.

» Ce contraste n'a pas marqué notre entrée à Deir-el-Kamar. Ici tout est sombre et lugubre ; tout porte l'empreinte du désespoir et de la mort.

» Je sors du sérail, où le pacha avait reçu six cents chrétiens, en leur promettant la vie sauve s'ils déposaient les armes. Le pavé de toutes les chambres, des terrasses, des cours, tout porte la trace de longs ruisseaux de sang, affreux témoignage de la perfidie et de la cruauté des Turcs. Tous les chrétiens réfugiés dans ce palais ont été massacrés, sauf un seul, qui s'était caché sous un escalier d'où il entendait tout, et qui nous conduisait lui-même dans cette triste visite. Il nous a montré la terrasse d'où le plus grand nombre de ces infortunées victimes étaient précipitées par les soldats turcs, pour être reçues sur la pointe des poignards des Druses et massacrées ensuite. Ils sont là encore, au nombre de plusieurs centaines, ces malheureux, à peine recouverts d'un peu de terre et de chaux qu'ils doivent à la pitié de nos soldats :

leurs bourreaux les avaient laissés absolument sans sépulture.

» Près de cette terrasse, il s'en trouve une autre dont la vue est plus atroce encore. On y voit, pratiqué dans un mur, un trou rond par lequel ces furieux forçaient leurs victimes à passer le bras; celles-ci étaient enfermées dans un appartement contigu auquel le mur servait de clôture. Ils se demandaient alors lequel d'entre eux abattrait le mieux, d'un coup de sabre, le bras du patient. J'ai vu la trace des flots de sang qui ont découlé de cet endroit horrible sur les murailles du palais, et les Turcs, qui l'occupent encore, n'ont pas même eu la pudeur d'effacer ces abominables vestiges de leur cruauté!

» Quelle preuve plus éclatante de la complicité des pachas que tout ce triste spectacle!

» En sortant du sérail, nous avons visité la maison qu'occupaient autrefois les sœurs Mariamettes (1). Là aussi on avait entassé, dans les chambres voûtées, des centaines de cadavres; et, quoique nos soldats les eussent retirés depuis un mois, l'odeur était tellement insupportable que nous avons dû nous retirer à la hâte, ne pouvant y tenir. Un officier français nous a raconté que le jour de l'entrée de nos troupes à Deir-el-Kamar, plusieurs centaines d'habitants des villages les suivaient, cherchant, dans les décombres, les restes de ceux qu'ils avaient aimés. Arrivés devant la maison des Sœurs, une pauvre femme, éperdue de douleur, se précipite sur ces cadavres en putréfaction qui étaient là depuis trois mois. Elle venait de reconnaître les vêtements de son mari. Elle embrasse avec fureur ces tristes restes, et s'emparant, par un mouvement plus prompt que la pensée, de l'un des bras du cadavre, elle court par toutes les rues de la ville, en criant vengeance contre les Druses!...

» A quelques jours de là, une femme, encore la même peut-être qui avait vu toute sa famille massacrée sous ses yeux, reconnaît, à Deir-el-Kamar, la femme d'un Druse, l'un des assassins de son mari. Elle s'arme d'une épée, se précipite sur la femme druse, la terrasse avec toute la force que donne le désespoir, et, quand elle

(1) Religieuses indigènes qui se consacrent à l'éducation des jeunes filles. Elles ont été instituées, il y a huit ans, par le R. P. Estève, jésuite.

tient son ennemie sous elle, elle fait le signe de la croix et lève la tête au ciel, en demandant à Dieu la force de venger les siens ; puis, d'un seul coup d'épée, elle détache la tête de la femme druse. Nos soldats, nos officiers étaient présents ; pas un seul n'a eu la pensée de s'opposer à cet acte de vengeance sauvage. « Je n'ai rien vu de plus sublime que la pose et la prière de cette femme, » me disait un de nos officiers. Hélas ! mon cher ami, je n'ai jamais rien entendu qui ait plus désolé mon âme ; jugez quelles douleurs il faut pour préparer et pour exécuter des actes semblables !

» L'église maronite a été aussi visitée par nous ; le sang y est partout ; nos soldats y ont trouvé des centaines de cadavres. Là encore tout présente le spectacle de la désolation et de la barbarie. Dans une petite cour, près de la sacristie, j'ai vu des restes de charbons éteints. Je me suis approché, j'ai fouillé dans les cendres, et je les ai vues, avec horreur, pleines d'ossements calcinés et de lambeaux d'ornements d'église. On avait brûlé des chrétiens, des prêtres peut-être ; on se servait, pour allumer la flamme, des vêtements sacrés. Tout est détruit dans cette église, autels, boiseries, sculptures ; les murs seuls et la voûte tiennent encore. Je dois y dire la messe demain 1er novembre.

» Deir-el-Kamar, 1er novembre.

» Je viens de dire la messe dans la pauvre église ruinée ; je ne crois pas en avoir jamais célébré de plus émouvante.

» Les habitants de Deir-el-Kamar avaient été avertis de notre intention. M. le consul de France m'avait prévenu qu'il désirait assister officiellement au saint sacrifice, et le commandant militaire avait mis un piquet à notre disposition. M. Najean, prêtre de la mission et aumônier des troupes expéditionnaires, m'avait envoyé, du château de Béit-Eddin, où les troupes sont cantonnées, les ornements nécessaires. A huit heures et demie, tout était prêt. Tout ce qu'il y avait de chrétiens à Deir-el-Kamar s'était rendu dans l'église. Je suis allé recevoir à la porte, d'une manière solennelle, le consul et les officiers. Lorsqu'ils sont parvenus jusqu'au fond du sanctuaire, les fronts des pauvres habitants se sont relevés

pour la première fois. Ils semblaient voir, dans la réparation solennelle de leur culte, le gage le plus sûr de la réparation de leurs malheurs. La messe s'est dite en silence; mais lorsque, au moment de la consécration, la voix de l'officier français qui commandait la troupe a fait entendre le cri : « Genou terre ! » et qu'ensuite nos tambours ont résonné sous ces vieilles voûtes à demi détruites et témoins de tant de crimes, l'émotion de tous a été profonde; toute cette population était prosternée le front contre terre; elle pleurait à la fois de joie et de tristesse, et tous ceux qui étaient là, prêtres et assistants, avaient aussi, je vous l'assure, les larmes aux yeux. Pour moi, en élevant l'auguste Victime, je demandais à Dieu repos pour les morts et pitié pour les vivants.

» Nous quittons Deir-el-Kamar dans quelques heures pour nous rendre à Hamana, et de là à Damas. Nous laissons en partant un fort subside à notre comité, et nous distribuons dix piastres par personne à tous ces pauvres malheureux. Que Dieu leur soit en aide et les console! lui seul peut guérir de pareilles blessures et faire oublier de tels malheurs.

» **Hamana, 8 novembre 1860.**

» Dieu a disposé autrement que moi, mon cher ami; je comptais être aujourd'hui près de Damas, et je suis étendu sur un lit de douleur, pour longtemps peut-être. J'ai été, hier, la victime d'un de ces accidents si fréquents dans les routes épouvantables de ce pays. J'avais déjà passé, dans mes excursions, par des chemins qui sembleraient impraticables partout ailleurs qu'ici. Il ne m'était rien arrivé de grave; mais hier, en entrant dans le village ruiné de Hamana, mon cheval s'est abattu et m'a précipité en avant sur les rochers. Ma chute a été si malheureuse que je me suis déboité l'épaule et le coude droit. L'enflure empêche encore de dire s'il y a des désordres plus graves et une fracture. Vous l'avouerai-je, mon cher ami, la faiblesse humaine a été plus forte que ma volonté: je me suis trouvé mal sur le coup, par suite de la violence de la douleur, et, lorsque je suis revenu à moi, je n'ai pu marcher seul; on a dû me traîner, gémissant, par d'étroits sentiers, jusqu'à la

filature de M. Bertrand, négociant français, située à environ un quart d'heure. Là, le docteur Jaulerry, mon compagnon de route, a pu remettre immédiatement en place les parties lésées, et me donner les soins nécessaires. Il est vraiment providentiel que j'aie eu un médecin avec moi. Je compte me faire transporter demain à Beyrouth, si la chose est possible.

» Beyrouth, 9 novembre.

» Je me suis fait transporter dimanche à Beyrouth. Vous auriez ri, sans doute, mon cher ami, si vous m'aviez vu sur l'âne qui m'a transporté de Hamana à la route de Damas, un voyage de quatre heures. J'étais tenu par trois Arabes sur ma pauvre monture, qui n'y comprenait certainement rien, et un quatrième la tirait par la bride. Nous montions à pas de fourmi, par un soleil de feu. J'ai bien souffert, je vous l'assure. Enfin, nous sommes arrivés à Beyrouth, après six heures de route, grâce à une voiture que les Sœurs de Charité m'avaient envoyée, à l'endroit où le chemin devient carrossable. Le docteur Jaulerry m'accompagnait; mais je l'ai fait repartir le lendemain pour Damas, qu'il désirait voir, et où d'ailleurs sa présence était nécessaire pour me renseigner sur la situation exacte des chrétiens. Je suis donc absolument seul maintenant. Il est vrai que les Sœurs de Charité et tous les missionnaires me témoignent un dévouement et ont pour moi des attentions qui me pénètrent de reconnaissance.

» Mon bras est toujours enflé, et la fièvre vient chaque jour se joindre à l'enflure. On me fait espérer néanmoins une prompte convalescence, si des accidents nouveaux ne se déclarent pas.

» Je bénis Dieu de ce qu'il a bien voulu m'envoyer cette petite épreuve, et couronner ainsi le peu que j'ai pu faire en Syrie, au nom de notre Œuvre. Je vous demande seulement de le prier de m'accorder la patience dans la douleur, s'il juge à propos de me la continuer. Ma maladie ne m'empêche nullement, du reste, de m'occuper de nos affaires. Un jeune ecclésiastique maronite, élève du collège de Ghazir, me sert de secrétaire; les Jésuites ont eu la bonté de me le céder jusqu'au retour prochain de M. Jaulerry. Je

reçois, comme à l'ordinaire, les visites de tous, et je m'occupe de mener à bonne fin tous nos projets. Ma plus vive, ma seule peine, serait que mon accident retardât d'une seule minute le soulagement d'un malheureux.

» Adieu, mon cher ami; recommandez le pauvre abbé aux prières de tous les associés de notre Œuvre, et dites-leur que leurs aumônes sont bénies de Dieu, car elles sèchent bien des larmes.

» Croyez-moi, etc.

» CH. LAVIGERIE,
» *Professeur à la Sorbonne.* »

XII

Malpropreté de Saïda et misère des chrétiens qui s'y sont réfugiés. — Adoption de deux petites orphelines par M. l'abbé Lavigerie. — Noms des membres du comité de secours à Saïda. — Deux beaux sarcophages découverts dans les ruines de l'ancienne Sidon. — Réception de M. l'abbé Lavigerie à Saour (Tyr). — Un jeune homme échappé aux massacres d'Hasbaya. — Adoption de deux autres orphelines. — Désarmement d'Abd-el-Kader et de ses Algériens ordonné par Fuad-Pacha. — Autonomie de la distribution des secours confiés à l'Œuvre des Ecoles d'Orient.

Lettre de M. l'abbé Lavigerie.

« Beyrouth, le 30 novembre 1860.

» Mon cher ami,

» Me voici de retour de mon voyage à Jérusalem (1), où, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, je me suis rendu

(1) Lorsque M. l'abbé Lavigerie se fut remis de sa chute, il parcourut les villes qui se trouvent sur la côte, depuis Saïda jusqu'à Jaffa, soulageant partout la misère des chrétiens. Après avoir visité, à Jérusalem et à Bethléem, les lieux où naquit et mourut le Sauveur du monde, il revint à Beyrouth, d'où il repartit aussitôt pour Zahleh et Damas.

de Jaffa. Je n'ai pas voulu passer si près des lieux saints sans aller les visiter et prier près d'eux. Sauf un nouvel accident, mais qui n'a pas eu, grâce à Dieu, de conséquences graves, tout s'est bien passé, et je reviens l'âme pleine des émotions que laisse la vue des sanctuaires où se sont accomplis les plus grands mystères de notre foi.

» Hélas ! mon ami, je ne fais que passer d'un calvaire à un autre. Après celui où Jésus-Christ a souffert, celui où souffrent aujourd'hui ses disciples.

» Je vous disais, dans ma dernière lettre, que j'ai visité les divers points de la côte où sont réfugiés les chrétiens. Saïda et Saour, avec les villages qui les entourent, sont les districts qui ont le plus souffert. C'est là que se sont retirés les malheureux débris des habitants de Hasbaya, de Rachaya, de Djezin, etc. Vous ne pouvez vous figurer le désolant spectacle que présente Saïda. Cette ville n'a pas souffert des massacres ni de l'incendie ; mais elle est très pauvre, mal bâtie, et n'avait guère que des bouges infects à offrir aux malheureux qui y venaient chercher un asile. C'est là qu'ils se sont entassés, presque nus, manquant des choses les plus nécessaires. La démoralisation aidant, ils ont été bientôt la proie de la maladie et sont morts par centaines. Nous avons visité ces pauvres gens, nous sommes ensuite allés aux deux orphelinats de filles et de garçons, établis avec les secours de notre œuvre, par les Jésuites et les Sœurs de Saint-Joseph.

» Dans ce dernier établissement s'est passée une scène touchante que je vais vous raconter en deux mots ; elle vous fera mieux comprendre la détresse des pauvres réfugiés et la mission providentielle de notre œuvre.

» Le matin même, la supérieure des Sœurs de Saint-Joseph avait trouvé, devant la porte de sa maison, deux malheureuses petites créatures âgées de quelques jours à peine, que leurs mères, de pauvres chrétiennes, étaient venues lui présenter les jours précédents, en lui disant qu'elles ne pouvaient se résoudre à les voir mourir de faim entre leurs bras. La Sœur n'ayant pu les accepter faute de ressources, les mères avaient pris un parti déses-

péré, celui de venir les déposer près d'un khan français, sur la voie publique. C'est là que la Sœur les a trouvées, à demi mortes de froid, de faim, la bouche et les yeux pleins de sable, dévorées par les insectes. Elle en a eu pitié.... J'arrivai le jour même, elle est venue me les présenter et je les ai adoptées en votre nom. J'ai voulu faire plus encore, je les ai baptisées, et le docteur Jaulerry leur a servi de parrain à toutes les deux. La marraine était la fille du vice-consul de France, M. Derighello. Vous dirai-je maintenant, mon cher ami, à quoi j'ai dû employer une partie de l'argent destiné à secourir les pauvres de Saïda? En France, ce serait, certes, chose incroyable; mais ici tout est possible, et ceux des membres de notre Œuvre qui connaissent l'Orient ne s'en étonneront pas. Eh bien, notre comité, dont le président est, comme vous le savez, le P. de Prunières, s'est décidé à payer chaque jour quelques pauvres chrétiens, qu'il a munis de pelles, de balais, etc., pour balayer et enlever les immondices des quartiers les plus malsains de la ville. On trouvait de toutes parts des monceaux d'ordures, que l'agglomération considérable de la population contribuait à augmenter, par suite des habitudes séculaires de l'Orient. Cet état de choses constituait un vrai danger, pour tant de malheureux entassés dans des maisons sans air, sans lumière. Il n'y en avait pas une seule qui ne comptât plusieurs malades. Nous donnons ainsi du pain à quelques-uns, des conditions meilleures à tous pour leur santé.

» Les membres du comité de Saïda, les PP. de Prunières, Rousseau, Augustin, M. Derighello, vice-consul de France, sont pleins de zèle et de charité. Ils parcourent les villages ruinés, ils distribuent des secours de toute nature, et relèvent en même temps, ce qui est bien nécessaire, le moral des chrétiens. Cela n'empêche pas M. Derighello de poursuivre ses laborieuses fouilles, sur l'emplacement de l'ancienne nécropole de Sidon. Il nous a fait visiter, dans notre course hors la ville, les nouvelles chambres sépulcrales qu'il vient de découvrir. Il a trouvé dans l'une d'elles, pendant que nous étions à Saïda, deux magnifiques sarcophages parfaitement conservés. Les inscriptions qu'ils portent les désignent comme ayant servi de dernière demeure à deux anciens rois

du pays. Elles paraissent plus importantes encore que celle du tombeau d'Eschinounazar, qui a fait tant de bruit, il y a quelques années, parmi nos savants. Que voulez-vous que je vous dise, cher ami ? j'aime certainement l'histoire de l'archéologie ; mais nos pauvres chrétiens, qui souffraient près de nous, m'intéressaient plus que ces rois de Sidon, excellents personnages, je n'en doute pas, qui ne peuvent plus guère servir qu'à rendre fameux ceux qui déchiffreront leurs hiéroglyphes.

» A Saour (Tyr), nous avons encore trouvé une nombreuse population de réfugiés, principalement de Hasbaya et de Rachaya. Le P. de Prunières nous avait accompagnés dans cette ville, qui est de la circonscription du comité de Saïda. Nous avons débarqué au milieu des ruines de l'ancienne Tyr et des ruines vivantes de nos chrétiens, vers le milieu du jour. On savait notre arrivée ; la foule s'était portée sur le rivage, ayant à sa tête le curé maronite, muni de sa houlette pastorale. Il nous a conduits processionnellement dans sa demeure, pendant que la cloche de son église sonnait à toute volée. Pauvres gens ! c'était fête pour eux ; la charité de la France les visitait, et, sur la mer, *le Colbert* leur montrait de loin ses canons, qui symbolisaient la force venue pour les protéger contre leurs bourreaux.

» Chez le curé maronite, nous avons tenu conseil. J'ai fait venir le curé grec catholique et les prêtres grecs schismatiques, avec les anciens de chaque nation ; je leur ai remis une bonne quantité d'étoffes et une somme assez considérable, pour être distribuées équitablement entre eux, sous la présidence du P. de Prunières, qui devait séjourner là jusqu'à la fin de la distribution et assurer ensuite les distributions ultérieures d'aliments.

» Parmi les chrétiens qui nous entouraient, se trouvait un jeune homme dont l'aspect était fait pour inspirer une pitié profonde. Sa tête, sa figure portaient l'empreinte de nombreuses blessures ; derrière son cou se trouvait la cicatrice d'une entaille large et profonde ; ce malheureux était à Hasbaya, à l'époque du massacre. Les Druses l'avaient pris comme les autres, l'avaient percé de toutes parts et lui avaient littéralement scié le cou. Aucune des parties essentielles n'avait été atteinte néanmoins.

» Pendant deux jours, il était resté enseveli sous un monceau de cadavres, ayant sur lui le cadavre de son propre père, près de lui ceux de ses frères, n'osant pas bouger, de crainte d'attirer encore une fois les assassins, et se mourant à la fois de douleur, de soif et de faiblesse. Enfin, après deux jours, durant la nuit, il put soulever, en se traînant, l'horrible fardeau qui l'écrasait et le sauvait tout ensemble ; il alla chercher asile chez un musulman qui l'accueillit et le sauva. Plus tard, il vint à Tyr, et c'est là que nous l'avons trouvé dans le dernier dénûment. Nous l'avons secouru, comme vous pensez bien.

» A Jaffa et à Jérusalem, nous avons encore rencontré quelques victimes, mais en très petit nombre. Nous y avons adopté encore deux orphelines, que nous avons placées chez les Sœurs de Saint-Joseph.

» Celle que nous avons placée à Jérusalem arrivait de Damas, conduite par une famille musulmane, qui l'avait enlevée après le massacre de tous ses parents. Cette enfant ne cessait de crier : « Je suis chrétienne ! je suis chrétienne ! » On est intervenu, et le pacha a ordonné que l'on remît la pauvre petite entre les mains du chancelier du patriarcat. C'est à la prière de ce digne ecclésiastique que nous avons adopté la pauvre orpheline.

» Voilà, cher ami, quelques-uns des épisodes de mon dernier voyage. Notre œuvre se poursuit toujours. Les maisons se réparent, les semences se distribuent. Enfin, je pars demain, malgré tout, pour Damas. Je dis malgré tout, car, d'une part, mon bras ne va pas mieux, et, de l'autre, on nous annonce qu'une certaine agitation règne dans cette ville. On parle d'un ordre donné par Fuad-Pacha pour le désarmement des Algériens et d'Abd-el-Kader. Ce serait une affaire très fâcheuse; mais j'ai tout lieu de la croire consommée (1). Nos chrétiens pourront bien en souffrir; ils en seront tout au moins démoralisés. Je m'arrête, mon cher ami, en vous promettant de vous écrire à mon retour de Damas. Ce sera, sans doute, la dernière lettre que je vous adresserai

(1) Le désarmement d'Abd-el-Kader a été en effet ordonné; mais l'héroïque défenseur des chrétiens s'y est énergiquement refusé, et a enfin obtenu que les Algériens, qui forment sa garde personnelle, restassent armés.

d'Orient. Je compte partir d'ici dans une quinzaine de jours. Avant de finir, cependant, je veux vous dire un mot d'une note que j'ai lue dans le *Moniteur*, et qui pourrait faire penser que j'ai soumis la distribution de nos fonds à un comité consulaire à Beyrouth. J'ai tenu, au contraire, à conserver à notre Œuvre son caractère essentiellement catholique. Moi seul me suis réservé la répartition de nos aumônes, conformément aux décisions de notre conseil de Paris. Le comité, établi à Beyrouth, n'a pour but que de surveiller et de diriger l'emploi des fonds envoyés *par le gouvernement*. On m'a prié d'en faire partie, afin d'éviter les doubles emplois, en prenant connaissance des résolutions du comité et en lui faisant connaître les nôtres. J'ai cru devoir accepter, pour donner à toutes les aumônes venues de France une destination plus utile, en les coordonnant vers un but qui est nécessairement le même, quoique les sources des aumônes soient distinctes et indépendantes l'une de l'autre.

» Adieu, mon cher ami, croyez, etc.

» CH. LAVIGERIE,
» *Professeur à la Sorbonne.* »

XIII

Visite de M. l'abbé Lavigerie à Abd-el-Kader. — Réponse d'Abd-el-Kader aux éloges qu'il reçoit. — Le ciel de Syrie. — Reconnaissance de l'émir. — Conversation sur les événements de Syrie. — Séparation. — Présent envoyé par Abd-el-Kader.

Lettre de M. l'abbé Lavigerie.

« Je n'ai pas voulu quitter l'Orient sans être allé, au nom des catholiques de notre patrie, exprimer à l'illustre émir les vifs sentiments d'admiration et de sympathie qu'avait fait naître parmi nous sa généreuse conduite.

» Je n'oublierai pas aisément l'entrevue que j'eus alors avec le noble héros de nos guerres d'Afrique. Sa figure calme, douce et modeste, sa parole grave et ferme, l'esprit de justice et d'inébranlable fermeté qui paraissait dans tous ses discours, répondaient à l'idée que, d'avance, je m'étais faite de lui. J'étais le premier prêtre français qui l'approchât, le premier même qui fût entré à Damas depuis les massacres. Un de nos illustres prélats m'avait chargé, en partant, de lui rappeler des souvenirs de son séjour en France, et de lui dire que sa conduite si noble ne l'avait point surpris, car il n'avait jamais connu d'homme qui pratiquât mieux la justice naturelle. Je m'acquittai de ce message et d'autres encore exprimant la même pensée, et l'émir, avec une rare modestie, se frappant la poitrine à la manière arabe, me répondit :

« Je ne suis qu'un pécheur. J'ai fait mon devoir et je ne mérite » pas d'éloges pour cela. Je suis seulement très heureux qu'en » France on soit content de ce que j'ai fait, car j'aime la France, » et je me souviens de tout ce que j'en ai reçu. »

» Je lui demandai alors s'il ne préférait pas le séjour de la Syrie à notre ciel brumeux et à notre froide température.

« Ah! me dit-il, le ciel d'Amboise est beau, mais pas aussi » beau que celui de la Syrie; mais le ciel de Pau me rappelait le » mien. J'en ai gardé un bien doux souvenir. Je me rappelle com- » bien aussi on a été bon pour moi dans votre pays. »

» Et comme je lui parlais de Mme la comtesse de B...., si connue dans cette dernière ville pour sa charité aimable et douce, qui m'avait aussi prié de la rappeler à l'émir,

« J'ai reçu une lettre d'elle, me dit-il; c'est la femme la plus » parfaite que l'on puisse rencontrer. Je n'oublierai jamais tous les » services qu'elle m'a rendus, lorsque, moi aussi, j'étais malheu- » reux à Pau, et tout ce qu'elle a fait pour mes enfants. Je veux » lui envoyer un souvenir et je vous le remettrai pour elle. Je » voudrais pouvoir en envoyer de même à tous ceux que j'ai con- » nus à Pau. »

» La conversation changea ensuite et porta sur les événements de Syrie et sur la part que lui-même y avait prise. Je l'écoutais avec admiration et avec bonheur parler, lui, musulman sincère, un

langage que le christianisme le plus pur n'eût pas désavoué. Lorsque je me levai pour sortir, il s'avança vers moi et me prit la main. Je me souvins que c'était la main qui avait protégé contre la mort nos frères malheureux, et je voulus la porter à mes lèvres en signe de reconnaissance et de respect; mais il ne le voulut pas souffrir de moi, quoiqu'il acceptât cet hommage de tous les autres, parce qu'il voyait en ma personne un ministre de Dieu. Je compris sa pensée, et je lui dis : « Emir, le Dieu que je sers peut être aussi le vôtre; tous les hommes justes doivent être ses enfants. »

» J'exprimais une espérance. Il me regarda fixement, et je le quittai plus ému que je ne le saurais dire.

» Le lendemain, je recevais de lui, par l'un des siens, un coffret de nacre sculpté qu'il avait eu la délicatesse de faire venir de Bethléem, parce qu'il l'envoyait à une chrétienne. Ce présent, accompagné d'une lettre gracieuse, était destiné à votre compatriote Mme la comtesse de B.... Il arrivera dans quelques jours au château de Maslacq.... »

XIV

Regrets de M. l'abbé Lavigerie en quittant le Liban. — Témoignages de reconnaissance qu'il reçoit. — Emploi et compte-rendu des sommes dépensées. — Actions de grâces à Dieu. — Quelques mots sur les appréciations malveillantes de *l'Indépendance belge*.

Lettre de M. l'abbé Lavigerie.

« Beyrouth, vendredi 14 décembre 1860.

» Mon cher ami,

» Je quitte Beyrouth, vendredi prochain, pour retourner auprès de vous. Je pars, avec une vraie tristesse, de ce pauvre et cher

pays, où notre conseil m'a envoyé représenter la charité de la France catholique. Je me suis attaché de cœur à tous ces pauvres chrétiens si dignes de pitié, à leurs chefs, à leurs évêques, à leurs prêtres. J'ai cherché à leur témoigner que je les aimais véritablement, de cet amour fraternel qui anime les membres de notre Œuvre pour tous les catholiques, sans distinction de rite ni de nation. Ai-je réussi à les convaincre? je l'espère, si j'en crois les preuves de sympathie que je reçois de toutes parts. Les patriarches, les évêques, les chefs des nations, comme on dit ici, ont tous voulu me donner des témoignages de respect et de reconnaissance dont je suis confus. Je vous envoie une copie de leurs lettres; elles vous prouveront combien ce que notre conseil a fait et ce que j'ai fait ici en son nom a rencontré d'approbations. Elles seront dès maintenant votre récompense et la mienne, en attendant celle pour laquelle nous travaillons surtout.

» Dès mon arrivée en France, j'adresserai, sur ma mission, un rapport public à NN. SS. les évêques (1). Ce compte-rendu, je vais moi-même à Rome le présenter à Notre Saint-Père le Pape : c'est un témoignage de notre dévouement profond et de notre respect pour le Vicaire de Jésus-Christ, et en même temps de notre ferme croyance que, dans l'Eglise de Dieu, rien ne peut être béni, s'il n'est béni par son représentant sur la terre. J'irai dire au Père commun, si affligé lui-même, ce qu'ont souffert ses fils d'Orient et ce que ses fils de France ont fait pour les secourir.

» Mais, avant même d'arriver près de vous, je puis déjà, mon cher ami, satisfaire votre juste impatience et celle de nos souscripteurs, sur l'emploi des sommes si considérables qui m'ont été confiées. Voici donc par avance un tableau rapide des différentes sommes distribuées par moi, depuis le 11 octobre, jour de mon arrivée, jusqu'au 14 décembre, jour où je vous écris.

» J'avais reçu du conseil *un million de francs*. Depuis, vous m'avez envoyé *deux cent quarante mille francs* que nous avions déjà fait parvenir en Orient avant mon départ de Paris.

» Six comités de secours ont été institués par moi, sur les divers

(1) Ce rapport a paru sous ce titre : *Souscription recueillie en faveur des chrétiens de Syrie.*

points ravagés par les Druses et les Turcs, pour : 1° reconstruire les maisons ; 2° distribuer des secours en aliments et en vêtements ; 3° fournir des semences aux pauvres paysans. J'ai donné.... »

Suit une note détaillée des dépenses, que M. l'abbé Lavigerie résume ainsi :

« Ce qui me fait une somme totale de *neuf cent six mille cinq cent douze francs*, et, avec les *deux cent mille francs* distribués, avant mon arrivée, *par notre Œuvre*, un total de *onze cent six mille cinq cent douze francs*, déjà consacrés uniquement à donner aux pauvres des *aliments*, des *vêtements*, des *demeures*, des *semences*. Ces distributions se continueront, pendant tout l'hiver, au moyen des ressources qui nous restent en caisse et s'élèvent à près d'un million.

» A côté de ces dépenses viennent s'en placer beaucoup d'autres, moindres sans doute, mais non moins utiles et surtout non moins urgentes. Les derniers malheurs ont fait ici des centaines d'orphelins dénués de tout. Ces pauvres enfants étaient exposés, d'une part, à mourir de faim et de froid ; de l'autre, à être pris par les envoyés des différentes sectes, et en particulier des protestants, qui en ont déjà près de cent, dans des maisons ouvertes à cet effet, à Beyrouth et à Nazareth. C'était là un péril de plus, à tous égards, pour les pauvres chrétiens de Syrie, de ce pays déjà si divisé. J'ai donc ouvert pour les enfants des familles pauvres deux orphelinats, où pourront être reçus jusqu'à deux mille enfants. Pour les enfants des familles autrefois riches et maintenant ruinées, je les ai fait admettre dans les deux collèges de Ghazir et d'Anthoura au nombre de 160, dont 81 Maronites et 79 Grecs. Les orphelins nous coûteront, tout compris, deux cents francs par tête; les enfants des collèges, quatre cents francs.

» Voici, du reste, le détail des dépenses effectuées par moi jusqu'à ce jour pour ces enfants.... »

Suit une nouvelle note, qui porte le chiffre total des dépenses à *treize cent cinquante-six mille cinq cent douze francs*. Après quoi M. Lavigerie continue ainsi :

« Le reste de la somme recueillie par notre souscription se trouve

dans mes mains, pour environ quatre-vingt mille francs, et, pour le reste, dans celles de notre honorable président, qui, de concert avec le conseil de l'Œuvre, l'a placé, comme vous le savez, au Crédit foncier, afin de l'en retirer au fur et à mesure des besoins.

» Voilà, cher ami, l'état exact de notre situation et le bien que nous avons fait. Ce bien, nous le continuerons pendant tout cet hiver, pendant les années mêmes qui vont suivre, autant que la charité des catholiques de France nous le permettra.

» Bénissons Dieu de ce qu'il a voulu faire de nous les instruments de sa miséricorde à l'égard de ce pauvre peuple qui nous aime tendrement. Je vous l'ai déjà dit, il ne sait comment vous exprimer et m'exprimer à moi-même sa reconnaissance.

» Cela me dédommage un peu des singulières appréciations d'un certain article de l'*Indépendance belge*, qui me parvient au pied du Liban, avec près d'un mois de date. Je l'ai fait lire à tout le monde. Il a eu, comme vous pensez, un succès.... de fou rire. Il est difficile, en effet, de réunir autant d'inepties en aussi peu de lignes, et de joindre plus de méchanceté à plus d'ignorance de toutes les choses de ce pays. Je ne crois donc pas qu'il soit nécessaire de répondre un seul mot à cette estimable feuille. La meilleure réponse est ce simple exposé des faits que je viens de retracer.

» Adieu, cher ami; à bientôt, et croyez-moi tout à vous en Notre-Seigneur.

» CH. LAVIGERIE, *Prêtre.* »

XV

Construction d'un orphelinat à Beyrouth. — Cérémonie de la pose de la première pierre. — Orphelins recueillis et nourris par les Pères jésuites. — Compliments de ces orphelins au consul de France et à M. l'abbé Lavigerie.

« Beyrouth, 21 décembre 1860.

» .... Fuad-Pacha (1), voyant les abondantes aumônes qui étaient envoyées d'Europe, n'a pas voulu rester en arrière de générosité; il a désiré s'associer aux efforts charitables des chrétiens pour élever les pauvres orphelins qui ont échappé aux massacres des Turcs et des Druses. Déjà les Sœurs de Saint-Vincent de Paul avaient ouvert leur établissement aux malades de l'armée française. Elles avaient fermé leurs classes pour les convertir en hôpital. Elles ne pouvaient abriter les nombreuses orphelines qui leur arrivaient tous les jours. Confiantes dans la Providence et dans la générosité des catholiques de l'Europe, la pensée leur est venue de faire construire derrière leur maison les bâtiments nécessaires à un orphelinat. Il fallut acheter un terrain; Fuad-Pacha s'en est chargé. D'un autre côté, M. l'abbé Lavigerie s'est empressé d'allouer une somme de soixante mille francs sur les fonds à sa disposition. En présence de tous les malheureux qu'il fallait, avant tout, empêcher de mourir de faim, le directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient a cru devoir restreindre ainsi le premier subside accordé pour la nouvelle fondation. Cependant Fuad-Pacha, qui avait donné le terrain, ne payait pas les propriétaires auxquels il l'avait acheté : ceux-ci inquiétaient les Sœurs. Elles ne pouvaient s'exposer à faire des constructions sur des terrains grevés d'un privilège de vendeurs. Il ne s'agissait pas de moins de vingt et un mille francs. Cette fois, M. l'abbé Lavigerie a fléchi devant les propositions que lui a faites Fuad-Pacha de lui prêter cette

(1) Extrait du *Monde*.

somme (1). Ce dernier avait promis de la rendre aussitôt qu'il lui arriverait de l'argent de Constantinople. M. Lavigerie a préféré une obligation à six mois d'échéance.

» Les choses étant ainsi pour le mieux réglées d'avance, on a procédé mardi dernier à la cérémonie de la pose de la première pierre. Le consul général avait désiré qu'elle eût lieu avec toute la pompe possible. On y avait invité le général de Beaufort et son état-major, ainsi que tout le clergé régulier et séculier de la ville. Mgr Tobie, archevêque de Beyrouth, et Mgr Boutros Boustani, archevêque de Saïda, y représentaient la nation maronite. Les Grecs étaient représentés par le patriarche melchite, l'archevêque de Tyr et les évêques de Baalbek et du Hauran. M. l'abbé Lavigerie devait préalablement prêcher un sermon de charité. On commença donc par aller dans la chapelle des Sœurs. Les prélats occupèrent le chœur, les dames la gauche de la nef, et tous les autres invités la droite. L'orateur sacré monta en chaire, portant au cou la croix de Jérusalem, et sur l'épaule, l'hermine de docteur. Je n'essaierai pas d'analyser ici les éloquentes paroles prononcées avec la simplicité d'un apôtre sur cette terre adoptée par le Rédempteur du genre humain, et près des montagnes dont il s'était si souvent approché en parcourant la Galilée. C'est cet auguste Maître que l'Europe chrétienne vient aujourd'hui honorer, en prodiguant ses aumônes aux pauvres, les membres de son divin corps. Disons seulement que M. l'abbé Lavigerie ne pouvait mieux choisir sa péroraison qu'en invitant tous les chrétiens d'Orient à resserrer leurs liens. Après le salut du Saint-Sacrement, plusieurs dames, tant européennes qu'indigènes, ont fait la quête pour les pauvres. Toute l'assistance s'est ensuite rendue, en suivant une haie de zouaves, sur le terrain nouvellement acheté. Toutes les petites orphelines, au nombre de cent soixante-quinze, étaient rangées en cercle et formaient bordure. La plupart étaient encore vêtues de haillons; on voyait sur leurs visages les traces de la souffrance, mais ils s'étaient épanouis aux rayons de l'espérance. Les fanfares

(1) Peu de temps auparavant, Fuad-Pacha avait fait demander à M. l'abbé Lavigerie une somme de cinq cent mille francs en emprunt. Bien entendu, cette somme ne lui fut pas accordée.

militaires annonçaient un jour d'allégresse. M. le consul général prit la parole pour remercier tous les bienfaiteurs de l'œuvre régénératrice qui allait être fondée, et spécialement le gouvernement de l'empereur Napoléon, ainsi que S. Exc. Fuad-Pacha, le digne représentant du gouvernement ottoman. M. l'abbé Lavigerie, après s'être associé à ces hommages de reconnaissance, prit le marteau et la truelle, et alla sceller la première pierre de l'édifice, dont les fondations avaient déjà été creusées. Au nom de la charité, la France et l'Europe chrétienne reprennent ainsi possession de cette terre où tant de miracles se sont déjà accomplis.

» Les Jésuites recueillent les orphelins; ils les casent comme ils peuvent dans leurs différentes maisons ; ils en ont quatre-vingt-cinq à Bekfaya, cent à Saïda, cent dix à Zahleh. Ils se proposent de fonder, près des ruines de cette dernière ville, un grand établissement agricole dans le genre de ceux qu'ils ont en Algérie. Le gouvernement ottoman vient de leur faire à cet effet une assez belle concession de terre, dans la plaine de Baalbek. En attendant, ils ont loué, pour leurs autres orphelins, plusieurs bâtiments voisins de leur maison de Beyrouth, où des écoles sont depuis longtemps ouvertes pour les enfants de la ville. Ces orphelins sans asile, dont le nombre augmente tous les jours, ont été jusqu'à présent obligés d'aller coucher de tous les côtés, partout où l'on pouvait leur offrir un abri pour la nuit. Les pauvres habitants qui leur ouvraient leur porte ne pouvaient les nourrir, manquant souvent de pain pour eux-mêmes. Dès le matin, ces malheureuses petites créatures, dont beaucoup ont à peine quatre ou cinq ans, accourent dans la cour des Pères. A huit heures, un Frère apporte une grande chaudière, il donne à chaque enfant une galette de pain et pose dessus une petite ration de riz. Les enfants se dispersent pour faire leur frugal repas, jouent entre eux dans les environs jusqu'au milieu du jour, où une nouvelle ration leur est distribuée; ils n'abandonnent les lieux que le soir, après avoir reçu leur souper. Les locations que les Jésuites viennent de faire, leur permettront de donner un abri à ces pauvres enfants, qui ne savent où se fourrer les jours de pluie. On n'a pu encore les habiller tous; beaucoup n'ont pas même sur la tête la calotte à laquelle les

Orientaux tiennent plus qu'à leurs cheveux. Bientôt ils ne manqueront plus de rien, et apprendront à chanter les louanges de Dieu en français. Toutefois, les Pères n'ont pas voulu qu'ils restassent en retard de reconnaissance envers les bienfaiteurs qui ont assuré leur éducation : mercredi dernier, le lendemain de la cérémonie qui avait eu lieu chez les Sœurs, M. le consul de France et M. l'abbé Lavigerie ont bien voulu se rendre chez les Jésuites, qui avaient aussi invité quelques notabilités religieuses, civiles et militaires. Les Pères ont présenté leurs trois cent trente orphelins de Beyrouth et quelques autres amenés de l'établissement le plus voisin. La chapelle pouvait seule contenir une aussi nombreuse réunion; on en avait caché le sanctuaire par des draperies devant lesquelles le consul et les autres invités ont pris place. Les plus grands orphelins avaient préparé des compliments et des couplets, tant en français qu'en arabe, pour féliciter le consul et M. l'abbé Lavigerie; les autres, après chaque pièce, battaient des mains. La conclusion a été que tous, désormais, seraient Français de cœur.

» Voici le compliment de l'un de ces petits orphelins :

« Je viens ici épancher mon cœur devant vous, mon Père ; » je suis heureux, oh! bien heureux de vous voir. J'avais entendu » dire que dans la belle France il y avait un docteur qui aimait » les petits enfants de l'Orient; on m'avait dit qu'il les chérissait » comme une véritable mère. Je désirais le voir. Oh! si j'avais » eu les ailes de ces gros oiseaux qui volent sur les sommets du » Liban, j'aurais volé par-dessus la mer pour lui dire que je » l'aimais beaucoup et tous les enfants de l'Orient aussi. Mais » hélas! je ne le pouvais pas.... Alors je priai pour lui; je de» mandai à Dieu de le bénir, et de lui préparer une couronne » aussi brillante que notre soleil de Syrie et que le soleil de » France. Mais aujourd'hui, je vais dire au bon Dieu, dans ma » prière, que je suis content de lui, parce qu'il nous a fait voir » notre Père. Car sans lui où serions-nous? Pendant l'hiver, il » tombe en Syrie de la pluie, mais de la pluie bien grosse et » bien forte; où aurions-nous trouvé un abri, si notre Père ne » nous avait pas ouvert cette maison couverte d'un bon toit? Nous

» étions sans vêtements ; les méchants musulmans nous les avaient » volés ; eh bien, notre Père nous en a donné de neufs. Nous » n'avions plus de parents, il nous a confiés à des Pères qui nous » chérissent beaucoup. Nous allions mourir, car nous n'avions plus » de pain, il nous en a distribué. Nous étions condamnés à l'igno- » rance ; après la ruine de nos maisons de Damas, il nous a donné » des maîtres excellents dans ce collège. Nous n'avions plus de » quoi gagner notre vie ; il a fondé, avec les aumônes de la France, » une maison où travailleront ses petits orphelins. On nous a dit » qu'il y avait des loups méchants qui voulaient nous manger, et » il nous a arrachés à leurs dents cruelles (1). Merci, bon Père, » merci, mille fois merci ; que le bon Dieu vous récompense autant » que vos pauvres orphelins le désirent ! »

XVI

Reconnaissance des évêques de Syrie pour l'empereur, les évêques, M. l'abbé Lavigerie et tout le clergé français. — Prières et souhaits de ces évêques.

Lettre de S. E. le cardinal Morlot, archevêque de Paris, portant à la connaissance de l'empereur une lettre de remerciments envoyée par les évêques de Syrie.

« Sire,

» Je prends la liberté de mettre sous les yeux de Votre Majesté copie d'une lettre qui m'est adressée par les évêques grecs de Syrie, pour être transmise aux évêques de France, en remercîment des secours abondants envoyés de France aux victimes de la persécution.

(1) Allusion aux protestants qui faisaient, dans le Liban, une propagande très active pour s'emparer des orphelins et les élever ensuite dans l'hérésie.

» J'ai pensé qu'il pourrait être agréable à Votre Majesté de prendre connaissance de cette lettre, où sont exprimés, d'une manière touchante, les sentiments de ces évêques et des populations de ces contrées, pour les bienfaits dont on est redevable avant tout à Votre Majesté.

» Je suis avec respect, Sire,

» De Votre Majesté,

» Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet,

» † F. N., *Cardinal-Archevêque de Paris.*

» Paris, le 7 janvier 1861. »

« *A nos vénérables frères les Cardinaux, les Archevêques et Evêques, ainsi qu'à tout le clergé de France, et à tout son peuple très chrétien, si digne d'honneur et de respect.*

» Les malheurs qui sont venus éprouver les nations chrétiennes de Syrie, par suite du guet-apens qui a semé sur elles la ruine, l'incendie, le pillage, le viol et le meurtre, ont retenti dans toute l'Europe, et ont remué le cœur des souverains et de tous les peuples civilisés, en les excitant à porter de prompts secours aux frères malheureux qui avaient échappé au sabre tiré pour les moissonner tous.

» S. M. l'empereur Napoléon III, le clergé et le peuple soumis à son autorité ont déployé à cet effet un zèle rare, un soin extraordinaire, et cet amour fraternel dont l'Eglise sait et peut seule animer ses enfants.

» L'auguste fils aîné de l'Eglise a mis la sollicitude la plus empressée à envoyer ses vaisseaux et ses invincibles troupes de terre, qui ont sauvé les survivants aux atroces massacres de la montagne et de Damas, et ont pris sous leur sauvegarde les autres populations chrétiennes, tant du littoral que de l'intérieur

de la Syrie, également vouées à boire le calice de mort préparé pour tous les fidèles.

» Le soin et le zèle tout pastoral que vous avez mis, vénérables Frères, à appeler le peuple français, si religieux, si charitable et si dévoué, au secours de ses malheureux frères de Syrie, tombés dans l'abîme de la plus profonde misère, ont conservé la vie à des milliers de malheureux, qui n'avaient échappé au sabre que pour succomber à la faim, à la nudité, à la privation de tout abri et aux fatigues qui ont suivi ces affreux événements. Que d'hommes, de femmes et d'enfants ont été vêtus et ont assouvi leur cruelle faim par vos aumônes! Combien et combien de veuves, qui n'auraient osé mendier, vous doivent la vie! Que d'orphelins qui ont été placés dans les écoles, et dont le présent et l'avenir sont assurés par les dons de ce peuple généreux!

» Quand M. l'abbé Lavigerie, l'ambassadeur de votre charité, est venu de France en Syrie, et a vu par ses propres yeux la grande misère et les grandes nécessités de notre situation, il a distribué, avec une grande intelligence, les aumônes qui lui étaient confiées; il a établi, dans les centres des pays incendiés, des comités de secours, composés d'hommes qui ont une profonde connaissance des localités, afin de secourir, sans distinction de personnes, tous les besoins connus ou qui se révéleront. Son tact, sa capacité et sa douceur lui ont attiré l'estime universelle.

» En conséquence, nous venons payer une dette sacrée de gratitude, en nous adressant directement à vous, vénérables Frères, pour vous présenter l'expression de notre dévouement et de notre vive reconnaissance, pour votre sollicitude pastorale et pour la bienfaisance de votre peuple.

» Nous nous unissons aussi à tous les orphelins, à toutes les veuves, à tous les misérables, qui ne cessent d'adresser, du plus profond de leur cœur, des prières à la Providence, afin qu'elle prenne sous sa sauvegarde LL. MM. l'Empereur, l'Impératrice, ainsi que le Prince Impérial, et qu'elle comble de ses bénédictions célestes et terrestres le corps vénérable des Archevêques et des Evêques, tout le clergé et tout le peuple français si chrétien. Tous ensemble et d'une voix nous crions : Vive l'Empereur! Vive

l'Impératrice ! Vive le Prince Impérial ! Vive le clergé ! Vive le peuple français !

Signé : † CLÉMENT BAHUS, ***patriarche des Grecs catholiques d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient;***
† ATHANASE, ***évêque de Saour;***
† IGNACE, ***évêque du Hauran;***
† MALATHIOS, ***évêque de Baalbek;***
† BASILE, ***évêque de Zahleh;***
† GRÉGOIRE, ***évêque de Saint-Jean-d'Acre.***

» Beyrouth, le 15 décembre 1860. »

XVII

Reconnaissance des évêques du Liban et de la Syrie pour le Saint-Père, pour toutes les nations catholiques, mais surtout pour la France. — Souscription de l'Œuvre des Ecoles d'Orient. — Zèle et sagesse de M. l'abbé Lavigerie dans la distribution des aumônes. — Prière de ces évêques au Saint-Père en faveur de la France. — Signatures des évêques.

Adresse des évêques du Liban et de la Syrie au Saint-Père.

« Très Saint-Père,

» Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les Patriarches et les Evêques soussignés osent lui faire connaître, après les malheurs qui les ont accablés, ainsi que le peuple et le clergé confiés à leurs soins, les secours providentiels qu'ils ont reçus pour soulager tant de misères.

» Votre Sainteté avait daigné, avant tous les autres, malgré la triste situation où l'ont réduite des attentats déplorables, nous envoyer une aumône doublement sacrée (1). Toutes les nations

(1) L'aumône envoyée par le Souverain-Pontife, dès l'origine des massacres, était de près de cent mille francs.

catholiques ont suivi un si admirable exemple. Mais, parmi elles, la France a principalement droit, dans ces circonstances malheureuses, à notre reconnaissance éternelle.

» C'est à cette nation généreuse, Très Saint-Père, que nous devons d'avoir vu cesser le massacre des chrétiens; c'est à elle que nous devons d'exister encore. Sans la protection de ses soldats, peut-être ne trouverait-on plus un seul chrétien dans toute l'étendue de la Syrie.

» La France ne s'est pas contentée de nous protéger contre les attaques des musulmans et des Druses; elle nous a encore sauvés des horreurs de la faim, du froid, de la nudité.

» Outre les secours considérables distribués par le gouvernement français, une société charitable, l'Œuvre des Ecoles d'Orient, a ouvert une souscription publique, que les Evêques de France et ceux des autres contrées catholiques ont hautement patronée, et qui a déjà produit plus de deux millions de francs.

» Déjà, Très Saint-Père, des sommes très fortes ont été employées, par les charitables catholiques de France et des autres contrées, à fournir à nos pauvres des vêtements et des aliments, à reconstruire les maisons ruinées, à recevoir une multitude d'orphelins, et ils se préparent en ce moment à rendre à nos églises, dépouillées de tout, les ornements qu'elles ont perdus.

» Toutes ces œuvres ont été accomplies sous nos yeux, avec autant de zèle que de sagesse, par M. l'abbé Lavigerie, directeur général de la Société des Ecoles d'Orient, et digne représentant du clergé de sa nation. C'est au péril de sa propre vie, qu'il a exposée plus d'une fois, que ce respectable prêtre a rempli la tâche admirable qu'il avait acceptée. Il retourne maintenant dans sa patrie, après avoir distribué lui-même plus d'un million, et assuré, par le moyen de plusieurs comités, la distribution de nouveaux secours pendant la saison d'hiver. Nous savons qu'il se rend auprès de Votre Sainteté pour lui rendre compte de ce qu'il a fait; mais nous tenons nous-mêmes, Très Saint-Père, à rendre à Votre Sainteté un témoignage solennel des bienfaits que nous avons reçus des catholiques de France et de leur digne représentant.

» Nous serions surtout heureux que, dans l'impossibilité où

nous sommes de donner aux bienfaiteurs de nos pauvres chrétiens un témoignage de notre reconnaissance, Votre Sainteté daignât se charger d'acquitter une partie de notre dette. Elle possède le trésor des indulgences et des faveurs spirituelles, qui a été confié à saint Pierre et à ses successeurs. Nous la supplions humblement de vouloir bien l'ouvrir en faveur des catholiques de France qui ont concouru à la souscription faite en notre faveur.

» Que Votre Sainteté daigne croire aux sentiments du profond respect avec lesquels se prosternent à ses pieds,

» Ses très dévots fils,

LES MARONITES :

» † Pierre-Paul, *patriarche d'Antioche et de l'Orient;*
» † Youssef Bezch, *évêque de Couroche;*
» † Tobie Awn, *évêque de Beyrouth;*
» † Joseph Maridh, *vicaire du patriarche;*
» † Botros Bestani, *évêque de Saint-Jean-d'Acre;*
» † Botros Massad, *évêque de Hama.*

GRECS-UNIS :

» † Clément, *patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem;*
» † Ignace, *archevêque de Bosra et du Hauran;*
» † Grégoire, *évêque de Saint-Jean-d'Acre et de ses environs.*
» † Basile, *évêque de Zahleh et de Bekaa;*
» † Malathios, *évêque de Baalbek et de ses environs;*
» † Ambroise, *évêque du Cénacle, de Jérusalem.*

ARMÉNIENS :

» † Grégoire, *patriarche de Cilicie et de Syrie;*
» † Stephan, *évêque d'Adana, vic. du patriarche;*
» † Jean, *évêque de Césaréa;*
» † Michel, *évêque de Jérusalem.*

SYRIENS :

» † Jacob, *évêque de Damas;*
» † Mathieu, *évêque d'Emès et Hama.*

XVIII

Départ du R. P. Rousseau pour la Syrie. — Ecoles gratuites fondées par lui. — Ses quêtes en France pour fonder de nouvelles écoles. — Son admission dans la Compagnie de Jésus. — Respect et affection des chrétiens, des Arabes et des Turcs pour ce religieux. — Lettre du R. P. Rousseau sur les derniers événements de Syrie. — Ses vertus et ses qualités. — Lettre du R. P. de Prunières : annonce de la mort du R. P. Rousseau. — Affaiblissement de sa santé. — Fièvres typhoïdes à Saïda. — Le R. P. Rousseau atteint d'un premier coup d'apoplexie. — Sa guérison. — Son activité incessante. — Mort et funérailles de deux religieuses à Saïda. — Nouvelle maladie du R. P. Rousseau. — Ses derniers moments. — Sa pompe funèbre.

« Nous recevons de Saïda (1) une douloureuse nouvelle. Le R. P. Rousseau, dont l'Europe entière a lu les lettres sur les derniers événements de Syrie, et dont le dévouement pour les chrétiens d'Orient était si grand et si généreux, vient de mourir. Le R. P. Rousseau était parti tard pour les missions du Levant; mais par son zèle et par sa charité ardente il avait pu, en peu d'années, opérer le bien le plus consolant pour les âmes. Il était parti sans connaître l'arabe ni le turc, mais en prenant sous ses ordres des maîtres chrétiens du pays, il avait réussi à fonder des écoles gratuites, où les enfants des chrétiens, des Turcs, des schismatiques et des Arabes étaient admis. Il donnait et faisait donner à tous les premiers éléments des choses, et, dans un pays où l'ignorance est si grande, cet enseignement élémentaire était regardé comme le plus signalé des bienfaits, et il l'était en effet.

» Confondus ensemble, ces enfants perdaient la haine naturelle qui existe dans les diverses classes de la population auxquelles ils appartiennent, et se trouvaient prêts à recevoir, sans prévention, au moment opportun, la connaissance de la véritable religion. Le résultat obtenu fut considérable, et le Père acquit, pour lui et pour les prêtres ses compagnons de travaux, même au milieu d'une

(1) Extrait de l'*Union franc-comtoise*, sur la mort du R. P. Rousseau.

population ennemie du nom chrétien, une popularité qu'il sut faire tourner constamment au profit de la religion.

» Les principales villes de Syrie lui demandèrent des écoles semblables, tant le bien qu'il en sortait était évident, même aux yeux des Turcs; mais les ressources manquaient pour cette œuvre.

» Le R. P. Rousseau vint en France pour faire appel à la charité publique en faveur de son œuvre. Il fut compris, et il emporta diverses aumônes, qui lui permirent de fonder d'autres écoles, et de consolider diverses institutions exclusivement catholiques pour fournir des maîtres et des maîtresses aux écoles. Il y consacra tout son patrimoine, qu'il avait réalisé en espèces, à son dernier voyage en France.

» Les RR. PP. Jésuites, si bons juges en fait d'œuvres pieuses, furent tellement touchés des efforts et des succès obtenus par le R. P. Rousseau, qu'ils l'admirent dans le sein de la Compagnie, bien qu'il eût dépassé l'âge des admissions. Mais ils voulurent récompenser en lui les vertus éminentes du prêtre et le zèle ardent du missionnaire et de l'apôtre.

» Avant les derniers événements de la Syrie, le R. P. Rousseau ne passait pas dans les rues de Saïda sans que de tous côtés les chrétiens, les Arabes et les Turcs se précipitassent à sa rencontre et sur ses pas, pour baiser ses mains et les pans de sa soutane. Lorsqu'il s'attardait dans les champs, le soir, on lui ouvrait les portes de la ville, par la plus louable et la plus honorable des exceptions.

» Les derniers événements de Syrie ont mis en lumière d'autres qualités du R. P. Rousseau. Il a raconté les affreux malheurs qui ont frappé les chrétiens, avec tant de vérité et une si douloureuse simplicité, que ses lettres, qui nous étaient adressées et que nous avons publiées dans l'*Union franc-comtoise*, ont été reproduites par tous les journaux de France, traduites en anglais et en allemand, et publiées dans tous les journaux de l'étranger. Ces lettres forment peut-être le récit le plus dramatique et le plus touchant des malheurs de nos frères dans le Liban. Ces lettres, en donnant l'indice de la sensibilité de l'âme du R. P. Rousseau,

montrent toute l'étendue de son courage, de son zèle d'apôtre et de sa charité (1).

» La mort du juste a couronné une si belle vie. On ne lira pas sans être ému la lettre du R. P. de Prunières qui en fait le récit. Nous qui avons vu de près le R. P. Rousseau, qui avons vécu, dans les dernières années de sa vie, dans une grande intimité avec lui, nous devons publier que les grandes qualités qui paraissaient en lui dans l'exercice de son ministère sacerdotal, étaient égalées par les vertus et les qualités les plus aimables de l'homme dans les relations de la vie privée. Prêtre pieux et enflammé de l'amour des âmes, ami plein de dévouement, le R. P. Rousseau sera regretté et pleuré par ceux qui l'ont connu en France et par les chrétiens de Syrie, auxquels il a consacré les dernières années de sa vie, ses dernières ressources et sa vie même.

» Le R. P. Rousseau appartenait au diocèse de Besançon. C'est dans ce diocèse qu'il avait rempli la première partie de sa vie sacerdotale. Il a illustré la seconde partie de cette vie en Syrie, où ses vertus ont brillé du plus vif éclat. En servant son Dieu, l'humanité et la véritable civilisation, on peut dire qu'il a ajouté une gloire de plus à la province où il était né. »

*A M. Michel, rédacteur en chef de l'*Union franc-comtoise.

« Saïda, 4 avril 1861.

» Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, cependant nous parlions bien souvent de vous avec un compatriote à qui vous étiez cher, et avec qui j'ai vécu presque continuellement depuis deux ans et demi; et c'est malheureusement pour vous parler de la perte que nous venons de faire de cet ami, que je prends la plume. Oui, monsieur, le R. P. Louis Rousseau nous a quittés pour passer à une meilleure vie, le 24 mars, le jour même du dimanche des Rameaux, à sept heures du matin.

(1) Ces lettres sont en grande partie citées dans ce recueil.

» Les derniers événements avaient beaucoup contribué à affaiblir la santé de ce bon Père. La vue des horreurs dont nous avons été témoins, avait réagi sur son âme si impressionnable; on pouvait dire de lui en toute vérité : *Dilexit justitiam et odivit iniquitatem;* et cette haine de tout mal moral, qui paraissait si bien dans ses lettres, usait aussi considérablement ses forces, par le travail intérieur qu'elle causait en lui.

» Ce bon Père se sentait miné par un secret affaiblissement; l'estomac ne faisait plus que difficilement ses fonctions, la tête se fatiguait; bref, il sentait que ses jours ne devaient plus être bien longs, et il ne voulait pas nous croire quand nous lui faisions espérer encore de longues années de vie.

» Ce fut vers le milieu de janvier que commença, à Saïda, une sorte d'épidémie; les fièvres typhoïdes se déclarèrent en grand nombre, d'abord parmi les réfugiés qui habitaient la ville au nombre de plus de trois mille; l'hôpital des Sœurs en fut bientôt rempli; la maladie se communiqua aux Sœurs de Saint-Joseph, dont plusieurs furent bientôt réduites à l'extrémité. Sur ces entrefaites, le R. P. Rousseau reçut un premier avertissement de Dieu; ce fut, je crois, dans la nuit du 7 au 8. A la suite d'une toux violente, il se sentit atteint d'un premier coup d'apoplexie. Il me fit appeler. Je le trouvai la langue embarrassée, les facultés un peu troublées. Il voulut d'abord se confesser, et se consacrer à Dieu par les vœux qu'il n'avait pas faits encore; il voulut aussi recevoir les autres sacrements. Cependant le docteur Gaillardot, ami généreux et dévoué, qui s'était empressé de se rendre auprès de lui à la première nouvelle de l'accident, put combattre le mal, qui diminua immédiatement, de manière qu'il ne fut plus nécessaire d'en venir là. Au bout d'un ou deux jours, le R. P. Rousseau se remit à ses occupations ordinaires. Il continua de sortir à cheval de temps en temps. Il trouvait même dans ses sorties un soulagement; mais ce n'était pas ce soulagement qu'il cherchait; il se proposait, chaque fois, pour but de son excursion, quelque village où il distribuait des secours aux malades, de l'argent aux pauvres.

» A la maison, il continuait toujours sa vie de travail inces-

sant : assistance des malheureux, correspondances, travail des mains. Il avait commencé, avant l'accident dont j'ai parlé, de travailler à un autel que nous voulions placer dans la nouvelle chapelle que nous devions ériger dans l'orphelinat. Nous ne pûmes l'empêcher de reprendre ce travail fatigant ; il s'y livrait avec son activité ordinaire, et il n'eut de repos qu'il ne l'eût fini. Il put y célébrer le saint sacrifice le premier dimanche de carême, 17 février. Hélas ! il ne devait pas l'y célébrer longtemps. Cependant la contagion faisait des progrès dans la ville ; sur neuf Sœurs, six sont atteintes. Le lundi, 4 mars, la sœur Rose expirait, elle appartenait à la famille Boyer, de Marseille. Cette jeune personne, encore dans le monde, ne voulut jamais consentir à accepter un parti avantageux qui se présentait ; le Seigneur avait fixé son choix. Devenue religieuse de Saint-Joseph, où elle avait une sœur, qui est à présent à Saïda, elle fut envoyée à Alep, d'où elle venait, en novembre 1860, au secours des Sœurs de Saïda. Elle fut admirable de patience pendant toute sa maladie ; elle n'avait qu'un désir, c'était celui de voir Dieu ; aussi, avec quelle expression indicible de contentement elle accueillait l'annonce de sa mort prochaine ! Elle joignait pieusement les mains et regardait le ciel.

» Cette mort fit grande impression sur le peuple de Saïda ; aussi son convoi fut-il suivi par une grande partie de la population de la ville. La compagnie française de voltigeurs qui occupe le camp français de Saïda, y assista tout entière, ayant à sa tête le capitaine Castan et ses deux officiers ; le P. Rousseau y assistait. Trois jours après, la mort prit une nouvelle victime, ce fut la sœur Marie Réveillé, de Tarbes. On ne saurait dépeindre la consternation qui saisit la population quand on vit la mort choisir ses victimes dans cette sainte communauté et y frapper des coups si redoublés. Ajoutez à cela que la supérieure et une autre Sœur se trouvaient dans un état très grave de maladie, et que deux autres étaient à peine convalescentes. Aussi je crus devoir prendre la parole en présence des restes de cette bonne Sœur, et je la fis considérer, ainsi que sa compagne, comme les dernières victimes des grandes catastrophes qui venaient d'ensanglanter la Syrie : ce sont, ai-je dit, des martyres de charité et des victimes pour

les chrétiens qui ne se sont pas encore sanctifiés comme le veut la sainteté de Dieu ; le Seigneur, dans sa miséricorde, décharge sa colère sur les âmes les plus pures et les mieux préparées, afin d'épargner aux autres les tourments de l'autre vie.

» Je parlais en arabe à la population, en français à nos soldats. Hélas ! mes prévisions ne devaient pas se réaliser, ce ne devait pas être la dernière victime. Le P. Rousseau n'assista point à la pompe funèbre; se sentant mal à son aise, il monta à cheval et alla visiter les chrétiens de Ghazir, d'où il fit rapporter une inscription coufique qu'il y découvrit. Il pensait faire plaisir à M. Gaillardot, qui s'occupe d'antiquités, associé qu'il est à la mission de M. Renan. Il passa une mauvaise nuit. Dès le lendemain, c'était le 8, la maladie se déclara ; il ne put plus monter au saint autel.

» Le P. Rousseau ne se fit nullement illusion sur la gravité de son état : bien au contraire, il prévint le jugement des médecins et de tout le monde pour juger que cette maladie devait le conduire à la mort. Il demanda immédiatement les sacrements de la sainte Eglise, et il n'eut de repos qu'il n'eût obtenu cette faveur. Après avoir fait une confession générale, il reçut, le vendredi 15, le saint Viatique et l'extrême-onction dans un état parfait de connaissance; mais il ne tarda pas à s'affaisser, et dans la nuit du dimanche au lundi qui suivit, nous croyions à chaque instant qu'il allait expirer. Cependant les bons soins du docteur Gaillardot le sauvèrent de nouveau, et il prolongea encore de huit jours son existence. Mais alors le P. Rousseau n'était plus qu'une ombre de lui-même ; il sentait que ses facultés se perdaient, et il le disait. Quoiqu'il répondît toujours juste à la question à lui adressée, il ne pouvait venir à bout de dire plus de trois mots qui se suivissent, le reste était incohérent.

» Eh bien, dans cet état d'affaissement, le P. Rousseau était encore pour nous d'un grand exemple; il nous disait : « Je voudrais » à présent faire un acte de dévouement ; je voudrais donner ma » vie pour mon Dieu ; je voudrais donner cent vies, si je pouvais. » Quand je lui disais de se recommander au divin Maître : « C'est » bien le meilleur et le plus doux des maîtres. » Nous avons même remarqué que plus il approchait de ses derniers moments, plus ses

dispositions devenaient excellentes, l'empressement de son obéissance, grand. Il regardait souvent l'image de la sainte Vierge, placée près de son lit. Celle qu'il avait toujours regardée comme sa Mère la plus tendre, ne pouvait manquer de l'aider dans ses derniers moments. Aussi, il attendait avec confiance le moment de son passage, espérant de voir bientôt la face de Dieu. Enfin, le samedi 23, au soir, l'affaissement du bon Père augmenta; les paroles qu'il prononçait étaient inintelligibles. Je le veillai la plus grande partie de cette dernière nuit; nous le voyions s'affaiblir; il pouvait à peine avaler quelques cuillerées de bouillon; mais comme depuis huit jours il restait entre la vie et la mort, nous espérions que son état pourrait encore se prolonger. Enfin, le matin du dimanche, je me trouvais seul auprès de lui, quand je m'aperçus que la difficulté de respirer augmentait. Je me hâtai d'appeler; je prononçai le saint nom de Jésus; il fit un signe de tête; je m'empressai de réciter les prières des agonisants; nous les avions déjà récitées deux fois; mais cette fois, après les premières paroles, il passa à son Créateur, après avoir reçu la dernière absolution.

» Nous l'exposâmes dans notre chapelle; sa physionomie avait conservé tant de calme qu'on aurait dit qu'il dormait; c'était le juste dans le repos de la mort. Je n'ai pas besoin de vous dire combien l'affluence du peuple fut grande; on entendait de tous côtés un concert de bénédictions; on l'appelait le père des pauvres, le protecteur des veuves.

» La pompe funèbre fut honorée de la présence des divers vice-consuls qui résident à Saïda; les officiers de la compagnie, avec leurs soldats, et presque toute la population, voulurent le conduire à sa dernière demeure. Nous l'avons placé dans le cimetière latin, auprès des dix-sept victimes de la fureur druse et musulmane que nous avions ensevelies dans cet endroit, au commencement des événements funestes de l'an dernier. Comme le R. P. Rousseau avait voué sa plume au récit des horreurs commises contre les chrétiens et à leur défense, il convenait que ses dépouilles reposassent près de celles des victimes.

» Je dois terminer ici précipitamment. Les soins que nous

devons aux pauvres chrétiens réfugiés à Saïda, m'ont empêché de vous écrire plus tôt pour vous annoncer la perte que nous avons faite, et aujourd'hui je dois, afin de terminer cette lettre, retarder d'une heure un voyage à Saour, pour visiter d'autres réfugiés et voir aussi les braves grenadiers qui résident dans cette ville.

» Adieu, cher monsieur; merci de vos articles pour la défense des chrétiens de Syrie, merci des aumônes que vous leur avez envoyées, merci encore une fois. Priez pour votre ami défunt; mais, j'en ai la confiance, il priera pour nous plus efficacement dans la gloire où il est déjà maintenant, je l'espère.

» Votre tout dévoué serviteur,

» HENRI DE PRUNIÈRES, *S. J.* »

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

EXPÉDITION FRANÇAISE

AVANT-PROPOS

Tandis qu'on recueillait de toutes parts des aumônes pour les chrétiens de Syrie, les ambassadeurs des puissances étrangères, réunis en conférence à Paris, décidèrent l'envoi d'un corps expéditionnaire pour châtier les coupables. La Turquie, fortifiée de l'Angleterre, s'y opposa de toutes ses forces; mais l'opinion publique le réclamait à grands cris, il fallut y consentir. Quand la Turquie vit qu'elle ne pouvait empêcher l'expédition, elle s'efforça de l'entourer d'une foule de réserves et de précautions qui devaient plus tard en faire manquer le but.

Ce fut le 3 août que les représentants des grandes puissances signèrent, à Paris, les protocoles qui réglaient les conditions de l'expédition. Le 7, l'empereur passait en revue, au camp de Châlons, les troupes qui devaient partir pour la Syrie. Le 8, le général de Beaufort, commandant en chef de l'expédition, s'embarquait à Marseille, et le 16, il entrait à Beyrouth, avec les premiers détachements français.

Nos soldats furent reçus comme des libérateurs par la population chrétienne; malheureusement ils ne purent la venger de ses assassins. Les Druses, favorisés par les soldats turcs, leurs complices, s'enfuirent à l'approche des Français, et se réfugièrent dans le Hauran, où il n'y avait plus moyen de les atteindre.

La fuite des Druses laissait nos soldats sans occupation; c'est alors qu'on vit ces braves enfants de la France, transformés en maçons, en charpentiers, en ouvriers de toutes sortes, travailler avec ardeur à relever les ruines entassées par les ravageurs, et aider les chrétiens à réparer les maisons dévastées.

La durée de l'expédition française avait été bornée à six mois, et devait finir le 5 mars; mais, à cette époque, le fanatisme musulman était toujours menaçant, et l'avenir des chrétiens peu assuré. De nouvelles conférences se tinrent à Paris; il y fut décidé que le premier terme serait prorogé de trois mois, c'est-à-dire jusqu'au 5 juin. Ce nouveau délai s'écoula comme le premier, c'est-à-dire sans que la position des chrétiens se fût beaucoup améliorée. Des pétitions furent présentées au Sénat, pour obtenir une seconde prorogation; mais la France, qui n'était pas, en Syrie, en son propre nom, mais au nom de l'Europe, ne crut pas devoir résister à l'Europe, qui lui retirait son mandat et la pressait de partir. Je dis l'Europe, je devrais dire l'Angleterre seulement; car la Russie a regretté la cessation prématurée de l'occupation française et décliné pour sa part toute responsabilité; l'Autriche et la Prusse n'ont pas beaucoup insisté. L'Angleterre seule a exigé impérieusement le départ au jour fixé; l'Angleterre, qui n'avait consenti qu'à regret à une prorogation de trois mois, n'a plus voulu entendre parler ni de délai ni de concession nouvelle.

L'expédition française a donc quitté la Syrie dans les premiers jours de juin 1861, emportant avec elle les regrets, l'estime et l'affection de tous les chrétiens.

EXPÉDITION FRANÇAISE

I

Désir de l'empereur de vivre en paix avec ses voisins. — Son but dans l'expédition de Syrie. — Sa politique en Italie. — L'opinion de son pays le presse d'intervenir en Syrie.

Lettre de Sa Majesté l'empereur des Français à M. de Persigny.

« Saint-Cloud, 29 juillet 1860.

» Mon cher Persigny,

» Les choses me semblent si embrouillées, grâce à la défiance semée partout depuis la guerre d'Italie, que je vous écris dans l'espoir qu'une conversation à cœur ouvert avec lord Palmerston remédiera au mal actuel. Lord Palmerston me connaît; et quand j'affirme une chose il me croira. Eh bien, vous pouvez lui dire de ma part, de la manière la plus formelle, que, depuis la paix de Villafranca, je n'ai eu qu'une pensée, qu'un but : c'était d'inaugurer une nouvelle ère de paix et de vivre en bonne intelligence avec tous mes voisins, et principalement avec l'Angleterre. J'avais renoncé à la Savoie et à Nice; l'accrois-

sement extraordinaire du Piémont me fit seul revenir sur le désir de voir réunies à la France des provinces essentiellement françaises.

» Mais, objectera-t-on, vous voulez la paix, et vous augmentez démesurément les forces militaires de la France. Je nie le fait de tous points. Mon armée et ma flotte n'ont rien de menaçant pour personne. Ma marine à vapeur est loin de pourvoir même à nos besoins, et le chiffre des navires à vapeur n'égale pas, à beaucoup près, le nombre de bâtiments à voiles jugés nécessaires au temps du roi Louis-Philippe. J'ai 400,000 hommes sous les armes; mais ôtez de ce nombre 60,000 hommes en Algérie, 6,000 à Rome, 8,000 en Chine, 20,000 gendarmes, les malades, les conscrits, et vous avouerez, ce qui est vrai, que mes régiments ont un effectif plus réduit que sous le régime précédent. Le seul accroissement de cadres a été la création de la garde impériale.

» D'ailleurs, tout en voulant la paix, je désire aussi organiser les forces du pays sur le meilleur pied possible; car si, des dernières guerres, les étrangers n'ont vu que le côté brillant, moi j'ai vu de près les côtés défectueux et je veux y remédier. Cela dit, je n'ai, depuis Villafranca, rien fait ni même rien pensé qui pût alarmer personne. Quand Lavalette est parti pour Constantinople, les instructions que je lui ai données se bornaient à ceci : « Faites tous vos efforts pour maintenir le *statu* » *quo*; » l'intérêt de la France est que la Turquie vive le plus longtemps possible.

» Maintenant arrivent les massacres de Syrie, et l'on écrit que je suis bien aise de trouver une nouvelle occasion de faire une petite guerre ou de jouer un nouveau rôle. En vérité, on me prête bien peu de sens commun. Si j'ai immédiatement proposé une expédition, c'est que je sens comme le peuple qui m'a mis à sa tête, et que les nouvelles de Syrie m'ont transporté d'indignation. Ma première pensée n'en a pas moins été de m'entendre avec l'Angleterre.

» Quel intérêt, autre que celui de l'humanité, m'engagerait à envoyer des troupes dans cette contrée? Est-ce que, par hasard,

la possession de ce pays accroîtrait mes forces? Puis-je me dissimuler que l'Algérie, malgré ses avantages dans l'avenir, est une cause d'affaiblissement pour la France, qui, depuis trente ans, lui donne le plus pur de son sang et de son or! Je l'ai dit, en 1852, à Bordeaux, et mon opinion est aujourd'hui la même, j'ai de grandes conquêtes à faire, mais en France. Son organisation intérieure, son développement moral, l'accroissement de ses ressources ont encore d'immenses progrès à faire. Il y a là un assez vaste champ ouvert à mon ambition, et il suffit pour la satisfaire.

» Il m'a été difficile de m'entendre avec l'Angleterre au sujet de l'Italie du Centre, parce que j'étais engagé par la paix de Villafranca; quant à l'Italie du Sud, je suis libre d'engagement et je ne demande pas mieux que de me concerter avec l'Angleterre sur ce point comme sur les autres; mais, au nom du Ciel! que les hommes éminents placés à la tête du gouvernement anglais laissent de côté des jalousies mesquines et des défiances injustes; entendons-nous loyalement comme d'honnêtes gens que nous sommes, et non comme des larrons qui veulent se duper réciproquement. En résumé, voici le fond de ma pensée : je désire que l'Italie se pacifie, n'importe comment, mais sans intervention étrangère, et que mes troupes puissent quitter Rome sans compromettre la sécurité du Pape.

» Je souhaiterais beaucoup ne pas être obligé de faire l'expédition de Syrie, et, dans tous les cas, de ne pas la faire seul, d'abord parce que ce sera une grosse dépense, ensuite parce que je crains que cette intervention n'engage la question d'Orient; mais, d'un autre côté, je ne vois pas comment résister à l'opinion publique de mon pays, qui ne comprendra jamais qu'on laisse impunis non seulement le meurtre des chrétiens, mais l'incendie de nos consulats, le déchirement de notre drapeau, le pillage des monastères qui étaient sous notre protection.

» Je vous ai dit toute ma pensée, sans rien déguiser et sans rien omettre. Faites de ma lettre l'usage que vous jugerez convenable. Croyez à ma sincère amitié.

» NAPOLÉON. »

II

Premier protocole de la conférence tenue au ministère des affaires étrangères, le 3 août 1860.

S. M. I. le sultan (1) voulant arrêter, par des mesures promptes et efficaces, l'effusion du sang en Syrie, et témoigner de sa ferme résolution d'assurer l'ordre et la paix parmi les populations placées sous sa souveraineté, et LL. MM. l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, S. A. R. le prince-régent de Prusse et S. M. l'empereur de toutes les Russies ayant offert leur coopération active que S. M. le sultan a acceptée, les représentants de Leursdites Majestés et de Son Altesse royale sont tombés d'accord sur les articles suivants :

Art. 1er. Un corps de troupes européennes, qui pourra être porté à douze mille hommes, sera dirigé en Syrie pour contribuer au rétablissement de la tranquillité.

Art. 2. S. M. l'empereur des Français consent à fournir immédiatement la moitié de ce corps de troupes. S'il devenait nécessaire d'élever son effectif au chiffre stipulé dans l'article précédent, les hautes puissances s'entendraient sans retard avec la Porte, par la voie diplomatique ordinaire, sur la désignation de celles d'entre elles qui auraient à y pourvoir.

Art. 3. Le commandant en chef de l'expédition entrera, à son arrivée, en communication avec le commissaire extraordinaire de la Porte, afin de combiner toutes les mesures exigées par les circonstances, et de prendre les positions qu'il y aura lieu d'occuper pour remplir l'objet du présent acte.

Art. 4. LL. MM. l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande,

(1) Extrait du *Moniteur*.

S. A. R. le prince-régent de Prusse et S. M. l'empereur de toutes les Russies, promettent d'entretenir des forces navales suffisantes pour concourir au succès des efforts communs pour le rétablissement de la tranquillité sur le littoral de la Syrie.

Art. 5. Les hautes parties, convaincues que ce délai sera suffisant pour atteindre le but de pacification qu'elles ont en vue, fixent à six mois la durée de l'occupation des troupes européennes en Syrie.

Art. 6. La Sublime-Porte s'engage à faciliter, autant qu'il dépendra d'elle, la subsistance et l'approvisionnement du corps expéditionnaire.

Il est entendu que les six articles précédents seront textuellement convertis en une convention qui recevra les signatures des représentants soussignés, aussitôt qu'ils seront munis des pleins pouvoirs de leurs souverains, mais que les stipulations de ce protocole entreront immédiatement en vigueur.

M. le chargé d'affaires de Prusse, toutefois, fait observer que la distribution actuelle des bâtiments de guerre prussiens peut ne pas permettre à son gouvernement de coopérer, dès à présent, à l'exécution de l'article 4.

Fait à Paris, le 3 août 1860, en six expéditions.

THOUVENEL.
METTERNICH.
COWLEY.
REUSS.
KISSÉLEFF.
AHMET-VÉFYK.

Deuxième protocole de la conférence tenue au ministère des affaires étrangères, le 3 août 1860.

Les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie, désirant établir, conformément aux intentions de leurs cours respectives, le véritable

caractère du concours prêté à la Sublime-Porte aux termes du protocole signé le même jour, les sentiments qui leur ont dicté les clauses de cet acte et leur entier désintéressement, déclarent, de la manière la plus formelle, que les puissances contractantes n'entendent poursuivre ni ne poursuivront, dans l'exécution de leurs engagements, aucun avantage territorial, aucune influence exclusive, ni aucune concession touchant le commerce de leurs sujets et qui ne pourrait être accordée aux sujets de toutes les autres nations.

Néanmoins, ils ne peuvent s'empêcher, en rappelant ici les actes émanés de S. M. le sultan, dont l'article 9 du traité du 30 mars 1856 a constaté la haute valeur, d'exprimer le prix que leurs cours respectives attachent à ce que, conformément aux promesses solennelles de la Sublime-Porte, il soit adopté des mesures administratives sérieuses pour l'amélioration du sort des populations chrétiennes de tout rite dans l'empire ottoman.

Le plénipotentiaire de Turquie prend acte de cette déclaration des représentants des hautes puissances et se charge de la transmettre à sa cour, en faisant observer que la Sublime-Porte a employé et continuera à employer ses efforts dans le sens du vœu exprimé ci-dessus.

Fait à Paris, le 3 août 1860, en six expéditions.

THOUVENEL.
METTERNICH.
COWLEY.
REUSS.
KISSÉLEFF.
AHMET-VÉFYK.

III

Revue des troupes destinées à l'expédition de Syrie. — Allocution de l'empereur.

« Camp de Châlons, 7 août, 1 h. 25 soir.

» Ce matin (1), à dix heures, l'empereur a passé la revue de départ du 5e régiment de ligne, colonel Caubert; du 13e régiment, colonel d'Arricau, et du 1er escadron du 1er de hussards, capitaine Stockly.

» Les troupes étaient en tenue de campagne et présentaient l'aspect le plus martial.

» Avant le défilé, Sa Majesté a distribué quelques croix et médailles; les troupes étant formées en carré, l'empereur a prononcé l'allocution suivante :

« Soldats,

» Vous partez pour la Syrie, et la France salue avec bonheur » une expédition qui n'a qu'un but, celui de faire triompher les » droits de la justice et de l'humanité.

» Vous n'allez pas, en effet, faire la guerre à une puissance » quelconque, mais vous allez aider au sultan à faire rentrer » dans l'obéissance des sujets aveuglés par un fanatisme d'un » autre siècle.

» Sur cette terre lointaine, riche en grands souvenirs, vous » ferez votre devoir, et vous vous montrerez les dignes enfants » de ces héros qui ont porté glorieusement, dans ce pays, la » bannière du Christ.

» Vous ne partez pas en grand nombre, mais votre courage et » votre prestige y suppléeront, car partout aujourd'hui où l'on

(1) Extrait du *Moniteur*.

» voit passer le drapeau de la France, les nations savent qu'il y a » une grande cause qui le précède, un grand peuple qui le suit. »

» Après ces paroles, a eu lieu le défilé aux crix enthousiastes de : « Vive l'empereur ! »

IV

Ordre du jour adressé aux troupes expéditionnaires, par le général de Beaufort d'Hautpoul.

« **Marseille, le 7 août.**

» **Ordre général** (1).

« Soldats !

» Défenseur de toutes les nobles et grandes causes, l'empereur a décidé, au nom de toute l'Europe civilisée, que vous iriez en Syrie aider aux troupes du sultan à venger l'humanité indignement outragée.

» C'est une belle mission, dont vous êtes fiers et dont vous saurez vous montrer dignes.

» Dans ces contrées célèbres, berceau du christianisme, qu'ont illustrées tour à tour Godefroy de Bouillon et les Croisés, le général Bonaparte et les héroïques soldats de la république, vous trouverez encore de glorieux et patriotiques souvenirs.

» L'Europe entière vous accompagnera de ses vœux.

» Quoi qu'il advienne, j'en ai le ferme espoir, l'empereur et la France seront contents de vous.

» Vive l'empereur !

» *Le général commandant le corps expéditionnaire de Syrie*,

» Marquis de Beaufort d'Hautpoul. »

(1) Extrait du *Sémaphore de Marseille*.

V

Installation des troupes françaises au camp de Beyrouth. — Charité des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et de M. Sternuggi, riche Irlandais. — Trait de barbarie des musulmans.

« Beyrouth, 26 août 1860.

» J'apprends (1), à l'instant, qu'un courrier extraordinaire part ce soir par le paquebot *l'Amérique*, qui retourne directement à Marseille, et je veux en profiter pour vous annoncer à la hâte notre installation au camp de Beyrouth.

» La ville n'offre ni le confort ni l'espace nécessaires pour loger les troupes du corps expéditionnaire, et officiers et soldats se sont gaiement résignés à camper en dehors de la ville. M. Osmont, colonel, chef d'état-major du général de Beaufort, était parti de Marseille, vous le savez déjà, quinze jours environ avant le général, et avait tout préparé pour le campement des troupes, à la promenade des Pins, sur la route de Damas.

» A peine débarquées, les diverses compagnies de chaque arme se sont dirigées, malgré la chaleur et la poussière, vers les hauteurs qui dominent la ville, et, le 16 août, au soir, le camp français s'y dessinait déjà. C'est, du reste, l'endroit le plus charmant qu'on pût nous choisir autour de cette ville, qui est loin d'offrir toutes les ressources que nous devions espérer y trouver. Il suffit presque de frapper ici le sol du pied pour en faire jaillir de l'eau. A deux mètres de profondeur on trouve des sources excellentes. S'il était possible de supprimer la chaleur qui nous accable, nous serions vraiment bien installés ici.

» Mais c'est la chaleur seule qui nous est contraire, et qui retardera la marche du corps expéditionnaire vers Damas et les autres points de la Syrie, où il importe de montrer le drapeau

(1) Extrait de la *Patrie*.

protecteur de la France. Il faut redouter ici les insolations, et les douleurs qui résultent de perturbations causées par la chaleur dans les fonctions digestives. On est vite pris d'indisposition, mais on s'en remet promptement. Nous avons trouvé ici un bel et vaste hôpital, avec vingt-huit Sœurs de Saint-Vincent de Paul; ces dignes servantes de Dieu et des pauvres soignent, avec le plus complet dévouement, ceux de nos soldats qui s'affaissent un instant sous cette température tropicale. Vous le voyez, rien ne nous manque; Dieu et ses anges ne nous abandonnent pas.

» Ces mêmes Sœurs nourrissent, des revenus de leur communauté, plusieurs centaines de fugitifs de Damas, chrétiens chaldéens ou chrétiens maronites; on en compte en ce moment huit mille dans Beyrouth. Un riche Irlandais, M. Sternuggi, qui depuis plusieurs mois était dans les environs de Jérusalem avec sa femme et sa fille, en a recueilli un bon nombre, qu'il nourrit et fait camper autour de lui, dans les jardins de l'hôtel Belle-Vue, sur les bords de la mer.

» J'ai vu là, entre autres, une malheureuse femme qui s'est enfuie de Damas, emportant dans ses bras un fils de huit ans, qui respirait encore, après avoir reçu deux balles dans la poitrine et trois coups de sabre sur les épaules; mais avant d'emporter ce dernier rejeton de sa race, elle a vu mourir devant elle, elle a dû laisser décapiter, sur ses genoux, ses quatre fils aînés. Jamais on ne déploya plus de féroce intelligence dans l'invention des tortures morales et physiques; et malgré ma tendance à croire à une exagération, je frémis encore en vous répétant ces détails que je tiens d'elle.

» Les troupes du corps expéditionnaire continuent à arriver, et avant peu nous serons au complet. »

VI

Générosité des soldats français. — Sympathies de la population chrétienne pour nos soldats. — Bon effet de la présence de nos soldats en Syrie. — Frayeur des musulmans. — Malédictions des soldats turcs contre Fuad-Pacha, à cause des exécutions de Damas. — Les Anglais rassurant les Druses contre le corps expéditionnaire.

« Beyrouth, 4 septembre 1860.

» Hier soir (1), voyant un grand nombre de soldats français distribuant leurs vieux pantalons garance aux pauvres qui entouraient leur camp, j'ai demandé à un de leurs officiers comment il pouvait leur être permis de donner ainsi des parties de leur uniforme, ou, si ces pantalons étaient trop vieux pour être portés, pourquoi l'on avait fait venir toutes ces guenilles de France en Syrie. L'officier m'a répondu que ces vêtements faisaient partie de l'uniforme de l'année dernière, devenu hors d'usage. Les soldats auraient eu le droit de les vendre à leur profit avant de s'embarquer; mais apprenant dans quel état d'affreuse misère étaient les chrétiens de la Syrie, les bons troupiers avaient demandé eux-mêmes la permission d'emporter leurs vieux pantalons, afin d'en faire la charité aux pauvres de ce pays. »

« .... Le camp des Français, établi dans une forêt de pins, est naturellement, chaque soir, le rendez-vous de toute la ville. La fraternisation est complète entre les soldats et la population chrétienne de Beyrouth. Les hommes, les femmes et les enfants les saluent, à tout propos, de ces mots : ***Bonsoir, Français***, les seuls que le peuple ait appris de la langue française. Çà et là des groupes de soldats se forment autour de quelque habitant plus instruit, qui leur raconte, en français, les atrocités dont les chrétiens ont été victimes dans le Liban et à Damas.. Les soldats écoutent ces

(1) Extrait de divers journaux.

récits avec horreur, et d'après les imprécations qui leur échappent, je n'aimerais pas à me trouver mêlé aux Druses ou aux musulmans contre lesquels on les conduira. »

« .... Le *Journal de Constantinople* dit avoir reçu de Beyrouth, de Damas et d'Alep, des nouvelles de la nature la plus rassurante pour la pacification des provinces syriennes. Quelles sont ces nouvelles? de quelle date? On ne le dit point, et aucune lettre postérieure au 26 août n'est arrivée à Constantinople. Ne vaudrait-il pas mieux garder le silence, ou dire, ce qui est exact, que la présence des troupes françaises sur le sol de la Syrie est la plus sérieuse garantie de la tranquillité générale ?

» C'est le sentiment qui se trouve exprimé dans toutes les lettres : « Depuis l'arrivée du corps expéditionnaire, écrit-on, la » sécurité est revenue dans la ville et ses environs; la confiance » renaît, le commerce semble vouloir reprendre. Pour seconder » ce mouvement, Fuad-Pacha vient de réduire de 12 à 7 °/ₒ les » droits qui pesaient sur l'exportation. »

» Quant à nos troupes, elles ont déjà conquis, j'aime à le répéter, la confiance de la population. A ce sujet, permettez-moi d'emprunter le témoignage précieux d'un correspondant du journal anglais, le *Levant Herald*, toujours mal disposé pour ce qui est français. A leur débarquement, les troupes étaient entourées par une foule de chrétiens, qui se disputaient l'honneur de porter les sacs des soldats; d'autres ornaient de fleurs les canons de leurs fusils. « La frayeur qu'exercent les Français sur les musulmans est » incroyable, continue le *Levant Herald*. Les musulmans ont en » tête que les soldats n'attendent qu'une occasion pour envahir les » harems et enlever les femmes et les filles; aucune d'elles ne peut » se montrer dans les bazars ou dans les rues sous aucun prétexte. » Ils ont été jusqu'à fermer, avec des portes garnies de fer, quel- » ques ruelles de leur quartier; en un mot, à se barricader, ou » plutôt à barricader leurs femmes. Quels que soient leurs senti- » ments pour les Français, les chrétiens en ont retiré d'incalcu- » lables bons effets; la confiance publique s'est rétablie à un point » qu'on n'aurait pu espérer. »

» Le corps expéditionnaire est admirablement constitué. L'in-

» tendance et toute l'administration sont organisées de façon à
» justifier tout ce qu'on sait de cette partie de l'armée française.
» Il est à présent très certain que si les Français n'étaient pas
» arrivés, Fuad-Pacha aurait été dans l'impossibilité d'exécuter
» les sentences prononcées contre les misérables fanatiques de
» Damas. »

» Pour faire apprécier l'esprit général des troupes ottomanes, le correspendant du *Levant Herald* ajoute : « Un Anglais, arrivé
» hier 25 août, de Damas, s'est arrêté en route dans un lieu où
» stationnaient des troupes régulières turques. Interrogé sur ce qui
» se passait à Damas, il raconta les exécutions terribles du 20.
» A cette nouvelle, les soldats qui font partie des troupes nouvel-
» lement arrivées à Constantinople, maudirent Fuad-Pacha, disant
» qu'il n'était pas un vrai musulman, mais le serviteur des giaours,
» qu'ils espéraient bien qu'il paierait de sa tête le crime d'avoir
» condamné à mort des disciples du prophète, parce qu'ils avaient
» tué quelques chiens de chrétiens. Voilà les troupes qui doivent
» servir d'appui au pouvoir en Syrie. »

» .... Ne croyez pas que la mission de Fuad-Pacha ait procuré quelque avantage aux chrétiens; ils sont, au contraire, plus malheureux qu'auparavant, comme vous allez le voir. S'il y a quelque bien, il est le résultat de l'intervention française; ce n'est qu'elle qui a fait cesser les massacres, et a empêché qu'ils n'eussent lieu à Beyrouth et dans toutes les autres villes maritimes. Les enquêtes ont révélé que des jours étaient désignés pour chacune de ces villes.

» Les Druses avaient d'abord été saisis d'effroi; mais à la suite des visites successives de trois Anglais à leurs chefs, ils ont repris courage. De nouveau, ils tuent les chrétiens qu'ils rencontrent. Ils paraissent être en parfaite tranquillité. Ce qui indique cette tranquillité des Druses, c'est qu'ils font leur récolte tant sur leurs propriétés que sur celles des chrétiens, et sur la montagne et dans la plaine.

» Des chrétiens qui se trouvent encore parmi les Druses, ont rapporté que les trois Anglais ont dit, dans leur entrevue avec les chefs, que l'Angleterre, dont les intérêts ne permettent pas

de rompre avec la France, n'a pas empêché celle-ci de faire l'expédition, mais qu'elle fait et fera tout ce qu'il faut pour la rendre sans effet.

» Encouragés par ces assurances, les Druses se disposaient à attaquer le camp français. A cette nouvelle, l'un des émissaires anglais est accouru vers eux, et dans une entrevue avec les notables, à l'embouchure de la rivière de Damour, entre Saïda et Beyrouth, il les a dissuadés de l'entreprise. Les Druses ont renoncé à l'attaque et paraissent rassurés sur leur position. Ils disent que, pourvu qu'ils restent tranquilles, leurs protecteurs leur ont garanti qu'ils ne seraient pas attaqués par les Français, dans leur court séjour en Syrie. Ils sont persuadés qu'ils les verront partir après six mois. Les bruits qui les rassurent ne nous effraient pas. Nous savons que la France est éclairée et puissante ; elle ne se laisse ni jouer ni intimider....

» Les chrétiens sentent un soulagement dans l'âme, en voyant les heureuses dispositions de l'armée française, et admirent en même temps l'esprit de discipline qui modère l'ardeur des soldats, en attendant l'heure de l'action.

» Les musulmans de Damas et de Beyrouth, en voyant les criminels condamnés partir ou s'embarquer pour être incorporés dans l'armée à Constantinople, leur disaient : « Allez apprendre » à mieux manier les armes, et obtenir des grades pour la plus » complète extermination des infidèles.... »

VII

Fuite, brigandage, impunité des Druses. — Insolence des Turcs. — Ce qui arriverait si l'armée française quittait la Syrie.

Extrait d'une lettre du R. P. Rousseau.

« Saïda, 24 octobre 1860.

» Vous avez sans doute appris un fait qui s'est accompli récemment entre les Druses et les Turcs, et qui dévoile trop clairement pour nous la mauvaise volonté de ces derniers. Un rassemblement de Druses se trouvait entre Beyrouth et Damas, du côté du midi. Il était pris entre deux feux par les mouvements combinés de l'armée française et de l'armée turque, et exposé à un grand danger. Les chefs turcs ont averti les Druses, et leur ont conseillé de s'éloigner et de chercher une position plus sûre.

» En outre, malgré les nombreuses troupes turques qui occupent les montagnes, les Druses continuent leur brigandage contre les chrétiens, qui sont retournés dans leurs foyers dévastés. Six chrétiens ont été arrêtés par les Druses. Ces chrétiens ont été dépouillés de leurs derniers vêtements, et les Druses leur ont coupé le nez et les oreilles.

» Les chefs druses se sont à peu près tous livrés à Fuad-Pacha. Mais ils ont la confiance qu'il ne leur sera fait aucun mal. Néanmoins, il faut dire que Fuad-Pacha continue leur procès; mais il le traîne en longueur.

» Les Druses se disent le sabre du sultan. Ils le disent publiquement devant les autorités turques, qui ne les contredisent pas. Il n'est plus question ici de la guerre destructive qu'on voulait leur faire. Les Druses se retirent librement dans le Hauran, où, selon toute apparence, ils resteront impunis, jouissant en paix des

richesses qu'ils ont enlevées aux chrétiens, si la France ne fait pas à elle seule justice de ses assassins.

» On remarque partout que les Turcs, répandus dans toutes les villes de la Syrie, deviennent de jour en jour plus insolents, et qu'ils continuent, avec plus de fanatisme que par le passé, à pousser des cris de mort contre les chrétiens. « Bientôt, disent-ils, nous achèverons ce que nous avons commencé. »

» Qui leur inspire cette audace? C'est la croyance où ils sont que les crimes qu'ils méditent resteront impunis. Ils voient que la répression est abandonnée au gouvernement turc, et que celui-ci ne fait rien en réalité pour punir les coupables et réparer les effroyables malheurs qui ont frappé les chrétiens; ils voient que les flottes européennes sont obligées, par le mauvais temps et par les dangers des côtes, de quitter les ports de Syrie, et qu'il n'y a dans ce pays qu'une poignée de soldats français qu'ils jugent impuissants à s'opposer à ce que leur fanatisme prépare. De là leur audace et leurs criminelles espérances.

» Le gouvernement turc semble complice de ces idées. Il traîne les choses en longueur, espérant que les troupes françaises partiront à l'époque fixée, et qu'il sera libre d'arranger les affaires de Syrie comme bon lui semblera.

» Si malheureusement les troupes françaises partaient, l'existence des chrétiens en Syrie serait de courte durée. Nos soldats ne seraient pas encore à Marseille que déjà les Turcs auraient tiré leurs poignards pour achever leurs victimes. Aussi tous les chrétiens sont dans la plus grande crainte et se préparent à partir avec les troupes françaises, si on n'assure pas d'une manière satisfaisante leur avenir. Ceux qui sont partis avant et pendant les massacres n'ont pas encore osé revenir, et ils ont raison. Ils attendent, dans leur exil, quelle tournure prendront les affaires en Syrie, avant de s'aventurer dans un pays où rien n'est sûr. Tout repose sur l'occupation française en Syrie, non pas sur une occupation momentanée, mais sur une occupation perpétuelle et permanente (1). »

(1) Si, comme cette lettre et d'autres encore semblaient le présager, de nouveaux désastres n'ont pas suivi le départ des troupes françaises de la Syrie, il n'y

VIII

Retour des Druses dans leurs villages. — Nouveaux brigandages et meurtres commis par eux. — Craintes des chrétiens. — Les Anglais rassurent les Turcs et les Druses. — Perte irréparable des ouvriers chrétiens. — Les Druses demandant pardon à l'émir Saad-el-Din, après l'avoir massacré. — Ordre envoyé aux Druses par Ahmed-Pacha pour le massacre des chrétiens. — Réponse du R. P. Rousseau à ceux qui voudraient l'empêcher de publier les atrocités commises en Syrie. — Viol public des filles et des dames de qualité à Damas. — Indignation et douleur des soldats français sur les ruines de Deir-el-Kamar.

Lettre du R. P. Rousseau.

« Saïda, 8 novembre 1860.

» Les Druses, après avoir mis en sûreté dans le Hauran les richesses qu'ils ont enlevées aux chrétiens, reviennent habiter leurs villages, qu'ils n'avaient abandonnés que par crainte de la guerre. Maintenant qu'il n'en est plus question, ils recommencent leurs brigandages contre les chrétiens qu'on n'a pas obligés à retourner dans leur pays.

» Le 28 octobre dernier, ils ont tué deux hommes dans les environs de Hasbaya. Des témoins oculaires m'ont dit qu'ils les avaient coupés par morceaux. Dans le même endroit, ils ont maltraité plusieurs fois d'autres chrétiens, après les avoir dépouillés.

» Fuad-Pacha a envoyé quatre compagnies de soldats turcs pour se saisir des malfaiteurs; mais les loups ne se mangent pas entre eux.

» Les chrétiens sont toujours dans la plus grande crainte. Depuis

eut rien de la faute des musulmans. A Damas et à Alep, ils se sont soulevés contre les chrétiens et les ont insultés avec des menaces d'égorgement; il a fallu toute l'énergie de l'autorité locale pour contenir l'irritation musulmane et prévenir une nouvelle catastrophe.

la nouvelle révolte qui a eu lieu à Damas, une grande partie des chrétiens, qui étaient retournés dans cette ville, sont revenus à Beyrouth. Les chrétiens des montagnes reviennent aussi à Saïda. Ils parlent d'émigrer si les troupes françaises quittent la Syrie. La Russie leur ouvre ses portes, et la Grèce leur fait les mêmes propositions.

» Depuis un mois et demi, des agents anglais parcourent les montagnes pour rassurer les Turcs et les Druses, sur la crainte qu'ils avaient qu'on ne leur fît la guerre. C'est cette assurance de l'impunité, donnée par les Anglais, qui les engage à continuer leurs brigandages et leurs assassinats.

» On assure qu'il y a une armée très nombreuse de Druses et de Bédouins qui gardent les passages du Hauran, dans la crainte d'une attaque des soldats français.

» Il a été fait en Syrie une perte immense et irréparable par les massacres qui se sont accomplis à Damas et à Deir-el-Kamar. Les ouvriers chrétiens qui travaillaient la soie ont tous péri. C'est principalement dans ces deux villes que l'on travaillait la soie d'une manière particulière, avec des dessins et une perfection inimitables. Ni les ouvriers ni les métiers n'ont échappé à la fureur des Turcs et des Druses. C'est ce genre de travail qui faisait la richesse de ces deux villes. On reconstruit en ce moment Deir-el-Kamar; mais il ne peut être question de reconstruire les métiers compliqués qui ne se trouvaient que dans cette ville et à Damas, ni de retrouver des ouvriers habiles comme ceux qui ont été massacrés.

» Le bruit court que Kurchid-Pacha aurait obtenu sa grâce des consuls européens, en faisant des révélations qui compromettraient les dignitaires les plus élevés du gouvernement turc (1).

» Voici un fait qui vient à l'appui des révélations de Kurchid-Pacha, et qui prouve une fois de plus que le massacre des chrétiens par les Druses a été commandé par les Turcs. Ce fait, en outre, vous donnera connaissance des mœurs et des croyances des Druses.

(1) Kurchid-Pacha n'a été délivré de prison qu'après le départ des troupes françaises; il a été envoyé en exil.

» Lorsque les Druses eurent tué le grand chef d'Hasbaya, comme ils croient à la métempsycose, ils s'assemblèrent, et l'un d'eux prit la parole et dit aux autres : « El émir Saad-el-Din (c'est le nom » du grand chef immolé) était un prince puissant pendant sa pre- » mière vie. Il pourrait bien revenir aussi puissant dans quelques » années et nous punir de l'avoir tué. Nous devons lui faire voir » les ordres que nous avons reçus d'Ahmed, pacha de Damas, et » lui montrer du repentir. Comme il est juste, il nous pardonnera. » Alors ils prirent sa tête et la placèrent sur une table. Ils firent ensuite plusieurs fois le tour de la table en lui demandant pardon. Voici leurs expressions :

« O émir Saad-el-Din, juste juge, pardonnez-nous et ne nous » punissez pas selon nos actions, parce que nous avons agi contre » notre volonté en vous tuant. Nous avons été obligés de suivre les » ordres que nous avait donnés Ahmed, pacha de Damas, dont » voici la teneur :

« Moi, Ahmed, pacha de Damas, je vous ordonne, à vous » Druses, nos alliés et nos amis, de commencer le massacre des » chrétiens par celui des émirs (il y en avait vingt-un) :

» 1° Parce qu'ils ont toujours protégé les chrétiens ;

» 2° Parce qu'ils ne paient pas le tribut au sultan ;

» 3° Pour faire voir que les Druses ne tuent pas seulement les » chrétiens. »

» Je tiens ce fait d'un témoin oculaire, que je ne désigne pas, pour ne point le livrer au poignard des Turcs ou des Druses.

» Je reviens à ce que je vous ai déjà dit. S'il y a un replâtrage en Syrie, sans qu'on aille au fond des choses, tout est perdu pour les chrétiens. C'en est fait d'eux à l'avenir. Dès que les Français seront partis, les massacres recommenceront, et plus terribles que les premiers. Notre existence et celle des chrétiens qui restent encore n'auront été prolongées que de quelques mois.

» On est venu me faire des observations sur les faits consignés dans des lettres que je vous ai écrites ; on m'a même dit que des plaintes sont parties de Beyrouth pour Paris, contre moi. Si vous voulez bien accueillir ma défense, voici ce que j'ai à répondre :

» Je n'ai rien écrit qu'après m'être assuré de la vérité des faits que je vous transmettais. Les faits que je vous ai cités ont été accomplis en plein jour et devant un public nombreux. Les crimes qui ont été commis dans les ténèbres sont mille fois plus atroces; mais je n'en ai pas dit un mot, et ils n'arriveront pas à la connaissance des hommes.

» Un de mes amis de Damas, et Syrien par conséquent, se trouvait dans sa famille au moment des massacres. Il m'a raconté les scènes dont il a été le témoin, qu'il a vues de ses propres yeux. Je n'ai pu en publier qu'une partie, les autres étant tellement abominables qu'il a été impossible de les écrire. En voici encore quelques-unes pour l'édification des incrédules, et je suis en mesure de leur en donner la preuve, comme de toutes celles que j'ai annoncées.

» Un jour, un Bédouin, un Druse et un soldat turc, sales et déguenillés, arrêtent, en plein midi et sur la place publique, une dame de qualité. Ils la déshonorent devant tout le monde, forcent le mari à assister à cette scène outrageante et infâme, et ensuite le massacrent sous les yeux de sa femme outragée.

» Un autre jour, quatre jeunes filles, d'une des familles les plus distinguées de la ville, sont amenées sur la place publique, au milieu du jour. Elles sont également déshonorées sous les yeux de leur mère, et la foule, rassemblée autour de ce crime affreux, y assiste comme à un spectacle curieux.

» Plus de quatre cents filles des plus riches familles ont subi le même sort. Elles ont été emmenées par les Kurdes et par les Bédouins, et elles n'ont pas encore été rendues à leurs malheureux parents. Des dames de qualité ont disparu également, ravies et enlevées par ces barbares.

» Les officiers de l'armée française disaient, en arrivant en Syrie, qu'ils ne croyaient pas ce qu'on avait écrit des massacres de Deir-el-Kamar, ou du moins qu'ils croyaient qu'on avait exagéré les choses dans les récits; mais lorsqu'ils ont visité les ruines de cette ville, lorsqu'ils ont vu deux mille cadavres gisant dans leur sang depuis deux mois, entassés les uns sur les autres, pêle-mêle avec les animaux, mangés en partie par les chiens qui

étaient restés dans la ville après les massacres; lorsqu'ils ont vu tous ces cadavres entièrement nus, brûlés par le soleil, répandant une odeur infecte, mais que les soldats turcs n'ensevelissaient pas pour les laisser dévorer par les chiens et les animaux immondes, le général, les officiers et les soldats, à la vue de ces horreurs, se sont écriés, en versant des larmes de douleur et d'indignation, que ce qui avait été dit de ces scènes atroces n'était que trop vrai.

» Au moment où je termine ma lettre, une Sœur de Saint-Joseph arrive d'Alep. Elle m'annonce que, quelques jours avant son départ, on avait mis le feu aux magasins d'Alep, et qu'une grande crainte régnait parmi les chrétiens. Lorsqu'elle a quitté la ville, on a tiré contre elle un coup de fusil, mais elle n'a pas été atteinte. On vient de diriger des troupes sur cette ville.

» Si les Français quittent la Syrie, les événements qui s'accompliront, immédiatement après leur départ, contre les chrétiens, seront cent fois plus affreux que les événements passés. C'est à l'Europe à voir s'il lui est permis d'abandonner en Syrie la question d'humanité et de salut pour les chrétiens, qui est pendante.

» P. ROUSSEAU, *S. J.* »

IX

Démission d'Ismaïl-Pacha. — Violences des Turcs et des Druses. — M. Portalis obligeant les Druses à rendre ce qu'ils ont volé. — Démission de Mohammet-Pacha, gouverneur de Damas, et raison de cette démission.

Lettre du R. P. Rousseau.

« Beyrouth, 23 novembre 1860.

» Voici des faits que je viens de recueillir à Beyrouth, où je suis en passant. Ismaïl-Pacha obligeait les Druses à rendre

aux chrétiens les objets qu'ils leur avaient volés. Il a été blâmé par le gouvernement turc de faire trop pour les chrétiens. Mais ce fonctionnaire élevé, ne pouvant pas accomplir ce que sa conscience lui commandait, a donné sa démission. On dit qu'elle a été acceptée.

» A Blaybel, petit village à deux lieues et demie de Beyrouth, deux Druses, au moment des derniers troubles, volèrent deux mille piastres à un chrétien nommé Namé. Celui-ci fit venir les deux Druses à Abay, chez le gouverneur turc, et les deux Druses furent arrêtés. Vendredi 14 novembre, à dix heures du soir, une foule de soldats turcs avec quelques Druses se présentaient à la maison de Namé et cherchaient à en enfoncer les portes. Les voisins accoururent pour porter secours à Namé, et les soldats s'enfuirent. Mardi 19 novembre, cinq soldats druses, envoyés par le cheik Mohamed de Abay à Blaybel, entrèrent dans la maison de Namé. N'y trouvant que sa femme et son fils, ils saisirent le fils, le lièrent pour l'emmener. Aux cris de la mère, les voisins accoururent et cherchèrent à repousser les soldats druses. Ceux-ci blessèrent dangereusement deux chrétiens et trois autres moins grièvement. L'affaire fut portée devant M. de Beaufort, qui en saisit Fuad-Pacha. Fuad a fait arrêter les coupables. J'ignore ce qui en adviendra; mais je ne vous cite ces faits que pour vous indiquer quelle est l'audace des Turcs et des Druses.

» Le mousselim de Bleter avait voulu obliger les Druses à rendre aux chrétiens ce qu'ils leur avaient volé; mais il n'avait pu obtenir que la valeur de quatre mille piastres. M. Portalis, qui a une filature dans le village, sachant que les Druses possédaient des objets d'une plus grande valeur, pria le général de lui donner cent soldats, et il les conduisit à Bleter. Après des sommations qui ne produisirent aucun effet, il fit cerner la ville par cinquante soldats, et, avec les cinquante autres, il pénétra dans l'intérieur pour se livrer à une perquisition minutieuse. Les Druses, effrayés, lui découvrirent une cave où se trouvaient entassés une grande quantité d'objets précieux pris aux chrétiens, des ornements d'église, des calices, etc. Ces objets ont été évalués à deux cent mille piastres.

» Le mousselim de Deir-el-Kamar écrivit une lettre à M. Portalis pour lui demander en vertu de quelle autorité il avait agi, et lui dire qu'il ne savait pas encore qu'il y eût un Portalis qui partageât l'empire avec le sultan. M. Portalis vint trouver Fuad-Pacha pour lui raconter son expédition. Celui-ci le remercia de son coup de main, et lui donna vingt-cinq cavaliers pour continuer ses recherches.

» Dans ce beau pays, il ne faut que vouloir pour obtenir et mettre le bon ordre; mais les Turcs voudront-ils jamais?

» Mohammet, gouverneur de Damas depuis deux mois, vient de donner sa démission. Voici comment il s'exprime : « Je donne » ma démission, parce que je ne vois pas par quel moyen je » pourrais remplir ma mission avec honneur. J'ai envoyé des » hommes dans les bois pour couper des arbres, afin de rétablir » les maisons des chrétiens. Ces hommes ont dissipé la moitié » de l'argent que je leur avais confié. J'ai envoyé une compagnie » pour exécuter mes ordres, elle a été infidèle comme mes » premiers messagers. J'ai envoyé de nouveau des hommes; » ceux-ci se sont entendus avec les premiers pour achever de » dissiper l'argent qui leur avait été confié, de sorte que je n'ai » pu arriver à aucun résultat.... Soyez sûr, écrivait le même » fonctionnaire à Fuad-Pacha, que nous ne sommes bons à rien; » nous n'avons ni les hommes ni les moyens pour réussir dans » nos entreprises; je trouve que c'est mieux de se retirer que » de faire triste ou mauvaise figure. »

» Je reviens à une idée que je vous ai déjà exprimée et qui est ici dans tous les esprits. Il n'y a que la France qui puisse sauver la nation maronite, en occupant d'une manière définitive le Liban.

» P. Rousseau, *S. J.* »

X

Attitude des musulmans devant les soldats français. — Vive impression des troupes françaises en arrivant sur le théâtre des derniers massacres. — Fuad-Pacha laissant échapper les Druses et entravant l'armée française. — Les soldats français reconstruisant les maisons incendiées et secourant les malheureux.

« Beyrouth, 30 novembre 1860.

» Il m'a semblé (1), en arrivant à Beyrouth, que je rentrais en France. Est-ce illusion, est-ce pressentiment? J'arrivais d'Alger, je quittais l'Atlas, et je me trouvais en face du Liban, dont la Méditerranée vient aussi baigner les derniers escarpements. Il est vrai qu'ici il n'y a ni phare ni jetée; les navires sont obligés de rester en rade, et les barques arrivent difficilement au milieu des vagues qui se brisent sur le rivage; mais des mains amies vous enlèvent, et vos malles suivent sans que la douane barre le chemin. Je me trouvai bientôt au milieu d'un groupe de zouaves qui me demandèrent des nouvelles de l'Algérie. Beaucoup d'indigènes parlaient le français ou du moins s'efforçaient de faire croire qu'ils le comprenaient, et l'on pouvait sans crainte s'aventurer dans les rues étroites de la ville pour y chercher un domicile. Les musulmans font si bien patte de velours, qu'il est difficile de les distinguer des chrétiens. On cherche en vain, sur ces figures patelines, les traces du fanatisme; l'armée française, à ce qu'il paraît, les en a guéris : le quinquina ne coupe pas mieux la fièvre. Pour ne pas gêner la population musulmane, qui est principalement concentrée dans la ville, nos troupes ont été campées en dehors; elles sont installées au delà des faubourgs qu'occupent les chrétiens. Des omnibus stationnent aux portes pour conduire au camp. Les larges boulevards sont déjà garnis de guinguettes; on y retrouve

(1) Extrait du *Monde*.

des enseignes françaises et africaines : le *Café des Braves*, le *Café de la Perle*, etc. Nos soldats sont servis à souhait dans ces cantines improvisées; ils s'y restaurent à la portion et y font des libations de vin de Chypre. Les soldats turcs paraissent stupéfaits de leur entrain. Ils sont jaloux de les voir si bien habillés. Tandis que nos zouaves portent avec aisance le costume turc, il faut voir l'air piteux de ces pauvres ottomans, affublés d'une capote européenne aussi usée que déteinte, traînant leurs savates sans bas ni guêtres. Ce qui les offusque par-dessus tout, c'est de voir des chrétiens coiffés du turban vert, auquel seuls ont droit les descendants du prophète et ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.

» Nos soldats ont été vivement impressionnés en arrivant sur le théâtre des derniers massacres. Les plus aguerris, ceux qui avaient vu de sang-froid des milliers de cadavres dans les champs de Crimée et de Solférino, n'ont pu retenir leur émotion en arrivant à Deir-el-Kamar, à Beit-Eddin et à Djezin. Des monceaux de cadavres en putréfaction étaient accumulés près des lieux où campaient encore les Turcs. On voyait les traces des tortures qu'on leur avait fait subir; leurs visages et leurs membres étaient encore contractés. Les bûchers, que leurs bourreaux avaient dressés pour les brûler vifs, étaient encore au milieu des rues. Ces misérables avaient imaginé toutes sortes de tortures, et dépassé le paganisme romain dans sa fureur contre les premiers martyrs du christianisme. Nos soldats ont encore trouvé un pauvre enfant crucifié contre la croisée d'une fenêtre. Aussi étaient-ils indignés de l'impudence qu'avait eue Fuad-Pacha de se plaindre de ce qu'ils ne voulaient pas fraterniser avec les soldats turcs. Les sympathies des soldats français ne pouvaient être que pour les chrétiens. Dès leur arrivée à Beyrouth, ces derniers les avaient salués comme leurs libérateurs; nos soldats avaient partagé leur soupe avec eux. Beaucoup de pauvres veuves les avaient suivis lorsqu'ils avaient quitté la ville. L'une d'elles, en rentrant dans son village, était devenue folle en voyant tous les siens massacrés. Une autre, en apercevant un Druse, le reconnaît pour l'assassin de son mari et demande justice. On lui

dit d'en faire ce qu'elle voudrait : elle s'élance alors sur lui, son couteau à la main, et lui perce le cœur (1). Les Turcs avaient entassé leurs victimes dans certaines chambres ; les malheureuses femmes montaient sur ces amas de cadavres en putréfaction, et fouillaient au travers jusqu'à ce qu'elles eussent retrouvé ceux qu'elles cherchaient : elles les serraient alors dans leurs bras et leur baisaient le visage.

» Vous savez que Fuad-Pacha a fait complètement manquer le but de la dernière expédition : il s'agissait de réprimer les Druses. Il était convenu qu'on les cernerait; pendant que l'armée française s'avançait du côté de Deir-el-Kamar, l'armée turque, venant de Damas, devait les envelopper; mais Fuad-Pacha a donné l'ordre de les laisser tous passer. Ils se sont réfugiés dans le Hauran, où il sera maintenant difficile de les atteindre. Du reste, ces farouches Druses n'ont fait, comme on s'y attendait, aucune résistance. Le général de Beaufort, pour ne pas trop les effrayer, avait fini par aller en avant avec trois cents hommes seulement, espérant ainsi les déterminer à tenter une attaque. Bien au contraire, ils ne s'approchaient que pour faire leur soumission, disant qu'ils voulaient maintenant devenir Français, qu'ils n'avaient attaqué les chrétiens que pour obéir au gouvernement turc, auquel ils étaient soumis. Fuad-Pacha n'a cherché qu'à entraver les opérations de l'armée française, dont il épiait avec soin tous les mouvements. A peine la colonne expéditionnaire avait-elle planté ses tentes en un endroit, qu'aussitôt l'armée turque venait s'établir dans le voisinage. Un jour, quelques-uns de nos soldats étaient descendus dans un village pour faire des provisions, chercher de l'eau et un peu de bois. Les soldats turcs, faisant sentinelle à l'entour, les empêchèrent de passer, prétendant qu'ils n'avaient pas le droit d'y entrer. Le commandant de la colonne française fit alors dire au commandant turc qu'à la rigueur ce devrait être au gouvernement ottoman à nourrir les troupes françaises qui venaient l'aider à rétablir la paix ; que c'était bien le moins que les Français pussent dans le pays acheter de leur argent ce qui leur était nécessaire ;

(1) On trouve dans une lettre de M. l'abbé Lavigerie, datée de Deir-el-Kamar, 31 octobre, un fait semblable; c'est peut-être le même.

qu'à la moindre résistance on ferait feu sur les soldats turcs, et que leurs chefs seraient responsables du sang qui coulerait. Il ne fallut pas moins que ces menaces pour que notre armée eût la permission de se ravitailler, conformément aux protocoles.

» Le général de Beaufort n'ose aller dans les districts chrétiens, de peur que Fuad-Pacha, qui s'attache comme une lèpre à ses pas, n'en prenne prétexte pour les envahir : ils ont eu jusqu'à présent le bonheur d'être préservés de l'armée ottomane. Cependant le général a envoyé un petit détachement de cavalerie faire une promenade jusqu'à Tripoli. Il a été reçu avec joie par la population chrétienne ; il n'en a pas été de même des soldats turcs. L'un d'eux, traversant les rues de la ville, frappait, sans crier gare, sur tous les chrétiens qui se trouvaient sur son passage. Nos chasseurs d'Afrique, dans leur indignation, tombèrent dessus et le rouèrent de coups. A leur départ, ils ont tâché de rassurer les chrétiens, en leur promettant qu'ils reviendraient.

» Nos soldats sont désespérés de n'avoir pu se battre contre les Druses, que les Turcs, nos alliés, ont laissé échapper. Ils ne demandent qu'une occasion de prendre leur revanche contre ces derniers. En attendant, on les occupe à reconstruire les maisons incendiées des districts mixtes. Une somme de deux cent mille francs a été consacrée à l'acquisition des matériaux nécessaires. Du reste, en faisant des perquisitions chez les Druses, on retrouve des fenêtres, des portes et beaucoup de meubles, car ces brigands n'avaient mis le feu qu'après avoir tout dévalisé. Ils ne sont pas fanatiques comme les Turcs ; c'était surtout pour eux une affaire de rapine. Ils y allaient de sang-froid ; c'est ainsi qu'ils commençaient par faire déshabiller leurs victimes avant de les tuer, de peur que le sang ne souillât leurs vêtements. Déjà une portion des villages est rebâtie ; mais la plupart des chrétiens ne veulent pas y retourner, tant l'avenir leur offre peu de sécurité. « A quoi bon, disent-ils, relever nos maisons ; vous travaillez inutilement pour nous, si le lendemain de votre départ les Turcs viennent de nouveau tout renverser. »

» ..... Les entrailles de nos soldats se sont émues sur les immenses malheurs de leurs coreligionnaires du Liban. Pour

soulager leur misère, on a vu ces dignes enfants de la France se défaire en leur faveur des chaussures et des vêtements que les règlements militaires ne les obligeaient pas de conserver. Mais ce qui est plus touchant, c'est de les voir s'imposer des privations avec une gaieté toute martiale, et sur deux cents rations en prélever quatre-vingts pour apaiser la faim des veuves et des enfants des victimes. Dans les montagnes du Liban, nos soldats sont transformés, en ce moment, en charpentiers, menuisiers, maçons, serruriers et manœuvres. Ils aident les chrétiens à reconstruire leurs maisons détruites, tandis que nos officiers, se faisant médecins, visitent les malades, pansent les blessés et préparent des potions avec une patience et un dévouement de Sœur de Charité. Parfois aussi ils obligent les populations druses à prendre part à ce travail de réparation, et à partager leurs provisions avec les survivants des victimes.

XI

Efforts de Fuad-Pacha pour empêcher le prestige du sultan de tomber. — Magnificence du palais de l'émir Béchir à Beit-Eddin. — Passage d'Omer-Pacha à Deir-el-Kamar. — Scène lamentable et terrible entre les femmes chrétiennes et les femmes druses. — Harangue du capitaine Moch pour apaiser les femmes chrétiennes. — Ce qu'il fait dire aux femmes druses.

« Deir-el-Kamar, 30 décembre 1860.

» Si l'armée française (1) n'a pu encore se signaler en Syrie par de nouveaux exploits, elle y remplit une mission non moins digne de la France, en réparant les ruines que le gouvernement ottoman y a amoncelées. Les pauvres chrétiens ne sont pas encore délivrés de leurs ennemis; mais leur courage se relève, en songeant qu'ils ont à côté d'eux des protecteurs. Le moindre détachement français suffit pour imposer aux Druses comme aux soldats turcs,

(1) Extrait du *Monde*.

et assurer la sécurité de toute une localité. Fuad-Pacha, ne pouvant nier ce résultat, cherche à s'en attribuer une part de mérite, en envoyant partout des soldats turcs, et en organisant arbitrairement l'administration ottomane là où elle n'avait jamais existé auparavant. A peine notre armée avait-elle enseveli les chrétiens massacrés à Deir-el-Kamar, et nettoyé le sérail du sang qui le souillait, que, sans attendre qu'on en fît plus, une garnison ottomane entrait dans ce palais avec un nouveau mudir imposé aux habitants. Ces efforts pour donner le change à l'opinion publique et empêcher le prestige du sultan de se prescrire, sont pour nos commandants militaires une grande source d'embarras et paralysent le bien qu'ils voudraient faire; mais le résultat final est de rapprocher davantage les chrétiens de leurs véritables protecteurs. Tandis que les mudirs (1) se cachent, honteux, dans le sérail de Deir-el-Kamar, le capitaine Moch, sans aucun titre qui lui confère l'autorité sur les habitants, est respecté comme un père; on lui obéit aveuglément, et il est l'arbitre de tous les différends. On est heureux de trouver de tels hommes dans les rangs de l'armée française, qui répondent si bien, par leur dévouement et leur intelligence, à tous les besoins da la situation.

» Le commandement supérieur des troupes de Deir-el-Kamar a été conservé au colonel d'Arricau. Il a été, comme je vous l'ai dit, s'installer au château de Beit-Eddin avec la plus grande partie de son régiment. Beit-Eddin, véritable forteresse, est situé sur le côté opposé à celui sur lequel Deir-el-Kamar est bâti en amphithéâtre, et n'en est séparé que par une vallée étroite. Cette ancienne résidence de l'émir Béchir est tout à fait princière et suffit amplement à la garnison française. Les soldats sont logés dans les bâtiments de la cour d'entrée. Le colonel occupe les appartements de l'ancien émir, dont une partie a été réservée pour l'hôpital. On peut juger de la magnificence de ce prince du Liban par les mosaïques et les marbres sculptés de la salle du divan. Le vestibule, orné de colonnes, qui y donne accès, conduit aussi aux grandes étuves d'un bain maure, toutes garnies de marbre blanc. La chapelle est isolée et domine tous les autres bâtiments.

(1) Gouverneurs turcs.

Malheureusement les Turcs, qui ont occupé longtemps ce château, loin de le réparer, n'y ont commis que des dégradations, et il était temps que nous y vinssions pour l'empêcher de tomber en ruine. Les soldats casernés à Beit-Eddin, ne pouvant prêter aux habitants de Deir-el-Kamar le concours de leurs bras, leur réservent le cinquième de leurs rations pour les nourrir. Il a fallu limiter ainsi leur charitable assistance; ils eussent, sans cela, augmenté encore la part des pauvres. Autour du palais de Beit-Eddin, se trouvent plusieurs châteaux construits par les fils de l'émir Béchir. Les Druses ne les ont pas épargnés, et les membres de la famille Schéhab (1), qui les habitaient, sont maintenant réfugiés à Beyrouth, sans autres ressources que celles de la charité publique.

» Beit-Eddin étant occupé par l'armée française, Fuad-Pacha a établi le quartier-général de l'armée ottomane à Mokhtara, ancienne résidence du fameux chef druse Saïd-Bey-Djemblat, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues. Omer-Pacha, général de brigade d'origine russe, a été transféré d'Alep à ce nouveau poste. Il y a six semaines environ, lorsqu'il se rendait à son commandement, il s'arrêta à Deir-el-Kamar. Les Druses lui envoyèrent là leurs femmes pour solliciter soit le retrait complet, soit un allégement de la contribution en blé qu'on voulait lever sur eux, afin de nourrir les chrétiens. Aussitôt que les femmes chrétiennes les aperçurent, elles se précipitèrent sur elles et allèrent même jusqu'à leur appliquer sur la tête des coups de bâton, à la façon dont on assomme les bœufs. Les femmes druses ont, à ce qu'il paraît, la tête très dure; elles se bornaient à se couvrir de leur voile pour cacher leur émotion. Le capitaine Moch, averti de ce qui se passait, accourut dans la ville; il parvint à calmer les chrétiennes et fit entrer les femmes druses dans le sérail. M. Moch les y avait suivies pour rendre visite au pacha. Les notables du pays ne tardèrent pas à s'y présenter aussi. Omer-Pacha leur dit, en termes très touchants, combien il était sensible aux malheurs de Deir-el-Kamar, et qu'il regrettait beaucoup de n'avoir pu, au moment du danger, y commander les troupes ottomanes comme à

(1) L'émir Béchir était de la frmille Schéhab ou Schéab.

Alep, où il avait sauvé la vie à plus de trente mille chrétiens. « Les paroles de Votre Excellence, lui répondirent ceux de Deir-el-Kamar, nous font plaisir dans la bouche d'un général turc; mais elle n'ignore pas que c'est à l'ombre du drapeau turc que nous avons été égorgés, et que les Turcs, plutôt que les Druses, sont nos véritables bourreaux. » Pendant ce temps, les femmes chrétiennes, qui d'abord n'étaient qu'une cinquantaine, s'étaient réunies au nombre de quatre ou cinq cents. Elles s'étaient avancées vers la porte du sérail, et demandaient à grands cris Omer-Pacha et les femmes druses. Omer se leva aussitôt, et, suivi de M. Moch et des notables, sortit du sérail; mais à peine avait-il franchi le seuil de la porte, qu'il fut accueilli par des vociférations, des cris aigus, des sanglots impossibles à décrire. Les malheureuses veuves élevaient au-dessus de leurs têtes les enfants à la mamelle, et montraient au général turc les nombreux orphelins faits par les soldats du sultan. Dans les gestes expressifs de toutes ces femmes, dans les contorsions de leurs bras, dans les coups redoublés dont elles se frappaient la poitrine, dans ces cris de désespoir, il y avait autant de douleur que de menace, autant de plainte pour le passé que de crainte pour l'avenir. Le spectacle était nouveau pour Omer-Pacha; il pâlit et recula d'effroi. Le capitaine Moch s'avança avec les notables pour tâcher de calmer ces femmes et pour les engager à se disperser. La tâche était difficile. Chaque douleur semblait s'être multipliée au contact de toutes les autres, et il fallait les paroles les plus persuasives pour faire reculer de quelques pas ces pauvres malheureuses. Omer-Pacha avait les larmes dans les yeux, et tous les assistants ne pouvaient non plus retenir leur émotion. A mesure que le capitaine Moch parvenait à dégager la place, Omer-Pacha s'avançait. Aux bonnes paroles qu'il essayait de placer, une veuve répondit en jetant son enfant entre ses jambes et lui criant : « On a assassiné » le père, prends l'enfant aussi ! » Au moment où les femmes commençaient à reculer, un grand nombre d'entre elles se précipitèrent dans une ruelle étroite qui entoure le sérail en poussant des cris et des murmures, en gesticulant contre un ennemi invisible. Le bruit avait couru qu'un officier turc avait fait partir les femmes druses

par une porte de derrière, et les femmes chrétiennes étaient accourues pour leur barrer le passage. M.. Moch vola aussitôt de ce côté; il craignait d'autant plus qu'il ne s'y passât une scène affreuse, que c'était précisément le lieu où plus de quinze cents chrétiens, égorgés par les Turcs, avaient été jetés du haut de la terrasse du sérail. Heureusement l'alerte était fausse. Elle avait eu l'avantage de diviser la foule des chrétiennes. Deux cents se trouvaient ainsi bloquées dans un espace assez étroit, à côté du tertre où les morts avaient été ensevelis. M. Moch profita de cette circonstance pour les haranguer. L'influence qu'un représentant de la France exerce au Liban est si grande, qu'il parvint facilement à obtenir le silence de ces femmes. Il leur parla des bonnes dispositions du pacha, qui lui avait promis son concours pour mener à bonne fin tous les travaux de reconstruction; et, après avoir cherché à calmer un peu leur chagrin par la perspective d'un meilleur avenir, il menaça de punir celles qui se permettraient de porter la main sur les femmes druses. Toutefois, si ces malheureuses étaient sensibles aux paroles du capitaine, elles avaient peine à s'habituer à la pensée de laisser échapper les femmes de leurs bourreaux. M. Moch fut interrompu par de terribles menaces de vengeance. Alors il s'éleva en termes sévères et énergiques contre des pensées aussi peu chrétiennes; il leur déclara qu'un soldat français ne pouvait laisser ainsi frapper des femmes sans défense, quelque coupables qu'elles pussent être; puis il leur demanda, comme un encouragement dans la tâche qu'il avait entreprise, comme une récompense du peu qu'il avait déjà pu faire, de taire tous ces cris de vengeance contre de faibles femmes. Il voulait que ces femmes sortissent de la ville en plein jour, et il comptait sur la noblesse des sentiments chrétiens pour que pas un de leurs cheveux ne fût touché. Ces paroles arrivèrent au cœur des chrétiennes; elles promirent à leur protecteur d'étouffer tout sentiment de haine; elles se retirèrent un instant pour pleurer sur la tombe de leurs maris, de leurs pères et de leurs enfants, puis se dispersèrent.

» Quand M. Moch fut de retour au sérail, Omer-Pacha lui demanda ce qu'il fallait répondre aux femmes druses. Le général

turc voulant bien servir d'interprète, le commandant français se chargea de la réponse : « Dites à vos maris qu'ils sont des lâches ! Comme des lâches, ils ont égorgé et pillé les chrétiens ! Lâches encore aujourd'hui, ils ne craignent pas de vous exposer à la colère si légitime de tant de femmes de leurs victimes ! Pourquoi ces guerriers ne sont-ils pas venus eux-mêmes affronter ce courroux de douleur ? Dites à vos maris que pas un grain de blé ne sera retranché de la quantité exigée d'eux, pour sauver de la faim les familles de ceux qui sont tombés sous leurs coups (1) ! »

XII

Pitoyable état des localités occupées par le gouvernement turc. — De l'arrestation et du jugement des Druses.

« **Beyrouth, le 18 janvier 1861.**

» .... L'assistance de notre armée (2), dans tous les endroits où les chrétiens ont pu venir se réinstaller à l'ombre du drapeau

(1) Voici ce qui avait eu lieu :

M. de Beaufort, chef de l'expédition, avait amené, non sans peine, Fuad-Pacha à signer un arrêt, par lequel les Druses étaient obligés à fournir, aux chrétiens dépouillés, des vivres pendant trois mois, les semences et les meubles jugés indispensables. Rien n'était plus juste et plus urgent que cette mesure : pendant que les Druses jouissaient du surcroît d'abondance que leur avait procuré le pillage, on ne pouvait laisser les chrétiens mourir de faim et de misère, en attendant le règlement des indemnités. C'est le retrait de cette mesure que les femmes druses sollicitaient. Elles ne réussirent pas pour cette fois; mais, ce qui est triste à dire, les agents de l'Angleterre prirent le parti de ces femmes, et ce qu'elles n'avaient pu obtenir par leurs prières, ils l'obtinrent par leurs intrigues. Tandis que le général français était absent, ils allèrent trouver Fuad-Pacha et lui représentèrent la prétendue misère des Druses. Un colonel anglais avait parcouru le pays druse et avait constaté la détresse des protégés de l'Angleterre ; il avait rapporté un morceau du pain noir auquel ils étaient réduits pour toute nourriture. Les missionnaires protestants avaient rédigé de longs mémoires dans le même sens. Les Américains s'étaient joints aux Anglais, dans l'intérêt de la propagande évangélique, dont le point d'appui était les Druses, etc. Il n'en fallait pas tant pour mettre Fuad-Pacha à l'aise; il n'avait signé l'arrêt qu'à contre-cœur, il s'empressa de le révoquer, et les Druses purent jouir en toute sécurité du fruit de leurs rapines.

(2) Extrait du *Monde*.

français, sans tirer ces pauvres gens de la misère, a garanti du moins leur existence. Il n'en a pas été ainsi de toutes les autres localités que s'est réservées le gouvernement turc. Tandis que Deir-el-Kamar et Zahleh sont en partie reconstruits et repeuplés, il n'y a plus un seul chrétien ni à Hasbaya, ni à Rachaya. Ces dernières villes, comme les autres arrosées de leur sang, offrent encore, au bout de six mois, le plus hideux spectacle; les chiens ont dévoré les cadavres, mais des ossements humains jonchent toutes les rues. A Rachaya, deux cent cinquante victimes, qui avaient été immolées dans l'église, y sont encore. Le gouvernement turc n'est arrivé là que pour mettre la main sur les vases sacrés et les bijoux des chrétiens, recélés dans les maisons druses. Un poids de trente ocres d'argent et cinq ou six ocres d'or (1), que forment ces objets précieux, a été emporté par lui, ainsi que sept cents aunes de drap, qui ont servi à vêtir les troupes ottomanes. A Djezin et dans tous les environs, les chrétiens, se confiant au gouvernement turc, qui leur avait promis des indemnités et des moyens d'existence, sont revenus la plupart; mais ces malheureux ne se sont installés dans les ruines de leurs anciennes demeures que pour y être dans un plus complet abandon et pour y périr de faim et de froid. La misère a fait bientôt de ce côté plus de victimes que les massacres (2). . . . .

. . . .

» Fuad-Pacha, pour donner le change à l'opinion publique, vient de frapper un grand coup. Depuis longtemps on le pressait de châtier les Druses qui, jusqu'à présent, sont restés impunis. Il ne pouvait, sans compromettre son crédit au sein de la commission européenne, retarder davantage cet acte de réparation. Il a donc fait demander aux évêques de lui fournir une liste des coupables; ceux-ci refusèrent, en disant qu'ils ne voulaient pas se constituer en accusateurs; que d'ailleurs le nombre des coupables était trop grand pour qu'il fût possible de les indiquer tous.

(1) L'ocre pèse un kilogramme.

(2) M. l'abbé Lavigérie, si plein de sollicitude pour les chrétiens d'Orient, ayant appris la position fâcheuse des habitants de Djezin, leur fit envoyer immédiatement quarante mille francs. C'est le P. de Damas, son digne représentant en Syrie, qui alla leur faire la distribution de cette somme.

Fuad-Pacha insista ; il leur dit qu'il ne s'agissait plus de faire une accusation, mais de l'aider à réunir les éléments d'une instruction criminelle aussi compliquée. Les évêques consentirent alors à lui désigner, dans chaque district, un chrétien qui lui fournirait la liste de tous les Druses qui avaient pris part aux derniers événements ; seulement, ils exigeaient le secret, pour ne pas se compromettre. Fuad-Pacha le promit. Les listes furent envoyées, mais le secret ne fut point parfaitement gardé ; déjà l'éveil avait été donné quand on procéda aux arrestations. Cependant, on réunit plus d'un millier de prisonniers. Les principaux coupables n'étaient pas ceux contre lesquels on voulait sévir ; on pouvait craindre de leur part des révélations fâcheuses pour le gouvernement ottoman et pour l'Angleterre elle-même, sa plus précieuse alliée. Fuad-Pacha comprit le danger, et pour se conserver une plus grande liberté d'action, il transporta à Mokhtara le tribunal extraordinaire qui avait été organisé à Beyrouth. Mokhtara est l'ancienne résidence de Saïd-Bey-Djemblat ; il s'y trouvait précisément une agence diplomatique anglaise. Tout en s'affranchissant de ceux qui le gênaient, Fuad-Pacha ne se privait pas par là du concours de ceux avec lesquels il avait intérêt à se concerter. Les prisonniers druses furent donc tous envoyés à Mokhtara, et Fuad-Pacha n'a pas tardé à s'y rendre lui-même pour diriger l'instruction du procès. Afin de mettre sa responsabilité à couvert, il tenait à ce que les chrétiens ne fussent pas étrangers aux débats : il n'y aurait plus rien à objecter, quand on prouverait que les arrêts n'auraient été rendus que sur leur témoignage. Fuad-Pacha invita donc tous les chrétiens qui avaient des plaintes à faire à se rendre à Mokhtara, où on allait leur rendre justice. Comme aucun ne donnait dans le piège, sachant très bien qu'on n'avait pas besoin d'eux pour connaître les coupables, et que leur témoignage serait impuissant pour faire sévir contre ceux qu'on voulait épargner, Fuad-Pacha fit publier, dans le journal de Beyrouth, que le tribunal extraordinaire attendrait à Mokhtara les oukils (1) des chrétiens ; il constituait ainsi en mandataires de chaque district ceux qui, sous le secret, lui avaient fait passer des listes. A moitié trahis, ces chrétiens, comme les

(1) Administrateurs.

autres, refusèrent de se rendre aux assises de Mokhtara. Fuad-Pacha alors les fit requérir d'autorité, comme s'ils avaient reçu un mandat officiel, leur faisant remettre trois cents piastres pour les indemniser de leurs frais de voyage. En attendant, le cadi de Constantinople, qui remplit les fonctions de juge d'instruction, a déjà éliminé tous les accusés qu'il n'y avait pas lieu de mettre en cause. Si ce ne sont pas les plus grands propriétaires, ce sont en général ceux qui ont de l'argent en main, ou qui peuvent prouver leurs bons services envers le gouvernement ottoman. Il restera toujours assez de meurtriers, pour satisfaire la vindicte publique et prouver à l'Europe que justice a été faite. »

XIII

Iniquité de Fuad-Pacha dans le jugement des Druses. — Secours distribués par lui aux Druses. — Son refus de rendre aux chrétiens les objets volés. — Funérailles d'une Sœur de Saint-Vincent de Paul. — Mortalité parmi les chrétiens.

« Beyrouth, le 1er février 1861.

» Fuad-Pacha est revenu ces jours derniers de Mokhtara (1), où il était allé présider le procès des douze cents Druses qu'il avait fait arrêter, pour satisfaire aux réclamations des puissances européennes. Il avait invité tous les chrétiens à venir déposer leurs plaintes; la plupart s'y étaient refusés, croyant leur témoignage inutile, et il avait dû requérir d'office de soi-disant délégués de la population chrétienne. Cependant une pauvre femme, prenant la chose au sérieux, était venue à Mokhtara pour accuser un Druse d'avoir tué son mari; elle avait pris avec elle deux témoins métualis et deux témoins bédouins, qui déposèrent que ce Druse avait commencé par casser les deux jambes du chrétien avec un marteau, lui avait ensuite coupé les bras et les oreilles, lui avait crevé les

(1) Extrait du *Monde*.

yeux, enfin l'avait décapité. Le juge demanda à cette femme : « Etes-vous sûre que votre mari est mort ? » Celle-ci lui répondit : « Est-ce que lorsque l'on coupe la tête à un homme il ne meurt pas ? » Le juge lui demanda alors : « Savez-vous où est allée son âme ? » La femme lui répondit que Dieu seul pouvait le savoir. « Eh bien, » si vous ne le savez pas, allégua le juge, laissez-moi tranquille et » allez-vous-en. » C'est ainsi que s'est jouée cette comédie. Toutefois, on a profité de la circonstance pour faire financer tous ceux qui avaient de l'argent. La plupart de ceux qui avaient quelque appui ont été éliminés ; on n'a conservé que deux cents misérables bandits sans famille (1).

» Avant de partir, Fuad-Pacha a fait distribuer quatre cents couvertures aux Druses; il leur a donné du grain, de l'huile et diverses provisions dont ils pouvaient avoir besoin ; il leur a dit que, puisque les puissances européennes envoyaient des aumônes aux chrétiens, il voulait, lui, venir au secours des Druses. Il les a engagés à lui envoyer les listes de tous les objets dont ils avaient eux-mêmes été dépouillés par les chrétiens et par l'armée française, de manière à ce qu'ils pussent obtenir des compensations. On avait déposé à Mokhtara tous les objets volés aux chrétiens par les Druses. Les chrétiens croyaient qu'ils n'avaient été déposés là que pour leur être rendus : c'est en vain qu'un certain nombre sont venus les réclamer. Fuad-Pacha, pour couper court à toutes ces

(1) Les deux traits suivants, tirés d'une correspondance de la *Presse*, achèveront de faire connaître avec quels scrupules les Turcs ont jugé les Druses à Mokhtara :

« Un jeune Druse de Rachaya, nommé Eben-Selman-Abou Samsam, est convaincu de sept meurtres bien prouvés, et cette fois la justice turque n'a plus à se retrancher derrière les incertitudes savamment provoquées que présentent les dépositions des témoins, sur des détails inutiles et d'une constatation impossible. L'accusé reconnaît lui-même, et sans se faire prier, qu'il a massacré partout où l'on massacrait. Sur quoi le tribunal prononce sa mise en liberté !

» La comédie des arrestations a fourni aussi son contingent de traits caractéristiques. En voici un au hasard : A Amadour, les soldats turcs étaient chargés de rechercher un certain Rafeh Dahibié, coupable de deux assassinats commis avec des circonstances atroces. Ne sachant comment sauver ledit assassin, le chef du détachement lui fit endosser un uniforme et prendre rang parmi les soldats chargés de la recherche. Dahibié se rechercha lui-même pendant plusieurs jours, ce qui amusait beaucoup ses camarades improvisés. Ce n'est qu'au bout de vingt jours, et quand il eut la certitude qu'on ne condamnait personne à Mokhtara, qu'il se décida à rentrer dans la vie civile.

réclamations locales, a ramené avec lui trente mulets chargés des effets les plus précieux. Le désarmement général qu'il a ordonné est exécuté avec soin à l'égard des chrétiens ; mais les armes qu'on leur prend sont données aux Druses. Quelques chrétiens s'étaient mis en marche pour aller s'en plaindre, disposés à remettre leurs armes, pourvu qu'elles ne servissent pas aux Druses. Un poste turc les a arrêtés en route, sous prétexte qu'ils étaient en contravention, et ils sont encore en prison.

» En attendant, la misère et le froid font périr un grand nombre de chrétiens. La population de la Montagne, enveloppée par les neiges, succombe sans abri dans le plus cruel abandon. A Beyrouth, la petite vérole fait des ravages affreux. Dernièrement une Sœur de Charité en a été atteinte, et est morte victime de son dévouement. Les chrétiens sont accourus pour lui rendre les derniers devoirs. Le général Ducrot assistait à son convoi, ainsi qu'un grand nombre d'officiers de l'armée française ; les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul se disputaient l'honneur de porter son cercueil. C'était un hommage rendu à la charité européenne, dont les saintes Filles de Saint-Vincent de Paul sont ici les intermédiaires. Mais à quoi bon toutes ces aumônes, si elles ne font que prolonger l'agonie ? Le véritable remède au mal serait de garantir la sécurité. Avec elle les chrétiens reprendraient courage, et songeraient moins à tendre la main qu'à chercher à réparer leurs ruines. Le travail les mettrait bientôt à l'abri de tous les besoins ; tandis que leur dénûment toujours croissant, et dont il est impossible de voir le terme, les décime beaucoup plus que n'avaient fait les sanglants massacres de l'été dernier. Le gouvernement ottoman en arrive donc à ses fins au delà de ses espérances : il voulait l'affaiblissement des chrétiens, et les voilà qui meurent tous, sans même qu'on se donne la peine de les égorger. Les puissances européennes ne seront intervenues que pour être spectatrices de ce triste triomphe. »

XIV

Divers traits d'audace et de cruauté des musulmans. — Les Druses rançonnant les chrétiens. — Les soldats français surveillés par les soldats turcs. — Quatre villages pillés par les Druses. — Les Anglais rassurant les Druses contre les Français. — Enquête sur les auteurs des massacres à Saïda. — Grande mortalité parmi les chrétiens. — Les Maronites se vendent aux protestants.

Lettre du R. P. Rousseau.

« Saïda, 1er mars 1861.

» Les musulmans ne cachent plus leurs sinistres intentions contre les chrétiens. Ils ne les ajournent que jusqu'au jour où les troupes françaises seront parties. Ils le déclarent tout haut, et leur audace ne fait que s'accroître.

» Dernièrement, un officier français se trouvait à la chasse du côté de Deir-el-Kamar, à peu de distance de la ville. Il fut reconnu par trois soldats turcs, dont l'un le mit en joue et tira sur lui. La balle effleura l'officier français. Les coupables ont été reconnus, et ils sont arrêtés; mais je ne vous cite ce fait que pour vous indiquer les dispositions des musulmans.

» A Damas, des musulmans fouillaient dans les ruines d'une église catholique grecque qui a été incendiée. Un chrétien, les ayant vus s'emparer des vases sacrés, leur dit de les rendre aux chrétiens. A l'instant les ravisseurs tombent sur lui, l'accablent de coups, et le chrétien meurt le lendemain des suites de ses blessures.

» Un autre jour, un catholique fait une observation semblable à un soldat turc, qui emportait des dépouilles appartenant à des chrétiens. Le soldat, pour toute réponse, l'a tué à coups de crosse de fusil.

» Les chrétiens qui étaient restés à Damas, ou qui y étaient retournés, commencent à revenir à Beyrouth, tant les vexations et les paroles des musulmans contre eux deviennent menaçantes.

» La semaine dernière, le gouvernement turc a fait arrêter une vingtaine de musulmans qui avaient participé au meurtre des chrétiens. Un de ces meurtriers a pu échapper. Dans sa fuite, il rencontra un chrétien à qui il a porté trois coups de poignard. Le chrétien est mourant, mais on espère le sauver.

» Il y a huit jours, M. Castan, capitaine commandant la garnison de Saïda, a fait rendre pour la seconde fois, aux chrétiens, quarante mulets que les soldats turcs leur avaient pris pour faire leurs transports.

» Les Druses, qui s'étaient retirés par crainte dans le Hauran, sont tous revenus dans leurs villages, et, de là, rançonnent les chrétiens qui les avoisinent. Ils les obligent à leur payer un impôt et à leur retrouver les objets des chrétiens qu'on leur a fait rendre.

» Les habitants d'un village près Rachaya, ne pouvant plus résister aux violences dont ils étaient l'objet de la part des Druses, sont venus déposer leurs plaintes entre les mains d'un colonel français à Beit-Eddin, près de Deir-el-Kamar. Le colonel les a envoyés à Beyrouth.

» Ces jours derniers, les Druses du Hauran ont pillé un village métualis, et y ont enlevé cinq cents pièces de bétail, après avoir maltraité les habitants.

» L'armée française d'occupation se trouve disposée sur plusieurs points du Liban, et partout où il y a des troupes françaises il y a aussi une troupe turque en plus grand nombre. Lorsque les soldats français s'écartent du lieu de la garnison, ils sont ramenés par des piquets de soldats turcs.

» Le colonel français campé à Beit-Eddin, se trouvant blessé de cette conduite de l'autorité turque, a ordonné à ses soldats de ne plus sortir que bien armés, et de repousser par la force ceux qui dorénavant se permettraient à leur égard une pareille conduite.

» Il y a peu de jours, les Druses du Hauran ont pillé quatre

villages chrétiens dans leur voisinage, et en ont enlevé les bestiaux et tout ce qui était dans les maisons. Ces villages sont Jabetzet, Jebel-el-Grachab, Alajandal et Ouani de Benias. Ces villages contiennent plus de mille maisons. Les Druses y ont tué un chrétien et cinq Métualis.

» Ce sont les Anglais qui donnent aux Druses cette audace. Des commissaires anglais parcourent les montagnes, et vont même dans le Hauran pour rassurer les Druses au sujet des craintes qu'ils avaient de la France. Ils agissent ainsi avec les musulmans. Un de leurs agents a dit qu'il fallait obliger les troupes françaises à se retirer de Syrie, parce qu'elles gênaient la liberté des Turcs.

» L'agent russe aurait, dit-on, répondu que si les troupes françaises se retiraient, la Russie y enverrait vingt mille hommes pour les remplacer.

» Ebrou-Effendi est à Saïda depuis quinze jours. Il fait une enquête sur les auteurs des massacres de Saïda. Nous avons été appelés pour lui donner des renseignements, le R. P. de Prunières et moi. Ce pacha nous a parfaitement accueillis, il a été même plein d'égards pour nous.

» Un cavas (1) du vice-consul de France a déclaré à ce pacha que le jour où les Druses devaient venir dans la ville par ordre de Kassem-Bey, grand chef des Druses, pour massacrer les chrétiens de Saïda, les soldats turcs avaient ordre de s'enfermer dans leurs casernes pendant l'exécution.

» Il en sera des dernières arrestations qui ont été faites comme des autres. La plupart de ceux qui avaient été pris n'ont pas été jugés assez coupables pour être punis; on les a mis en liberté.

» Les malheurs qui ont frappé la nation maronite sont affreux; mais ceux qui se préparent sont plus horribles encore. Il y a eu seize mille Maronites chrétiens massacrés, et il en est mort trente mille depuis l'époque des massacres.

» Mais voici ce qu'il y a de plus affligeant encore. Comme le caractère de ce peuple est mobile et changeant, peu affermi dans la foi, un certain nombre des Maronites se vendent aux protestants.

(1) Gendarme.

Des villages entiers se sont faits protestants ou schismatiques grecs. C'est celui qui leur donne le plus d'argent qui l'emporte. Les prêtres, curés de ces villages, sont les premiers à les faire entrer dans ces voies de perdition.

» Il n'y a rien à ajouter à de telles nouvelles. Lorsque l'abomination est dans le sanctuaire, c'est que la fin ou l'esclavage des peuples où ces crimes se commettent n'est pas loin (1).

» ROUSSEAU, *S. J.* »

XV

Départ du général français pour visiter les districts du sud. — Par qui les soldats turcs sont logés et nourris dans ce pays. — Ménagements des soldats turcs pour les Druses. — M. le général de Beaufort est reçu partout en triomphe par la population chrétienne. — Réception des Français dans les villages druses. — Réception à Deir-el-Kamar. — Etat actuel de cette ville. — Paroles des habitants au général. — Enthousiasme des habitants de Djezin à l'arrivée des Français. — Triste état de cette ville. — Aveux du mudir turc. — Trois soldats turcs et un vieux prêtre maronite. — Les veuves de Saïda à l'arrivée du général.

« Beyrouth, 3 mai 1861.

» .... Le général de Beaufort voulut (2) se rendre compte de la situation des districts du sud : il emmena avec lui les officiers de son état-major, deux compagnies de zouaves, deux pièces d'artillerie et un petit détachement du génie. Vous savez que tout ce pays est occupé par l'armée turque; il n'y a pas un petit village encore habitable où quelques soldats turcs ne soient installés. L'armée fran-

(1) Les protestants, connaissant l'état de misère des chrétiens, allaient leur offrir de l'argent pour les engager à apostasier. Ceux qui acceptaient cette offre devaient inscrire leurs noms sur un registre pour déclarer qu'ils se faisaient protestants, affirmer que la sainte Vierge était une femme comme les femmes ordinaires, et promettre de ne plus l'invoquer. Une telle déclaration en faisait reculer plusieurs; mais il n'est malheureusement que trop vrai qu'un certain nombre prononçait de bouche des paroles que le cœur désavouait, car le culte de la sainte Vierge est profondément enraciné dans les esprits et dans les mœurs de l'Orient.

(2) Extrait du *Monde*.

çaise s'est seulement réservé les points les plus importants, comme Deir-el-Kamar, et c'est sur ces points précisément que Fuad-Pacha a pris soin de renforcer les garnisons ottomanes. Il ne veut pas qu'il soit dit que c'est l'armée française qui assure la tranquillité du pays. D'un autre côté, cette dissémination de son armée est un moyen plus facile de la nourrir. Tandis que nos soldats vivent sous la tente avec les rations que leur fournit l'intendance, les soldats turcs se logent chez les habitants du pays et vivent à leurs dépens; non seulement leurs hôtes font toutes leurs commissions, mais aussi ils doivent partager avec eux leur nourriture; sur trois moutons qu'ils abattent, ils doivent leur en donner deux, et le reste à l'avenant. Les Druses, comme les autres, sont soumis à ces réquisitions, très heureusement pour les soldats turcs, car la moitié du temps les pauvres chrétiens ne peuvent mettre à leur disposition que leurs bras ou leur dos. Toutefois, les soldats turcs ne brutalisent pas les Druses; s'ils sont obligés de vivre à leurs dépens, ils les ménagent, leur font le meilleur accueil possible et leur donnent toujours raison contre les chrétiens. Lorsque quelque bandit druse vient à commettre un crime, ils se gardent bien de le poursuivre; tandis qu'ils arrêtent tous les chrétiens entre les mains desquels ils trouvent des armes, ils ont bien soin de ne pas désarmer les ennemis de ces derniers. Mais les Druses comprennent très bien que cette partialité et ces condescendances à leur égard sont toutes de circonstance, que le gouvernement ottoman ne cherche qu'à s'implanter dans leur pays, et que quand il sera débarrassé des chrétiens, le joug retombera tout entier sur eux.

» La promenade militaire du général de Beaufort dans les districts du sud a été une véritable ovation; partout les populations accouraient sur son passage et criaient : « Vive la France! vive l'armée française! vive le général de Beaufort! » Dans tous les villages, les femmes brûlaient de l'encens dans des cassolettes qu'elles mettaient sous le nez des soldats, et les inondaient d'eau de rose ou de fleurs d'oranger. C'était un enthousiasme dont les réceptions officielles faites aux potentats de l'Europe, ne peuvent donner aucune idée. Là, tout était spontané, et l'expression de la joie était d'autant plus frappante, qu'elle se révélait sur

des visages depuis longtemps ravagés par les larmes et les souffrances.

» Ces pauvres chrétiens étaient dans une misère profonde; néanmoins, lorsque le général faisait halte, de pauvres femmes se présentaient, les unes avec des œufs, les autres avec une petite galette, en lui disant que c'était tout ce qu'elles pouvaient lui offrir dans leur dénûment, et insistaient pour qu'il voulût bien se restaurer avec leurs chétives provisions.

» Le général s'arrêta dans les villages druses aussi bien que dans les autres. A la première apparition des Français dans le Liban, la plupart des Druses s'étaient enfuis; on leur avait dit qu'ils étaient venus pour les exterminer tous. La manière dont nos troupes se sont conduites depuis six mois les a fait revenir de ces appréhensions. Aussi, cette fois, à l'approche des soldats français, toutes les femmes druses, voilées selon leur usage, se mettaient sur leurs portes ou montaient sur leurs terrasses pour regarder. Les hommes se présentaient devant le général et protestaient de leur bonne volonté à se soumettre à ce qui serait réglé par les Français. On leur disait que l'intention de la France était de rétablir l'ancien gouvernement du Liban, tel qu'il existait avant 1840, sous l'émir Béchir, et de donner un même chef aux Druses et aux chrétiens. Ils répondaient qu'ils préféraient de beaucoup cette organisation au gouvernement direct des Turcs; seulement, que, comme ils se trouvaient aujourd'hui à la merci de ces derniers, d'autant plus que les procès d'un grand nombre d'entre eux étaient encore pendants, ils ne pouvaient faire aucune manifestation à cet égard; mais que leur plus grand désir était d'être débarrassés des Turcs, qui ne pouvaient amener que la ruine dans leur pays. Dans un village où le général devait camper, la femme d'un chef druse des plus importants lui envoya demander de vouloir bien loger dans sa maison; le général la fit remercier de sa politesse. Il avait fait apporter des provisions pour lui et son escorte. On avait défendu aux soldats de pénétrer dans les maisons; mais les femmes druses étaient les premières à sortir, pour leur vendre des poules et des œufs aussi tranquillement que sur un marché.

» Comme le gouvernement ottoman défend aux chrétiens de porter des armes, les habitants de Deir-el-Kamar, quand ils apprirent l'arrivée du général, allèrent trouver le commandant français de leur ville, pour lui demander avis sur l'intention qu'ils avaient de tirer leurs fusils en réjouissance, selon l'usage du pays. Le commandant les en détourna, en leur disant que le général n'avait pas besoin de ces manifestations, et qu'il fallait éviter tout ce qui pourrait leur causer des embarras vis-à-vis des Turcs. Mais les chrétiens, réfléchissant qu'ils n'avaient rien à attendre de bon de ces derniers, et que tout ménagement était inutile pour se les concilier, ne craignirent pas de rompre les vitres, et, quoi qu'il arrivât, voulurent donner une libre expansion à leurs sentiments. A peine le mudir était-il sorti du sérail pour se joindre aux officiers français qui allaient au-devant du général, qu'il y eut une première détonation aux pieds des chevaux, et tous les chrétiens rechargèrent leurs armes en présence du mudir, pour lui annoncer comment ils entendaient célébrer l'arrivée du général français. Toute la population se porta à sa rencontre. Deir-el-Kamar, depuis huit mois, a beaucoup changé d'aspect; ses ruines ont été en grande parties relevées. La population, il est vrai, est encore bien malheureuse; les aumônes de l'Europe n'ont pas suffi pour apaiser tous les besoins; néanmoins un certain nombre de métiers à soie fonctionnent déjà et procurent à beaucoup d'ouvriers quelques petites ressources. Les habitants de Deir-el-Kamar se sont présentés en masse au général aussitôt après son arrivée; ils l'ont remercié de tout ce que la France avait fait pour eux. « Vous avez fait, lui ont-ils dit, » tout ce qu'il était possible de faire; nous ne voulons pas » abuser de vous; cessez donc de nous envoyer de nouveaux » secours en argent; nous chercherons maintenant à vivre comme » nous pourrons; nous ne vous demandons plus qu'une seule » chose : c'est de rester dans notre pays. Dans le cas où vous » ne pourriez le faire, nous ne vous en saurons pas mauvais » gré; mais alors nous réclamons de vous, comme dernière » faveur, de nous prévenir quinze jours à l'avance, de manière » à nous donner le temps de partir avant vous, car nous ne

» voulons pas davantage nous exposer au fanatisme des Turcs. »

» A Djezin, l'enthousiasme était encore plus grand ; il y eut une sorte de frénésie. Plusieurs milliers d'individus vinrent au-devant du général, ayant en tête un drapeau français. Les échos de la montagne retentissaient de leurs vivats. Les femmes s'évertuaient à exprimer leurs sentiments par des gestes plus expansifs. A travers d'étroits chemins, au risque d'être renversées dans des ravins profonds, elles cherchaient à aborder le général ou quelqu'un de sa suite. Djezin avait été complètement abandonné au gouvernement ottoman; rien n'avait été fait pour réparer les maisons; les neiges et les pluies de l'hiver en avaient détrempé les murs, et ils s'étaient successivement écroulés : ce n'était plus qu'un amas de ruines, au milieu desquelles de vieilles églises voûtées restaient seules debout. Le général se rendit dans la principale, et, comme il avait fait à Deir-el-Kamar, commença par s'associer aux actions de grâces que la population voulait adresser à Dieu, et à ses prières pour l'empereur des Français. Les pauvres habitants de Djezin, dans leur dénûment absolu, étaient très embarrassés de n'avoir rien à offrir au général. Celui-ci les rassura, en leur disant que son escorte avait toutes les provisions nécessaires, qu'il n'avait besoin que d'un peu de bois. En un clin d'œil, toutes les femmes et les enfants se dispersèrent, et ils en apportèrent de tels monceaux, qu'on dut les arrêter en leur disant qu'il n'en fallait pas tant pour faire cuire la soupe des soldats. Ces malheureux avaient beaucoup à se plaindre des soldats turcs. Le mudir, interrogé, avoua tout avec naïveté, sans seulement se douter de la gravité de ses aveux. C'est ainsi que, quand on lui dit que des Druses avaient assassiné des chrétiens, que des femmes avaient été violées et blessées, il ne nia pas les faits; il dit seulement qu'il n'avait pu arrêter les coupables, parce qu'ils avaient pris la fuite. Un jour, trois soldats turcs, ayant rencontré sur leur chemin un vieux prêtre maronite vis-à-vis d'un ruisseau, lui signifièrent que, puisqu'il se trouvait sur leur passage, ils ne voulaient pas se mouiller les pieds, et qu'il eût à les transporter sur son dos de l'autre côté. Le prêtre, montrant sa barbe blanche, objecta

qu'il était *cheïkh* (mot arabe qui signifie vieux). En langue turque, on désigne les ânes par un mot qui a à peu près la même consonnance. Les soldats, jouant sur le mot, lui dirent que c'était pour cela qu'ils voulaient passer le ruisseau sur son dos. Ce vieillard fut obligé de s'exécuter et de porter l'un après l'autre les soldats turcs. Le mudir ne nia pas plus ce fait que les autres, et se borna à dire que les soldats avaient dû être réprimandés par l'autorité supérieure, à qui on s'en était plaint. Ces faits démontrent la situation des chrétiens. Si, malgré l'occupation française, ils sont exposés à de telles avanies de la part des Turcs, que sera-ce après le départ de notre armée?

» Quand le général redescendit à Saïda, il trouva campées en dehors de la ville environ trois mille veuves, dont les maris avaient été massacrés à Hasbaya et à Rachaya. Le typhus s'étant déclaré à Saïda, où elles s'étaient réfugiées d'abord, on avait été obligé de les faire évacuer et de les installer dans les jardins, sous des tentes. Il y eut là une scène délirante : ces pauvres femmes se frappaient la poitrine en signe de douleur; elles se jetaient avec leurs enfants aux pieds des chevaux et suppliaient qu'on ne les abandonnât point (1). »

(1) La nouvelle que les troupes françaises allaient bientôt quitter la Syrie, s'était répandue parmi les chrétiens et les avait plongés dans la consternation. Voilà quelle était la cause de la douleur de ces veuves.

Les Turcs et les musulmans se réjouissaient, au contraire, et commençaient à plaisanter l'armée française : « Les Français, disaient-ils, ne sont venus en Syrie que pour nettoyer les égouts, tuer les chiens et manger les chats. » Heureusement que nos soldats ne les comprenaient pas.

XVI

Ordre d'évacuer la Syrie. — Mission de la France en Syrie. — Ce qu'il aurait fallu faire pour assurer le sort des chrétiens. — Déclaration de la Porte. — Obligation où nous sommes de retirer nos troupes. — Serait-il opportun de réclamer une nouvelle prorogation? — Recommandations qui seront faites à la Porte. — La responsabilité de la France est sauvegardée. — Devoir de la France dans le cas de nouvelles persécutions.

Dépêche de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères, à M. le marquis de Lavalette, ambassadeur français à Constantinople (1).

« Paris, le 3 mai 1861.

» M. le marquis, l'empereur vient de donner ses ordres pour qu'il soit procédé à l'évacuation de la Syrie, dans les délais fixés par la convention du 19 mars dernier. En vous priant d'en faire part à la Porte, je dois, conformément aux intentions de Sa Majesté, vous inviter à appeler de nouveau l'attention des ministres du sultan sur les devoirs que leur impose le départ de nos troupes.

» C'est uniquement dans un sentiment d'humanité, et en vue d'arrêter l'effusion du sang et de prévenir de plus grands malheurs, que la France a accepté la mission que les puissances, d'un commun accord, lui ont confiée en Syrie. Cette mission, nous l'avons remplie sans arrière-pensée et avec une entière loyauté; nous avons consacré tous nos efforts à réaliser l'objet que l'Europe s'était proposé.

» Nous aurions voulu, toutefois, constituer l'ordre dans des

(1) Le 14 mai 1861, le Sénat s'occupa des pétitions qui lui avaient été présentées, pour obtenir une nouvelle prolongation de l'expédition française en Syrie. M. Billault, ministre sans portefeuille, exposa les motifs qui obligeaient la France à retirer ses troupes. Pour résumer son discours, il cita la dépêche suivante de M. Thouvenel, et le retrait des troupes fut voté à l'unanimité, moins deux voix.

conditions et avec des garanties telles qu'il fût permis de compter, après le départ de notre corps expéditionnaire, sur le maintien de la tranquillité.

» A nos yeux, en effet, nous l'avons dit et nous le pensons toujours, il aurait fallu, pour assurer d'une façon normale la sécurité des chrétiens en Syrie, subordonner l'évacuation à l'entière exécution de cet ensemble de mesures politiques et administratives qui sont indispensables pour que l'autorité puisse exercer son action avec efficacité.

» Si la Porte, et c'était certainement son intérêt, nous avait secondés, les puissances eussent été unanimes à partager notre manière de voir. Elle a préféré revendiquer exclusivement pour elle le soin d'aviser à la conservation de la paix, et son plénipotentiaire a affirmé qu'elle était en mesure d'y pourvoir.

» Ses déclarations ont été, à cet égard, tellement formelles et absolues, que la conférence s'est trouvée dans l'obligation d'en tenir compte et de se borner, lors de ses dernières délibérations, à proroger simplement l'occupation pendant un délai de trois mois.

» Le gouvernement ottoman a ainsi assumé une responsabilité qui fait peser sur lui des obligations particulières, que nous sommes fondés à lui signaler au moment où nous allons quitter la Syrie.

» Après avoir concouru, par des sacrifices que la France ne regrettera pas si les populations doivent en recueillir le bénéfice, à rétablir l'ordre matériel dans cette province, le gouvernement de l'empereur ne pourrait souffrir qu'elle fût le théâtre de nouveaux désastres.

» Une pareille éventualité, si elle venait à se réaliser, soulèverait l'opinion publique dans l'Europe entière, et attesterait, de la part du gouvernement ottoman, une impuissance à laquelle il faudrait inévitablement suppléer.

» A moins que la Sublime-Porte n'avise à une autre combinaison, nous sommes tenus d'évacuer la Syrie, par un engagement dont nous ne saurions décliner l'exécution sans manquer à la foi d'un traité; c'est en vertu de cet acte que nous avons

prêté le concours de nos troupes, et nous ne pouvons nous refuser à les rappeler à l'expiration du terme stipulé; nous nous sommes obligés d'ailleurs à fournir des forces nécessaires à l'occupation au nom collectif de l'Europe, et il ne nous est pas permis d'altérer le caractère du mandat que les puissances nous ont remis.

» Nous nous sommes demandé s'il ne serait pas opportun de leur proposer de prolonger, pendant un nouveau délai, la mission de notre corps expéditionnaire. Les discussions auxquelles a donné lieu la première prorogation et les déclarations invariables de la Porte, nous ont convaincus que notre propre dignité ne comportait plus l'initiative d'une semblable ouverture : ce n'est qu'au gouvernement du sultan, mieux éclairé sur ses véritables intérêts, qu'il appartiendrait de la prendre.

» Nous évacuerons donc la Syrie à la date fixée par le traité de Paris; mais nous n'y procéderons qu'après avoir hautement exprimé nos appréhensions, en recommandant instamment à la Porte de prouver qu'elle dispose, ainsi qu'elle l'a affirmé, des moyens nécessaires pour garantir les chrétiens contre le retour des calamités qu'ils ont subies.

» Nous n'aurons ainsi manqué à aucun de nos devoirs; nous avons, d'une part, exposé aux puissances les motifs qui nous portaient à croire qu'en s'effectuant avant la réorganisation administrative du Liban, l'évacuation serait prématurée; de l'autre, nous n'avons négligé aucun soin pour mettre la Porte en demeure de satisfaire aux obligations qui incombent à tout gouvernement régulier envers ses propres sujets.

» En présence d'un acte international, monsieur le marquis, nous ne pouvions faire davantage, et notre responsabilité est sauvegardée; mais l'expiration même du terme pendant lequel nous étions liés par des nécessités résultant d'un accord débattu et réglé avec les autres cabinets, nous rend notre entière liberté d'appréciation et de conduite.

» Nous serons donc les maîtres d'examiner, en dehors de toute stipulation spéciale, les événements qui viendraient à surgir en Syrie; et nous n'avons pas à dissimuler à la Porte que des

traditions séculaires nous imposeraient le devoir de prêter aux chrétiens du Liban un appui efficace contre de nouvelles persécutions.

» Vous voudrez donc bien vous expliquer en ce sens avec Aali-Pacha, et lui donner lecture et copie de cette dépêche. »

XVII

But de l'expédition. — Eloge de la conduite des soldats. — Satisfaction de l'empereur. — Amour et estime de la population du Liban pour nos soldats. — Regrets du général.

Ordre du jour adressé par le général de Beaufort d'Hautpoul au corps expéditionnaire, au moment de quitter la Syrie.

« Soldats !

» En vous envoyant en Syrie, l'empereur vous avait indiqué lui-même le but, avant tout désintéressé, de votre mission. Il n'a pas dépendu de vous qu'il ne fût promptement et complètement atteint, et, rappelés en France, vous pouvez y rentrer la tête haute, avec la conscience du devoir loyalement accompli.

» L'impartiale histoire dira comment une question toute d'humanité est devenue une lutte purement politique.

» Au milieu d'une situation difficile, vous, du moins, vous n'avez rien à vous reprocher. Votre discipline a toujours été parfaite. Mal installés, sans distractions pendant un rude hiver, après des chaleurs exceptionnelles, au milieu d'une inaction qui vous pesait, vous avez su comprendre que votre devoir se bornait à attendre avec confiance, à être toujours prêts à obéir. Vous avez ainsi prouvé que vous possédiez le sentiment du devoir, du dévouement et de l'abnégation, qualités plus rares et non moins précieuses que le brillant courage qui vous distingue et qui fait de vous d'incomparables soldats.

» Par la lettre que je vous ai fait connaître, l'empereur vous a déjà donné un témoignage de sa haute satisfaction. Soyez-en certains, il n'a pas cessé d'être content de vous.

» Les populations du Liban ont appris à vous aimer et à vous estimer. Vous leur avez donné d'utiles exemples ; votre passage laissera au milieu d'elles des traces profondes, et tôt ou tard, s'il plaît à Dieu, luira sur ces contrées un meilleur avenir.

» Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point je regrette de n'avoir pas eu l'heureuse chance de vous conduire au combat ; je sais que je pouvais tout attendre de vous. Puissions-nous nous retrouver bientôt sur un terrain meilleur, sur un terrain tout militaire, où nulle entrave ne viendra gêner notre libre action !

» Ce n'est pas sans amertume que je vous dis adieu ; conservez un bon souvenir de votre général, qui sera toujours fier de vous avoir commandés.

» *Le général commandant le corps expéditionnaire*,

» BEAUFORT.

» Au quartier général de Beyrouth, le 1er juin 1861. »

XVIII

Evacuation complète de la Syrie. — Départ du général de Beaufort. — Désespoir des femmes chrétiennes. — Souvenirs laissés en Syrie par le général, les officiers et les soldats français. — Derniers adieux. — Jalousie de l'Angleterre. — Influence de la France ruinée en Orient. — Grande fête du Courban-Baïram. — Chant des musulmans sur le départ des Français. — Refrain sanguinaire. — Fête en l'honneur de Kurchid-Pacha et d'autres grands coupables. — Menaces des soldats musulmans.

« Beyrouth, 22 juin 1861.

» Voilà donc que l'armée française a évacué complètement la Syrie (1). Le payeur et quelques officiers de l'administration, qui

(1) **Extrait du *Monde*.**

étaient restés les derniers pour régler les comptes, vont s'embarquer par le courrier qui emportera cette lettre, et l'on ne verra plus maintenant dans Beyrouth, d'autres vestiges que ceux des défroques de nos soldats dont se coiffent les enfants. Le général de Beaufort, ainsi que je vous l'avais annoncé, est parti lundi dernier ; il n'avait plus avec lui que les officiers de son état-major et deux spahis, dont les chevaux avaient été vendus. Fuad-Pacha lui a envoyé une escorte de vingt cavaliers turcs, et est venu lui-même le chercher pour le conduire en voiture au consulat de France. Quelques négociants français et indigènes s'y étaient donné rendez-vous pour lui faire leurs adieux. Il y trouva aussi tous les évêques du pays, qui avaient voulu lui rendre leurs derniers devoirs. Pendant ce temps, Fuad-Pacha était allé prendre le café dans une chambre voisine. Puis il redescendit l'escalier avec ses hôtes de neuf mois. Au moment de la séparation, Hassein-Bey, son premier aide de camp, que l'on dit être le fils de lord Palmerston, sauta au cou du général de Beaufort et l'embrassa avec effusion. C'était un témoignage de l'entente cordiale, qu'aucun nuage ne devait plus désormais traverser. L'armée française avait débarqué à un kilomètre du port ; pour sortir par où il était entré, le général s'achemina à pied vers ce lieu témoin, l'année dernière, d'un grand enthousiasme. Quand le général entra dans la barque qui lui avait été envoyée, les malheureuses femmes qui lui avaient fait cortège, ne pouvant aller plus loin, se hissaient sur tous les rochers environnants, et se frappaient la poitrine à coups redoublés en signe de deuil et de désespoir. Je n'ai jamais assisté à un si lugubre enterrement. La route que le cortège avait suivie était précisément celle du cimetière chrétien : quatre cents de nos soldats y ont été enterrés. Un des officiers de la suite du général frappa le mur en passant, et s'écria : « Vous tous, nos anciens compagnons, qui » êtes ensevelis dans ces lieux, j'envie aujourd'hui votre sort. »

» Le général de Beaufort a laissé ici d'excellents souvenirs. Il connaissait le pays de longue date : au temps de la domination égyptienne, il était venu dans l'armée d'Ibrahim-Pacha en qualité d'officier d'état-major ; il avait connu l'émir Béchir, et avait été témoin de la prospérité qui régnait alors dans le Liban ; il ne lui a

pas fallu beaucoup de temps pour reconnaître que, depuis vingt ans, l'intervention des puissances européennes dans ce pays n'avait eu d'autre résultat que de le bouleverser, et que le seul moyen d'y rétablir l'ordre et la sécurité était de lui rendre son ancienne organisation. Il s'était mis en rapport avec toutes les familles du pays. Il était secondé en cela par des officiers qu'il avait amenés avec lui d'Afrique. Ces officiers parlaient l'arabe, et avaient pris dans les bureaux arabes de l'Algérie la pratique des affaires. Le lieutenant-colonel Chanzy et le commandant Cères avaient fini par connaître les affaires du Liban aussi bien que celles de l'Algérie. Ils étaient informés de tout ce qui se passait. Les chrétiens avaient en eux une confiance aveugle, et voulaient les avoir pour intermédiaires dans toutes leurs réclamations. Malheureusement la commission des puissances européennes, en soutenant les prétentions de Fuad-Pacha, mettait à chaque instant des bâtons dans les roues.

» Nos soldats étaient très bien accueillis par les Maronites ; la plupart avaient fini par faire connaissance intime avec eux. Chaque soldat avait une famille indigène qui l'avait adopté, et au sein de laquelle il allait passer tous ses loisirs. Là tous les cœurs s'épanchaient. Nos braves s'exaltaient d'indignation, en entendant le récit de tout ce que les Turcs et les Druses avaient fait souffrir aux chrétiens. Ils se désespéraient de n'avoir point l'occasion de venger leurs amis. Bien au contraire, ils étaient eux-mêmes souvent exposés aux insultes des musulmans. On voulait toujours arranger les choses, si bien qu'on était peu porté à leur donner raison. Les Maronites en étaient indignés, et plaignaient à leur tour les pauvres soldats. Dans les derniers temps surtout, les musulmans ne les rencontraient pas sur les chemins, sur les places publiques, sur les marchés, sans les agonir de sottises. Nos braves, ne sachant pas l'arabe, n'y faisaient pas attention ; mais les chrétiens en souffraient beaucoup, et ne pouvaient s'empêcher souvent de leur en faire la traduction.

» Le signal du départ fut pour tous un véritable deuil. A mesure qu'un détachement se mettait en marche pour partir, il était suivi d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, qui accouraient, de

tous côtés, pour faire les plus touchants adieux à tous ceux qu'ils connaissaient. Les soldats ne pouvaient contenir leur émotion, et des larmes coulaient souvent de leurs yeux.

» Dans certains endroits, la population en masse avait abandonné ses foyers. A Deir-el-Kamar, sur quatorze cents habitants qu'on était parvenu à réinstaller dans les maisons, il n'en était plus resté que soixante-dix. Avant de partir, ils voulaient brûler leurs vers à soie, pour montrer leur résolution bien arrêtée de ne plus revenir; on eut beaucoup de peine à les en empêcher. Le consul s'est rendu près d'eux, et leur a laissé un agent pour leur prouver que la France ne les abandonne pas. Il est parvenu à en faire rester un bon nombre.

» Le séjour de notre armée en Syrie aura laissé des traces profondes au sein des populations chrétiennes; plus que jamais nous avons conquis leurs sympathies. Mais ce n'est pas ce qui peut arranger les choses; car c'est précisément l'attachement que les Maronites avaient pour la France, qui a été la première cause tous leurs malheurs, en suscitant contre eux l'Angleterre. C'est notre jalouse rivale qui a désarmé les chrétiens et les a livrés sans défense à la rage de leurs ennemis. Après nous avoir empêchés de porter efficacement secours à ces pauvres chrétiens, et nous avoir sommés de nous éloigner d'eux, les Anglais ont aujourd'hui l'impudence de leur dire : « Vous voyez, c'est la France qui vous » a perdus, en vous offrant une vaine protection; si vous vous » étiez fiés à nous, vous auriez évité tous les malheurs qui vous » sont arrivés; vous n'avez maintenant d'autre moyen de salut que » d'implorer notre appui. » Mais en cherchant à paralyser nos efforts, les Anglais n'ont fait que prouver aux chrétiens leur complicité avec les Turcs. Anglais et Turcs sont désormais, dans leur bouche, des mots complètement synonymes. Se faire Anglais serait pour eux apostasier, et dans leur faiblesse il leur reste encore la force des martyrs. En nous faisant aimer davantage des chrétiens, nous n'avons donc réussi qu'à déchaîner davantage leurs ennemis contre eux. Or, à l'égard des Turcs, nous avons perdu tout prestige, et tant qu'ils régneront, notre influence est ruinée en Orient.

» Ce qui se passe aujourd'hui à Beyrouth en est une preuve

évidente. La France, toujours si respectée des Turcs au temps où ils faisaient trembler tous les souverains de l'Europe, est maintenant l'objet de leur dédain ; il semble qu'on ne leur ait laissé un dernier souffle de vie que pour vomir des injures contre elle et des menaces contre ses protégés. Le lendemain du départ du général de Beaufort, les musulmans célébraient leur grande fête du Courban-Baïram. Fuad-Pacha fit publier, dans toutes les mosquées, qu'elle serait une double fête pour tous les fidèles croyants habitant la ville. Il les convia tous à se rendre au camp des Pins, abandonné par les Français. Il y avait convoqué toutes les troupes ottomanes, ainsi que les ulémas et les principaux chefs de l'islamisme. Le pacha s'y rendit lui-même, avec son état-major et tous les officiers de la frégate et du vaisseau turcs stationnant dans le port. La musique, les jeux, les danses occupèrent toute la soirée ; elle se termina par une cérémonie religieuse. On purifia la place où les Français avaient souillé les Pins, en érigeant un autel sur lequel la messe avait été célébrée le jour de Pâques. On purifia également tous les endroits où ces *mahboules* (ces fous) avaient campé. Après la prière, la musique militaire turque et les autres musiques indigènes jouèrent quelques morceaux, et l'on chanta des couplets composés pour la circonstance :

« Nous avons pris patience, et le jour de la délivrance est » arrivé. Nous avons raison de le dire : C'est aujourd'hui le grand » Baïram. Où sont ces pantalons rouges ? Ils ont disparu comme » l'éclair. Ce Beaufort, dont le sabre claquait à terre, a filé comme » les autres. La France a cru nous intimider : elle n'a pas su » qu'elle avait à faire à Fuad-Pacha. Giaours, vous vous êtes » réjouis ; mais dans quelle position vous vous trouvez maintenant ! » Imprudents, vous avez cru à la permanence de l'occupation, qui » ne pouvait qu'être éphémère. Sachez-le bien, votre sort est » d'être à jamais rayas. Vous avez souillé la forêt des Pins par » vos cérémonies impies ; mais nous l'avons purifiée par nos fêtes » du Courban-Baïram. Réjouissez-vous, troupes musulmanes, le » Croissant a triomphé comme il triomphera toujours ! »

» Vers onze heures du soir, toute cette foule reprit, en chantant et en dansant, le chemin de Beyrouth. Les soldats eux-mêmes

quittaient leurs rangs pour sauter et pirouetter. Voici les principaux refrains qui étaient dans toutes les bouches : « Oh ! qu'il » est doux, qu'il est doux de massacrer les chrétiens ! — Nous » ne ferons notre paix avec notre ennemi qu'à coups de sabre et » de fusil. — Oh ! oh ! dit-on, oh ! oh ! dit-on, viens manger ces » souris. » En arrivant à l'ancienne maison du général de Beaufort, ils se disaient les uns aux autres : « C'est ici que le giaour résidait. » Les danses redoublaient, et les soldats turcs s'y mêlaient, mettant en joue leurs fusils contre les fenêtres et les portes. Je passe sous silence tous les propos orduriers que tenait cette populace abrutie ; ma plume ne pourrait les écrire ; voici seulement la conclusion des discours : « Lorsqu'on nous disait que les Européens » sont les esclaves du sultan, nous ne le croyions pas ; mais » maintenant nous le croyons : ils sont venus par l'ordre du » sultan, et ils sont partis par son ordre. »

» Kurchid-Pacha et plusieurs autres grands coupables, que la Porte n'a pas encore donné l'ordre d'élargir, n'avaient pu assister à la fête des Pins. Les soldats turcs ont voulu les dédommager en organisant, pour la soirée du lendemain, une petite fête dans leur caserne où ces fidèles musulmans sont internés. Entre autres divertissements, il y avait des ombres chinoises. On y représentait le souverain des Français pendu par la barbe : un zouave venait ensuite le prendre pour l'enterrer. Hier, j'ai été témoin d'une scène d'un autre genre. Une centaine de musulmans, armés jusqu'aux dents, se promenaient dans tous les quartiers de la ville de Beyrouth. Ils étaient précédés d'une musique et marchaient deux par deux, en rang, à tout petits pas ; ils agitaient et croisaient leurs sabres au-dessus de leur tête, en disant qu'ils ne voulaient pas les laisser se rouiller davantage et qu'ils allaient les saturer du sang de leurs ennemis. Vous savez qu'il y a quelques mois Fuad-Pacha a ordonné un désarmement général ; on mit en prison tous les chrétiens chez qui on trouva des armes, et voilà maintenant qu'on laisse, en plein midi, les musulmans de Beyrouth faire parade des leurs, en proférant des menaces. Non seulement la police laissait faire, mais les agents du gouvernement, mêlés aux autres, semblaient les diriger. J'étais allé à la poste chercher mes journaux ; je voulus m'arrêter

un instant dans la boutique d'un marchand chrétien, pour y jeter un coup d'œil. Il me supplia de les replier, en me disant que leur lecture déplaisait aux musulmans, qui ne veulent pas qué les chrétiens s'occupent de ce qui se passe en Europe, et qu'ils aient d'autre horizon que celui de l'empire ottoman. Je dus me retirer pour ne pas compromettre mon ami. Voilà où nous en sommes à Beyrouth et où en sont tous les chrétiens. »

XIX

Règlement adopté pour l'administration du Liban, suivi d'un protocole.

« Article 1er. Le Liban (1) sera administré par un gouverneur chrétien, nommé par la Sublime-Porte et relevant d'elle directement.

» Ce fonctionnaire, amovible, sera investi de toutes les attributions du pouvoir exécutif, veillera au maintien de l'ordre et de la sécurité publique dans toute l'étendue de la Montagne, percevra les impôts, et nommera, sous sa responsabilité, en vertu du pouvoir qu'il recevra de S. M. I. le sultan, les agents administratifs ; il instituera les juges, convoquera et présidera le medjilès administratif central, et procurera l'exécution de toutes les sentences légalement rendues par les tribunaux, sauf les réserves prévues par l'article 9.

» Chacun des éléments constitutifs de la population de la Montagne, sera représenté auprès du gouvernement par un vékil (2), nommé par les chefs et les notables de chaque communauté.

» Art. 2. Il y aura pour toute la Montagne un medjilès administratif central composé de douze membres, savoir : deux Maronites, deux Druses, deux Grecs orthodoxes, deux Grecs catholiques,

(1) Extrait de l'*Indépendance belge*.
(2) Administrateur.

deux Métualis et deux musulmans, chargés de répartir l'impôt, de contrôler la gestion des revenus et des dépenses, et de donner son avis consultatif sur toutes les questions qui lui seront posées par le gouverneur.

» Art. 3. La Montagne sera divisée en six arrondissements administratifs, savoir :

» 1° Le Koura, y compris la partie inférieure et les autres fractions de territoire avoisinantes, dont la population appartient au rite grec orthodoxe, moins une petite ville, située sur la côte et à peu près exclusivement habitée par des musulmans ;

» 2° La partie septentrionale du Liban, sauf le Koura, jusqu'au Nahr-el-Kelb ;

» 3° Zahleh et son territoire ;

» 4° Le Maten, y compris le Sahel chrétien et les territoires de Kata et de Solima ;

» 5° Le territoire situé au sud de la route de Damas à Beyrouth jusqu'au Djezin ;

» 6° Le Djezin et le Teffah.

» Il y aura dans chacun de ces arrondissements un agent administratif, nommé par le gouverneur et choisi dans le rite dominant, soit par le chiffre de la population, soit par l'importance de ses propriétés.

» Art. 4. Il y aura dans chaque arrondissement un medjilès administratif local, composé de trois à six membres, représentant les divers éléments de la population et les intérêts de la propriété foncière de l'arrondissement.

» Ce médjilès local, présidé et convoqué annuellement par le chef de l'arrondissement, devra résoudre en premier ressort toutes les affaires du contentieux administratif, entendre les réclamations des habitants, fournir les renseignements statistiques nécessaires à la répartition de l'impôt dans l'arrondissement, et donner son avis consultatif sur toutes les questions d'intérêt local.

» Art. 5. Les arrondissements administratifs seront subdivisés en cantons, dont le territoire, à peu près réglé sur celui des anciens aklim, ne renfermera, autant que possible, que des groupes homogènes de population, et ces cantons en commune, qui se com-

poseront chacune d'au moins cinq cents habitants. A la tête de chaque canton, il y aura un agent nommé par le gouverneur sur la proposition du chef de l'arrondissement, et à la tête de chaque commune, un cheik choisi par les habitants et nommé par le gouverneur.

» Dans les communes mixtes, chaque élément constitutif de la population aura un cheik particulier, dont l'autorité ne s'exercera que sur ses coreligionnaires.

» Art. 6. Egalité de tous devant la loi; abolition de tous les privilèges féodaux, et notamment de ceux qui appartenaient aux mokatadjis (chefs de districts).

» Art. 7. Il y aura, dans chaque canton, un juge de paix pour chaque rite; dans chaque arrondissement, un medjilès judiciaire de première instance, composé de trois à six membres représentant les divers éléments de la population, et au siège du gouvernement un medjilès judiciaire supérieur, composé de douze membres, dont deux. appartenant à chacune des six communautés désignées en l'article 2, et auxquels on adjoindra un représentant du culte protestant et du culte israélite, toutes les fois qu'un membre de ces communautés aura des intérêts dans le procès.

» La présidence des medjilès judiciaires sera exercée trimestriellement et à tour de rôle par chacun de leurs membres.

» Art. 8. Les juges de paix jugeront sans appel, jusqu'à concurrence de cinq cents piastres, les affaires des medjilès judiciaires de première instance.

» Les affaires mixtes, c'est-à-dire entre particuliers n'appartenant pas à un même rite, quelle que soit la valeur engagée dans le procès, seront immédiatement portées devant le medjilès de première instance, à moins que les parties ne soient d'accord pour reconnaître la compétence du juge de paix du défendeur,

» En principe, toute affaire sera jugée par la totalité des membres du medjilès. Néanmoins, quand toutes les parties engagées dans le procès appartiendront au même rite, elles auront le droit de récuser le juge appartenant à un rite différent; mais, dans ce cas même, les juges récusés devront assister au jugement.

» Art. 9. En matière criminelle, il y aura trois degrés de juridiction. Les contraventions seront jugées par les juges de paix;

les délits par les medjilès de première instance, et les crimes par le medjilès supérieur, dont les sentences ne pourront être mises à exécution qu'après l'accomplissement des formalités d'usage dans le reste de l'empire.

» Art. 10. Tout procès en matière commerciale sera porté devant le tribunal de commerce de Beyrouth, et tout procès, même en matière civile, entre un sujet ou protégé d'une puissance étrangère et un habitant de la Montagne, sera soumis à la juridiction de ce même tribunal.

» Art. 11. Tous les membres de medjilès judiciaires et administratifs, sans exception, ainsi que les juges de paix, seront choisis et désignés, après une entente avec les notables, par les chefs de leurs communautés respectives, et institués par le gouverneur.

» Le personnel des medjilès administratifs sera renouvelé par moitié tous les ans, et les membres sortants pourront être réélus.

» Art. 12. Tous les juges seront rétribués. Si, après enquête, il est prouvé que l'un d'entre eux a prévariqué, ou s'est rendu, par un fait quelconque, indigne de ses fonctions, il devra être révoqué, et sera en outre passible d'une peine proportionnelle à la faute qu'il aura commise.

» Art. 13. Les audiences de tous les medjilès judiciaires seront publiques, et il en sera rédigé procès-verbal par un greffier institué *ad hoc*. Ce greffier sera en outre chargé de tenir un registre de tous les contrats portant aliénation de biens immobiliers, lesquels contrats ne seront valables qu'après avoir été soumis à la formalité de l'enregistrement.

» Art. 14. Les habitants du Liban qui auraient commis un crime ou délit dans un autre sandjak (1), seront justiciables des autorités de ce sandjak, de même que les habitants des autres arrondissements qui auraient commis un crime ou délit dans la circonscription du Liban, seront justiciables des tribunaux de la Montagne.

» En conséquence, les individus indigènes ou non indigènes qui se seraient rendus coupables d'un crime ou délit dans le Liban, et qui se seraient évadés dans un autre sandjak, seront, sur la demande des autorités de la Montagne, arrêtés par celles du

(1) Arrondissement.

sandjak où ils se trouvent et remis à l'administration du Liban.

» De même, les indigènes de la Montagne ou les habitants d'autres départements qui auront commis un crime ou délit dans un sandjak quelconque et autre que le Liban, et qui s'y seront réfugiés, seront, sans retard, arrêtés par l'autorité de la Montagne, sur la demande de celle du sandjak intéressé, et seront remis à cette dernière autorité.

» Les agents de l'autorité qui auraient apporté une négligence ou des retards non justifiés dans l'exécution des ordres relatifs au renvoi de coupables devant les tribunaux compétents, seront, comme ceux qui chercheraient à dérober ces coupables aux poursuites de la police, punis conformément aux lois.

» Enfin, les rapports de l'administration du Liban avec l'administration respective des autres sandjaks seront exactement les mêmes que les relations qui existent et qui seront entretenues entre tous les autres sandjaks de l'empire.

» Art. 15. En temps ordinaire, le maintien de l'ordre et l'exécution des lois seront exclusivement assurés par le gouverneur, au moyen d'un corps de police mixte, recruté par la voie des engagements volontaires, et composé à raison de sept hommes environ par mille habitants.

» L'exécution par garnisaires devant être abolie et remplacée par d'autres modes de contrainte, tels que la saisie et l'emprisonnement, il sera interdit aux agents de police, sous les peines les plus sévères, d'exiger des habitants aucune rétribution, soit en argent, soit en nature. Ils devront porter un uniforme ou quelque signe extérieur de leurs fonctions, et, dans l'exécution d'un ordre quelconque de l'autorité, on emploiera, autant que possible, des agents appartenant à la nation ou au rite de l'individu que cette mesure concernera. Jusqu'à ce que la police locale ait été reconnue, par le gouverneur, en état de faire face à tous les devoirs qui lui seront imposés en temps ordinaire, les routes de Beyrouth à Damas et de Saïda à Tripoli seront occupées par des troupes impériales. Ces troupes seront sous les ordres du gouverneur de la Montagne.

» En cas extraordinaire et de nécessité, et après avoir pris l'avis du medjilès administratif central, le gouverneur pourra

requérir auprès des autorités militaires de la Syrie l'assistance des troupes régulières.

» L'officier qui commandera ces troupes en personne devra se concerter, pour les mesures à prendre, avec le gouverneur de la Montagne, et, tout en conservant son droit d'initiative et d'appréciation pour toutes les questions purement militaires, telles que les questions de stratégie ou de discipline, il sera subordonné au gouverneur de la Montagne durant le temps de son séjour dans le Liban, et il agira sous la responsabilité de ce dernier. Ces troupes se retireront de la Montagne aussitôt que le gouverneur aura officiellement déclaré à leur commandant que le but pour lequel elles ont été appelées est atteint.

» Art 16. La Porte Ottomane se réservant le droit de lever, par l'intermédiaire du gouverneur du Liban, les trois mille cinq cents bourses (1) qui constituent aujourd'hui l'impôt de la Montagne, impôt qui pourra être augmenté jusqu'à la somme de sept mille bourses lorsque les circonstances le permettront, il est bien entendu que le produit de ces impôts sera affecté, avant tout, aux frais d'administration de la Montagne et à ses dépenses d'utilité publique; le surplus seulement, s'il y a lieu, entrera dans les caisses de l'Etat.

» Si les frais généraux, strictement nécessaires à la marche régulière de l'administration, dépassaient le produit des impôts, la Porte aurait à pourvoir à ces excédants de dépenses.

» Mais il est entendu que, pour les travaux publics ou autres dépenses extraordinaires, la Sublime-Porte n'en serait responsable qu'autant qu'elle les aurait préalablement approuvés.

» Art. 17. Il sera procédé, le plus tôt possible, au recensement de la population par communes et par rite, et à la levée du cadastre de toutes les terres cultivées.

» Arrêté et convenu à Péra, le 9 juin 1861.

» Signé : AALI; HENRY L. BULWER; LAVALETTE; PROKESCH-OSTEN; GOLTZ; A. LOBANOW. »

(1) Ce qui équivaut à trois cent cinquante mille francs.

Ce règlement a été complété par le protocole suivant :

« Protocole adopté par la Porte et les représentants des cinq grandes puissances, à la suite de l'entente à laquelle a donné lieu, de leur part, l'examen du projet de règlement, élaboré par une commission internationale pour la réorganisation du Liban. Ce projet de règlement, daté du 1er juin 1861, ayant été, après modifications introduites d'un commun accord, converti en règlement définitif, sera promulgué sous la forme de firman par S. M. I. le sultan, et communiqué officiellement aux représentants des cinq grandes puissances.

» L'article 1er a donné lieu à la déclaration suivante, faite par S. A. Aali-Pacha, et acceptée par les cinq représentants :

« Le gouverneur chrétien chargé de l'administration du Liban sera choisi par la Porte, dont il relèvera directement. Il aura le titre de muchir, et il résidera habituellement à Deir-el-Kamar, qui se trouve replacée sous son autorité directe. Investi de l'autorité pour trois ans, il sera néanmoins amovible, mais sa révocation ne pourra être prononcée qu'à la suite d'un jugement. Trois mois avant l'expiration de son mandat, la Porte, avant d'aviser, provoquera une nouvelle entente avec les représentants des grandes puissances.

» Il a été entendu également que le pouvoir, conféré par la Porte à ce fonctionnaire, de nommer sous sa responsabilité les agents administratifs, lui serait conféré une fois pour toutes, au moment où il serait lui-même investi de l'autorité, et non pas à propos de chaque nomination.

» Relativement à l'article 10, qui a trait au procès entre les sujets ou protégés d'une puissance étrangère d'une part, et les habitants de la Montagne d'autre part, il a été convenu qu'une commission mixte, siégeant à Beyrouth, serait chargée de vérifier et de réviser les titres de protection.

» Afin de maintenir la sécurité et la liberté de la grande route de Beyrouth à Damas en tout temps, la Sublime-Porte établira un blockhauss sur le point de la susdite route qui lui paraîtra le plus convenable.

» Le gouverneur du Liban pourra procéder au désarmement

de la Montagne, lorsqu'il jugera les circonstances et le moment favorables.

» Péra, le 9 juin 1861.

» Signé : AALI; HENRY L. BULWER; LAVALETTE; PROKESCH-OSTEN; GOLTZ; A. LOBANOW. »

XX

Prophéties diverses sur la chute de l'empire ottoman.

« Plusieurs de nos correspondances d'Orient (1) nous entretiennent des bruits populaires relatifs à des prophéties qui fixeraient, à une date très prochaine, les sinistres événements que les politiques présagent de leur côté pour l'empire ottoman. Les imans et les saints propagent ces bruits, et paraissent s'en servir pour surexciter le fanatisme des croyants, et les préparer à la lutte suprême que chacun attend avec anxiété. Nous avons déjà signalé ces rumeurs populaires et ces prédictions à Candie, à Constantinople et partout ailleurs. Qu'on nous permette d'indiquer, aujourd'hui, quelques faits antérieurs qui s'y rattachent et les expliquent. Ces faits ont leur intérêt de curiosité et leur à-propos. Ce n'est pas que nous supposions qu'aucun de ces prétendus voyants soit fondé à s'attribuer le don de prophétie; mais nous croyons toutefois qu'il ne faudrait pas traiter, avec trop d'indifférence, une croyance si généralement répandue en Orient, et qui prouverait, tout au moins, la réalité de ce pressentiment, que les sociétés comme les individus peuvent avoir de leur destruction plus ou moins prochaine. A une époque déjà fort reculée, et au moment du plus grand épanouissement de leur puissance, les musulmans, qui s'étaient promis la con-

(1) Extrait de l'*Union*.

quête du monde, et qui sentaient déjà que ce rêve de leur orgueil était près de leur échapper, se faisaient à eux-mêmes de mauvais présages, et mettaient en circulation des prophéties que l'insuccès de leurs armes, contre les nations européennes, rendait chaque jour plus vraisemblables et plus menaçantes.

« Vers la fin du XVIe siècle, dit Michaud dans son *Histoire des Croisades*, t. IV. p. 78, les Turcs portèrent la guerre sur les bords du Danube et sur les frontières de la Perse. Parmi les guerriers chrétiens qui volèrent au secours de l'Allemagne, on doit distinguer le duc de Mercœur, frère du duc de Mayenne; il était suivi d'une foule de soldats français qui avaient combattu contre Henri IV. Le duc de Mercœur, à qui l'empereur Rodolphe II avait donné le commandement de l'armée impériale, remporta plusieurs avantages sur les Ottomans. Pendant qu'on se battait en Hongrie, le roi de Perse avait envoyé une ambassade à l'empereur d'Allemagne et aux princes de l'Occident, pour les engager à faire une alliance avec lui contre les Turcs. Les ambassadeurs persans s'étaient rendus auprès du Pape, auprès de plusieurs puissances chrétiennes, les conjurant de déclarer la guerre aux Ottomans.

» Cette ambassade du roi de Perse et les exploits des Français sur le Danube donnèrent de vives inquiétudes au Divan, qui envoya un ambassadeur au roi de France. Dans sa lettre, le sultan des Turcs conjurait le monarque français de ménager une trêve entre la Porte et l'empereur d'Allemagne, et de rappeler de la Hongrie le duc de Mercœur, dont la valeur et l'habileté retenaient la victoire sous les drapeaux des Allemands.

» Henri IV interrogea l'ambassadeur ottoman, et lui demanda pourquoi les Turcs craignaient ainsi le duc de Mercœur. L'ambassadeur répondit *qu'une prophétie, accréditée parmi les Turcs, annonçait que l'épée des Français les chasserait de l'Europe et renverserait leur empire.* »

» Michaud dit encore dans le même ouvrage (t. IV, p. 95) : « Plus tard, le célèbre Ducange, en publiant les Mémoires de » Joinville, s'adressait à Louis XIV et le conjurait, au nom de » la France et de la religion, d'accomplir *une ancienne pro-*

» *phétie, annonçant que la destruction de la puissance otto-* » *mane était réservée à la valeur d'un monarque français.* »

» Ces souvenirs des temps anciens frappaient vivement l'imagination des générations nouvelles; et lorsque, dans son épître au roi, Boileau disait :

Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont,

il n'adressait pas seulement une louange poétique au monarque, mais il se montrait l'ingénieux interprète d'un grand nombre de ses contemporains.

» En 1604, un Espagnol, François Navarra, prédisait que l'empire ottoman ne prolongerait pas son existence au delà de deux cent cinquante-un ans, ce qui aurait rapporté à 1855 la date fatale. Cette prophétie se serait-elle trompée de beaucoup, et si, contre toute prévision, l'agonie du *malade* se prolongeait encore, serait-on bien fondé à la croire en défaut? Le remède appliqué au *malade*, par la diplomatie européenne, aura-t-il produit la mort ou la renaissance? C'est ce que nous ne pouvons tarder à savoir.

» Les commentateurs anglicans de la Bible ont supputé que la dernière convulsion serait pour 1864.

» Un Italien, de son côté, Antonio Torquato, avait prédit, en 1480, que ce serait sous le trente-troisième sultan que finirait la puissance ottomane. Un Allemand a récemment calculé que ce trente-troisième sultan était Abdul-Medjid (1).

» Enfin M. Poujade, ancien consul de France en Orient, raconte, dans son livre intitulé *Chrétiens et Turcs*, qu'ayant remarqué que les mosquées, comme les maisons des musulmans, étaient généralement très délabrées, et qu'on n'y faisait aucune réparation, il en demanda la cause à un vieux Turc de Janina; celui-ci lui répondit : « Pourquoi me demander une » chose que tu sais mieux que moi? les grandes nations de » l'Europe ne doivent-elles pas nous partager? Nos destinées

(1) Ce sultan est mort en juin 1861; ce ne sera donc pas sous lui qu'aura lieu la chute de l'empire ottoman.

» sont écrites! les forts résisteront et seront tués; les làches » se soumettront et deviendront infidèles. Pourquoi veux-tu que » je répare ma maison pour un *giaour?* »

Puis, le merveilleux lui donnant une lueur d'espoir : « Tous les musulmans ne périront pas; une armée se réunira encore à Damas, et de là recommencera la conquête du monde! »

Quelque peu enclin qu'on puisse être à raconter des prophéties, on trouvera, nous le croyons, que celles-ci valaient bien la peine d'être notées dans les circonstances présentes : « Les Turcs sont campés en Europe, » avait dit un politique. On voit que les Turcs le pensent comme lui. Reste à savoir qui leur fera lever le camp. Les prophètes du Coran pensaient, il y a deux cents ans, que ce serait l'épée de la France. Pour ne pas nous livrer à des conjectures dangereuses peut-être, nous aimons mieux laisser aux prophètes du Coran toute la responsabilité de leurs prophéties. »

CONCLUSION

Du châtiment infligé aux assassins. — Des indemnités dues aux chrétiens. — De la réorganisation du Liban.

L'expédition française de Syrie avait un triple but, savoir : châtier les assassins, faire rendre justice aux chrétiens, et favoriser la réorganisation du Liban. Ce but a-t-il été atteint? C'est ce que nous allons examiner en peu de mots.

Et d'abord les assassins ont-ils été châtiés? Cent quatre-vingt-cinq individus ont été exécutés à Damas, en deux fois différentes, par les ordres de Fuad-Pacha. Parmi les suppliciés, une quinzaine seulement appartenaient à des familles notables, ou bien occupaient une position assez élevée; le reste avait été pris parmi la plus vile populace. Quelques milliers de damasquins furent, en même temps, condamnés à être incorporés dans l'armée du sultan et envoyés à Constantinople; mais dès le mois d'avril suivant, on signalait déjà leur retour en Syrie.

Dans le courant de l'hiver, Fuad-Pacha fit semblant de vouloir frapper un grand coup sur les Druses. Il en fit arrêter douze cents et les mit en jugement. Deux cent cinquante des plus misérables seulement n'ont pas réussi à trouver grâce devant leurs juges; tous les autres ont été acquittés avec la plus flagrante iniquité. Et sait-on quel a été le châtiment infligé aux condamnés? On les a envoyés en exil, à Tripoli de Barbarie, pour trois ans. Ils s'en allèrent en chantant et en promettant de revenir massacrer les chrétiens.

Les principaux organisateurs des massacres du Liban avaient été incarcérés à Beyrouth, l'un d'entre eux même, le fameux Saïd-bey-Djemblat, est mort de chagrin dans sa prison. Tant que les troupes françaises ne furent pas parties, on n'a pas osé les

mettre en liberté; mais après le départ de nos soldats, ils ont tous été relâchés. On les a aussi envoyés en exil, avec l'espoir d'une prompte réhabilitation.

Telle est l'éclatante et solennelle vengeance qu'on a tirée du massacre de seize mille chrétiens!

En second lieu, a-t-on rendu justice aux chrétiens? Après les pertes immenses qu'ils ont éprouvées, on ne pouvait guère se dispenser de leur accorder des indemnités. Cependant, qui le croirait? le cabinet anglais s'est fort longtemps opposé au paiement de ces indemnités, par la raison, disait-il, que les Druses, ayant aussi souffert, ne devaient être tenus à aucune restitution. Mais la France a énergiquement défendu la cause des chrétiens, et le principe d'indemnité a été enfin reconnu. Ce n'est que le 30 janvier 1862 que la conférence européenne, réunie à Constantinople et présidée par Fuad-Pacha, est parvenue à régler cette question d'une manière définitive.

En attendant, les chrétiens, dépourvus de ressources, mouraient de faim, de misère et de maladie. La mortalité a été si grande que plus de trente mille ont succombé, dans le cours de l'hiver qui a suivi les massacres.

Enfin, et ce n'est pas le point le moins important, a-t-on pourvu à la réorganisation du Liban? Le règlement adopté pour cette réorganisation a été signé, à Constantinople, le 9 juin 1861, par les représentants de la Turquie et des cinq grandes puissances. On dit qu'il est loin d'être favorable à la cause des chrétiens. La France, suivant le vœu de la population libanaise, avait demandé le rétablissement d'un gouvernement unique, dans le genre de celui qui existait avant 1840. M. le général de Beaufort, promoteur de ce projet, avait engagé les chrétiens à signer une pétition en ce sens et à l'adresser au sultan. Malgré les obstacles suscités par les agents turcs et anglais, la pétition s'était couverte de quarante mille signatures, et le projet français fut adopté. Mais la Porte n'y trouvait pas son compte, encore moins l'Angleterre. Ce projet fut donc revu et modifié, de telle façon qu'il livre, plus que jamais, les chrétiens entre les mains du gouvernement ottoman. Au lieu de choisir, comme le demandait M. de Beaufort, un prince

indigène catholique de l'ancienne famille Schehab, on a pris un Arménien, nommé Daoud-Pacha, catholique il est vrai, mais qui n'était et ne pouvait être que le très humble serviteur de la Porte. Ce fut le 18 juillet, au bois des Pins, près Beyrouth, que le nouveau gouverneur reçut son investiture. Les femmes maronites le maudissaient hautement, elles se frappaient la poitrine en signe de douleur et poussaient des cris déchirants. Qu'on juge par là de la confiance qu'il inspirait à ses administrés.

En effet, pendant le temps qu'il gouverna le Liban, Daoud-Pacha ne fit guère que vexer et pressurer les chrétiens. Un de ses premiers soins fut de se débarrasser de Joseph Karram, qui s'était si vaillamment conduit pendant les massacres. Ce cheik fut accusé d'entretenir le trouble dans la montagne. On le manda à Beyrouth, sous prétexte d'explications; et là, au milieu d'une entrevue, on le fit perfidement arrêter et jeter en prison. Quelque temps après, il fut emmené à Constantinople, puis de là envoyé au Caire, en Egypte.

Il y a quelques années, Joseph Karram essaya de rentrer au Liban et de se mettre à la tête des habitants; mais il ne tarda pas à en être chassé par le gouverneur. Il est encore aujourd'hui en exil à Rome, qui est devenue pour lui une nouvelle patrie.

Depuis les massacres, la situation des Maronites ne s'est guère améliorée; l'ordre matériel a été maintenu; mais ce bon peuple a eu beaucoup à se plaindre des gouverneurs que la Porte a envoyés dans ses montagnes. Fatigués des vexations et des exactions qu'ils avaient à subir, les Maronites rédigèrent un mémoire pour exposer leurs griefs aux représentants des grandes puissances. Rustem-Pacha gouvernait alors le Liban; furieux des plaintes dirigées contre lui, il fit jeter en prison les délégués qui étaient venus à Beyrouth présenter le mémoire aux consuls généraux. Il parvint même à faire exiler à Jérusalem Mgr Bostani, archevêque de Tyr et de Sidon, qu'il supposait lui être opposé. Cet acte de vengeance et d'injustice jeta la consternation dans la population libanaise. Des démarches furent faites pour obtenir le rappel de Mgr Bostani, et ce ne fut pas sans peine qu'il put rentrer dans son diocèse.

Dans ces dernières années (1876), une œuvre a été créée, à

Paris, en faveur du clergé maronite, je crois devoir en dire ici quelques mots. Cette œuvre, placée sous le patronage de saint Louis, a été approuvée par S. S. Pie IX, le 16 mai 1877. Elle a pour but spécial de fonder des séminaires dans le Liban et d'y former de jeunes lévites à la science et à la piété sacerdotales. Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'utilité de cette œuvre, qui se recommande d'elle-même à la charité catholique.

Depuis longtemps des prophéties annoncent la chute de l'empire ottoman. Cet empire, déjà si débile, a encore été bien affaibli dans la dernière guerre avec la Russie, néanmoins il est toujours debout. Subsistera-t-il encore longtemps? C'est un mystère que je n'essaierai pas de pénétrer. Dieu seul sait à l'avance quand les empires commencent et quand ils finissent.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que le fanatisme musulman ne cherche plus à renouveler des massacres qui épouvantent le monde et ne raffermissent pas sa puissance; c'est que les chrétiens de la Syrie puissent vivre en paix, et servir sans crainte le Dieu que leurs pères ont toujours servi depuis les temps apostoliques.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MASSACRES DU LIBAN

DEUXIÈME PARTIE

MASSACRES DE DAMAS

TROISIÈME PARTIE

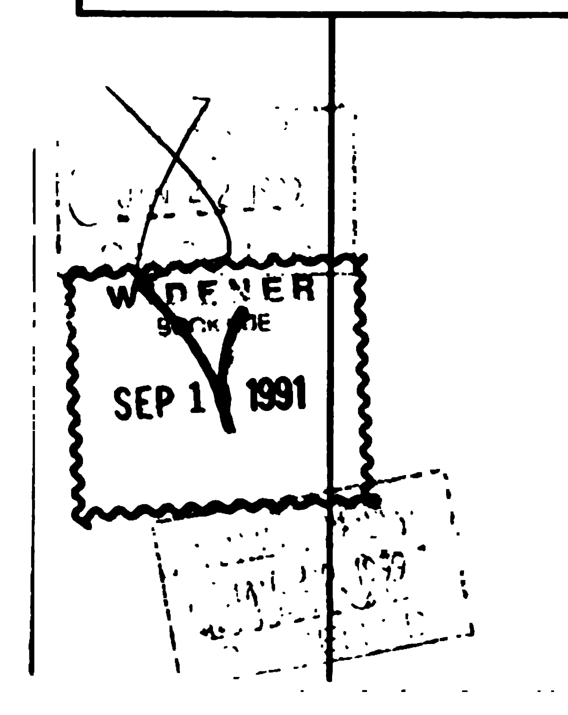
AUMONES ENVOYÉES AUX CHRÉTIENS DE SYRIE

QUATRIÈME PARTIE

EXPÉDITION FRANÇAISE

— Lille. Typ. J. Lefort. 1880 —


3 2044 012 567 665


SEP 1 1991

